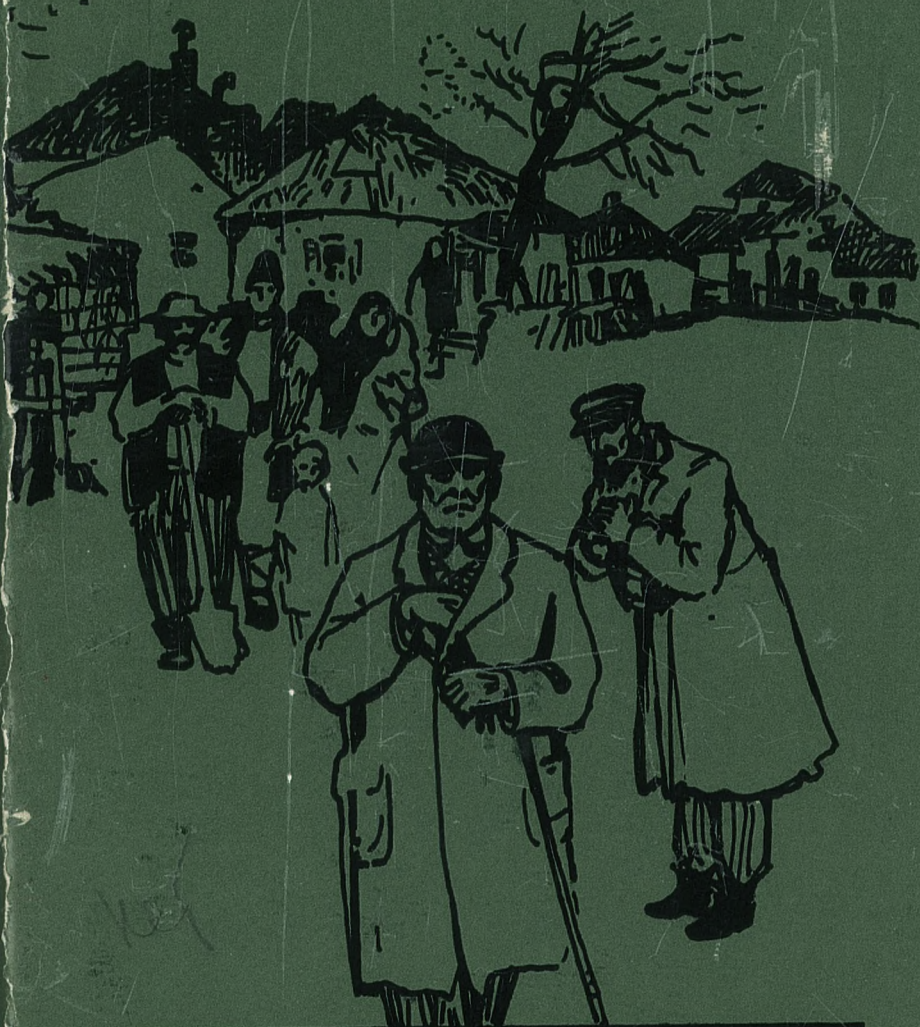


8 yT

Fran **I**VAN **F**RANKO



LE BOA CONSTRICTEUR

"Que puis-je vous dire . . . de moi? Que je suis né? Mais cette aventure qui n'a rien de remarquable est arrivée à chacun de nous, très honorés lecteurs. Que j'ai un peu étudié? Que j'ai aimé et souffert? Mais, pour s'exprimer en termes bibliques, les pharisiens ont fait la même chose. A part cela il n'y a rien qui soit digne d'attention dans ma vie, si ce n'est la démangeaison d'écrire et ce penchant à observer la vie humaine dans ses manifestations les plus diverses, si ce n'est la fièvre que jamais rien n'a su calmer et qui me force à faire miens les souffrances et les joies, les pensées et les rêves des autres hommes. Mais tous ces symptômes pathologiques ne me caractérisent pas exclusivement. Ce sont, je crois, les symptômes ordinaires du métier d'écrivain . . .

Je suis né en 1856 à Nagouévitchi, district de Drogobytch; j'ai fréquenté pendant deux ans l'école du village . . ., ensuite l'école primaire de la ville, puis je suis entré au lycée . . ." Ainsi raconte sa vie le grand écrivain ukrainien Ivan Franko (1856-1916).

Encore à l'Université de Lvov, il ressent cette "démangeaison d'écrire". Et bien que son premier essai littéraire, le récit *Pétrii et dovbochtchouki*, fût encore une œuvre immaturée, son talent se développe, sa palette d'écrivain s'enrichit de nouvelles couleurs, Franko devient une personnalité éminente de la littérature ukrainienne.

Si nous ne connaissions pas Franko écrivain, nous aurions pu parler de Franko savant. Il compte à son actif des œuvres scientifiques, il a fait des recherches historiques, littéraires, ethnographiques, il a écrit des articles sur la politique et l'économie. Franko a traduit en ukrainien les classiques rus-

8 yT
Fran





IVAN FRANKO

ИВАН ФРАНКО



УДАВ

BOA CONSTRICTOR

ПОВЕСТЬ И РАССКАЗЫ

ИЗДАТЕЛЬСТВО ЛИТЕРАТУРЫ
НА ИНОСТРАННЫХ ЯЗЫКАХ
МОСКВА

IVAN FRANKO



LE BOA CONSTRICTEUR

RECITS

EDITIONS EN
LANGUES ETRANGERES
MOSCOU

TRADUIT DU RUSSE PAR VÉRA GOPNER
PRÉSENTATION DE A. TARANE

LE BOA CONSTRICTEUR



LE BOA CONSTRICTEUR

I

Aujourd'hui Guerman Goldkremer s'est levé de mauvaise humeur. Cela lui arrive chaque fois qu'il doit passer la nuit à Borislav. Or, il le fait chaque vendredi, venant de Drogobytch pour inspecter les travaux et payer les ouvriers. Bien que son capital se chiffre par millions, Guerman Goldkremer ne confie jamais à personne

ni la surveillance des travaux ni la paie. Il a une nouvelle maison de pierre à Drogobytch, solide et claire. Il peut s'en vanter. Mais à Borislav, il lui faut passer la nuit dans une méchante bicoque, parmi les entrepôts encombrés de tonneaux de pétrole et de gros amoncellements de cire. Il est vrai que la maisonnette, construite à ses frais, est la plus décente de toutes et la mieux située dans tout Borislav, mais pas question de la comparer avec les maisons de Drogobytch. Bien que ses murs soient blancs et ses fenêtres claires, le paysage tout autour est triste et sombre: des tas de bois mort, des montagnes d'argile, des entrepôts sales et des habitations plus sales encore. Ni verdure fraîche, ni visage souriant. L'air y est lourd, vicié par les émanations de pétrole; chaque fois, Guerman en a le vertige, comme sous l'effet de l'ivresse. Et les gens qui vont et viennent parmi les hangars sales et les amoncellements d'argile, et grouillent sans cesse autour des puits de pétrole, pareils à des fourmis, — pouah! est-ce que ce sont des hommes? Est-ce que les hommes sont comme ça partout ailleurs? Barbouillés de la tête aux pieds de pétrole et d'argile, ils sont noirs comme des corbeaux; couverts de guenilles, — morceaux de peau ou de toile d'origine inconnue, — ils exhalent à cent pas une puanteur insupportable de saleté, de cabaret et de débauche! Et leurs voix! Ce ne sont pas des voix humaines, mais des cris sourds, enroués, comme les vibrations d'une marmite en fonte fêlée. Et quel regard ont ces gens, sauvage et sinistre! Quelques hommes, — déjà un peu gris malgré l'heure matinale (impossible de tenir le coup à cette profondeur si l'on n'a pas bu!), — en s'en allant vers les puits de pétrole, ont jeté un coup d'œil par la fenêtre et ont vu Guerman. Sous ces regards il s'est senti mal à l'aise.

“Ces gens-là, pensa-t-il, s'ils m'avaient vu dans un marais, non seulement ils ne m'auraient pas tiré de là, mais ils m'y auraient enfoncé davantage.”

Et c'est dans cette société qu'il lui fallait, lui, un aris-

tocrate, passer près de deux jours. Il cracha par la fenêtre ouverte et se détourna. Rapidement son regard parcourut la chambre, propre et gaie. Un plancher lisse et brillant, des murs peints, une petite table ronde en noyer, une commode et un bureau, voilà ce qui sautait aux yeux. Tout brillait, étincelait sous le soleil du matin, qui envoyait ses premiers rayons dans la chambre et faisait chatoyer de ses tons or et pourpre les objets lisses et brillants. Mais Guerman se détourna; il ne supportait pas la lumière vive. A l'un des murs, en face de la porte, on apercevait, dans le demi-jour, un grand tableau dans un cadre d'or. Les yeux de Guerman s'y arrêtrèrent. Il représentait assez bien et assez fidèlement les régions tropicales de l'Inde. Au loin, dans l'obscurité bleuâtre, se profilent des roseaux géants, les forêts de bambou du Bengale. On a l'impression de voir monter de cet océan lointain de verdure des nuages de miasmes tièdes qui répandent sur le monde leurs émanations morbides. Dans ces fourrés on croit entendre se mêler au bruit léger du vent le feulement plaintif du tigre sanguinaire. Près du premier plan, les roseaux cèdent la place à des bouquets de fougères luxuriantes, d'un vert éclatant. Et au-dessus de toute cette végétation se dressent en groupes pittoresques de hauts palmiers, minces, aux larges feuilles, ces rois des plantes. Au tout premier plan et un peu à l'écart, il y a justement un de ces groupes de palmiers magnifiques, sous lesquels quelques gazelles sont en train de paître. Elles n'ont pas remarqué qu'un énorme boa s'est tapi dans l'épaisse verdure pour guetter sa proie. Insouciantes et hardies, elles se sont rapprochées. Soudain, tel un éclair, le boa se précipite en bas. Une seconde de frayeur mortelle, le cri de la gazelle saisie, un cri unique, tandis que tout le troupeau, dans un horrible désarroi, se jette de tous les côtés. Elle seule, la plus grande, probablement la mère, est restée prisonnière du boa. L'artiste avait représenté le moment où les gazelles se dispersaient et où le boa, levant très haut la tête, ser-

rait sa proie dans ses anneaux puissants pour lui briser les os. Il s'enroule autour de son cou, autour de son ventre, et entre les anneaux de son corps bigarré et luisant on voit la tête de la malheureuse victime. Ses yeux immenses, exorbités par les affres de la mort, brillent, voilés de larmes. Les veines du cou se sont gonflées; la tête, comme vivante, se crispe dans les suprêmes convulsions. Par contre, les yeux du boa étincellent d'un feu si mauvais, si démoniaque, d'une telle certitude en sa force, qu'ils donnent le frisson, si on les regarde bien. Chose extraordinaire! Guerman Goldkremer éprouvait un amour étrange, incompréhensible pour ce tableau. Il aimait surtout, durant des heures entières, fixer les yeux horribles et démoniaques du boa. Il y a longtemps, lorsqu'il vint pour la première fois à Vienne, il vit ce tableau à une exposition, et il lui plut tellement, qu'il en acheta sur-le-champ deux copies. Il en mit une dans sa chambre à Drogobytch, et l'autre, à Borislav. Plus d'une fois il le montra à ses hôtes en plaisantant, se moquant de la stupide gazelle qui s'était fourrée elle-même sous le nez du serpent. Mais seul à seul avec le boa, il n'avait plus envie de rire. Il ressentait une peur obscure et superstitieuse devant ces yeux, il lui semblait qu'un jour le boa s'animerait et lui apporterait quelque chose d'extraordinaire, un grand bonheur ou une grande douleur.

Peu à peu l'obscurité de la nuit, épaisse et froide, suspendue sur Borislav, se dissipa. Guerman Goldkremer but du café, s'assit à son bureau et sortit un gros livre de comptes pour faire le bilan de la semaine. Mais le soleil qui déversait dans la pièce des flots de lumière, la fraîcheur du matin et la rumeur lointaine des ouvriers caressaient ses pensées et en même temps les débilitaient, les endormaient. Son organisme fatigué par le voyage de la veille et les soucis domestiques ressentit un instant du dégoût pour ce livre relié de toile, pour les chiffres qui s'y accumulaient en longues colonnes et pour le porte-plume en os

sculpté. Il se sentit envahir par une langueur délicieuse, plus une pensée ne pénétrait dans son cerveau, seule sa respiration soulevait doucement sa poitrine. Il posa la tête dans sa main, et bien qu'il ne fût pas de ces rêveurs qui pensent beaucoup, il ne put s'empêcher, — pour la première fois depuis de longues années, — de laisser libre cours aux impressions que la vie avait imprimées dans sa mémoire, et de les laisser se dérouler, nettes et vives, devant ses yeux.

Les premières années de sa jeunesse passèrent devant ses yeux comme un nuage lourd. Ses premiers pas dans la vie furent marqués par une misère affreuse dont le souvenir jusqu'à présent lui donnait le frisson. Bien que sa vie d'aujourd'hui l'eût dégoûté plus d'une fois, il n'avait jamais désiré et ne désirerait jamais revivre ses années de jeunesse. Non! Ces années-là pesaient sur lui comme une lourde malédiction: malédiction de la misère, malédiction qui condamnait les meilleures qualités de l'âme à être étouffées en leur germe. Plus d'une fois il avait entendu ces malédictions aux heures de ses plus grands triomphes dans la spéculation. Plus d'une fois le fantôme de la misère passée avait empoisonné ses plus grandes joies, ajouté de l'absinthe amère au breuvage délicieux de la richesse et du luxe.

Il revoit la mesure délabrée, pourrie, humide et sale dans le faubourg de Lan à Drogobytych, où il vit le jour. Elle se dressait juste au bord du ruisseau, en face d'une vieille tannerie encore plus repoussante, d'où chaque semaine deux ouvriers, le visage boutonneux et les yeux purulents, sortaient sur des brancards des résidus en fermentation qui répandaient dans tout le quartier une puanteur aigre, étouffante et meurtrière. A côté de la bicoque de sa mère, s'en trouvaient beaucoup d'autres semblables. Elles se pressaient tellement les unes contre les autres, leurs toits étaient si déformés, pourris et déchiquetés, que tout cet endroit ressemblait plutôt à des ruines, à un énorme tas d'ordures, de détritrus dégoûtants, de

bois pourri et de guenilles, plutôt qu'à des habitations humaines. L'air y était toujours si lourd et si vicié que le soleil pénétrait à regret dans ces taudis, à travers les fentes des murs et des toits. Il semblait que les maladies contagieuses avaient justement choisi ce lieu pour se multiplier et se répandre à une dizaine de kilomètres alentour. Chacune de ces masures abritait plusieurs familles, c'est-à-dire plusieurs Juives acariâtres, indolentes et extrêmement sales, aux côtés desquelles grouillaient, criaient et piaillaient au moins cinq ou six enfants. Les hommes, des Juifs au poil roux, y venaient rarement, tout au plus une fois par semaine, le vendredi soir, pour fêter le samedi. C'étaient pour la plupart des indigents: fripiers, chiffonniers, mendiants, ramasseurs d'os et autres gueux qui gagnaient leur pain avec Dieu sait quoi. Certains habitaient toujours en ville, les autres venaient ici de temps à autre. Les premiers cherchaient à passer la nuit quelque part dans un cabaret, sur un banc, ou dans les buissons, à la belle étoile et au froid, plutôt que de respirer un air malsain et d'entendre les cris, les querelles et le vacarme assourdissant que faisaient les femmes et les enfants.

La mère de Guerman n'était pas des meilleures, sinon la pire. Jeune femme encore, — elle pouvait avoir vingt ans, vingt-deux ans tout au plus, — elle avait pour ainsi dire pris racine dans cette catégorie de Juives si répandue dans nos régions et qui est le produit des habitations malsaines, d'une mauvaise éducation et d'une absence complète d'instruction, d'un mariage prématuré, de l'indolence et de bien d'autres causes encore. Guerman ne se rappelle pas l'avoir jamais vue animée, fraîche, joyeuse et habillée proprement, bien que son visage gardât les traces d'une certaine beauté. Sa figure pleine, aux belles couleurs, s'était fanée, mangée par la crasse et la misère, elle était devenue flasque comme un sac vide; ses lèvres charnues, roses et bien dessinées, avaient pris une teinte bleuâtre, s'étaient gonflées, ses yeux s'étaient faits ternes et purulents.

A quatorze ans elle s'était mariée, pour divorcer trois ans plus tard, son mari ne voulant plus l'avoir à ses côtés et l'entretenir. Il avait emmené son fils aîné Dieu sait où (il était chiffonnier et allait avec sa charrette de village en village, troquant des aiguilles, des miroirs, des alènes et autres objets d'usage domestique contre des chiffons). Le cadet, Guerman, resta avec sa mère. Il n'avait qu'un an et demi lorsque ses parents se séparèrent. Il ne se rappelait ni son père, ni son frère aîné, et plus tard seulement, par hasard, il apprit que tous les deux étaient morts du choléra en pleins champs où on les retrouva une semaine après à côté de leur cheval crevé. Croissant dans cette atmosphère malsaine, Guerman se développa très lentement et montra un esprit assez obtus. Il fut souvent malade et le souvenir le plus lointain qu'eût gardé sa mémoire était son gros ventre sur lequel tapaient souvent les autres mioches comme sur un tambour. Il se souvient vaguement de ses divertissements de gosse en société de gamins crasseux. Ils couraient en bande dans la petite cour entre deux bicoques en se tenant par la main et en piaillant de toutes leurs forces. Ils se démenaient jusqu'à ce que la tête commençât à leur tourner, et alors ils tombaient pêle-mêle par terre. Ou bien ils pataugeaient dans les flaques d'eau, sautant comme des grenouilles dans le ruisseau croupissant, nauséabond et noir des produits de la tannerie, effrayant les gros rats qui leur passaient entre les jambes en s'enfuyant dans leurs trous. Guerman se rappelle très bien comment, avec les autres mioches, il glissait sur le ventre de la rive dans le ruisseau et comment les Juifs adultes, debout sur le pont, se tor-daient de rire à la vue de son ventre gris-bleu auquel, comme deux bâtonnets, se rattachaient des petites jambes maigres et longues. Les nuits passées dans un coin sale, serré contre une dizaine de gosses comme lui, se gravèrent encore plus profondément dans sa mémoire, — nuits passées sur le plancher humide, sur de la paille à

moitié pourrie, grouillant de vers et Dieu sait encore de quels parasites; nuits horribles traversées par le rire et les pleurs des enfants, par les taloches, les querelles, et par les cris des femmes; nuits sans fin qu'il passait recroquevillé de froid, nuits après lesquelles il se réveillait les yeux enflammés, le corps rouge et fiévreux, piqué par la vermine! Ô, nuits affreuses de son enfance, nuits qui éclairent la vieillesse des autres hommes par le sourire et les baisers maternels, le silence et l'intimité du logis, premier et dernier bonheur de l'existence. Pour lui elles furent le premier et le plus horrible des enfers! Jusqu'à sa vieillesse elles le jetaient dans un état fébrile; leur souvenir lui coupait la respiration, le remplissait de dégoût, d'une haine sourde et profonde pour tout ce qui est misérable, en haillons, pour tout ce qui excite la pitié, croupit dans la saleté, pour tout ce qui est opprimé par le malheur. Il ne savait pas d'où lui venait ce dégoût, il ne savait pas qu'une enfance comme la sienne émousse les nerfs, les anesthésie à tel point, que le malheur et les larmes des autres ne peuvent plus émouvoir, que la vue du besoin n'éveille que le dégoût, et non la pitié. Du reste, Guerman Goldkremer ne pensait jamais à tout cela, il ne cherchait pas à s'expliquer les causes de ses actions, et lorsque ses ouvrières misérables avec leur visage maigre, leurs guenilles imprégnées de pétrole, venaient pleurer chez lui pour lui demander leur salaire complet, il crachait, se détournait et donnait l'ordre à son domestique de les mettre à la porte.

Il se rappelle également sa mère, assise des journées entières sur le pas de la porte avec un bas et une pelotte de laine. Elle débitait d'une voix enrouée un tas de grossièretés à seule fin de crier plus fort que sa voisine qui, ce jour-là, avait eu envie d'avoir une prise de bec avec elle. Le bas n'avancait guère, bien qu'à première vue elle tricotât sans arrêt. Des mois entiers elle traînait un seul et même bas et la même pelotte de laine, jusqu'à ce que le bas inachevé et la pelotte à peine diminuée n'eussent acquis la même couleur

gris sale que tous les objets environnants. Il lui arrivait de poursuivre longuement un gamin qui lui avait décoché quelque parole sarcastique. Elle pataugeait dans la boue, les cheveux défaits, haletante, enrouée, bleue de colère, et après avoir rattrapé le pauvre mioche, elle l'empoignait par les cheveux et le rouait de coups sans pitié, jusqu'à ce que l'enfant tombât par terre. Guerman fut plus d'une fois malmené par elle et convenablement. Comme tous les gens pauvres et indolents, elle se montrait extrêmement susceptible et méchante. Dans son irritation elle ne discernait pas qui elle frappait, où et avec quoi. Guerman se rappelle très bien qu'une fois sa mère lui avait assené un coup de bâton sur la tête, si fort qu'il en était tombé, couvert de sang. Elle l'avait alors empoigné par les cheveux et remis debout, lui avait bouché la plaie avec du pain mâché, craché dans la bouche pour qu'il cesse de pleurer, et l'avait flanqué dehors comme un petit chien glapissant. Guerman ne savait pas de quoi vivait sa mère, ce qu'elle faisait pour manger et nourrir son enfant. Il savait seulement que la mesure qu'ils habitaient ne leur appartenait pas, qu'elle était louée; il se rappelle encore un homme grand et gros, à la barbe blanche, qui était venu plus d'une fois, criant après sa mère parce qu'elle était échevelée, et qui l'emmenait avec lui. Mais où, Guerman n'en savait rien. Souvent le soir, sa mère s'en allait quelque part et ne revenait que le lendemain matin, harassée, mauvaise, comme si elle avait passé une nuit blanche, et rapportait un peu d'argent. Plus tard, Guerman apprit ce que faisait sa mère pour vivre, mais cela ne l'inquiéta pas beaucoup. Aujourd'hui il tâchait de ne jamais penser à elle.

Telle fut jusqu'à dix ans la vie du futur millionnaire, Guerman Goldkremer. Par sa taille et son extérieur il ressemblait plutôt à un enfant de sept ans peu développé. Débile, il manquait de cette vivacité propre aux enfants. C'est alors qu'il acquit le goût de la paresse, et souvent, des journées entières, il restait à la maison, assis sur un banc,

plongé dans la torpeur, bien que sa mère le chassât à la ville pour vendre des allumettes aux paysans ou vaquer à quelque autre besogne lucrative, ainsi que le faisaient les autres gosses.

L'été 1831, une épidémie affreuse, sans précédent, ravagea la région. Depuis longtemps des bruits couraient de par le monde sur le "châtiment de Dieu" qui approchait, depuis longtemps le monde chrétien s'alarmait, dans l'attente d'une mort subite. Et elle vint, cent fois plus terrible. Des villages entiers se dépeuplaient, dévastés par la mort, des familles entières disparaissaient comme la cire dans le feu. Personne ne savait rien de la mort de son voisin, chacun attendait son tour de mourir. Le frère se détournait du frère, le père du fils, plutôt que de le voir marqué du sceau de la mort. Et ceux qui restaient vivants, allaient au cabaret pour boire et brailler des chansons dans un délire de folie. Personne pour consoler les incurables et les désespérés, personne pour sauver les malades torturés par la soif et qui se tordaient dans les affres de la mort. On racontait dans le peuple des histoires épouvantables sur les vampires qui boivent le sang des hommes, et dans certains villages, des foules en ébriété commencèrent même à brûler vifs ceux qu'ils soupçonnèrent être des vampires.

Drogobytch ne put échapper au choléra. Lan en souffrit plus que les autres faubourgs. Était-ce à cause de l'air vicié et malsain qui contribuait à la propagation de la maladie, était-ce à cause des gens entassés les uns sur les autres dans les maisons et qui se contaminaient? Les hommes, les femmes et surtout les enfants tombaient comme l'herbe sous la faux et mouraient doucement, imperceptiblement dans les coins et les recoins du faubourg. Combien en mourut-il, Dieu seul le sait. A l'approche de l'épidémie, ceux qui avaient les moyens s'en allaient dans les montagnes où l'air est plus salubre, mais la maladie les rattrapait là-bas, et un sur cent, peut-être, en revint. La

mère de Guerman n'avait pas d'argent, elle n'eut plus de travail, plus de pain, plus rien. Dans l'angoisse générale, elle tournait autour de sa maison en proie à la frayeur, torturée par la faim, et de temps à autre elle hurlait d'une voix sauvage jusqu'à ce qu'elle-même tombât par terre, contaminée. Guerman se rappelle comment il accourut vers elle et s'approcha avec une curiosité d'enfant de ce corps bleui, contracté de convulsions, si près de l'horrible mort. Aujourd'hui encore il voit nettement l'expression de son visage empreint d'une souffrance infinie, si altéré, si décomposé que même lui, un enfant, il en eut le frisson. Il se rappelle chacun de ses mouvements, chacune de ses paroles en ces instants horribles de la séparation suprême. Tout d'abord, elle fit un geste de la main pour qu'il ne s'approchât pas trop près, — l'amour maternel, bien que caché sous une enveloppe grossière, ne s'était pas éteint en elle et se manifestait à l'heure de la plus grande souffrance. Son bras tendu retomba inerte sur le sol et Guerman put voir comment ses muscles, ses articulations tantôt se contractaient, tantôt se détendaient convulsivement, comment elle tremblait de fièvre, comment sa peau se couvrait de ces taches bleues et vertes qui précèdent la mort.

— Gerch, râla-t-elle, ne t'approche pas... de moi!

Guerman se tenait là comme dans le brouillard. Il comprenait très mal ce qui se passait. En proie aux convulsions, le corps de sa mère se tordait sur le sol. En l'espace d'une seconde il vit ses yeux injectés de sang, exorbités sous l'effet d'une tension surhumaine.

— Gerch! ... Vis honnêtement! ... gémit la malheureuse, comme dans un souffle. Et elle colla son visage contre la terre.

Guerman avait peur de s'approcher d'elle, il n'avait pas moins peur de s'enfuir.

— A boire, à boire! ... râla la mourante. Mais Guerman, frappé d'amnésie, ne pouvait remuer. Combien de temps il était resté ainsi à deux pas du corps bleui et rigide

de sa mère, il n'en sait rien. Il ne peut même pas se rappeler qui et comment l'avait tiré de cette léthargie, où et quand on avait emmené le cadavre, — l'oubli éternel avait tout englouti.

Il se réveilla la nuit, seul au milieu de la rue. La faim déchirait ses entrailles, la soif lui brûlait la gorge. L'angoisse lui tenaillait le cœur. Et tout autour, c'était le silence, un silence profond et sourd, sombre et sans écho. De temps à autre on entendait, comme de dessous terre, un sanglot étouffé ou des plaintes de mourants. Au loin scintillait la lumière d'une maison où il y avait encore des êtres vivants, et elle coupait les ténèbres comme d'un couteau affilé. Une frayeur encore plus grande s'empara du petit Guerman lorsqu'il vit cette lumière: c'est alors seulement qu'il sentit toute la profondeur de sa solitude et qu'il était orphelin. Il claquait des dents, ses jambes raides se pliaient aux genoux, tout commençait à tourner devant ses yeux. Mais un vent froid venu de l'Est le ranima un peu. Il erra dans les rues en proie à la terreur, se retournant à chaque minute, mais la faim ne cessait de le tourmenter, chassant peu à peu tout le reste, chassant la peur, et elle lui suggéra une idée nouvelle et hardie. Guerman n'avait pas le temps de réfléchir beaucoup. A pas feutrés, comme un chat, il s'approcha furtivement de la première maison où il n'y avait pas de lumière, et où par conséquent tout le monde était mort. Elle était close, et briser le verrou eût été peine perdue, car il n'aurait pas eu assez de force. Il se glissa vers une autre habitation qui se trouvait grande ouverte et entra. En premier lieu il se mit à fureter sur les planches, dans le buffet, il fouilla partout pour trouver n'importe quoi à se mettre sous la dent. Il eut la chance de tomber sur un gros morceau de pain. Il le saisit, en eut même un tremblement et s'enfuit à toutes jambes, poursuivi par une frayeur mortelle. Mais dans sa fuite il se heurta à un cadavre étendu là, et de tout son élan il s'étala la face contre terre, sans lâcher cependant sa précieuse trouvaille.

Ayant apaisé sa faim, Guerman se glissa le long d'une palissade, et s'endormit dans la bardane d'un sommeil de plomb. Le lendemain il se réveilla avec des forces nouvelles. Une journée chaude, claire et ensoleillée, qui chassait toutes les frayeurs, le tranquillisa. Il se mit à courir dans les rues sans faire attention aux cris et aux pleurs qui retentissaient tout autour. L'idée qu'il pût mourir ne lui venait pas à l'esprit, et du pain d'hier il lui était resté un morceau assez respectable qu'il avait caché dans sa chemise sur la poitrine. Il n'avait pas peur de la faim. Mais voilà qu'il déboucha dans une rue où l'on transportait des cadavres de la morgue au cimetière, loin en dehors de la ville. D'abord il observa avec curiosité. Une longue file de chariots, chargés de cercueils faits à la hâte avec des planches non rabotées, avançait dans la rue. Chaque cercueil contenait deux ou trois cadavres, et à travers les fentes, de sous les couvercles mal fermés, pendaient des jambes et des bras tantôt nus, d'une horrible couleur verdâtre, tantôt recouverts de guenilles ou de vêtements convenables. Les cris et les pleurs des orphelins retentissaient sans discontinuer, des gens de catégories sociales les plus diverses allaient en foule, et nombre d'entre eux tombaient en route, contaminés. Guerman eut un tressaillement lorsqu'il vit cette procession horrible et sans fin. A toutes jambes il s'enfuit de cette rue, sans savoir où il allait, pour se blottir dans un recoin perdu. Mais longtemps il eut dans les oreilles le bruit des cercueils empilés sur les chariots qui avançaient sur la chaussée inégale et les pleurs stridents et désespérés qui le terrorisèrent plus d'une fois dans le silence de la nuit.

Guerman se rappelait fort vaguement où il avait erré le restant de la journée et les jours suivants. Des impressions extraordinaires, trop fortes pour son jeune organisme, avaient émoussé sa mémoire. Il se souvient seulement que plus d'une fois, poussé par la faim, il se faufila dans les maisons vides et fureta dans les coins obscurs jusqu'à ce

qu'il trouvât quelque nourriture ou un morceau de pain; que plus d'une fois il se heurta à des cadavres froids et gluants dont il avait plus peur que des crapauds; qu'il fut poursuivi par des gamins (probablement des orphelins comme lui, qui, poussés par la faim, étaient en chasse), et qu'il avait pris l'habitude de passer la nuit dans les hautes herbes, le long d'une palissade, ou sous des arbres, quelque part sur la grande route. Il avait des absences, il sentait comme une fièvre qui lui montait à la tête, dans la poitrine, des cercles rouges dansaient, rapides, devant ses yeux. Et enfin tout disparut et ce furent les ténèbres . . .

Il se réveilla dans une vaste pièce où il faisait très froid. Il se trouvait dans un lit sous une couverture et tremblait. Le soleil déclinait sans doute, car ses rayons obliques éclairaient la planchette laquée, noire et brillante, suspendue au-dessus de sa tête. Tout autour, beaucoup d'autres lits, des gémissements et des soupirs . . . Une vieille en noir allait et venait tout doucement et jetait un coup d'œil dans les lits. Elle lui fit peur et il ferma les yeux. De nouveau il perdit connaissance . . .

Comme dans un rêve une voix aiguë et désagréable arriva à son oreille: c'était quelqu'un qui chantait, longuement et de façon monotone. Guerman savait déjà qu'il était à l'hôpital, mais comment il se trouvait là et pourquoi, il n'en savait rien.

Guerman n'a jamais su combien de temps il était resté à l'hôpital et de quoi il avait été malade, d'où on l'avait fait venir ici et qui s'en était chargé. Les impressions de ce temps-là traversent son esprit tels des reflets d'éclairs lointains.

On le laissa partir de l'hôpital par une journée d'automne pluvieuse et triste. Sorti pour la première fois à l'air frais après sa longue maladie, il se sentit si faible, si abandonné de tous et si désorienté, que la frayeur l'envahit au milieu de la rue large et déserte, comme cette nuit

où il vit des lumières qui scintillaient aux fenêtres. Il se rappelait à peine ce qui avait précédé sa maladie. Il avait envie de pleurer, mais il se domina et s'en alla à l'aventure, pataugeant dans la boue de ses petites jambes.

— Guerch! Guerch! Viens ici! l'appela quelqu'un en juif. Le petit garçon se retourna et vit un homme de taille moyenne, aux yeux gris et à la barbichette rousse. Il portait un manteau déchiré et des bottes copieusement maculées de boue. Guerman, étonné, se demandait ce que lui voulait cet homme qu'il ne connaissait pas, et machinalement il s'approcha de lui.

— Tu ne me reconnais pas? lui demanda le Juif.

Guerman fit un signe négatif de la tête et écarquilla les yeux.

— Je suis Itsik Schubert, tu sais bien? Ma vieille habitait à côté de ta maman. Tu te rappelles?

Guerman se souvint à grand-peine de Itsik, mais sans savoir lui-même pourquoi, il éclata en gros sanglots quand l'autre fit allusion à sa mère.

— Allons, ne pleure pas, lui dit le Juif d'une voix douce et bienveillante. Vois-tu, les miens aussi sont morts. Que faire? Tous sont morts, tous jusqu'au dernier, ajoutait-il tristement, comme s'il se parlait à lui-même: et Tavba, et mon fils, tous! Allons, allons, tout doux, mon petit gars, rien ne sert de pleurer. Moi je pensais que tu avais plié bagage toi aussi, et te voilà encore vivant!

Guerman ne disait rien, il sanglotait et s'essuyait les yeux de sa manche.

— Sais-tu, Guerch, dit Itsik, viens avec moi!

Guerman le regarda sans comprendre.

— Où ça?

— A Goubitchi! J'ai là-bas une petite maison, un cheval et une charrette. Au printemps nous irons troquer des chiffons. Veux-tu? Ça c'est la bonne vie, je t'assure! Ton père en faisait autant, mais il est mort, le malheureux!

Guerman ne savait où aller, il ne savait pas où passer

la nuit; or Itsik ne voulait pas l'abandonner, et le même jour il l'emmena chez lui. Le choléra s'était calmé depuis les froids et la boue d'automne, mais les gens n'avaient pas encore eu le temps de revenir à eux après l'horrible désastre. Rarement on voyait un passant dans la rue, et si un visage se montrait quelque part, il avait un air si apeuré et si piteux, il était si triste et si livide qu'on eût dit que ces gens venaient de sortir de prison où ils avaient languie de longues années dans l'humidité, le froid, les ténèbres et enduré toute sorte de tortures.

Le chemin qui menait à Goubitchi était long. La terre argileuse, détrempée, collait aux pieds et pesait comme des boulets, et nos deux piétons en perdaient le souffle. Ils allaient avec peine, d'un pas lent, imperceptible, comme des limaçons. Itsik marchait encore plus ou moins, mais le petit Guerch après sa maladie! Il faillit mourir avant d'arriver à la maison de Itsik. Son tuteur, plein de bontés pour lui, le portait dans ses bras, le menait par la main, ou plus exactement le traînait, l'exhortant pour lui redonner de l'énergie. Tard dans la nuit ils touchèrent au but, et Guerchman, à peine arrivé, s'affala sur un banc et s'endormit.

Goubitchi, un assez gros village, était situé sur les bords de la petite rivière Tismennitsa, à mi-chemin entre Borislav et Drogobytch. Au nord du village, une plaine montait très haut en pente douce, et au sud, des collines encore plus hautes se transformaient en un plateau très élevé où un petit bois de chênes de forme carrée, le bois de Tep-tiouj, étalait sa magnifique verdure. Le village lui-même se trouvait dans une dépression de mille pas de largeur. Elle s'étendait des hauteurs de Borislav, très loin le long de la Tismennitsa jusqu'aux Kolodrouby où elle débouchait dans la grande vallée du Dniestr. Les environs de Goubitchi se distinguent par cette beauté particulière au Podgorié qu'on rencontre rarement ailleurs. On ne voit ici ni les pics des hautes Beskides, ni les rochers nus, tout rongés, de la Tchernogora, ni les escarpements sans végétation des mon-

tagnes qui se dressent au-delà du Dniestr. Ici, le charme et la diversité des paysages de montagne, les vastes étendues et la monotonie des plaines de la Podolie s'harmonisent merveilleusement. La variété des teintes et des formes qui n'a rien de grandiose ni de terrifiant, est aimable et sympathique. Les lignes y sont arrondies et douces, les rivières ne sont pas grandes, mais rapides et claires, l'air y est sain comme dans les montagnes, mais il n'a pas cette vivacité qui devient vite désagréable. D'ici, la vue s'étend au loin sur les plaines ondulées, les champs, les bosquets et les villages disposés tantôt par rangées ou par groupes pittoresques, tantôt en damier.

En effet, la vie de Guerman changea. Itsik était un brave homme qui n'avait pas beaucoup de caractère, habitué dès l'enfance à courber la tête devant chaque homme de "sa religion". Il traitait les "goïs"* comme tout le monde: avec les uns il se querellait, leur déblatérant les pires grossièretés, avec les autres il se montrait obséquieux, fripon et les trompait toujours et partout sans aucun scrupule. Guerman apprit alors pour la première fois ce que sont les "goïs", et son esprit d'enfant remarqua bien vite que chaque homme "de religion israélite" avait, pour ainsi dire, deux visages: l'un tourné vers le moujik, méprisant, sarcastique, menaçant ou rusé et qui était le même chez tout le monde; l'autre tourné vers les gens de sa religion, et qui ne se distinguait en rien des visages des hommes en général, c'est-à-dire qu'il différait suivant la personne: il était bon ou méchant, rusé ou naïf, irrité ou affable. Itsik avait "le sien", naïf et bienveillant, et pour le petit Guerman, qui n'avait connu ni caresse ni bien-être, venait de s'ouvrir une vie nouvelle et radieuse. Le seul fait qu'il respirât un air pur était déjà un grand bonheur. Lui qui, durant de longues années, celles de sa première enfance, avait étouffé dans l'air insalubre d'un faubourg

* Qui professent une autre religion.

sale et surpeuplé, respirait aujourd'hui à pleins poumons et avec plaisir l'air pur de la campagne. Le sang courait plus rapide dans ses veines, et tout dansait devant ses yeux comme sous l'effet de l'ivresse. Itsik lui installa un lit confortable, sec, chaud et large. C'était un châlit avec une simple paille et un vieux manteau en guise de couverture, mais qui semblait à Guerman un lit somptueux, d'autant plus que Itsik n'en avait pas de meilleur. Itsik faisait la cuisine, Guerman le secondait comme il pouvait, et quoique les repas ne fussent pas toujours bien préparés, ils les trouvaient bons, car la faim leur servait d'assaisonnement. Bref, ce dernier traitait Guerman en égal, il remarquait son adresse et son zèle, et le consultait comme un adulte avant d'entreprendre quoi que ce fût. Itsik avait un caractère faible et accommodant, et il ne lui venait pas à l'idée de malmenier le petit garçon pour l'habituer à une obéissance absolue, comme aiment à le faire les autres tuteurs qui, voulant, prétendent-ils, mettre leur pupille dans le droit chemin, terrorisent le pauvre gosse jusqu'à l'abrutissement. Et lorsque abêti, privé de sa propre volonté et de sa vivacité naturelle, il obéit sans broncher à leurs ordres ineptes et à leurs caprices, ils se vantent: "Ah mais, il y a de l'ordre chez nous!" Et si l'enfant proteste, ils lui reprochent son pain: "Chante, chien, la chanson de ton maître!"

En hiver, Itsik entreprit d'enseigner la lecture et l'écriture au petit garçon, en juif bien entendu, car autrement il ne savait pas. Les leçons avançaient péniblement. Guerman avait grandi dans des conditions qui contribuaient si peu au développement des facultés intellectuelles, que seule son opiniâtreté innée lui aida à surmonter les difficultés du début. Son esprit, vif et pénétrant dans la vie de tous les jours, dans les choses ordinaires, s'avéra, quand il se heurta à la science, si obtus, si peu souple, et sa mémoire si faible que même Itsik, si patient et si doux, entra plus d'une fois en fureur, rejetant le livre et interrompant

les études pour plusieurs heures. Malgré la patience du tuteur et le zèle du pupille, ils n'avancèrent pas beaucoup au cours de cet hiver avec la difficile méthode de l'enseignement mécanique.

Par contre, aussitôt que le printemps arriva, qu'il fit plus chaud et que le beau temps se fixa définitivement, Guerman eut la bonne vie. Itsik attela son cheval à une charrette, acheta en ville toute sorte de menus objets indispensables aux villageois, et ils se mirent en route avec ce bagage. Un vrai plaisir pour Guerman que de voyager au fond de la charrette assis sur une petite malle! Par devant et par derrière, un amoncellement de chiffons et de bric-à-brac, d'où l'on voyait à peine sortir la tête du petit garçon coiffée d'un bonnet troué, les joues roses de santé et joyeux. Tout autour s'étendaient les champs verts, les forêts bruissantes, les rivières scintillantes d'argent, et tout en haut, un ciel bleu et doux. Il régnait une tiédeur paisible, le gazouillis des oiseaux se mêlait à la stridulation des sauterelles, au bruit du feuillage, au murmure des cours d'eau pour se fondre en une symphonie harmonieuse de félicité, de calme et de grandeur.

Aujourd'hui encore Guerman Goldkremer, le millionnaire, évoque cette vie joyeuse et libre de bohémiens. Cependant ces souvenirs ne lui procurent pas une bien grande joie, c'est avec mépris qu'il considère à présent leur pauvreté d'autrefois, le souci qu'ils avaient de se procurer quelques kreutzers, leur bonheur lorsqu'il leur arrivait d'échanger beaucoup de chiffons. Cette joie paisible, cette satisfaction qu'il éprouvait alors provoquent en lui une certaine irritation, et cependant une voix inconnue et mystérieuse lui murmure à l'oreille que ce fut l'époque la plus heureuse de sa vie, que son bonheur paisible, les jours calmes et radieux passés dans la pauvreté, sur la charrette de son tuteur, ne reviendront jamais plus . . .

Quelquefois, ils s'en allaient à travers la campagne. Pas une âme alentour, les blés ne sont pas encore mûrs,

une brise fraîche fait onduler les lourds épis du seigle jaunissant, l'orge moustachue se détache çà et là en une bande d'un vert vif, et le blé d'automne se balance fièrement sur ses tiges fines et lisses. Où se porte le regard, on ne peut distinguer une seule habitation: le village se trouve dans la vallée. Au loin vers l'Est s'étendent des prairies vertes et parfumées. Le vent en rapporte le bruit sonore des faux, et çà et là on voit des rangées de grosses fourmis blanches grouillant dans la verdure, — ce sont des paysans qui fauchent. La rosse de Itsik a l'air de se réjouir, elle aussi, de ce grand calme, de cette chaleur et du parfum des prairies, et elle se traîne sur la route poudreuse, arrachant de temps à autre, tout en marchant, quelques fleurs de trèfle. Itsik fredonne une chanson juive. Ce doit être "Finsterer balyguleh" ("La chanson du charretier"). Son fouet est passé dans sa ceinture et sa tête se balance à gauche et à droite, comme s'il saluait ces champs superbes, ces prairies lointaines et le Dil bleu, qui dresse à l'Ouest, dans le ciel, sa lourde masse, ses sommets arrondis couverts de forêts; il se profile au loin, imposant, calme et mystérieux, tel un morceau de firmament dont la nature aurait orné nos montagnes pour leur donner plus d'attrait. Pendant ce temps, le petit Guerman, installé au milieu des chiffons, se confectionne quelque objet avec un canif tout en se parlant à lui-même, comme s'il fût le chiffonnier et que des bonnes femmes fussent venues pour marchander leurs défroques.

Mais voilà qu'ils descendent de la montagne en laissant derrière eux un tourbillon de poussière. Par devant, la verdure des saules et des cerisiers les accueille, la rivière brille d'un éclat argentin entre les maisonnettes, des enfants jouent sur une pelouse, le bétail se promène dans les enclos: c'est un village. Guerman saute de la charrette pour ouvrir la barrière, puis rapidement, à peine la charrette passée, il la referme et court pour rattraper son tuteur. Il entend des aboiements. Ce sont des chiens qui

bondissent en meute à la rencontre des visiteurs. La mise étrange du chiffonnier et sa charrette plus étrange encore provoquent en eux une violente fureur, et aussitôt que Itsik ou Guerman se mettent à crier d'une voix traînante: "Marchand d'habits, chiffons!", les chiens reprennent de plus belle en labourant la terre de leurs griffes. Ils courent autour de la charrette. Certains se jettent sur le cheval, qui agite la tête de tous les côtés, comme s'il saluait des connaissances; lorsqu'un chien le presse de trop, il renâcle, relève le cou et va plus loin. Les autres s'acharnent après le chiffonnier, ils suivent la charrette, saisissant les roues avec les dents, mais en vain. Guerman prend plaisir à voir la fureur impuissante des bêtes, il les excite avec une branche en criant, et il se tord de rire lorsqu'un chien, le plus hardi de tous, se dresse sur ses pattes de derrière pour bondir sur la charrette qui roule plus loin, et que le pauvre animal, dans son élan, fait la culbute dans la poussière.

Soudain il se fait un remue-ménage dans les maisons et les enclos, on crie et on court... Des femmes, des jeunes gens, des gamins, tous s'élancent dans la rue pour rattraper le chiffonnier. Mais ce dernier n'a pas l'air de les voir ou de les entendre quand ils lui crient: "Hé, le vieux, arrête-toi!" Ils sont encore trop peu, et il s'achemine plus loin, là où sur les passerelles, d'autres l'attendent, et de nouveau, il entonne sa chanson d'une voix traînante: "Marchand d'habits, chiffons!" C'est alors seulement qu'il arrête son cheval, lui jette une brassée de foin et se retourne pour mettre à terre la malle remplie de son bric-à-brac, contre lequel les villageois troquent leurs chiffons. Alors commence une agitation fiévreuse, bavarde et amusante! Là il y a aussi du travail pour Guerman. Les amateurs de troc sont nombreux; les uns s'en vont, d'autres arrivent, et seul Itsik n'y arriverait pas avec tout ce monde. Guerman monte la garde et fait, lui aussi, son petit commerce: Itsik lui abandonne tous les gosses

du village dont il est plus difficile de se défaire, mais qu'il est plus facile de tromper. Aujourd'hui encore Guerman évoque avec un sourire comment il s'y prenait pour se débarrasser promptement des bambins du village, glissant avec adresse à chacun ce que l'autre voulait, et prenant en échange trois fois plus de chiffons que ne coûtait la marchandise. Que de querelles, de cris et de malédictions sur ces places du village! C'est avec les bonnes femmes qu'on avait le plus de mal. Il arrivait que l'une d'elles s'obstine et n'en démorde pas: il faut lui donner et ceci et cela pour tant de chiffons! Mais là Itsik n'est plus le même qu'à la maison: il se bute lui aussi, menace la femme, injure toute sa parenté et c'est lui enfin qui a le dernier mot. Le marchandage et les disputes durent encore longtemps. Doucement, Itsik fait aller son cheval. A ses trousses, suit une bande de garçons et de filles qui n'ont pas de chiffons et qui regardent avec envie les canifs, les bagues et les rubans que les autres ont échangés.

Peu à peu, voyageant à travers le village, la charrette du chiffonnier se remplit. Itsik mesure de l'œil le tas de chiffons amoncelé et se frotte les mains: il en aura bientôt une centaine de kilos qu'il pourra revendre au fripier à Drogobytch. Mais voilà qu'ils arrivent au milieu du village, en face d'une grande auberge en pierre. Itsik fait entrer son cheval dans la cour, grande et sale. L'aubergiste Mochko est une de ses connaissances. Là il déjeunera, — pour de l'argent, bien entendu, — et taillera une bavette avec un homme de "sa religion"; il fera paître son cheval et rangera provisoirement ses chiffons dans une décharge, car il n'est guère commode de les traîner avec lui. On l'accueille avec cordialité, et c'est si agréable de se reposer dans la petite pièce étroite derrière une cloison, encombrée jusqu'au plafond ou presque d'édredons et d'oreillers; il éprouve tant de plaisir à bavarder sous le glapisement des marmots et la conversation hachée de deux villageois. Ceux-ci se sont

commodément installés sur un banc, ont bu un bock, allumé leurs pipes, et tout en tirant des bouffées, ils échangent de temps à autre quelques paroles. Guerman, lui, prend plaisir à courir dans la cour avec les enfants de l'aubergiste, à crier, à se battre et à se rouler dans l'herbe tendre. Le soleil est au zénith. La chaleur est suffoquante. Les moustiques et les taons importunent le cheval de Itsik, et c'est en vain qu'il renâcle et s'évente avec sa queue tout en mâchant de l'herbe fraîche et parfumée. Les enfants, qui ont pitié de lui, chassent les insectes avec des brindilles; puis, lorsque cela les ennuie, ils cassent quelques branches aux larges feuilles et en protègent l'animal.

Le soleil décline. Itsik s'est reposé, il a repris des forces, abreuvé son cheval, rangé ses chiffons dans la décharge après les avoir serrés dans un sac spécialement affecté à cet usage et qui est toujours là. Il est temps de se remettre en route. La charrette vide roule, légère, dans un bruit de planches. Itsik fait rapidement aller sa bête et reprend son refrain: "Marchand d'habits, chiffons!" Les mêmes scènes se répètent, les marchandages, les cris, le va-et-vient, et de nouveau la charrette du chiffonnier se remplit. Le soleil descend déjà vers l'horizon, lorsque Itsik vient à bout de toutes les femmes. Ils arrivent à l'extrémité du village. De nouveau, Guerman court ouvrir la barrière, et pour cette fois ils s'en vont sans bruit: les chiens se sont calmés depuis longtemps. Il leur faut de nouveau remonter la côte, aller à travers la campagne, loin, très loin sur la route argileuse. La charrette roule avec fracas sur la boue desséchée, Itsik fouette son cheval, car ils doivent arriver vers le soir dans un autre village pour y passer la nuit chez un fermier de leur connaissance.

— Hue, cocotte! Hue! lui crie-t-il, et de nouveau il fredonne sa chanson traînante "Finsterer balyguleh!" Et ils s'en vont plus loin, toujours plus loin. Leur charrette bruyante roule sans hâte de village en village, descend

dans la vallée, traverse une petite rivière, remonte une colline, se traîne par les champs et les bois, et la voix perçante du chiffonnier se fait entendre, solitaire. Les tableaux champêtres se suivent, mais la vie est la même partout. Un village vient après l'autre, mais le pays ne change pas, sa beauté est toujours la même, éternelle, enchanteresse, beauté paisible du merveilleux Podgorié...

II

Les souvenirs berçaient Guerman. Il sentait fondre en sa poitrine un vieux glaçon qu'il portait en lui depuis de longues années. Depuis qu'il s'était marié, un spasme lui serrait le cœur, étouffant en lui tout sentiment humain. Aujourd'hui, il se sentait mieux. Peut-être parce qu'il s'était rappelé si vivement le calme serein, les journées chaudes et les soirées paisibles de sa vie pauvre d'autrefois? Mais ce soulagement ne dura pas. Bientôt, une ombre épaisse voila ses pensées, et peu à peu son cœur se serra dans un spasme nouveau, de plus en plus fort, jusqu'à ce que les tableaux de sa vie ultérieure ne se ranimassent.

Hier soir, en arrivant ici, il avait traversé Goubitchi et avait dû passer devant la maisonnette si familière de son tuteur, inclinée, à demi délabrée. Après Itsik elle avait changé trois fois de propriétaire. Devant se dressaient deux saules touffus et une vieille clôture démolie. Les murs s'étaient penchés, enfoncés dans le sol, on avait bouché les fenêtres avec des chiffons. Il était passé à côté plus de cent fois peut-être, mais jamais il ne lui était venu à l'esprit de jeter un coup d'œil par-dessus la haute palissade. Qui habitait là? Hier, cette idée avait surgi dans sa tête. Il ordonna d'arrêter la calèche, et se redressant, il regarda par-dessus la clôture. Trois enfants jouaient dans la cour près de l'auvent abandonné, où Itsik remisait autrefois son cheval. Un garçon et une fille au visage rond et aux yeux noirs s'ébattaient, florissants de santé et

joyeux. Le troisième, un petit garçon plus âgé, se tenait à l'écart, jouait sans entrain et faisait tout ce que lui disaient les plus petits. Il ne leur ressemblait pas, c'était sans doute un enfant adoptif ou un pupille. La petite fille de six ans se fâchait souvent après lui, le tirait par les bras, par les oreilles, lui pinçait la figure, se moquait de lui, mais il ne pleurait pas ni ne criait, ses traits ne se contractaient même pas, il la regardait seulement de ses yeux tristes. Il avait certainement peur d'elle et encore plus de la mère qui, juste en cet instant, fulminait contre quelqu'un dans la maison.

Guerman n'eut plus le courage de regarder cette manière qu'avaient les enfants de se divertir. Il se rassit et donna l'ordre de repartir. Le regard inquiet et triste du petit garçon qui ne pleurait pas lorsque les autres le tourmentaient, l'avait frappé. Il se rappelait ses jeux d'autrefois parmi les petits paysans. Avec quelle joie ils l'accueillaient, qu'il faisait bon courir avec eux, tresser des couronnes de nénuphars pour les vaches au printemps, aller au bois ramasser des champignons et cueillir des noisettes en automne, à cette époque de l'année où Itsik n'allait pas en tournée à travers les villages. Pourquoi se sentaient-ils comme des égaux, alors que là, entre gosses d'une même religion, régnait une telle animosité? Il se rappela soudain son propre fils qui se plaisait, dès son âge le plus tendre, à fouetter les chiots jusqu'au sang, qui, sans raison, poussait les autres enfants dans le ruisseau, aspergeait la cuisinière d'eau bouillante pour se divertir. Il se rappela également sa femme et toutes les horreurs de son ménage. Son front se couvrit de rides et ses dents fortement serrées laissèrent échapper une malédiction.

Mais de nouveau il se calma au souvenir de ses années d'autrefois. A présent, ce n'étaient plus les tableaux d'une pauvreté sans issue qui passaient devant ses yeux. Non, c'était maintenant sa lutte pour la richesse, une lutte de tous les jours, affreuse, acharnée. Là, Guerman pouvait

suivre dès le début, à partir des germes les plus tendres, comment ses capitaux s'étaient formés, développés et multipliés pour devenir des millions, comment ils triomphaient de leurs multiples adversaires et les dévoraient, comment ils entortillaient un nombre incalculable de victimes et leur suçaient le sang, comment ils propageaient tout autour la misère et la mort, et pourquoi ils ne lui avaient pas apporté ce qu'on appelle le bonheur, la satisfaction. Il fut un temps où les premiers succès l'avaient enivré, où la joie avait fait battre son cœur, mais aujourd'hui rien ne lui était resté, même pas ça. Son capital se multipliait comme par enchantement. Pour la première fois il vit clairement d'où il puisait sa sève, et il prit peur, il eut peur de lui-même, il eut peur de sa richesse. Non pas qu'il fût très ému du sort de ces milliers d'hommes que sa fortune avait privés de leur pain quotidien, tel un arbre géant qui, en se développant, prive de sève la menue végétation qui pousse autour de lui. Non, le sort de ces malheureux ne le préoccupait pas beaucoup. La crainte l'envahissait non parce que des milliers de gens avaient été privés de leur morceau de pain à cause de lui. Mais il était superstitieux, et en cet instant il entendait seulement les malédictions que ces hommes déversaient sur sa tête. Son opulence lui pesa. Il lui vint à l'esprit que ce capital était un monstre à cent têtes qui dévore les autres, mais qui pouvait, — sait-on jamais, — le dévorer lui-même. Machinalement, il jeta un coup d'œil sur le tableau éclairé maintenant par un beau soleil. Il semblait que les gazelles eussent disparu, noyées dans la lumière aveuglante; seuls les anneaux du boa scintillaient comme des bagues d'or vivantes, prêtes à saisir leur proie, et ses yeux démoniaques, flamboyants, le fixaient, le transperçaient comme une vrille. Il frémit, baissa les paupières, chassant la lumière et l'horrible vision.

Comment avait fait Guerman Goldkremer pour amasser cette immense fortune? Il avait passé trois ans chez Itsik

Schubert. L'air pur, une vie calme et des voyages fréquents l'avaient animé. Son visage prit de belles couleurs, ses mouvements se firent plus vifs, même sa mémoire et son intelligence s'améliorèrent sensiblement. La nature effaça peu à peu les traces de sa triste enfance, elle en effaça même peu à peu le souvenir. Itsik évoquait rarement sa femme et son petit garçon: de leur vivant, ils l'avaient sans doute passablement importuné. Guerman avait entendu plus d'une fois, il est vrai, les paysans de Goubitchi parler du choléra, et ces récits le glaçaient. Plus d'une fois il avait rêvé de sa mère, — bleue, horrible, mourant dans les convulsions, — ou bien des chariots chargés de cercueils qui s'éтираient en une longue file bruyante sur la route pierreuse, parmi les cris et les pleurs de ceux qui avaient perdu leurs proches. Mais ces rêves le hantaient de moins en moins. Guerman grandissait, devenait robuste, bien que les traces de son enfance restassent encore nombreuses dans son caractère. Plus d'une fois il entra en fureur pour des vétilles, plus d'une fois il fut repris par sa paresse d'antan et resta des jours entiers assis sur son banc, les mains croisées, sans dire un mot à son tuteur. Mais cela ne troublait pas leur bonne entente. Et Guerman se serait sans doute guéri de ces défauts, s'il avait vécu plus longtemps à Goubitchi. Mais le sort en décida autrement.

Il se rappelle cette nuit d'hiver où le malheur avait fondu sur Itsik. Toute la journée Guerman était resté à la maison, attendant avec impatience le retour de son tuteur. Ce dernier était parti au marché, à Drogobytch. Dans la journée, le gel s'adoucit, il faisait un radieux soleil et c'était un plaisir de voir les gouttes tomber du toit. Mais dans la soirée, des nuages épais et noirs couvrirent le ciel, et ce fut une avalanche de gros flocons de neige. Bientôt il fit sombre. La nuit arriva d'un seul coup, et la neige n'en finissait pas de tomber. Aucun bruit, pas le moindre vent. Guerman alluma le poêle, s'assit près

du feu et attendit son tuteur. La route du village passait devant leur maisonnette. Soudain, Guerman entendit des cris: c'étaient les paysans qui rentraient chez eux après avoir vendu leurs produits au marché. Il sortit pour leur demander des nouvelles de Itsik. "Sans doute qu'il est déjà en route, nous l'avons vu en ville", répondit une voix. Guerman se remit à attendre. Le feu grésillait et craquait dans le poêle. Le petit garçon prit des pois, les fit griller sur les charbons et il fit cuire quelques œufs pour son tuteur. Vers le soir, le gel se fit plus intense et dessina sur les vitres de belles fleurs de givre. Puis le vent se leva et jeta de la neige dans les fenêtres, siffla entre les rives abruptes de la rivière, tirailla, arracha des touffes de paille sur le toit.

Le feu se consumait et la peur entra dans l'âme du petit garçon. Il tâchait de l'entretenir et venait tout le temps coller l'oreille contre la fenêtre: entendrait-il le bruit des clochettes? Mais rien. Le froid pénétrait du dehors par les fentes des murs. Il crut entendre sonner le tocsin, et les cheveux se dressèrent sur sa tête: un incendie. Il tendit l'oreille: non, rien. Le vent siffla et hurla de plus belle, comme si une meute de loups galopait vers le village à travers la tempête en hurlant de faim. Guerman avait entendu les petits villageois raconter des histoires sur les brigands qui s'approchent furtivement des chaumières par les nuits de neige. Il crut entendre grincer la porte: quelqu'un marchait doucement dans l'entrée en palpant les murs. Ces bruits se rapprochaient... Il veut crier, mais il s'étrangle. Sans avoir conscience de ce qu'il fait, il se blottit dans un coin sombre, derrière le poêle, une sueur froide perle à son front, et il tremble des pieds à la tête: d'un instant à l'autre il s'attend à voir s'ouvrir la porte et apparaître le visage horrible et velu d'un bandit avec un énorme gourdin et un coutelas étincelant à la ceinture. Mais le temps s'écoule et il n'entend rien à part le hurlement de la tempête. Peu à peu Guerman se tran-

quillise, mais il n'ose encore sortir de son coin. Son imagination enflammée fait revivre les récits épouvantables sur les enfants non baptisés enterrés quelque part sous une palissade. Il entend marcher dans le grenier; inquiet, il lève les yeux vers l'endroit où, selon une vieille coutume, une toute petite fenêtre est percée dans le plafond. Un frisson lui parcourt le corps. Il a l'impression que la petite fenêtre s'entrouvre doucement et laisse voir un trou profond et noir. La peur le glace, il est incapable de détourner les yeux. Les oreilles lui tintent, il croit entendre en lui-même des voix sauvages et pleines d'angoisse. Le pauvre gosse est affolé par l'attente et la peur. Mais les voix sont toujours là, elles deviennent de plus en plus nettes, de plus en plus fortes, un cliquetis se fait entendre à travers la rumeur.

Guerman ne bougeait pas, anéanti, ne comprenant pas si cette rumeur montait en lui ou si elle venait du dehors. Dans un mouvement désespéré il bondit vers la fenêtre. Les voix résonnaient déjà dans la cour. Dans les ténèbres de la tourmente se mouvaient des ombres encore plus noires, on entendait le bruit d'un harnais. Ah! C'était Itsik qui rentrait enfin!

Les voix se rapprochaient de la chaumière... On frappa à la porte. Guerman se précipita pour ouvrir et rentra plus vite encore, à tel point l'entrée était froide, sombre, effrayante. Était-ce de nouveau une hallucination ou bien avait-il réellement perçu un profond gémissement quelque part sous la terre? Tout en tremblant, il mit du bois dans le poêle, et se retournant vers la porte il attendit. La porte s'ouvrit et quatre hommes entrèrent lentement, d'un pas lourd, portant Itsik ensanglanté, à peine vivant. Une plainte déchirante s'échappait parfois de sa poitrine. Guerman se figea à la vue de cet horrible spectacle. Il se colla contre le poêle sans oser faire un pas.

— Doucement, Maxime, doucement! disait un paysan à un autre. Fais attention, tiens-le délicatement par le

bras, ne vois-tu pas que le sang passe au travers de son pardessus?

— Ah, là là, pauvre Itsik, comme il souffre! fit Maxime.

Itsik se remit à gémir, et de façon si affreuse que Guerman sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Après avoir posé son tuteur sur le lit, les paysans se mirent comme ils pouvaient à panser ses plaies (le barbier qu'on avait envoyé chercher à Drogobytch n'arriverait pas de sitôt par le temps qu'il faisait); quant à Maxime, tout en chauffant au feu ses mains gourdes et ensanglantées, il raconta tout bas au petit garçon ce qui était arrivé.

— Vois-tu, mon petit, commença Maxime en hochant la tête, comment le malheur peut surprendre l'homme sur la grande route! Et quel malheur encore! Que Dieu nous en préserve! Nous passions près de l'escarpement Guérassimov, sais-tu où il est? Là-bas, sur la rivière. Le bord y est abrupt et haut. Nos chariots avançaient à la file, et d'en bas le vent hurlait, c'était épouvantable! La neige nous aveuglait, les chevaux se traînaient à peine. Tout à coup, Stépan qui allait le premier nous crie: "Hé!" Et nous tous de répondre: "Qu'y a-t-il?" Stépan nous dit: "Ecoutez voir! Il s'est passé là quelque chose d'épouvantable, une catastrophe!" Nous écoutons. En effet, en bas, au bord de l'eau, quelqu'un geignait de façon si lamentable que le sang se glaçait dans nos veines. "Oh! fit Panko, que le Saint Esprit soit avec nous, c'est peut-être le diable qui nous tend un piège?" "Mais non, voyons, lui répondit Stépan, il y a là sans doute quelqu'un qui allait sans se méfier et qui est tombé de la pente. Allons-y, les gars, il faut sauver cette âme vivante!" Panko lui répliqua: "Mais moi, j'ai peur! Une peur bleue!" Or, d'en bas, on entendait toujours les gémissements, comme une âme pécheresse en enfer qui demande à boire. Nous nous sommes réunis pour décider. Que faire? "Allons-y, dit Stépan, quant à Panko, il restera pour garder les chevaux." Et nous som-

mes partis. Et sais-tu combien de temps nous avons mis pour descendre sur la rive? Une demi-heure, peut-être. Le vent nous arrachait la terre de sous les pieds, il faisait même craquer la glace sur la rivière. Et la neige nous aveuglait, comme si on nous en jetait des pelletées dans la figure. Mon Dieu, quelle tempête, on aurait pu y laisser sa peau! Il faisait noir, que c'était affreux! . . . Nous nous sommes pris la main et nous sommes allés vers l'endroit d'où venait les plaintes. Nous regardons, et nous voyons quelque chose de noir, sur la glace, qui ne bougeait pas. On s'approche, c'est un cheval étendu à côté d'un traîneau cassé. Probablement quelqu'un qui a perdu son chemin et qui est tombé de la hauteur. Nous avons tâté le cheval, il était mort. Nous allons plus loin et nous voyons ton pauvre Itsik étendu sur la glace, qui gémissait à peine. Seigneur! que ta volonté soit faite! Une telle catastrophe arriver à un homme!

Tout en parlant, Maxime chauffait ses mains gourdes au feu et tirait des bouffées de sa pipe.

Guerman ne pleurait pas, mais il tremblait en regardant le lit du coin de l'œil. Il craignait ce corps mutilé, ensanglanté et gémissant qui avait été son tuteur. Il pria Stépan et Maxime de passer la nuit avec lui près du malade, mais les paysans lui promirent de revenir lorsqu'ils auraient ramené leurs chevaux à la maison.

Itsik était sans connaissance: il ne parlait pas et ne reconnaissait personne.

Guerman ne le regarda qu'une fois à la dérobée. La tête du pauvre homme avait été pansée à l'aide de mouchoirs où l'on voyait d'énormes taches de sang. Au menton et à la tête, du sang coagulé, son pardessus et sa chemise en étaient maculés, ses lèvres avaient bleui, son regard absent n'exprimait rien, et l'expression de son visage était affreuse!

Au matin, lorsque la tempête se fut un peu calmée, le barbier arriva de Drogobytch et injuria les paysans pour

avoir pansé eux-mêmes les plaies du blessé sans savoir s'y prendre!

— Mais, monsieur, répondit Stépan, il serait déjà mort! Nous avons au moins arrêté le sang qui coulait.

— Tais-toi donc, vieux sac! s'écria le barbier, fâché. D'où sais-tu qu'il serait mort? Comment peux-tu le savoir?

Malgré sa langue bien pendue, Stépan ne répondit rien. Le barbier examina les plaies et dut reconnaître à part lui que le pansement n'avait pas été aussi mal fait qu'il l'avait cru tout d'abord. Secondé par les paysans qui s'étaient mis à l'œuvre, comme s'il s'agissait de sauver un homme cher, le barbier lava ses plaies, et c'est alors seulement qu'on put se rendre compte à quel point le malheureux avait été estropié. Sans doute qu'en tombant de très haut il s'était heurté le flanc gauche contre un rocher pointu, parce que le bras gauche était brisé au-dessous du coude et il avait à l'épaule une plaie profonde. Ensuite, le corps avait dû se retourner sur le côté droit, et Itsik s'était brisé la tête contre un autre rocher. Le barbier constata qu'il était en fort mauvais état. Lorsque les paysans, et surtout les femmes qui avaient rempli toute la maison, lui demandèrent si le malade s'en sortirait, il haussa les épaules et déclara que ce serait miracle s'il vivait jusqu'au lendemain.

Le barbier avait dit vrai. Itsik mourut le même jour sans avoir repris connaissance. A l'enterrement, Guerman ne pleura pas, il frissonnait encore de peur après la nuit mémorable, et cette peur chassait tous les autres sentiments. Il passa la nuit chez un fermier de Goubitchi qui prit immédiatement sous sa tutelle les biens de Itsik, sous le prétexte de les conserver pour Guerman. Le petit garçon resta chez lui jusqu'au printemps, sans savoir ce qu'étaient devenus les biens de Itsik. Mais lorsque la commune se souvint de cette affaire, le fermier montra des comptes, des papiers, et il s'avéra que la maison et le potager étaient déjà vendus. Une fois ses dettes payées, il resta à Guerman quatre-vingt-douze guldens que le fermier lui remit en

maines propres. Avec cette somme Guerman quitta Goubitchi pour s'en aller de par le monde chercher fortune, et cette somme fut le point de départ de ses millions.

Ainsi prit fin sa vie calme à la campagne. Aujourd'hui, à Borislav, assis à sa table devant son livre de comptes, il n'accordait pas une grande importance, lui, homme pratique, homme d'affaires, aux traces que cette vie avait laissées dans son âme. Il s'efforçait même de la regarder de haut, avec fierté, il cherchait des mots sarcastiques pour la caractériser, mais malgré tout, sa pensée revenait sans cesse à ces moments de bonheur, et il avait toujours le cœur allégé quand il évoquait sa vie de Goubitchi. Il ne la regrettait pas, il ne désirait pas qu'elle revînt, mais il comprenait que sa vie actuelle dans l'opulence était non point meilleure que l'autre, sinon pire. Il ne savait lui-même pourquoi, chaque fois qu'il songeait à Itsik et à Goubitchi, il se sentait comme celui qui erre dans une forêt profonde et obscure par des sentiers sinueux et débouche soudain dans une clairière inondée de soleil, chaude et parfumée de fleurs.

Evoquant la vie qu'il mena par la suite, il lui sembla qu'il s'enfonçait de nouveau dans la forêt ténébreuse où il était destiné à errer sans trouver d'issue. Et qui sait jusqu'à quel moment et dans quel but! Plus il se plongeait dans ses souvenirs, et plus il avait le cœur gros, plus il étouffait, plus l'angoisse le prenait à la gorge. Bien que le soleil chauffât, il eut un frisson dans le dos.

Le petit Guerman partit pour Drogobytch sans intention bien arrêtée. Il n'avait pas une idée très nette sur le travail qu'il pourrait entreprendre, et d'ailleurs, il ne savait rien faire et n'avait pas envie de faire quoi que ce fût. Plusieurs jours il vécut tant bien que mal avec l'argent reçu, mais quand il vit que cet argent s'en allait et qu'il resterait bientôt sans rien, — nu et affamé, — il prit peur et décida que mieux valait mourir que d'y toucher. Bien entendu, il ne s'en serait pas tenu à cette décision, si un

heureux hasard ne lui avait indiqué un moyen de gagner son pain. Dans l'auberge où il passait la nuit se réunirent un soir des hommes noirs, puants et affreux. D'abord Guerman se troubla, mais entendant qu'ils parlaient juif entre eux, il s'approcha et prêta l'oreille. C'étaient tous des jeunes gens de dix-huit à vingt ans qui devaient aller le lendemain à Borislav pour cueillir de l'"écume". Guerman écouta longuement ce qu'ils disaient de cette "écume", mais il ne comprit pas ce que cela signifiait. Il interrogea l'un d'eux, et l'autre, après avoir bu d'un trait sa chope de bière, lui répondit :

— Ne sais-tu donc pas que tous les cours d'eau et les marais de Borislav se couvrent d'une "écume" noire que les paysans emploient pour graisser leurs chariots? Alors voilà, on prend une queue de cheval, on la passe sur la surface de l'eau, cette "écume" s'amasse sur le crin et ensuite, avec la main, on la chasse dans un seau. C'est ce qui s'appelle "écumer".

— Et qu'est-ce que vous en faites, de cette écume? demanda Guerman, curieux.

— Nous l'apportons ici, à Drogobytch. Il y a là des gens qui l'achètent.

— Et ils payent bien?

— Et pourquoi pas? Trente kreutzers le seau. Et si tu vas vite en besogne, tu en feras deux par jour. Mais les porter, c'est ça l'embêtant...

Guerman réfléchit. Après tout, le gagne-pain n'était pas si mauvais. Pas très agréable, le travail, par contre assez facile. Et l'on payait bien. Pourquoi ne pas essayer? Il décida d'aller le lendemain à Borislav avec les "écumeurs", et lorsqu'il le leur dit, ils s'en réjouirent, mais exigèrent une tournée. Guerman, joyeux, leur paya de la bière pour "arroser" sa nouvelle situation.

Depuis ce jour, une vie nouvelle commença pour lui, qui ne ressemblait en rien à celle de Goubitchi. Elle se déroulait principalement entre Borislav et Drogobytch.

La route était longue, et chaque jour les "écumeurs" devaient faire dix kilomètres aller et retour: le matin aller à Borislav avec leurs seaux vides, et le soir revenir à Drogobytch leurs seaux pleins d'"écume" sur leurs palanches.

Son premier jour de travail s'ancra profondément dans sa mémoire. Il se rappelle ce matin froid de mai où il partit à Borislav avec les cinq autres "écumeurs", en suivant un sentier à travers champs. Ils allaient par le haut, traversant Teptiouj, sans passer par Goubitchi.

Le soleil se levait sur Drogobytch, déversant sa lumière rose sur la mairie, l'église catholique et l'église orthodoxe de la Sainte Trinité. La Tismennitsa coulait étincelante et sinueuse, tel un serpent d'or, en murmurant sur les cailloux. A Teptiouj, les chênes commençaient à se couvrir de verdure, alors que les noisetiers dans les ravins agitaient déjà leurs feuilles larges d'un vert foncé. Les hommes marchaient vite, en silence, chacun avec son balai de crin sur l'épaule, qui fredonnant une chanson, qui marmottant une prière. Chacun portait au flanc une musette garnie de pain et d'oignons, la nourriture de toute une journée.

Ils avaient traversé Teptiouj. Devant eux s'étendait un champ vert et frais; plus loin, des prairies semées de fleurs, puis une petite colline où serpente un sentier, et enfin la dépression de Borislav. Un peu avant d'arriver au village, ils se dispersèrent dans la prairie et les marais, chacun se trouva une place et le travail commença.

La dépression de Borislav ne ressemblait pas du tout alors à ce qu'elle est aujourd'hui. Un village pauvre, comme on en voyait beaucoup dans le Podgorié, se disséminait par petits groupes d'habitations au pied du Dil, sur la rivière. Sur les collines, de Bania à Toustanovitchi, s'étendaient les champs des villageois; plus bas, les prairies et les marécages. Mais la terre, ici, n'était pas comme partout ailleurs. Elle exhalait une odeur étrange, surtout par les soirées chaudes. Au printemps, lorsque la neige fondait et que l'argile se dégelait, on entendait des bruits souterrains,

pareils à des soupirs ou à la pulsation du sang dans les veines profondes et invisibles du sol. Dans le peuple on racontait qu'à l'endroit où se trouvait Borislav, de grandes guerres fratricides avaient eu lieu à des époques fort reculées; un grand nombre d'innocents avaient été tués et enterrés là, et leurs cadavres cherchaient chaque année à sortir de sous terre, jusqu'à ce que ne vienne leur heure. Et alors ils briseraient la terre, anéantiraient Borislav et s'en iraient faire la guerre. Ils ne savaient pas, les pauvres habitants de Borislav, quand ils contaient cette légende par les froides soirées d'hiver, qu'elle se réaliserait bientôt, qu'un monstre souterrain crèverait l'écorce terrestre, démolirait leur village tranquille et misérable, les ruinerait entièrement, eux et leur enfants! Et ils savaient encore moins que ce monstre, ce ne seraient nullement les cadavres de ces guerriers antiques, mais cette horrible "écume" noire et puante qui, aujourd'hui, brûlait leurs champs et qui, sous peu, se répandrait dans le monde entier sous forme de pétrole rectifié, apportant des bénéfices aux maîtres et à eux la ruine et la désolation.

Guerman se souvenait du premier jour où il débuta dans son nouveau travail. Et plus il y songeait, plus net se dessinait à ses yeux chaque détail, plus il se sentait accablé et triste. Par une journée aussi belle et aussi chaude que celle d'aujourd'hui, il fut saisi pour la première fois, — il y a vingt ans, — par l'odeur étouffante du pétrole, qui éteignit rapidement le soleil et la lumière, chassa loin de lui le parfum des fleurs, assourdit le chant des oiseaux. Et lui, elle le transforma en une lourde masse d'argile qui dégringole de la montagne, écrase et opprime tout sur son passage, animée seulement par la soif de l'argent, du profit, de la richesse! Vingt ans s'étaient écoulés depuis, mais l'odeur suffocante du pétrole ne s'était pas encore dissipée, l'enveloppait d'un voile épais, lui écrasait la poitrine, étouffait et anéantissait en lui les élans généreux du cœur.

— Ah! la liberté, m'enfuir de cette prison infecte et puante! murmura-t-il inconsciemment, sans savoir lui-même ce qu'était cette prison et s'il pourrait s'évader.

Les souvenirs passaient en file ininterrompue, faisant revivre les images d'autrefois, sans souci de la joie, de la douleur ou du regret qu'elles laissaient au cœur.

Son travail lui réussit du premier coup. Le pétrole coulait, intarissable, de sources invisibles émergeant en cercles irisés à la surface de l'eau trouble. Tout en "écumant" des heures entières, Guerman s'étonna plus d'une fois de la force qui poussait dehors ce liquide jaune à l'odeur si âcre, se demandant d'où il venait. Il croyait que s'il arrivait à en trouver les sources, il ferait fortune. Mais ses camarades disaient souvent que c'était la terre qui "sue", qu'il ne découvrirait aucune source, parce qu'elle n'existait pas. Pour ce qui était de s'enrichir, il pouvait toujours attendre. Guerman goûtait peu ces plaisanteries, il ne parla plus des sources de pétrole, puis il cessa d'y penser.

Entre-temps, il sut tirer profit de ce qu'il avait sous la main. Il se convainquit bien vite que porter du pétrole à Drogobytch sur sa palanche n'était point avantageux. Il avait de l'argent, pourquoi devait-il se donner tant de mal, lorsqu'il pouvait alléger son labeur et profiter un peu du labeur des autres? Il s'entendit avec les "écumeurs" et acheta un cheval et une charrette avec son argent. Il en tira un triple bénéfice. D'abord, il n'eut plus besoin de porter chaque jour du pétrole, pour le vendre à Drogobytch; à présent, il pouvait le charrier, et pas nécessairement tous les jours, ce qui lui faisait une économie de temps et lui permettait d'en recueillir davantage. Puis, les autres "écumeurs" lui confiaient leur pétrole à transporter, et pour cinq seaux ils lui offraient le sixième. Le cheval ne réclamait pas de grosses dépenses, car pour un seau de lubrifiant qu'ils n'avaient pas le temps d'"écumer" eux-mêmes, les paysans donnaient du foin à Guerman et

lui permettaient de remiser l'animal et la charrette chez eux, sous un auvent.

Cela dura plusieurs années, et pendant ce temps, le capital de Guerman ne diminua pas, il augmenta au contraire de près de trois fois, grâce à son habileté et à sa ruse. Il vivait pauvrement, se privant de tout: il ne buvait que de l'eau, mangeait peu et mal, c'est pourquoi, travaillant dans un air insalubre et la saleté, il s'affaiblit. Mais Guerman s'en souciait bien peu. La soif de l'argent s'emparait de lui, et il pensait de plus en plus souvent à la manière dont il pourrait s'enrichir. L'hiver il habitait à Drogobytch, chez le commerçant qui, en été, lui achetait son pétrole. Cet homme sec, entre deux âges, était très antipathique. Il vendait des graisses, de la corde, de la quincaillerie, et toutes choses nécessaires aux paysans. En hiver, lorsqu'il vivait chez lui, Guerman l'aidait dans sa boutique, et l'expérience du marchand de chiffons qu'il fut autrefois lui servit beaucoup. D'ordinaire, son patron fixait d'avance le prix de chaque chose à vendre en la lui remettant. Et tout ce que Guerman réussissait à extorquer en sus du prix fixé, il le gardait pour lui. Bien entendu, il n'était pas de ces gens qui, pour rester honnêtes, se portent préjudice. Il trompait les clients, les écorchait autant qu'il pouvait, et si un paysan commençait à protester et à l'injurier, Guerman le mettait à la porte en riant. De cette façon, il ne gagnait pas mal. Personne ne savait qu'il avait de l'argent, on le croyait un simple domestique. Il effectuait toutes les besognes et subissait les injures et les coups, que lui prodiguaient la femme du patron et les autres. Il se pliait devant eux, dissimulant sa rancune.

Naturellement, cette vie le dégoûta bientôt, et il attendit le printemps comme le salut de son âme. Alors un monde libre s'ouvrait devant lui, et bien que sa vie à Boris-lav fût misérable et sans agrément, elle se déroulait plus joyeuse et rapide parmi les rires et les plaisanteries des "écumeurs". Mais Guerman rêvait autre chose. Il connut

le prix de l'argent et comprit que sans lui l'existence est mauvaise, et que lui seul pouvait le délivrer de la misère, de la saleté et de l'humiliation dont il souffrait constamment. Peu à peu une passion ardente s'alluma dans son âme, une aveugle soif de s'enrichir qui étouffa en lui tous les autres sentiments, voila tous les obstacles et l'attira vers un seul but, la fortune. Inquiet, il gardait ce qu'il avait mis de côté dans les jours de misère, — l'argent hérité de son tuteur et celui qu'il avait gagné en puisant du pétrole, — le comptait chaque semaine, le dissimulait comme son espérance la plus chère et n'en disait rien à ses camarades, dans la crainte qu'ils ne l'obligent à le dépenser. Mais il savait que l'argent qui dort ne s'accroît pas. C'est pourquoi il observa attentivement ce qui se passait alentour, prêta l'oreille à toutes les rumeurs, se renseignant comme par hasard sur les affaires avantageuses.

Cette affaire avantageuse se présenta bientôt. L'État commençait à construire des casernes à Drogobytch, et cherchait des entrepreneurs pour lui fournir les matériaux de construction. Les temps étaient durs, on ne trouvait pas beaucoup d'amateurs. Voulant accélérer les travaux, l'administration proposa des conditions avantageuses. C'est là ce qu'attendait Guerman. Il s'engagea à fournir du bois de construction et de la chaux, mais les ressources dont il disposait étaient loin d'être suffisantes. Il s'affairait, se tourmentait, se jetait à droite et à gauche, mais en vain. Il ne pouvait compter sur l'aide de personne, et faillit perdre tout son capital et revenir à son "écume" de Borislav. Un hasard, pas très heureux, le sauva pour cette fois.

L'homme chez qui Guerman habitait depuis plusieurs années, ayant appris que son ouvrier, un simple "écumeur", s'était engagé à fournir des matériaux pour les chantiers, n'en crut pas tout d'abord ses oreilles, puis il se mit à rire et, enfin, voyant que Guerman prenait l'affaire au sérieux (il avait payé un gage de quelques centaines de guldens et amenait déjà les poutres et la chaux à pied d'œuvre), il

se fâcha pour ne lui avoir rien dit auparavant et n'avoir pas conclu un engagement avec lui. Lorsque Guerman le pria de lui prêter quelques centaines de guldens, il entra dans une telle rage qu'il injuria le jeune spéculateur et le chassa de sa maison.

— Va-t'en! cria le négociant, furieux. Qui sait où tu as pris l'argent? Peut-être l'as-tu volé, et j'aurai encore des embêtements avec toi! Va-t'en que je ne te voie plus!

Guerman ramassa son saint-frusquin et partit. Ce ne fut pas tant l'offense et les soupçons malpropres qui l'affligèrent, que la déception et le refus de lui prêter la somme demandée. Que faire? Les autorités réclamaient au plus vite les matériaux, et pas même de quoi payer le transport! Les matériaux et le transport coûtaient alors, dans les environs de Drogobytch, cinq fois moins qu'aujourd'hui, mais Guerman n'avait presque pas d'argent. Il se mit à réfléchir. S'il ne fournissait pas les matériaux dans les délais requis, il perdrait son gage. Or, rien à espérer de personne.

Le soir tombait. Le temps promettait d'être mauvais. Guerman marchait sans penser à rien, si ce n'est à son entreprise, ne remarquant ni l'heure tardive ni le temps qui se gâtait. Il avait à la main un petit baluchon. Ses idées, tels des moineaux qui se débattaient dans un piège, se jetaient de tous les côtés à la recherche d'une issue. Une sueur froide perla sur son visage à l'idée qu'il lui faudrait tout laisser tomber et... Laisser tomber ce sur quoi il avait bâti toutes ses espérances durant de longues années! Non, cela ne sera pas! Il doit trouver une issue, il doit imaginer quelque chose! L'obscurité s'était faite, une pluie froide lui mouilla le visage. Les gouttes fines et glacées tombèrent si inopinément sur sa figure enflammée, qu'il s'arrêta brusquement, regarda tout autour comme s'il venait de se réveiller, cherchant à se rendre compte du lieu et de ce qui lui arrivait. Il se rappela qu'on l'avait chassé de la maison et qu'il lui fallait trouver un endroit où passer la nuit.

“J’irai à l’auberge”, pensa-t-il et de nouveau il regarda autour de lui pour s’orienter.

— Ah, mais c’est Lan! grommela-t-il. Et j’ai rappliqué ici du faubourg de Zvaritski! Sapristi!

Brusquement il fit demi-tour dans l’intention de revenir à Zvaritski et d’y passer la nuit dans une auberge qu’il connaissait bien, et où se rassemblaient ordinairement les “écumeurs”. Comme il tournait rapidement le coin de la rue, il heurta quelqu’un du coude dans les ténèbres et faillit le renverser dans le ruisseau.

— Que le diable emporte ton père! dit en juif une voix sonore de jeune fille, et deux mains douces le saisirent par le bras. C’était si inattendu, qu’il tressaillit et faillit lui-même en perdre l’équilibre.

— Eh bien, qu’est-ce qu’il y a? demanda-t-il en se tournant du côté de la voix. Malgré les paroles peu aimables de l’inconnue, il n’y avait dans la voix de Guerman ni colère ni dureté. Le contact de ces mains douces lui causa une impression étrange; sans comprendre ce qui se passait en lui, il se mit dans l’obscurité à dévisager l’inconnue.

C’était une jeune fille d’une vingtaine d’années, au visage rond, aux yeux noirs, pas très jolie. Tous les jours Guerman avait rencontré dans la rue des dizaines de figures semblables, mais ce soir-là, sous l’impression du doux contact de ses mains, il lui sembla que ce visage avait plus d’attrait que les autres, que les yeux étaient plus vifs, la voix plus agréable; bref, il s’arrêta comme ensorcelé et regarda la jeune fille d’un air niais. Aujourd’hui, évoquant cette rencontre et cette scène dans la rue, Guerman cracha de dépit.

— Le mauvais sort ne savait pas où m’attraper, et il m’a eu sur la route! marmonna-t-il en faisant la grimace. Un imbécile que j’ai été alors, et c’est tout!

Mais lors de sa première rencontre avec Rivka, Guerman était loin, bien loin de ces pensées et de ces expressions peu délicates. Durant toute une minute il ne put

rassembler ses idées. Le rire sonore de la jeune fille retentit à son oreille, ce qui le dégrisa.

— Eh bien, qu'as-tu à faire de grands yeux? fit-elle. Regarde, il va bientôt pleuvoir. Va-t'en!

Elle voulut partir, mais Guerman la saisit machinalement par le bras en souriant. Elle lui lança un regard étrange, mi-fâché, mi-provoquant. Il s'enhardit et parla tout en marchant à côté d'elle. C'est ainsi qu'ils firent connaissance.

Comme lui, Rivka était orpheline. Ses parents étaient, eux aussi, morts du choléra, et elle était restée, toute petite, en tutelle chez sa vieille tante où elle habitait aujourd'hui. Sa tante, la veuve d'un fermier du Zalessié, n'avait pas d'enfants. Elle l'avait adoptée en promettant de lui donner une dot de cinq cents guldens quand elle se marierait. Rivka lui raconta tout cela dès le premier soir, le temps qu'ils arrivèrent à sa maison. Après l'avoir reconduite chez elle, Guerman s'en alla, rêveur, passer la nuit à l'auberge. "Une chance! pensait-il. Si seulement ça pouvait réussir! Je me marierai avec Rivka, et sa dot me permettra de me tirer d'affaire!" Cette idée s'ancra dans son esprit, et il prit la ferme décision de la réaliser. Il s'agissait de ne pas perdre de temps, l'affaire pressait, et Guerman voulait aboutir à ses fins le plus vite possible. Le lendemain soir, il guetta la jeune fille lorsqu'elle partit en ville et lui exposa ses intentions. Tout d'abord, elle se sentit mal à l'aise et lui sortit sa phrase habituelle: "Que le diable emporte ton père!" Mais lorsque Guerman lui eut raconté en détail sa vie et ses plans, elle se fit plus tendre, lui jeta de temps à autre des coups d'œil en coin, et enfin, lui dit d'aller parler à sa tante. L'entreprise réussit, bien qu'il ne pût éviter les marchandages et les discussions rituelles, et deux semaines plus tard, Rivka était sa femme. Son commerce, fortifié par l'argent de Rivka, se développa rapidement, apportant des bénéfices assez considérables. Après s'être marié, Guerman ressentit une soif

d'argent encore plus grande. Il savait qu'il aurait bientôt à entretenir une nombreuse famille, à nourrir des bouches affamées qui ne rapporteraient rien. A aucun prix il ne voulait se retrouver dans la misère, et encore avec une famille! Un frisson glacé lui parcourut le corps lorsqu'il s'imagina quelque chose d'analogue, et il se jeta à corps perdu dans son commerce, extorqua à droite et à gauche, s'agita, se démena, serra la vis à qui il put, trompa l'administration sur la qualité du bois, sur le poids de la chaux, sur tout; il soudoyait les forestiers et prenait gratuitement la moitié du bois dans les forêts des seigneurs terriens; bref, il était partout et volait tout le monde. Cette activité mesquine, fatigante et malpropre parmi des disputes perpétuelles, les malédictions, les cris et les humiliations, plaisait à Guerman. Elle engloutissait toutes ses forces, toutes ses pensées, et ne lui laissait le temps de se concentrer sur rien, étouffait toute voix humaine en lui, sauf la soif constante, inextinguible de bénéfices. Rivka et sa tante (Guerman s'était installé dans leur petite maison), voyant l'adresse dont il faisait preuve, admiraient son intelligence et son habileté, lorsque le samedi soir il leur racontait ses ruses et ses machinations. Tous les trois vivaient comme auparavant, avec une extrême parcimonie. Rivka et sa tante avaient un petit travail qui les nourrissait; Guerman, lui, n'avait pas besoin de grand-chose. De cette manière, on ramassait l'argent en commun, et bientôt Guerman put retirer de la circulation la dot de sa femme, en qualité de bénéfice net. Lorsqu'on n'eut plus besoin, pour les chantiers, ni de bois ni de chaux, Guerman entreprit de fournir à l'administration des planches et autres matériaux. Il s'en sortait toujours avec des bénéfices, grâce à son adresse et à ses procédés malhonnêtes à l'égard des charretiers et des forestiers. La construction des casernes dura quatre ans, au cours desquels le capital de Guerman s'accrut jusqu'au chiffre considérable de dix mille guldens. Un autre, à sa place, se serait frotté les mains de satisfaction et se

rappelant le proverbe: "Après les bénéfices attends-toi à des pertes", aurait caché son argent en lieu sûr et se serait mis à vivre tant bien que mal de ses rentes. Mais Guerman n'était pas de ceux-là. La lutte qu'il avait menée pour chaque kreutzer, chaque gulden et voire pour des centaines de guldens, — lutte constante, acharnée et pénible, — l'avait enflammé. Il cherchait un autre champ d'action où il aurait pu engager le combat contre de nouveaux adversaires. Or, ce champ d'action était là, tout près, à Borislav.

Doms, le célèbre capitaliste prussien, auquel la Galicie devait une première impulsion dans chaque branche de son industrie, remarqua en passant par Drogobytch une huile étrange que les "écumeurs" portaient à pleins seaux au marché, pour la vendre aux paysans. S'étant assuré que c'était du pétrole encrassé de terre et d'autres matières minérales, il désira voir l'endroit d'où on l'extrayait. On le lui indiqua. Les paysans lui racontèrent que ce pétrole montait à la surface de l'eau, qu'il brûlait toute végétation, et certains lui parlèrent même de ces chevaliers ensorcelés, enterrés là, dont le sang pourri remontait à la surface. Doms, en homme pratique, ne s'arrêta pas à ces histoires de bonne femme, mais il comprit immédiatement que les veines pétrolifères ne devaient pas être bien profondes, si le pétrole remontait de lui-même à la surface, et qu'elles devaient être assez riches. Il examina les environs de Borislav et décida de procéder sur-le-champ au premier forage. Il acheta à vil prix quelques terrains chez les paysans les plus pauvres, et après avoir embauché des jeunes gars de Borislav, il commença à forer des puits. A une profondeur de six ou huit mètres, le pétrole se montra. Doms triomphait. En toute hâte, il se mit à construire des puits de pétrole, à tenir des conférences avec les ingénieurs et les fabricants de verre. Mais entre-temps, un nuage arriva qui obscurcit toutes ses espérances.

La nouvelle se répandit bientôt dans les environs, parmi les gens riches ou ceux qui voulaient s'enrichir au

plus vite: la trouvaille de Doms promettait de gros bénéfices. Tous se précipitèrent en masse vers Borislav, qui avec de l'argent, qui simplement pour "tenter leur chance". Une lutte s'engagea, sans précédent dans la Galicie. Des éléments suspects qui aimaient à pêcher en eau trouble, s'infiltraient par toutes les fentes comme l'eau pendant les grandes crues. Ils grouillaient par milliers comme des vers, se montrant là où personne ne les attendait. Une connaissance profonde du peuple, l'adresse à le duper, à le tromper dans les petites choses, donnaient à ces gens de grands avantages sur les capitalistes allemands et autres. Doms ne put soutenir leur concurrence, et bien qu'il continuât à se maintenir à Borislav, son entreprise ne lui apportait pas les bénéfices qu'il escomptait. Seuls des spéculateur avec leur exploitation barbare pouvaient gagner la partie. Ils ne tenaient compte de rien, leur seul but étant de se procurer du pétrole. Dans les puits étroits, consolidés à l'aide de branchages, la ventilation était défectueuse, et aucune protection du travail n'existait: des milliers d'ouvriers périssaient pour des avantages illusoires, alors que les étrangers amassaient là des milliers et des millions. Ces gens venus d'ailleurs ne se ménageaient pas non plus les uns les autres. Si l'un d'eux trouvait du pétrole, immédiatement un autre forait à côté. Mais ces derniers creusaient plus profondément. Le gouvernement se montrait impuissant, parce que longtemps il n'y eut aucun contrôle à Borislav, et l'on ne veillait presque pas à la sécurité publique. Les machinations obscures et louches y étaient fréquentes. Le village de Borislav disparut peu à peu dans ce chaos, comme l'écume des vagues. En sortant de sous terre, les guerriers enterrés là depuis des temps immémoriaux, anéantirent le village qui recouvrait leurs tombes.

Guerman Goldkremer fut l'un des premiers spéculateurs qui fondirent sur Borislav comme des corbeaux sur des charognes. Bientôt il eut trois puits avec des "roches-

mères”*. D’un seul coup il fit fortune. Jusqu’à présent il n’avait fait que lutter, désormais il se tenait ferme sur ses jambes. Les capitaux coulaient tout seuls dans ses mains. Mais bien longtemps, l’ardeur qui lui avait fait entreprendre sa première spéculation ne le quitta pas. Pendant bien longtemps, il s’affaira des journées entières à Borislav, courut d’un puits à l’autre, jurant, criant, stimulant les ouvriers, bref — comme disaient ces derniers — il “se hâtait, comme si demain on devait le porter au cimetière”. Tout d’abord il ne crut pas à son bonheur, il craignit qu’il ne fonde, ne se disperse comme la fumée. Plus d’une fois, le soir, il regarda dans la profondeur noire des puits étroits, et trembla des pieds à la tête. Il évoquait sa vie d’“écumeur”, les histoires contées par les paysans sur le sang humain qui imprégnait la terre, sur ces guerriers abominables, enterrés vivants dans leurs tombes, et qui attendaient leur délivrance. La crainte l’envahissait. Son imagination superstitieuse lui dessinait des monstres, et même en rêve il entendait des gémissements sortir des puits dans les ténèbres et le silence. Mais ces instants de méditation ou de surmenage physique étaient bien rares. Une activité fébrile s’emparait de lui, et il rappelait un aveugle, un somnambule qui, sous l’effet d’une force inconnue, marchait sur un abîme et le traversait sans tomber, pour la seule raison qu’il ne voyait rien autour de lui. Dans son ardeur, Guerman laissait passer bien des choses importantes qui se firent d’autant plus sentir par la suite. Tout d’abord il ne vit pas comment se développa en ces années sa vie familiale. Il eut un fils, Gotlieb, mais Guerman n’eut pas le temps de veiller à sa croissance (et d’ailleurs il n’en avait ni le désir ni le savoir-faire indispensable), de voir sous quelle influence il grandissait. Il savait

* On appelle roche-mère un gros gisement d’ozocérite. Ces gisements sont assez rares, et celui qui en trouve un, peut être sûr de faire fortune. (*Note de l’auteur.*)

seulement qu'à trois ans Gotlieb avait commencé à prendre des leçons d'hébreu et d'Ecriture Sainte chez un maître comme il y en avait beaucoup, mis, il est vrai, un peu plus proprement que les autres, qu'à six ans il avait commencé à fréquenter l'école "allemande" de Drogobytch. Il savait également (les instituteurs le lui avaient dit souvent) que Gotlieb avait la tête dure et apprenait mal. Mais Guerman fut incapable de réfléchir plus sérieusement à toutes ces choses, et d'ailleurs il manquait de temps. C'est pourquoi il arrangeait tout avec de l'argent: il payait bien les maîtres qui "répétaient" avec Gotlieb à la maison, il envoyait du vin et des friandises aux frères-basiliens qui administraient l'école, et Gotlieb passait de classe en classe, lentement et avec de grosses difficultés.

Mais l'instruction de Gotlieb ne dura pas longtemps. Après avoir terminé les quatre classes de l'école primaire, il déclara catégoriquement à son père qu'il n'avait pas l'intention de "se torturer les méninges dans cette maudite école". Guerman s'étonna d'abord, ensuite il se fâcha, puis il proféra des menaces; mais voyant que rien n'y faisait, il dut céder et l'envoya dans une boutique pour lui faire apprendre la pratique du commerce. Gotlieb s'y trouvait encore jusqu'à présent. La scène qu'il lui avait faite ouvrit pour la première fois les yeux à ce père plongé dans les spéculations d'argent. Il vit que son fils, tout paresseux qu'il fut, avec son retard confinant à l'idiotisme, savait se montrer si obstiné, pouvait entrer dans une telle colère qu'il en eut peur. Longtemps Guerman eut sous les yeux la silhouette courte et trapue de son fils avec son front bas, ses cheveux en brosse, ses grosses lèvres bleues de fureur, ses petits yeux gris qui brûlaient d'une obstination et d'une méchanceté qu'il n'avait jamais vues chez un enfant. Serrant les poings et criant à tue-tête, Gotlieb se jetait sur lui, oui, se jetait littéralement sur lui, et se mettait à bondir sans savoir pourquoi. Ses accès de colère différaient bien peu d'une attaque d'épilepsie.

Mais la fièvre spéculative de Guerman ne s'était pas encore refroidie à l'époque. Arrivé à ses fins, Gotlieb se tranquillisa, bien que son visage exprimât toujours, — Guerman ne le vit seulement que maintenant, — la sombre obstination du crétin, qui se transformait soudain en une gaieté sans cause. En second lieu, Guerman remarqua chez son fils une soif insatiable d'argent, ou plutôt la soif de jeter l'argent par les fenêtres. Il achetait des jouets et les brisait immédiatement, en un an il mettait hors d'usage une multitude de manuels, ses vêtements brûlaient littéralement sur lui, en un mot, Gotlieb devenait peu à peu le mauvais esprit de la maison que tout gêne et qui cherche à tout balayer, à anéantir tout ce qui lui tombe sous la main. Les murs de sa chambre étaient criblés de trous faits avec un canif, et dans quelques-uns de ces orifices on voyait des lames de couteaux brisés. C'était un véritable enfer pour les domestiques: personne ne pouvait passer tranquillement à côté de lui sans qu'il ne lui donnât un coup de fouet, ne lui envoyât une pierre à la tête ou ne l'éclaboussât. Guerman, qui venait rarement à la maison et que son fils craignait au début, ne savait rien de tout cela ou savait bien peu de choses. Mais la scène dont nous avons parlé plus haut, lui avait ouvert les yeux. Cependant, il ne fit pas grand cas de cet événement. "C'est encore un enfant, pensait-il, et c'est compréhensible, il est vif et impressionnable." Il se tranquillisa lorsqu'il eut mis Gotlieb en apprentissage dans la boutique de Menkès, un commerçant en soierie de sa connaissance. Mais ce calme ne dura pas longtemps. Là également son fils resta le même, tel que l'avait fait à demi la nature et à demi l'éducation de sa mère. Guerman dut plus d'une fois entendre les plaintes que lui exprimaient les commis de Menkès ou le patron lui-même, et souvent il lui fallut payer des sommes assez considérables pour les pertes que son fils faisait subir au commerçant.

Mais peu à peu, sa fortune augmentant, la fièvre spé-

culative de Guerman s'éteignit. Il était devenu le plus riche des capitalistes de Borislav. Il possédait des centaines de puits de pétrole, plus de dix usines, il avait des milliers d'ouvriers qui travaillaient sous la surveillance de fainéants et de canailles que Guerman payait quarante ou soixante kreutzers par jour, pour qu'ils stimulent les ouvriers du matin au soir. En quinze ans, depuis le début de son entreprise de Borislav, Guerman avait acheté presque toutes les terres des environs et quelques propriétés seigneuriales, et à présent il était propriétaire foncier. Mais ce succès dans la vie de Guerman fut bientôt suivi d'un tournant, peu marqué au début, mais cependant décisif. Ses yeux, aveuglés jusqu'à présent par une seule passion, occupés par la recherche de la seule richesse, l'ayant trouvée, commencèrent enfin à observer ce qui l'entourait, examinèrent plus attentivement l'ambiance où se déroulait sa vie. Ce tournant critique ne s'était pas opéré d'un seul coup et n'était pas encore très net, mais bien des faits qu'il ne remarquait pas auparavant lui sautaient maintenant aux yeux, fixaient son attention, troublaient peu à peu sa tranquillité, et, comme des gouttes d'eau froide qui tombent de temps à autre et imperceptiblement sur un corps enflammé, le blessaient profondément, l'aigrirent, transformèrent complètement son caractère, changeaient la notion habituelle qu'il avait des choses.

A part la nature étrange de son fils, qui, la première, avait attiré son attention, il remarqua bientôt que sa femme, elle aussi, était en son genre un phénomène assez triste. Et si le tempérament de son fils présentait des symptômes morbides, elle non plus ne pouvait être considérée comme un être normalement développé. Après le mariage, Guerman se plongea immédiatement dans ses affaires et ne remarqua pas comment cette jeune fille vive, sociable et plus ou moins avenante dont il avait fait sa compagne, dégénéra et se transforma peu à peu en une autre femme qui n'avait rien de commun avec la première. Elle n'avait

aucune instruction, et tant que la situation précaire de Guerman lui fit craindre l'avenir et l'obligea à travailler, elle fut un être humain. Mais la situation de Guerman s'améliorant, il n'eut plus besoin de se faire du souci pour le pain quotidien. Sans savoir quand et comment, il commença à vivre mieux, dans une maison convenable et bien aménagée, il eut des domestiques et des chevaux; ensuite il acheta à Drogobytch plusieurs maisons en pierre, et alors la vie de sa femme changea du tout au tout. Elle cessa de travailler, de s'occuper de quoi que ce fût, mangea beaucoup, comme si elle voulait se dédommager des privations de sa vie d'autrefois. Pendant un certain temps, les toilettes l'avaient occupée et elle dépensa en chiffons pas mal d'argent. Mais avec les années elle prit de l'embonpoint et devint paresseuse. Elle passait des journées entières près de la fenêtre dans un fauteuil moelleux et confortable à regarder le marché. Son visage s'était bouffi, ses yeux autrefois noirs, brillants et empreints d'un certain charme, avaient perdu leur éclat et pris une teinte de plomb; sa voix était devenue plus basse, plus rude, ses mouvements plus lourds et plus lents. Ce qu'il y avait encore de vivant et d'humain en elle, se noyait dans un excès de chair et de graisse. Madame Goldkremer causait une impression désagréable à quiconque la voyait, elle inspirait même du dégoût.

Une nonchalance extrême, physique et spirituelle, l'avait rendue incapable de réfléchir à quoi que ce fût, de se décider à un changement, à quelque pas nouveau. Elle avait si peur de tout mouvement, de toute modification autour d'elle! Elle avait légué à son fils cette paresse et cette lourdeur d'esprit, mais en Gotlieb elles se mêlaient à l'ardeur paternelle qui se manifestait par des explosions de fureur et une soif perpétuelle, insatiable d'abîmer, d'anéantir tout sans raison aucune, sans but. L'école, ses camarades, avaient dégrossi un peu cette nature sauvage sans l'avoir transformée. Elle se manifestait à présent plus

rarement, néanmoins elle se manifestait aussitôt qu'une impulsion assez forte venait du dehors.

Guerman eut tôt fait de s'en apercevoir. D'abord il n'y attacha pas d'importance. Mais l'inertie et l'obstination de sa femme l'irritaient, lui, ce spéculateur actif et remuant. Il avait essayé de se quereller avec elle, mais en vain. Elle ne daignait même pas lui répondre. Ou bien elle réagissait à ses reproches par un rire mi-niais mi-bon enfant. Guerman se fâchait et fuyait son logis. Les derniers temps ces genres de scènes étaient devenues plus fréquentes. Guerman se dégoûtait chaque jour davantage à la maison, il avait l'impression de se trouver dans la boutique d'un boucher, qui sentait la viande fraîche. Quelque chose le chassait de chez lui, mais il ne savait où aller, où se mettre. Pour son bonheur il ne voyait pas encore bien clairement ce qu'étaient les gens avec lesquels il devait vivre, ce qu'étaient les natures de sa femme et de son fils. Pour son bonheur, il ne savait pas pourquoi ils se montraient si étranges, si capricieux et si têtus. Il les considérait comme des êtres sains. S'il avait su quelle grande part de folie, d'anomalie psychique se dissimulait en eux, il n'aurait sans doute pu vivre un seul jour avec eux sous le même toit. La vie et la nature, — ces artisans si logiques, — lui montrèrent bientôt un autre aspect de l'affaire, mais une attention plus soutenue de sa part aurait pu créer un revirement et même aboutir à l'intervention d'un psychiatre.

Et même aujourd'hui, aux moments les plus intenses qu'il eût jamais connus de retour sur lui-même et de souvenirs, Guerman ne s'arrêtait pas bien longtemps sur les tableaux de sa vie de famille, à tel point elle le dégoûtait. Pas plus loin qu'hier il avait eu une grosse querelle avec sa femme. Son fils, qui se trouvait alors à la maison, s'en était mêlé. Guerman ne se rappelait plus par quoi elle avait commencé, il se rappelait seulement que sa femme et son fils l'avaient à tel point obsédé, qu'il lui

fallut s'enfuir de la maison. Sa femme l'avait injurié et son fils menacé, tout bleu de colère.

Guerman cracha de dépit. "La malédiction du Seigneur est sur une telle vie!" murmura-t-il en se mettant au travail.

Bientôt sa plume grinça sur le papier gris et rugueux. Mais ses pensées le harcelaient. Une minute après, Guerman s'arrêta, regardant les colonnes de chiffres qui s'allongeaient sur le papier.

— Pour qui tout cela? murmura-t-il. Qui en tirera profit? Et pourtant j'y ai consacré toute mon existence, toutes mes forces, toute mon énergie!...

Mais l'homme d'affaires, l'homme pratique se reprit aussitôt et chassa toutes ces réflexions inutiles qui se cachèrent quelque part comme des petits enfants devant une verge. Guerman se leva, se promena par la chambre, but un verre d'eau et se remit au travail.

Il était plus de dix heures. Le soleil brûlait, et le vent apportait par la fenêtre l'odeur chaude du pétrole et la rumeur des ouvriers. Guerman écrivait toujours sans faire attention à rien. Il voulait à dessein se bourrer la tête de chiffres et de comptes pour chasser les pensées désagréables.

Soudain la porte s'ouvrit avec fracas, et le gros visage tout rouge de son fils apparut. Encore une seconde et devant lui se tenait Gotlieb, haletant, couvert de poussière, les yeux brillants, les poings serrés.

— Ah! prononça-t-il à bout de souffle en s'affalant sur le divan.

Guerman, effrayé et surpris, le fixa longuement.

— Pourquoi es-tu venu? lui demanda-t-il enfin.

Gotlieb ne répondait pas. Il avait sans doute fait à pied toute la route de Drogobytch, et l'avait faite non en se promenant, mais en toute hâte. "Qu'est-il arrivé? De quoi a-t-il besoin?" pensait Guerman, en dévisageant son fils et attendant une réponse. Mais l'autre ne répondait toujours pas.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda Guerman d'une voix caressante. Pourquoi es-tu venu?

La dernière question fit tressaillir Gotlieb, comme une décharge électrique. Un instant, et il bondit de sa place, les poings serrés, et se précipita sur son père.

— Donne-moi de l'argent! Entends-tu, de l'argent! cria-t-il en empoignant son père par la poitrine. Donne-moi de l'argent, j'ai besoin d'argent, beaucoup, tu entends?

Sa voix sortait à peine de sa gorge desséchée. Ses mains tremblaient. Guerman pâlit. Il ne savait que faire: appeler au secours ou exhorter amicalement son fils?

— Pourquoi as-tu besoin d'argent? demanda-t-il en cherchant à garder son sang-froid, bien qu'il sentît quelque chose lui monter à la gorge qui l'étranglait.

— Il m'en faut! Il m'en faut! Ne me demande rien! criait Gotlieb en le secouant. Donne vite, tu en as tellement! Donne, tu entends, sinon...

La voix de Gotlieb se brisa. Guerman le dévisageait, il le regarda dans les yeux... Mon Dieu, quelle sauvagerie, quelle effrayante cupidité! L'horreur s'empara de lui, comme si un serpent lui frôlait le corps. Son étonnement se transforma en exaspération. D'un geste, il le repoussa, Gotlieb chancela pour aller s'affaïsser sur un divan dans un coin de la chambre.

— Quoi? s'écria Guerman tremblant de colère. D'où viens-tu? Qui es-tu? Est-ce ainsi qu'on vient demander quelque chose à son père? Et tu oses encore lever la main sur moi? Tu as oublié ce que disent les Ecritures: "Celui qui aura frappé son père, sera puni de mort." Et tu viens chercher de l'argent? Dis-moi tout de suite, pourquoi tu en as besoin?

Gotlieb restait étendu sur le divan, sans mot dire. Une seule fois il regarda son père, mais d'un œil si plein de haine, si obstiné que Guerman se tut, cracha et se remit au travail sans plus faire attention à son fils.

Il fut bientôt midi. La bonne entra, annonçant que le déjeuner était prêt.

— Allons déjeuner, lança Guerman à son fils avec dureté.

Sans rien dire, Gotlieb se leva et le suivit. Comme d'habitude il mangea beaucoup et avidement, mais cela n'étonna pas Guerman. Ce qui l'étonna, c'était l'avidité avec laquelle Gotlieb buvait, un verre après l'autre, le vin qui se trouvait sur la table. Guerman voyait les yeux de Gotlieb s'enflammer de plus en plus, se gonfler, pareils à des cerises; ses lèvres remuaient, mais pas un mot ne s'en échappait. On aurait pu croire que Gotlieb se parlait à lui-même, se consultant à voix basse. Tout d'abord, son père voulut lui défendre de boire tellement, mais ensuite il se dit: "Qu'il boive, il s'endormira plus vite et tout se passera." En effet, il n'eut pas longtemps à attendre: Gotlieb n'était pas sorti de table que le sommeil le terrassait. Il s'affala sur la couchette et ronfla, les bras et les jambes écartés, la bouche grande ouverte. Il dormait ainsi devant Guerman, immobile, seules ses lèvres remuaient de temps à autre, comme s'il poursuivait en rêve sa conversation mystérieuse avec lui-même.

III

Le soleil déclinait. Ses rayons torrides tombaient sur les hauteurs de Borislav, se dispersant sur les tas d'argile grise retirée des fosses profondes, chauffant les câbles de fil de fer enroulés sur les treuils. Ils se réfractaient dans les flaques et les ruisseaux dont l'eau croupissante, recouverte d'une couche épaisse de pétrole, s'irisait de toutes les couleurs du spectre solaire. Le ciel, calciné par la petite ville surchauffée, était aussi gris que ses misérables environs. Pas une fois le vent n'apporta de fraîcheur, ne dissipa les vapeurs denses et lourdes qui montaient des puits, de l'argile, des ruisseaux, des entrepôts sales, et qui

formaient un nuage au-dessus de Borislav, oppressant la respiration. Les montagnes des environs avec leurs forêts coupées, leurs flancs parsemés de souches ou de clairières de sable ou de pierre entièrement brûlées, complétaient ce triste paysage. Les voix, qui dès l'aube emplissaient les ruelles de Borislav d'un bourdonnement continu, s'étaient tues. Un silence de mort régnait alentour. Seuls des ouvriers dans leurs chemises imprégnées de pétrole et maculées jusqu'aux yeux, se mouvaient paresseusement autour des puits, tournant les treuils, et encore des charpentiers cognaient encore le bois à l'aide de leurs haches avec monotonie, tels de grands picverts. Ce mouvement que l'on observait partout et chaque voix que l'on entendait, rappelaient la marche lente et molle, le vacarme d'une énorme machine, où les roues, les dents et les vis étaient des êtres vivants, avec un corps et du sang dans les veines. La pensée, qui ne trouvait rien d'attrayant à la surface de la terre, se précipitait involontairement dans l'obscur profondeur où en cet instant précis souffraient, travaillaient des milliers d'hommes, où le travail battait son plein, où l'espérance se mourait et se ranimait, où la vie luttait avec la mort, où l'homme luttait avec la nature. Que de soupirs tristes, de pensées anxieuses, de prières ardentes, de cris d'ivresse on entendait dans les entrailles de la terre, mais rien ne remontait à la surface, sauf les vapeurs étouffantes; la terre, la profondeur et les ténèbres dévoraient tout, comme ce dieu de l'antiquité qui dévorait ses enfants. Et le soleil brûlait dans le ciel comme un obus chauffé au rouge, et on avait l'impression qu'il voulait au plus vite dessécher toute l'énergie, tous les suc vitaux de ces ouvriers noirs et affaiblis, et aussi de ces montagnes nues, privées de forêts, dont les versants parsemés de souches noires ressemblaient à des bouches aux dents cariées.

Pas une minute Guerman Goldkremer ne put oublier ce jour-là pendant la sieste, à tel point l'avaient retourné,

bouleversé les diverses impressions de la journée. Il sortit de la maison et s'en alla vers le Nouveau Monde où se trouvait la majorité de ses puits, et les plus riches. En route il passa devant ceux qui appartenaient à d'autres, mais il ne les regarda même pas, cherchant à ne rien voir, à ne faire attention à rien, car chaque chose, la plus ordinaire, inquiétait étrangement ses nerfs irrités. Il se sentait comme dans la fièvre, lorsque l'attouchement le plus léger cause une souffrance atroce au corps malade. Guerman ne comprenait pas lui-même ce qui lui arrivait aujourd'hui. "Ou bien je n'ai pas assez dormi, ou bien j'ai pris froid. Qu'est-ce que je peux bien avoir encore?" grommelait-il, sentant qu'une transformation étrange et soudaine s'opérait en lui. Il semblait qu'il voyait tout aujourd'hui avec des yeux nouveaux et que Borislav lui apparaissait sous un nouvel aspect. Qu'est-ce que cela voulait donc dire? Pourquoi, par exemple, les visages exténués, hâves et noirs des ouvriers qui travaillaient autour des puits lui faisaient si mal à voir, alors que d'habitude ils n'attiraient pas son attention? Pourquoi leurs vêtements en guenilles, imprégnés de pétrole, le tourmentaient beaucoup plus que les amoncellements de cire qu'ils sortaient des puits? D'où lui était venue cette idée que celui-ci ou celui-là devait sans doute se sentir bien mal à l'aise à une telle profondeur et dans une telle chaleur pendant six heures entières, et souvent (dans ses puits à lui) pendant douze heures? Quelle était cette force inconnue qui avait réveillé en lui cette question: comment pouvaient donc vivre ces gens à la maison, s'ils étaient forcés de venir ici pour un misérable salaire et endurer de telles souffrances? "Misérable salaire! ..." "endurer de telles souffrances!" Oui, c'était justement ces phrases qu'il avait raillées plus d'une fois, à la sincérité desquelles il n'avait jamais voulu croire, et qui à présent avaient pénétré dans les recoins les plus secrets de son âme, tels des nuages noirs précurseurs de la tempête. Que lui était-il

arrivé? Quel était ce miracle? Lui, un homme d'affaires énergique, un négociant qui n'avait que ses intérêts en tête, lui, qui dans sa cruauté pouvait rogner le salaire de ses ouvriers pour le moindre retard la moindre inadvertance, pour un mot déplacé? D'où lui étaient venues ces pensées? Ne savait-il donc pas que tout cela n'était que bêtise, "des absurdités auxquelles un homme d'affaires ne devait même pas penser", comme il le disait ordinairement aux autres.

Guerman le savait parfaitement et se souvenait parfaitement de ses propres années d'apprentissage. Sans doute fut-il un instant malheureux lorsque les idées pénétrèrent dans son esprit. Et il faisait de gros efforts pour les chasser. Tout en suivant sans se hâter un sentier entre les fosses, passant près des ouvriers et des contremaîtres juifs qui le saluaient avec respect, — lui, un "si grand homme de notre religion", disaient-ils, — il aurait voulu se forcer à ne penser qu'à ses comptes, qu'à ses combinaisons commerciales. Ces deux dernières semaines, ses puits lui avaient rapporté vingt mille guldens en moins. Sa caisse souffrait de quelques pertes: les ouvriers coûtaient cher, l'époque des foins était venue, et voilà qu'expiraient les délais des contrats avec les firmes les plus diverses. A vrai dire, si l'on donnait un coup de collier, on aurait pu rattraper le temps et l'argent perdus: il fallait embaucher un plus grand nombre d'ouvriers et rouvrir deux puits qu'on avait dû fermer par manque de main-d'œuvre. Mais... c'était risqué. Et si l'eau commençait à suinter dans les puits? C'était chose fort possible car, dans certaines galeries, elle s'infiltrait déjà. Alors le travail serait fichu, et il faudrait beaucoup de temps pour pomper l'eau. Il n'y avait pas à compter sur le pétrole, ses sources étaient presque épuisées, et d'ailleurs, il ne justifiait plus les frais, ne pouvait plus faire concurrence avec les firmes étrangères. Mauvaises, les affaires! Si l'on pouvait trouver une grosse veine de cire,

cela arrangerait les choses! Mais là Guerman s'arrêta. Il y avait une semaine qu'il était poursuivi par cette idée que le bonheur commençait à se détourner de lui, et maintenant il le réclamait de nouveau ce bonheur, en la présence d'une veine de cire! Vain espoir! Il ne trouverait pas de veine, ses pertes augmenteraient, l'eau inonderait les mines et le contrat serait rompu, et tout ce qu'il avait amassé durant tant d'années, après tant d'efforts, à force de privations, tout s'en irait à vau-l'eau, se disperserait comme la poussière au vent, parce que le bonheur s'était détourné de lui! Oui, il s'était détourné, il en était certain. Il savait par expérience que tant que la chance accompagne l'homme, son corps est résistant comme le fer, ses nerfs sont durs comme l'acier, sa pensée est nette et sûre, tant que la chance lui sourit, l'homme peut se comparer à une flèche acérée qui vole droit au but. Guerman fut, hier encore, une telle flèche. Mais aujourd'hui il n'est plus le même! Il est irrité, harassé, brisé. Aujourd'hui le chagrin ronge son cœur, empoisonne son énergie, embrouille ses idées, aujourd'hui le bonheur l'a délaissé, s'est détourné de lui!

Ces tristes pensées erraient dans la tête de Guerman. Il n'avait pas remarqué qu'il se tenait déjà devant le premier de ses puits. Un auvent de planches et de poutres le surmontait, pareil à une tente grise de bohémiens; à l'intérieur c'était sale, la chaleur était suffocante, bien que ce hangar ne se fermât jamais; l'obscurité frappait les yeux de quiconque entraît là, et ce n'est que longtemps après qu'on pouvait s'habituer à ces ténèbres et discerner ce qui se passait tout autour. Guerman entra.

Les ouvriers venaient de casser la croûte et se remettaient au travail. Ils étaient quatre, tous de jeunes gars. L'un d'eux se tenait déjà près de la pompe et envoyait de l'air frais dans le puits. Tant qu'on ne l'avait pas fait, on ne pouvait descendre au fond. Deux autres en apprêtaient un troisième qui devait descendre en bas. Ils lui passèrent

une courroie sous les aisselles et ensuite ils accrochèrent cette courroie à un câble. Le jeune homme, préparé de cette manière, se tenait près du puits sans rien dire.

— Alors, on peut descendre? demanda l'un des ouvriers. Eh bien, Mikola, donne-lui son pic et sa lanterne! Et grouille-toi, mon vieux!

— Allons, allons, pas besoin de se dépêcher, nous avons encore du temps devant nous jusqu'au soir, répondit celui qui se tenait près de la pompe. Il venait de dire ces mots quand Guerman entra dans le hangar.

— Oui, oui, vous avez tout votre temps! Ne vous pressez pas! cria-t-il en colère. Il est plus d'une heure, et tu n'es pas encore descendu?

Les ouvriers ne se troublèrent nullement, ils n'interrompirent pas leur travail à l'apparition de Guerman, et personne même ne le regarda. Mikola rangeait avec indifférence son pic et sa pioche dans la benne de fer accrochée au bout du câble. Sémion continuait à manier la pompe tout en se balançant à droite et à gauche comme un ivrogne, et Stépan fixait un cordon au ressort qui tenait une sonnette; ensuite il alluma la lanterne et la tendit à Grigori.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas plus vite? cria de nouveau Guerman. Ce qui l'agaçait surtout, c'était l'indifférence, le calme imperturbable des ouvriers.

— On travaille comme on peut! répondit Sémion. Est-ce qu'on peut le descendre dans une telle fournaise! Vous savez vous-même, cent soixante mètres, c'est pas une bagatelle!

— Eh bien, Grigori, prends ta lanterne, et que Dieu te garde! dit Stépan.

Grigori prit la lanterne, passa une jambe dans la benne et d'une main il saisit le câble. Stépan et Mikola se postèrent près du treuil. Lentement le treuil agita ses ailes, et le câble, tel un serpent rouge, commença à glisser de l'arbre où il était enroulé. Grigori se tenait encore au bord

du puits; sur son visage, à travers la couche épaisse de crasse et de pétrole, on pouvait remarquer une certaine inquiétude, une certaine anxiété comme s'il luttait avec lui-même. Tel un éclair, une pensée lui traverse l'esprit: sa maison, sa vieille mère qui, demain dimanche, l'attendra pour déjeuner. Et là, devant lui, s'ouvrait un abîme, un gouffre de cent soixante mètres, infect, puant, étroit comme une vie de misère. Et là-bas, tout dans le fond, que de forces inconnues le menaçaient! Qui sait, peut-être que dans une heure ou deux ses camarades retireraient son cadavre refroidi? Qui sait!... Un frisson lui passe sur le corps lorsque la benne commence à descendre, lorsqu'un froid lourd venant de sous terre lui frôle le visage. Il devient triste comme il ne l'a jamais été. Une jambe dans la benne et la main s'accrochant au câble, il est suspendu en l'air et se balance au-dessus du gouffre. Et le treuil, lui, agite toujours ses ailes, le câble glisse toujours de l'arbre, et lui se noie, se noie lentement, tout doucement... Il se sent le souffle coupé, et d'une voix tremblante il lance à ses camarades en guise d'adieu le cri habituel des mineurs:

— Bonne chance!

— Bonne chance! lui répondent trois voix dans un profond silence. Non, pas trois! Une quatrième, hésitante et sourde, celle de Guerman, répète la même chose:

— Bonne chance!

— Que Dieu te protège! ajoute Mikola et il se tait.

Grigori disparaît dans le gouffre.

Dans le hangar on n'entend rien. Pas une voix ne trouble le silence. Tous travaillent sans dire un mot. Les roues graissées avec du pétrole, tournent sans bruit, comme des esprits dans les ténèbres. Le câble glisse doucement, avec des vibrations. Tout le monde est triste comme à l'enterrement, lorsqu'on descend le cercueil dans la tombe. Chose étrange! Chaque jour, chacun d'eux voit la même chose: un homme descend dans le puits, et chaque jour le même

sentiment pénible, opprimant, leur étreint le cœur, chaque jour la même idée leur vient à l'esprit: nous descendons dans la tombe un homme vivant!

Guerman se tenait là et regardait, il regardait et se taisait, sans savoir lui-même ce qui se passait en lui. Avec quelle attention il examinait maintenant les visages des ouvriers! Chose étrange! Les mêmes sentiments qui les troublaient, eux, le faisaient tressaillir d'anxiété, agitaient sa poitrine à lui, et avec quelle violence! Tout ce qui avait traversé l'esprit de Grigori lorsqu'il se tenait au-dessus du gouffre, avait également traversé l'esprit de Guerman, mais avec une netteté si poignante! Dans son imagination se dessinait non point un exemple de misère et de désespoir, mais des milliers, et tous se fondaient en une terrible vague de désastre, en une mer démontée où, entremêlées, grondaient et gémissaient des voix sourdes. Ce qu'elles criaient, il ne le comprenait point, mais il le savait et c'était quelque chose d'effrayant. Il se tenait dans un coin du hangar, immobile, froid, s'efforçant de se débarrasser de ces horribles visions. Il ouvrait largement les yeux pour que la réalité les chassât. Mais la réalité ne pouvait le distraire, le tranquilliser. Ces visions n'étaient-elles pas la réalité, mais une réalité plus vive, grandie par son imagination? "Bonne chance! Bonne chance!" répétait-il inconsciemment. Que Dieu vous apporte le bonheur, car nous, nous n'avons pas connu le bonheur! Que Dieu vous apporte le bonheur... car nous, nous sommes morts de misère, car notre vie fut un martyre! Que Dieu vous apporte le bonheur... A qui? Il se posa cette question qui étouffa la tempête des voix. A qui?... Eh bien, à qui, si ce n'est à nous, aux Goldkremer, à nous, qui pouvons de sang-froid regarder comment tourne le treuil, regarder le câble glisser et vibrer, à nous qui, froidement, pouvons stimuler ces hommes à travailler avec plus de zèle, à nous qui pouvons écouter, imperturbables, leur horrible "bonne chance!"

Guerman sortit du hangar sans rien dire de plus aux ouvriers. Dehors, le soleil brûlant l'apaisa un peu, calma ses pensées déchaînées. Il s'en alla plus loin examiner les puits, s'efforçant en route de se rendre maître de lui et d'être ferme. Il se disait: "Tu parles d'une affaire. Un bonhomme descend dans le puits et pour ça il prend de l'argent, tout un gulden! Si tu ne veux pas, ne descends pas, personne ne te force. Et si là-bas, dans le fond, il arrive . . . eh bien, je ne peux pas répondre de tout. Ce que je peux, je le fais pour leur sécurité. Et que d'argent me coûtent les hangars, les pompes, les lampes nouveau modèle! Que peut-on me reprocher? Et si pour mon argent j'exige qu'ils travaillent, c'est bien naturel. Donc je n'ai rien sur la conscience, et je n'ai pas à m'en faire! Inutile même d'y penser! . . ."

Ainsi raisonnait Guerman, apaisant cette force invisible qui s'était éveillée aujourd'hui en lui, avait dérangé tous ses calculs et troublé sa quiétude. Et en effet, comme domptée par lui, elle se soumit. Guerman se tranquillisa, s'anima, devint plus gai, tel un homme rétabli après une maladie. Mais de temps à autre, un léger tressaillement de ses muscles lui indiquait que la force ennemie qui sommeillait au plus profond de son être n'était pas morte, et que le premier contact, le premier choc pouvaient la réveiller de nouveau.

Il arriva à un autre puits, déjà de bonne humeur. Il voulait surprendre les ouvriers, et sans se faire remarquer, voir comment ils travaillent. Il savait qu'en ce moment son commis n'était pas là, et qu'il parviendrait ainsi à se rendre compte si ces hommes valaient l'argent qu'ils recevaient de lui. Il s'approcha doucement du hangar, marchant à pas de loup sur l'argile molle, et y jeta un coup d'œil par l'orifice d'un mur en planches. Cette manière d'exercer la surveillance n'était pas nouvelle pour lui, et presque tous les ouvriers le savaient, parce que d'ordinaire, à la paye, Guerman rognait un quart de leur salaire en

leur disant: "Tu as fainéanté toute la semaine, tu as lambiné près du puits, comme si tu étais fait d'argile, et maintenant tu viens toucher ton argent!" Et lorsque le pauvre homme commençait à discuter et à jurer ses grands dieux, Guerman devenait rouge comme un din-don, menaçait l'ouvrier de la police et ordonnait à son aide de le mettre à la porte.

Guerman jeta donc un coup d'œil par le petit trou. Juste en face se trouvait la porte qui laissait entrer un peu de lumière renvoyée du hangar voisin, c'est pourquoi Guerman put voir tout ce qui se passait à l'intérieur. Deux jeunes gars se tenaient, comme d'ordinaire, près du treuil, mais ils ne le tournaient pas, ils venaient sans doute d'en descendre un et attendaient le coup de sonnette qui devait les avertir qu'on pouvait remonter la benne remplie de cire. Seul un troisième actionnait la pompe, en se balançant d'un côté et de l'autre, comme si lui-même était devenu une machine. Près de l'entrée, un petit gars était assis, tout crotté. Habituellement, il extrayait de l'argile de petites mottes de cire fossile. En ce moment il n'avait pas de travail et dormait, le dos contre le mur; ses bras maigres et sales pendaient, impuissants, le long de son corps, tandis que ses paumes prenaient appui dans l'argile.

Les ouvriers bavardaient.

— Ecoute, qu'est-ce qui s'est passé avec le gars à notre patron? Il est venu aujourd'hui tout essoufflé chez son père, comme s'il avait quelqu'un à ses trousses!...

— Bah, il a eu sans doute besoin d'argent! Hé, mon vieux, ça c'est un vaurien, que Dieu nous en garde. A Dro-gobytych j'ai vu plus d'une fois comment il bafouait les gens. Oh, mon Dieu! Et l'argent, il le jette par les fenêtres. Aussitôt qu'il voit quelque chose, il court tout de suite l'acheter, puis casse tout et court acheter autre chose!

— Oh ça, c'est encore rien! Quand on a de quoi, on peut s'amuser à semer son argent. Mais il gaspille le travail des hommes, que le diable l'emporte!

— Savez-vous, ajouta celui qui se tenait près de la pompe, quand je le regarde, l'idée me vient qu'il ne mourra pas de sa mort. Il mangera les millions de son père et s'en ira piller les gens.

— Oui, oui, c'est vrai, la potence pleure après lui! On n'a qu'à regarder dans ses yeux de crapaud pour avoir le frisson!

— C'est Dieu qui a châtié le vieux Guerman pour avoir fait tant de mal aux gens! Quelqu'un a très bien dit: Le mal qu'on fait aux hommes rejaillit sur la troisième génération!

— Frappez sur les coins, frappez! cria le petit garçon en rêve, et il ouvrit les yeux. Le regard de Guerman tomba sur son visage maigre, prématurément fané, exténué, et il se rappela la figure pourpre de son fils. Il ne sut pas lui-même ce qui le surprit à ce souvenir, mais il se sentit oppressé, accablé et anxieux, comme si la prophétie des ouvriers s'était réalisée.

— Pourquoi est-ce que Miron ne sonne pas? demanda l'ouvrier de la pompe. Allez-y, criez-lui, demandez-lui ce qu'il a.

Un de ceux qui se tenaient près du treuil se pencha sur le puits et cria de toutes ses forces:

— Miron, Miron!

Pas de réponse. Les ouvriers se regardèrent dans leur attente muette, la roue de la pompe tourna deux fois plus vite, le petit gars s'approcha du puits d'un pas mal assuré, les yeux grands ouverts, sans bien comprendre ce qui se passait. Guerman observait et prêtait l'oreille.

— Miron, Miron, es-tu vivant, hé, vieux? Réponds donc!

De nouveau, une minute de silence, mais du puits toujours pas de réponse. Les ouvriers ressentent un frisson, ils pâlisent, ils échangent des coups d'œil anxieux.

— Allons-y, tirons, et plus vite que ça. Peut-être, — Dieu le préserve, — qu'un malheur lui est arrivé!...

— Oui, oui, tirons!

De leurs mains tremblantes ils saisissent le treuil...

Dzin, dzin, dzin! — Un violent coup de sonnette se fait entendre. Ce fut un soupir général de soulagement, tous se ranimèrent, comme s'ils s'étaient déchargés d'un lourd fardeau.

— Dieu merci, il est vivant! Et nous, nous pensions déjà...

— Tais-toi! Un malheur est si vite arrivé!

La sonnette retentit de nouveau, ce qui voulait dire qu'il fallait tirer la benne en haut. Le treuil se mit à tourner, la conversation s'interrompit, et un bon moment Guerman ne vit plus rien, sauf le mouvement monotone du treuil. Il s'écarta du mur et regarda tout autour, ne sachant s'il lui fallait entrer dans le hangar ou non. Mais il ne pensa plus à la fainéantise de ses ouvriers. Il tremblait encore de cette attente pleine d'anxiété suivie du coup de sonnette. Il ne sentait plus, il est vrai, l'ouragan qui s'était déchaîné dans sa tête une minute auparavant, mais toutes ses impressions se succédaient rapides, s'estompant comme des ombres par un jour gris. Même les paroles, qu'avaient dites les ouvriers à propos de son fils, avaient disparu de sa mémoire; bien plus, elles lui avaient soulagé le cœur, elles avaient effacé la colère qu'il éprouvait contre l'"inutile paresseux", comme il dénommait Gotlieb à la maison. "Tout de même, c'est mon fils, et quand il héritera de ma fortune, il la respectera", prononça-t-il avec fermeté comme s'il voulait se convaincre lui-même. Cette fermeté le consola, et il répéta plusieurs fois avec satisfaction: "Tout de même, c'est mon fils!" Entre-temps, il se dirigeait machinalement vers le troisième puits qui se trouvait un peu à l'écart des autres. Un tumulus assez haut, à moitié couvert d'herbe, dénotait que le puits avait été creusé depuis longtemps. Aucun abri ne le protégeait, il avait été creusé à la mode ancienne. Ce puits fut la première source d'où la richesse avait coulé dans les mains de Guerman. Mais depuis quelques années on l'avait abandonné,

depuis que le pétrole y avait tari. Aujourd'hui que la cire rapportait davantage, Guerman avait donné l'ordre de rétablir le puits et de creuser plus profond, parce qu'autrefois il n'avait que soixante mètres de profondeur. Lorsqu'on enleva les planches qui le recouvraient, on constata qu'il était plein d'eau et qu'il fallait le vider. Depuis trois jours on le vidait, et aujourd'hui, le vieux Matvéi devait y descendre pour la première fois pour voir les réparations à faire et où creuser les mines. Lorsque Guerman arriva, les ouvriers tiraient une benne du puits où Matvéi avait passé une bonne heure.

— Alors quoi? demanda Guerman en s'approchant des ouvriers.

— Bah, rien, répondirent-ils, Matvéi a sonné, alors voilà, nous tirons.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? demanda Guerman, étonné. C'est lourd?

— Non, pas trop. Le vieux a sans doute trouvé quelque chose.

Guerman, intéressé, se pencha sur le puits en s'appuyant sur un poteau, et scruta le gouffre ténébreux. Les rayons du soleil tombaient de biais dans le puits, mais au fond on ne voyait rien. Une circonstance étonna Guerman: une odeur désagréable de pourriture. Qu'est-ce que c'était? Cela puait comme à la voirie. Cette odeur le pinça au nez, mais la curiosité le retint. Il regardait, comme ensorcelé, les sombres profondeurs du puits, cependant que les anneaux métalliques du câble s'enroulaient sur le treuil. Ces anneaux le firent penser à ceux de l'énorme boa de son tableau, et cette image provoqua dans son imagination surexcitée le pressentiment d'un malheur. Le treuil mal huilé grinça, Guerman revint à lui, regarda au fond et se figea. Du gouffre noir remontait lentement vers la lumière la tête d'un cadavre, noire, pourrie, affreuse. Ses dents et ses pommettes décharnées faisaient saillie, ses orbites étaient noires de l'argile qui les remplissait; le crâne qui

s'était putréfié dans l'eau, les côtes et les autres ossements s'amoncelaient pêle-mêle dans la benne. Cet horrible fardeau remontait lentement, et Guerman se tenait là, plus mort que vif, incapable de détourner les yeux de ce tableau. Dans son trouble, il voyait nettement le sourire inhumain, méchant, sur les pommettes saillantes et nues, sur les mâchoires sans lèvres, dans les orbites énormes et noires d'argile. Il regardait et frissonnait comme pris de fièvre, il tremblait d'une peur superstitieuse et de dégoût.

Devant ce fardeau peu ordinaire, abominable, les ouvriers poussèrent une exclamation et faillirent lâcher le treuil. Ces incidents assez fréquents autrefois dans les mines de Borislav, s'étaient faits plus rares aujourd'hui, et les jeunes ouvriers n'avaient encore rien vu de semblable. Mais voilà qu'en bas on sonna violemment, ce qui les réveilla de leur frayeur. Ils tirèrent rapidement la benne et vidèrent les os sur le sol. Ces os émirent un bruit étrange, et la tête, tombant de la benne, alla rouler aux pieds de Guerman.

— Que le diable t'emporte, espèce de brigand! cria Guerman en bondissant de côté au contact de la tête. Tu en as une manière de vider ça!...

Mais il ne put rien dire de plus, l'émotion l'étranglait. Un nouveau coup de sonnette retentit d'en bas. Les ouvriers murmurent un: "Ah, Seigneur!" et s'apprêtent à redescendre rapidement la benne. Guerman, comme échaudé, s'enfuit. Son sang se glace, il tremble, il se sent défaillir, et dans sa tête bourdonne une seule phrase: "La malédiction du Seigneur est sur moi! La malédiction du Seigneur est sur moi!" Il ne sait pas lui-même comment et pourquoi cette phrase s'est composée dans sa tête, et il la répète inconsciemment, sans cesse. Bien que le crâne n'eût heurté que son soulier, il avait l'impression que sa jambe brûlait comme dans le feu, que quelque chose la grillait, l'écrasait, et une sensation ignoble se répandait dans tout son corps. Il courait d'un puits à l'autre, sans savoir où et

pourquoi. Derrière lui, il entend du bruit et des exclamations: ce sont les ouvriers et les patrons qui se sont rassemblés autour des ossements, ils les examinent et cherchent à deviner qui cela pouvait bien être. Le vieux Matvéi sort du puits et montre à tout le monde la main du cadavre tout à fait décomposée; à un doigt on ne voit qu'une bague de cuivre couverte de vert-de-gris, ornée d'un petit morceau de verre rouge.

— Alors, quoi, Mitri, tu ne reconnais pas cette bague? lui crie-t-il.

Mitri l'examine de loin, et ensuite il s'écrie:

— Mon Dieu, elle est à moi cette bague-là, je l'ai donnée il y a trois ans à Ivan Pivtorak le jour de ses fiançailles!

Tous se récrièrent quand ils apprirent que c'était Ivan Pivtorak, disparu il y a deux ans, laissant une femme et un enfant.

— Regardez-moi ça où le pauvre homme a trouvé la mort, que Dieu ait son âme!

— Seigneur! La mort emporte un homme, et personne ne sait où et comment!

— Un cœur d'or qu'il était, cet homme!

— Ah, ne m'en parlez pas! Je ne sais pas comment il était avec les autres, mais lui et moi, nous étions comme des frères! dit Mitri, et de sa manche crasseuse il essuie une larme.

Guerman qui se tenait à l'écart, entendit tous ces propos. Quelques patrons l'entourent et parlent, eux aussi, du cadavre avec animation, mais lui, n'entend rien. Son sang en émoi frappe dans sa poitrine comme un marteau. Il regarde avec appréhension du côté où est le cadavre, bien qu'il ne puisse rien voir derrière les gens. Peu à peu, dans ce vacarme, il se tranquillise, il se force du moins à être calme, il parle même avec les patrons, mais d'une façon incohérente, sans discontinuer, sans savoir lui-même ce qu'il leur dit. Pendant patrons et ouvriers

n'ont pas le temps de discuter indéfiniment. Après s'être entretenus, après avoir soupiré, ils se séparent; les ossements amoncelés sont recouverts de terre, — “pour qu'ils ne traînent pas nus sous le soleil du Seigneur”, — et le travail reprend, monotone, silencieux, pénible, comme si rien ne s'était passé. De temps à autre seulement les ouvriers du treuil recommencent à parler entre eux de l'incident: “Que dira la femme d'Ivan, lorsqu'elle le saura?” ou bien: “Comment va-t-on enterrer ces pauvres os?”

Entre-temps Guerman avait repris son chemin. Sa frayeur avait peu à peu disparu. Il se remit à crier après les ouvriers, si certain d'entre eux travaillait avec lenteur; tout en criant il s'enhardissait davantage, il étouffait, écrasait l'émotion qui montait en lui. Enfin, son inquiétude disparut presque tout à fait, ses pensées revinrent aux questions pratiques habituelles. Il sortit son bloc-notes et inscrivit les noms des ouvriers qui, aujourd'hui, à la paye, pouvaient être sûrs de ne pas recevoir leur salaire entier. Cependant, quelque chose le troublait. Il n'inspecta pas tous les puits et courut vers les entrepôts, de là vers les pétroleries, et partout il s'affairait, s'époumonait, bref, il s'efforçait d'être tel qu'il était encore tout récemment: un homme d'affaires énergique.

— Hé, patron, patron! entendit-il derrière lui la voix du commis qui embauchait les ouvriers et les surveillait toute la semaine.

Guerman se retourna. Le commis, un petit homme aux vêtements usagés, courait après lui, essoufflé, tout rouge, en agitant les bras et la tête, comme s'il était fait entièrement de ressorts.

— Eh bien, qu'est-il arrivé? demanda Guerman, sans attendre que l'autre ouvre la bouche.

— Mais venez donc par ici, venez donc! lui criait le commis sans cesser d'agiter les bras et de mouvoir tout son corps.

Guerman fit quelques pas à sa rencontre, cherchant à deviner ce qui avait ému à tel point le commis qui, d'habitude, était un homme calme et lent.

— Venez donc par ici, venez! criait l'autre sans s'arrêter. Dans le puits numéro vingt-sept, on a trouvé une roche-mère énorme!

Et le commis se prenait la tête à deux mains, agitant les bras, comme s'il voulait montrer le poids de cette veine-mère, et faisait toute sorte de gestes bizarres et désordonnés.

— Ah! fit involontairement Guerman. Voilà pourquoi le commis courait après lui, voilà ce qui l'avait mis en branle! Bien que Guerman fût habitué depuis longtemps à entendre de ces bonnes nouvelles, cette fois il s'arrêta court. Il croyait que le bonheur s'était détourné de lui pour toujours, mais non! La chance le servait encore, il est aussi fort qu'auparavant, il n'a peur de rien, il n'a pas à se faire de souci! Que peuvent lui faire à présent les bavardages de ces imbéciles d'ouvriers, les jurons de son fils, les querelles de sa femme! La chance le sert, et eux sont de pauvres insectes en comparaison de lui; auraient-ils assez de force pour lui empoisonner l'existence? Non, jamais! Non seulement ils ne lui empoisonneraient pas l'existence, mais il ne leur permettrait pas de troubler une seule minute de sa vie avec leurs mesquineries! Ce bonheur nouveau, inespéré, lui était tombé du ciel, l'avait surpris comme un ouragan. Sa fierté, tant de fois humiliée aujourd'hui par les souvenirs les plus divers, si entamée par ses implacables réflexions, se ranima de nouveau, commença à se gonfler, à relever la tête. Il lui sembla qu'en général il n'y avait rien de particulier dans ce bonheur. La nature était son obligée, est-ce qu'elle ne savait pas les contrats qu'il avait signés, combien de pertes il pouvait subir si elle ne venait pas à temps avec son trésor? Elle le sait et elle arrive à temps. Elle est obéissante à sa volonté, elle est à son service, comme elle est au service de toute force. Et lui, c'est une force, il n'a

même pas besoin d'ordonner, il n'a qu'à vouloir, sa volonté est une loi de la nature, une loi inéluctable!

D'un pas hardi et fier, Guerman s'approcha de l'heureux puits, auprès duquel s'élevait un énorme tas de cire qu'on venait de remonter, la première cire de la veine découverte. D'un œil joyeux, il regarda ce trésor, pendant que le treuil inlassable remontait vers le haut une charge nouvelle.

Avec quelle majesté tranquille Guerman ordonna de transporter la cire dans l'entrepôt, avec quelle générosité royale il promit aux ouvriers qui travaillaient à ce puits d'ajouter un gulden à leur salaire de la semaine! Avec quelle libéralité, dans un élan de joie, il donna à l'heureux commis, là, sur place, cinq guldens de plus qu'à l'ordinaire, en qualité de pourboire. En cet instant, il se sentait un véritable maître, un puissant monarque auquel on obéit, devant lequel se plie non seulement tout ce peuple, mais même la nature!

Le soleil déclinait déjà vers le mont Popel. Au ciel, pas le moindre petit nuage, dans la nature régnait un silence interrompu seulement par le vacarme des ouvriers qui se racontaient les uns aux autres la nouvelle du jour, c'est-à-dire qu'on avait trouvé les ossements de Ivan Pivtorak. La femme de Pivtorak travaillait à la distillerie de pétrole de Guerman, elle ne savait encore rien, et s'inquiétait seulement de son enfant qu'elle laissait tout seul à la maison. Mais ce jour-là n'était pas un jour ordinaire, ce jour-là c'était la paye! Les visages fatigués, pâles ou bleus des ouvriers s'animaient par l'espérance de recevoir le sou qu'ils avaient durement gagné; des hommes qui, parfois, durant des journées entières n'échangeaient pas un seul mot avec leur voisin, devenaient aujourd'hui loquaces, plaisantaient et invitaient leurs camarades à boire un coup. Plus le soir approchait, et plus s'animait Borislav, cette cité morte.

Après avoir encore parlé avec le commis et écouté les ouvriers joyeux, Guerman revint chez lui se préparer à la

paye. Sa tête était pleine d'amoncellements de cire, de contrats, de lettres de change, de comptes, l'or et l'argent tintaient dans ses mains, il se représentait le monde entier comme un énorme marché où il était le seul marchand à ramasser tous les bénéfices. Toutes les impressions fâcheuses et pénibles de la journée avaient disparu comme si elles n'avaient jamais existé, parce qu'à présent, — pensait Guerman, — lorsque son bonheur lui était revenu, lorsque ses affaires allaient bien, à présent tous ses ennuis n'avaient aucune raison d'être, n'avaient pas de cause raisonnable. Ses ennuis n'étaient possibles que dans le malheur, dans l'incertitude, mais non pas maintenant. Ainsi pensait Guerman et il y croyait si ferme, qu'il aurait été bien étonné si quelqu'un avait osé lui dire qu'il n'est pas de maître plus puissant que la conscience, qu'il n'est pas de force capable de lui donner des prescriptions, des ordres. Mais il se sentait le maître: il ordonna, et sa conscience se tut.

En arrivant à la maison, il demanda tout de suite ce que faisait Gotlieb.

— Il dort encore, répondit la bonne.

— Et il ne s'est pas levé depuis?

— Non.

— Alors tant mieux, marmonna Guerman, et il entra dans la petite pièce aux murs de planches où devait avoir lieu la paye. Elle était très simplement meublée. Là se trouvait la caisse. Au milieu, se dressait une solide table de chêne, le long des murs il y avait des bancs, devant la table deux fauteuils, et dans un coin un coffre-fort. Guerman donna l'ordre d'apporter ses livres de compte et les feuilleta sans hâte, inscrivant des chiffres sur une feuille de papier blanc; rejetant parfois sa plume, il arpentait la pièce en grommelant et en faisant des calculs à voix basse; ensuite il se remettait à ses livres et reprenait sa plume.

Le crépuscule descendait. Le commis arriva, et après lui, les ouvriers s'engouffrèrent en troupe dans l'entrée.

Aujourd'hui, tout le monde parlait beaucoup, et une vague de bruits pénétra dans la petite pièce tranquille. Le commis s'entretint avec Guerman du travail effectué au cours de la semaine. Aujourd'hui, lui aussi était loquace et joyeux. Dans son enfance, il avait été élevé par charité, battu et opprimé, et avait vécu toute sa vie sous une volonté étrangère. Il n'avait ni pensées personnelles, ni même, du moins extérieurement, joies et douleurs propres. Le bonheur de son patron le réjouissait comme le sien propre, bien que cette joie ne découlât ni de son attachement ni de son amour pour Guerman. Ce dernier n'était ni son parent, ni son bienfaiteur, il ne lui était rien, — il lui payait pour qu'il surveillât ses ouvriers, aussi parcimonieusement qu'il payait aux autres leur travail. Le commis le sentait parfaitement bien, et à l'occasion il ne pouvait s'empêcher d'emporter dans son terrier un petit morceau de la table richement garnie de son patron. Mais à part cela, il se réjouissait de sa chance d'aujourd'hui, sans se rendre compte, d'où lui venait cette joie. Cela était devenu sa seconde nature.

— Matvéi, Matvéi! cria le commis en entrouvrant la porte. Matvéi, viens ici, le patron t'appelle. Vite!

Aujourd'hui, Matvéi, le vieil ouvrier, avait pris de l'importance parmi ses camarades.

Les ouvriers se tenaient en foule dans l'entrée, attendant qu'on les appelât pour toucher leur salaire. Ils les entouraient, lui et Mitri, écoutant ce qu'ils leur racontaient sur le défunt Ivan Pivtorak dont le squelette avait été retrouvé aujourd'hui.

— Dites ce que vous voudrez, dit Matvéi en guise de conclusion, — assis sur le seuil, il tirait des bouffées de sa courte pipe, — dites ce que vous voudrez, mais moi, voici ce que je pense: le pauvre Ivan, quelqu'un lui a rendu service! . . . Voilà. Qu'on me traite de canaille, si quelqu'un ne l'a pas poussé dans le puits, ou pire encore, peut-être.

— Oh, vous en dites des choses! bourdonnèrent les ouvriers. Est-ce possible?

— Je sais ce que je dis, répondit Matvéi en crachant. Ma parole n'est pas un aboiement de chien!

— Mais qui aurait pu faire ça? demandaient les autres. Est-ce que le défunt avait des dettes?

— Pourquoi des dettes? fit Mitri. Il se tenait près de Matvéi, s'appuyant au linteau de la porte. Tu peux être un saint, tu auras toujours des ennemis. Est-ce qu'il en manquerait aujourd'hui, par hasard?

— Et comment donc! répliquèrent quelques voix, à défaut d'autre chose, un méchant homme, on en trouvera toujours un.

— Matvéi, viens donc ici, Matvéi! appela le commis en entrouvrant la porte. Mais le vieux restait assis, immobile, tirant des bouffées de sa pipe, et il n'entendit pas qu'on l'appelait. Il se taisait. Son front se couvrit de rides, ses sourcils se froncèrent, on aurait cru que des souvenirs pénibles passaient dans son esprit, et qu'il s'efforçait de les réunir, de les relier entre eux, et d'en extraire quelque chose d'important, de très important, d'abominable.

— Matvéi, tu es sourd ou quoi? demandait le commis dans l'entrebâillement de la porte. Combien de fois faut-il t'appeler?

Cette fois encore Matvéi, rêveur, n'entendit pas, dans le brouhaha, l'appel du commis, mais Mitri le toucha à l'épaule et lui dit:

— Levez-vous, Mochko vous appelle chez le patron.

— Que le diable t'emporte, sale hibou! gronda Matvéi en se levant, fâché qu'on eût rompu le fil de ses pensées. Lorsqu'il se leva, sa silhouette haute, bien que voûtée, domina tout le monde. La foule s'écarta, et Matvéi d'un pas lourd et tranquille entra dans la pièce de Guerman.

— Hé, le vieux doit savoir quelque chose, dit Mitri, lorsque le commis referma la porte. Il fronce par trop les sourcils, ce n'est pas pour rien!

— Le diable le sait! Peut-être qu'il y a quelque chose là-dessous... Il y a longtemps qu'il travaille par ici, et il a dû en voir des choses!

— Et alors? Et après? répliqua un ouvrier déjà plus jeune. Se souviendra-t-on ici d'un pauvre ouvrier? Un homme a vécu, souffert et ensuite il a disparu comme un chien, et adieu!

— Ah, ne dites pas cela, répondit Mitri. Lorsque les Mitertchouk sont tombés dans la fosse, lorsque le câble s'est brisé, est-ce que la commission n'est pas venue? Elle a interrogé tout le monde jusqu'au dernier, pour savoir comment cela s'était produit, pourquoi le câble avait cassé, et n'a-t-on pas mis alors en prison un bonhomme venu de je ne sais où?

— Bah, répondit l'autre de son coin, ça c'est une chose, et ça c'en est une autre. Matvéi n'a pourtant pas vu de ses propres yeux comment on a poussé le défunt dans le puits? Et s'il l'a vu, pourquoi ne l'a-t-il pas dit plus tôt? Et à présent, qu'il parle ou qu'il ne parle pas, c'est kif-kif. Au tribunal on ne pourra rien démontrer, et la montagne accouchera d'une souris!

Quant à Matvéi, debout sur le seuil, il regardait autour de lui, comme s'il voulait se convaincre que tout dans la pièce était bien à sa place.

Mochko se tenait devant la table, et Guerman était assis de biais. Le commis ne savait pas pourquoi Guerman avait donné l'ordre d'appeler d'abord Matvéi et de quoi il voulait lui parler.

— Le voilà, patron, il est venu, le vieux Matvéi.

— Bon, bon, ça va, marmonna Guerman en terminant ses calculs; ensuite il se tourna vers Matvéi.

— C'est toi qui étais aujourd'hui dans le puits lorsqu'on a trouvé des ossements? demanda Guerman en abordant l'affaire carrément.

— Oui, répondit brièvement Matvéi, comme s'il s'attendait depuis longtemps à cette question.

— J'ai entendu... que tu as dit... là-bas, aux autres, que tu savais qui c'était?

Une certaine hésitation perçait dans sa voix: il sentait que de nouveau l'inquiétude s'emparait de lui.

— Oui. C'est Ivan Pivtorak, celui qui a disparu il y a deux ans, en laissant une femme et un enfant.

Ayant prononcé ces mots d'une voix ferme et dure, Matvéi se tourna vers le commis. Ce dernier avait le visage décomposé. Il était livide, ses genoux tremblaient, et on avait l'impression qu'il allait tomber.

— Et toi, d'où le sais-tu? dit Guerman poursuivant son interrogatoire, lentement et d'un ton assez calme.

— J'ai reconnu le défunt à la bague qu'il portait au doigt.

— Es-tu bien sûr que c'est Ivan, tu peux le jurer?

— Je peux le jurer cent fois.

Guerman resta pensif. La fermeté de Matvéi commençait à le troubler. "Il faudra courir les tribunaux, pensa-t-il. De quelle façon cet homme est-il tombé dans le puits? Sans doute, par imprudence! Mauvaise affaire. Il faudra payer une amende et avoir un tas d'ennuis!" Tout en réfléchissant, Guerman regardait Matvéi et remarqua à son visage que le vieux n'avait pas tout dit.

— Quoi? Tu as peut-être encore quelque chose à dire? demanda Guerman, s'étonnant de l'expression énigmatique qu'avait la figure de Matvéi.

— Je... commença Matvéi d'une voix hésitante, je... j'aurais pu dire encore un mot à monsieur, non, c'est pas ce que je voulais dire, je voulais demander une chose, mais...

— Allons, vas-y, qu'y a-t-il, pourquoi ne parles-tu pas?...

Matvéi se taisait, il regarda seulement le commis. Guerman comprit que Matvéi voulait lui parler seul à seul.

— Sors pour une minute, dit-il à Mochko sans le regarder. Mochko tressaillit. On eût pu croire qu'il n'aurait

pas la force de faire un pas. D'une voix blanche il balbutia :

— Mais... pourquoi ne peut-il pas... lui aussi?

Guerman se retourna rapidement, en entendant cette voix étranglée, saccadée. Que lui arrivait-il, à Mochko? Que voulait dire cette pâleur mortelle, ce tremblement, ce malaise? Guerman se figea d'étonnement.

— Qu'as-tu? Tu es malade?

— Oh, oui, oui, oui... J'ai pris froid, balbutia le commis, oubliant la chaleur qu'il avait fait ce jour-là.

— Tu as pris froid? prononça Guerman d'une voix traînante. Eh bien, va dormir!

— Mais, faites excuse... peut-être que je pourrais... pourquoi m'en aller?

— Je te dis de t'en aller, alors va-t-en! cria Guerman en colère, et qui se sentait de plus en plus mal à l'aise devant cette voix sépulcrale, tremblante. Inquiet, le commis sortit en se retournant. Matvéi avait écouté attentivement leur conversation, observant chaque mouvement, chaque geste du commis. Son visage devenait de plus en plus triste, de plus en plus sombre.

— Eh bien, que veux-tu me demander? Parle! lui dit Guerman lorsque le commis fut parti.

Matvéi s'approcha et lui dit en baissant la voix :

— Si monsieur pouvait regarder dans son livre jusqu'à quand Ivan Pivtorak a travaillé chez monsieur, c'est inscrit dedans.

— Pourquoi faire? demanda Guerman, étonné.

— Comme ça, je vous en prie.

Guerman chercha dans le plus gros livre et dans la liste des ouvriers.

— Jusqu'en automne. A peu près... à peu près une semaine après la fête de l'Intercession.

— Comment, comment? demanda vivement Matvéi, une semaine, dites-vous, après l'Intercession?

— Oui, l'Intercession, c'était un samedi; voilà, c'est

inscrit, et le samedi suivant il a touché son salaire pour tout un trimestre, soixante quinze guldens.

— Il a touché son salaire? s'écria Matvéi, mais il se tranquillisa tout de suite et dit plus doucement: —Hum, une semaine après l'Intercession! Et moi, je l'ai vu pour la dernière fois à la fête de l'Intercession même.

— Où?

— A l'auberge, chez Kirnitski, il buvait... avec un homme.

— Avec qui?

— Ça, j'ai oublié... Alors, l'affaire est fichue! Des ouvriers en ribote m'avaient un peu malmené alors, et j'ai passé deux semaines au lit sans connaissance; ensuite j'ai appris qu'Ivan n'était plus là, qu'il était parti on ne sait où...

— Et alors, que veux-tu dire par là? Pourquoi m'as-tu demandé tout ça?

— Bah, comme ça, je vous demande bien pardon, monsieur, mais je pensais...

— Comment, comment?

— Bah, rien! A quoi est-ce que je peux penser, moi, imbécile que je suis? A mes affaires. Je vous demande bien pardon, monsieur!

Ayant fini de parler, Matvéi se voûta, se recroquevilla et se dirigea vers la porte, mais sa figure et toute sa silhouette exprimaient un grand regret, une grande déception. Guerman ne l'interrogea plus davantage, il savait qu'il ne tirerait plus rien de ce vieillard, et sans perdre de temps, il procéda à la distribution de la paye...

— Pour sûr, il lui est arrivé quelque chose à notre patron, puisqu'il a oublié de me rogner quelques sous sur mon salaire!

— Sans doute qu'il se fait du mauvais sang à cause du squelette qu'on a trouvé: une commission viendra peut-être, il aura des ennuis, et voilà, il en a perdu le goût.

— Peut-être que son fils est venu lui annoncer quel-

que chose, ce n'est pas pour rien qu'il est arrivé chez lui à fond de train.

Ainsi devisaient les ouvriers en rentrant chez eux ou en se rendant à l'auberge. Il y avait bien longtemps qu'ils n'avaient eu un soir aussi heureux, et ils se perdirent en conjectures sur la bonté insolite du patron. Même les ouvriers auxquels Guerman avait promis aujourd'hui de retenir sur leur salaire et qui l'avaient maudit plus d'une fois, sortirent étonnés et contents: et pas même question de retenue. Quelqu'un parmi les ouvriers, en sortant de la pièce, se mit à la recherche de Matvéi, à s'informer sur lui, mais le vieux n'était plus là, dans le tohu-bohu général personne n'avait remarqué qu'il avait disparu. On parla beaucoup également de Mochko, le commis: tous avaient vu qu'il était sorti du bureau de Guerman, pâle, tremblant, le visage défait, et que dans la rue il s'arrêtait à chaque instant pour se retourner. Qu'est-ce que cela voulait donc dire? Qu'était-il arrivé? se demandaient les ouvriers et ils se cassaient la tête, mais personne ne put leur dire quoi que ce fût de précis.

En effet, on eût pu croire au premier abord que Guerman s'était radouci, mais seulement au premier abord. Si quelqu'un avait observé plus attentivement ses gestes, l'expression de son visage et toute sa conduite pendant qu'il distribuait l'argent, celui-là eût remarqué bien des choses, mais aucune trace de bonté. Non, ce n'était point de la bonté! Sa distraction, ses mouvements indécis, son visage qui changeait fréquemment d'expression, son penchant à la rêverie et cette lutte qu'il avait l'air de soutenir avec lui-même, ce tremblement des mains, ce regard terne, cet effort qu'il faisait pour se tenir droit, cette voix sourde et brisée, tout cela dénotait autre chose que de la bonté. Il était en proie à des sentiments obscurs qui bouillonnaient en lui et cherchaient à s'extérioriser, sapant son énergie et sa fierté. Guerman les réprimait avec beaucoup de peine, il les contenait, ne les laissait pas s'emparer de lui. Il ne savait pas encore lui-même ce qui lui manquait, ce qu'il vou-

lait, mais il sentait une vague inquiétude devant tout et devant chacun. La nuit qui venait l'effrayait tout particulièrement : une voix lui murmurait qu'elle se terminerait mal pour lui.

— Peste, j'en ai une guigne ! murmura-t-il à part soi, lorsque la paye fut distribuée. Je ne me sens pas dans mon assiette ; sans doute, il y a en moi quelque chose qui ne marche pas ! Il faut demain rentrer à Drogobytch, dans ce trou maudit, je ne tiendrai pas longtemps. Ici, à chaque pas des sortilèges ! Mais, diable, pourquoi tout m'irrite aujourd'hui et m'agace ? Je suis probablement très malade. Il me faudra demain aller chez le médecin, c'est la seule issue.

En cet instant, la bonne entra et l'appela pour dîner. Guerman demanda ce que faisait Gotlieb.

— Il dort depuis le déjeuner et ne s'est pas réveillé une seule fois.

— Peut-être faudrait-il le réveiller pour qu'il dîne ? demanda Guerman.

— Pourquoi faire ? Il est fatigué, qu'il se repose. Et pour le cas où il se réveillerait la nuit et qu'il ait faim, je lui laisserai son dîner.

— Entendu ! fit Guerman et il s'en alla prendre son repas, tout en songeant à ce qui lui arrivait et à ce qu'il lui faudrait entreprendre.

IV

C'est la nuit. Les étoiles se sont allumées et scintillent sur Borislav qui dort. Il fait froid. L'air s'est épuré. Au loin seulement, le brouillard recouvre les prairies. Les montagnes sommeillent dans les ténèbres dont le silence majestueux n'est point troublé par les cris de la misère et de l'humiliation humaines, on n'entend qu'un bruit confus et profond, comme la respiration de la nature assoupie.

Guerman dormait d'un sommeil de plomb, bercé non par des pensées calmantes ou la fatigue d'une journée de

travail, mais plutôt par un souper consistant, arrosé d'une portion considérable de boissons diverses et fortes. Guerman n'aimait pas se griser, mais aujourd'hui il lui avait fallu se redonner des forces, fêter l'heureuse trouvaille, — la veine de cire nouvelle, — et de plus, faire taire la bête qui remuait sans cesse dans ses entrailles, et ne cessait de ronger sa tranquillité. A table il ressentit une telle soif qu'il eut à peine la patience d'attendre que la bonne lui apportât les bouteilles de vin et les diverses liqueurs livrées de Drogobytch. Plus Guerman buvait, plus le sang courait vite dans ses veines, plus rapides se succédaient ses pensées, et plus il sentait la nécessité de s'échauffer, d'oublier, de disparaître dans le néant, à la seule condition que cette métamorphose fût agréable et facile . . . Son visage se congestionnait, ses yeux devenaient brillants, ses bras, involontairement, s'agitaient au-dessus de la table, sa langue commençait à balbutier des paroles incohérentes. La bonne eut beaucoup de peine à le reconduire jusqu'à son cabinet où d'avance elle lui avait fait son lit. Noyé dans ses édredons, Guerman s'agita encore un instant en grommelant, il s'efforça même de réfléchir, mais tout s'embrouilla dans son esprit et l'emporta comme l'eau dans les buses d'un moulin, lorsque toutes les bées sont levées d'un seul coup. Bientôt il se calma et s'endormit d'un profond sommeil.

Mais non! Qui a dit que Guerman dormait, que Guerman était ivre? Non, il n'est pas du tout ivre, il ne dort pas! Peut-être qu'autrefois . . . Il se rappelle même un soir où il a beaucoup bu, s'est enivré et alourdi. Mais à présent il se sent léger, si léger qu'il s'envolerait bien au loin dans l'azur souriant qui s'ouvre amical au-dessus de lui! Maintenant il est heureux, tout à fait heureux, comme jamais! Tout autour il y a de la verdure, des fleurs, des eaux cristallines, des forêts bruisantes; au loin, se dessinent les contours fantastiques de rochers rosâtres. Ce n'est pas Borislav, ce piège maudit, qui l'étouffait de son air insalubre et de ses émanations putrides. Là tout est pur, tout

est clair, tout est joie! Guerman respire à pleins poumons; de sa démarche légère, comme un chamois, il se promène dans les prairies en fleur, il foule aux pieds des fleurs parfumées, et ces fleurs écrasées embaument encore davantage et font entendre une musique délicieuse qui le saisit au cœur. Où est-il . . . Où a-t-il entendu cette musique? Il ne peut se rappeler.

Bonheur, ce sont ta voix, ton parfum et ton regard dans la verdure, l'azur clair du firmament, les montagnes merveilleuses, les sources et les bocages. Bonheur, tu es à moi! Tu t'es donné à moi comme l'aimée à son amant, tu m'as découvert ton visage, tu m'as tendu la main et je te tiens bien fort! Je te reconnais, je sens ton souffle au plus profond de mon cœur, je sens ta chaleur me réchauffer le sang qui court dans mes veines en flots clairs, en tintant comme de l'argent! Bonheur, viens dans mes bras, donne-toi à moi pour toujours! Je suis fort, je suis jeune, je suis beau! Je veux vivre, aimer, je veux connaître la jouissance, le calme, les parfums, la volupté! Viens à moi, je suis à toi pour toujours!

Guerman se sent si libre et si léger. De quelle voix captivante, douce et forte il chante cette mélodie, cette incantation! Silence! Les forêts, les bocages, les rivières et les montagnes, le ciel d'azur et les fleurs parfumées, toute la nature résonne, retentit de sa chanson! Que de douceur dans chaque parole et dans chaque son! Comme il fait bon respirer là, des ondes de volupté se déversent dans sa poitrine et l'élargissent jusqu'à l'infini . . . Il ouvre largement les bras, il les étend sur la terre. Puis il s'envole tel un grand aigle, et toute la nature lui fait écho:

— Bonheur, je suis à toi, je suis fort, jeune et beau! Je veux vivre, aimer, je veux connaître la jouissance, le calme, la volupté! Bonheur, viens dans mes bras! Bonheur, donne-toi à moi!

Guerman se sent d'une force herculéenne! Il embrasse toute la terre, d'un bout à l'autre. Il se serre con-

tre sa splendide poitrine et entend les pulsations profondes de son cœur. Le bonheur, c'est donc elle. Il s'en étonne, comment ne le savait-il pas auparavant? Ivre de volupté, il serre sa bien-aimée contre lui, il la couvre de caresses, il s'imprègne de sa chaleur, de sa force, il l'admire comme un bibelot, il se prosterne devant elle comme devant un dieu! Elle est tout pour lui, il ne désire plus rien après l'avoir connue, car maintenant rien ne peut les séparer. Et elle, elle le regarde dans les yeux, avec un sourire divin, elle se pâme sous son étreinte passionnée, elle s'abandonne, elle fond . . . C'est le paroxysme de la passion, c'est le zénith du bonheur!

— Mon aimée, tu es une déesse! . . . Tu es la vérité éternelle, immortelle!

Quel sourire, quelle voix tendre et douce:

— Oui, je suis une déesse, je suis éternelle, immortelle, je suis à toi!

Avec quelle ardeur Guerman serre contre lui cette maîtresse immortelle! Avec quelle impatience, quelle avidité il boit ses baisers brûlants! Encore plus d'ardeur! Plus de feu! Plus de passion! Un tel instant, c'est toute une éternité! Encore et encore! . . . Son esprit s'égare, le feu triomphe de lui, il se répand en flots de lave dans ses veines, il lui coupe le souffle, il lui enchaîne les idées. Tout entier il n'est plus que volupté, il a fermé les yeux pour jouir encore et toujours, pour jouir plus complètement de toutes les fibres de son corps.

Et elle, elle fond, elle faiblit, elle se pâme dans ses bras, sous son étreinte . . . Les fleurs au doux parfum se sont fanées, les sources se sont troublées, taries, comme sous l'effet de la chaleur. Mais lui ne le voit pas, ne le sent pas; il ne sent qu'une chose: l'ardeur, la vie, la force augmenter en lui, s'accroître comme si elles passaient d'elle à lui. Et plus ses muscles deviennent puissants, plus le sang coule rapide dans ses veines, d'autant plus impatients, d'autant plus fous se font ses étreintes et ses

baisers, d'autant plus grande devient la passion qui envahit tout son être.

— Tu es éternelle, tu es immortelle, tu es à moi! murmure-t-il.

Et elle, elle fond, elle devient faible, elle se pâme dans ses bras. Elle n'a plus la force de prononcer un seul mot, elle n'a plus la force de sourire. Elle respire faiblement, doucement dans ses bras, de plus en plus faiblement. Les montagnes roses sont devenues noires, tel du charbon, le firmament d'azur clair s'est terni, il a pâli, a noirci, — le pays du bonheur a disparu comme une vapeur, comme un mirage. Peu à peu un brouillard gris, âcre, épais descend sur la terre. Un souffle froid passe et emporte les dernières traces du bonheur. Guerman est encore étendu, l'esprit égaré, il est encore fort...

— Ma bien-aimée, ma chérie, tu es à moi, n'est-ce pas? murmure-t-il. Mais à ce moment un nouveau souffle glacé passe, aigu et cinglant. Il eut un sursaut: à la place de la déesse éternellement jeune, il voit un cadavre noir et repoussant! La fièvre lui brûle les entrailles, lui déchire la poitrine, mais tout autour il fait froid, et il sent le souffle horrible de la mort...

— Bonheur, bonheur, où es-tu? s'exclama-t-il anxieux et désespéré. Personne ne lui répond.

— Alors, tu m'as abandonné, tu t'es détourné de moi! crie-t-il. Mais gare à toi, tu ne te sauveras pas! Je suis fort, j'ai des volcans de feu dans mes veines, je peux te rattraper et te reprendre! Tu ne te sauveras pas, non, à aucun prix!

Avec une rapidité folle il s'élance au loin, dans les ténèbres, sans savoir où il va. Ses forces se décuplent, mais il n'a déjà plus cette légèreté d'avant. Il ne peut plus s'élever librement dans les airs, tel un aigle, il ne peut plus envelopper toute la terre d'un regard pénétrant pour voir où s'est caché le bonheur. Son souffle ardent et lourd le précède tel un nuage et voile son regard. Ses muscles de

fer s'amollissent, redeviennent ce qu'ils étaient, des muscles humains, bien qu'ils ne sentent pas encore la fatigue. Il vole sans s'arrêter, tout ce qui l'entoure défile devant lui comme dans un kaléidoscope, les rivières scintillent comme des colliers de perles ornant la terre, mais elles ne peuvent l'arrêter dans cette course folle.

— Bonheur, où est-tu, où t'es-tu caché? Tu t'es donné à moi, alors tu es à moi! . . . crie-t-il. Pas de réponse.

Les ténèbres? Il fend les ténèbres tel un éclair. Le froid? Tel le métal chauffé au rouge, il fait fondre tout ce qui l'entoure. Les arbres se penchent là où il va, l'herbe se fane, les fleurs se carbonisent. Mais il ne voit rien, il vole plus loin, il doit rattraper le bonheur!

— Arrêtez-vous, charmantes visions! crie-t-il à bout de souffle. Son ardeur commence à se refroidir, il sent la fatigue envahir son corps, le froid pénétrer ses veines.

— Arrête-toi, bonheur! Malgré tout tu es à moi!

Et le bonheur s'arrêta. De l'obscurité épaisse surgit un pays merveilleux, florissant et splendide. Où a-t-il vu ce pays? Ce n'est pas la contrée où le bonheur lui a souri pour la première fois. Ce n'est pas cette pureté sereine, ce ciel bleu, ces montagnes roses ni ces fleurs parfumées. Là le ciel est en flammes, il est pourpre, comme illuminé par un immense incendie. Là, pas de montagnes. Un océan de verdure sombre, dure, hérissée de piquants. Aux limites de cet océan, des ténèbres épaisses suspendues comme un nuage sur une forêt de roseaux souples et élancés. Plus de bocages. Seuls des groupes solitaires de palmiers hauts et sveltes avec leurs couronnes de feuilles énormes qui se balancent dans l'air comme les ailes d'un moulin à vent. Plus de cours d'eau argentins, au loin on entend seulement le bruit d'une cascade, et dans les roseaux les tigres gémissent et les rhinocéros rugissent. Où a-t-il vu cette contrée? Pourquoi lui semble-t-elle si familière? Pourquoi une tristesse étrange l'envahit quand il passe sur cette terre brûlante, sur ces feuilles hérissées de piquants? Plus de par-

fums agréables, seul un souffle humide de pourriture. Où se trouve-t-il? Où donc sa course folle après le bonheur l'a-t-elle amené?

D'un pas hésitant, sur ses jambes tremblantes, il avance un peu. Il prête l'oreille. Il entend un bruit dans l'herbe haute. C'est une gazelle effrayée par son apparition. Elle disparaît au loin par bonds rapides. Mais Guerman ne pense plus, il ne se rappelle pas où il se trouve. Une force étrange opprime ses pensées. Un feu le brûle, comme si quelqu'un avait enflammé toute sa peau, et en même temps une sueur froide perle à son front. Il reprend sa course rapide. Voici quelques palmiers qui l'attirent par l'ombre de leurs feuilles vertes et charnues. Elles se balancent dans l'air immobile, comme des éventails géants agités par une main invisible. Il se hâte vers l'ombre, l'idée du repos l'emplit d'une telle joie, l'appel de la verdure est si séduisant!

Le voilà sous un palmier, à l'ombre, près d'une source limpide qui murmure.

Mais soudain il entend un bruit léger, un éclair multicolore a jailli dans la sombre verdure. Guerman a senti seulement que l'éclair l'a culbuté par terre en un instant. Il s'affole d'épouvante et de douleur. Une seconde il ne sait pas ce qui lui arrive. Il tourne la tête et voit qu'un horrible serpent, — le même boa constricteur qui figurait sur son tableau et qu'il avait admiré plus d'une fois, — l'enlace de ses puissants anneaux de fer. Ah, mon Dieu, qu'a-t-il fait? Pourquoi est-il venu à l'ombre de cet arbre maudit! . . . Guerman sent la mort qui approche. Par des mouvements rapides le boa s'enroule autour de lui tout en le pressant contre le tronc du palmier. Le froid qui émane du reptile le pénètre jusqu'aux os, glace son courage et sa force; il ne peut ni crier, ni s'enfuir, ni se défendre. Ses jambes sont déjà immobilisées comme dans des étaux. Les anneaux du serpent arrivent à sa poitrine, à son cou. Il a du mal à respirer, le boa l'a enlacé entièrement, il voit sa

tête, il voit tout contre sa figure ses yeux qui brillent d'une lueur démoniaque, d'une joie mauvaise. Leurs regards se croisent et Guerman devient livide. Les yeux du serpent lui transpercent la poitrine tels des couteaux de glace! La gueule du boa s'ouvre très large, comme un gouffre de sang. Sous les écailles scintillantes, Guerman voit se contracter les muscles de fer du reptile, pour presser sa victime une dernière fois et lui briser les os. Il sent un poids effrayant, une douleur aiguë... Ses yeux lui sortent des orbites, un râle s'échappe de sa bouche ouverte, son corps se glace et s'engourdit.

— Horreur! La mort! Suis-je condamné à mourir comme ça? Bonheur, pourquoi m'as-tu amené ici?

Cette idée lui traverse l'esprit en cette minute atroce, en cet instant suprême. Des cercles rouges tournoient devant ses yeux injectés... Encore une seconde, encore une pression... Mais non! Guerman rassemble ses dernières forces... Non, il ne les rassemble pas consciemment, la conscience l'a quitté sous cette formidable pression. Tout son organisme s'arrache dans un ultime effort, s'arrache avec une telle vigueur, de façon si soudaine, que l'étreinte du boa faiblit, se desserre, le délivre, et que Guerman, réveillé instantanément, bondit sur ses jambes, tenant convulsivement dans ses mains... quoi?... qui?...

— Que la peste t'emporte!... Je t'ai loupé... profère au-dessus de lui une voix sourde et mauvaise.

Mais Guerman, dans son extrême excitation, ne peut revenir à lui de son sommeil, de son effroi, de sa douleur, et rassemblant toutes ses forces, il rejette, plein de répulsion, le corps froid qui se tord, s'agrippe à lui et qu'il tient en mains. Quelque chose s'écroule comme un poids énorme et fait entendre un gémissement. Ces deux bruits simultanés, également affreux le dégrisent. Il bondit instantanément de son lit, frotte une allumette contre le mur et allume la bougie. Quel tableau! Gotlieb étendu par terre, la tête en sang: il se l'est fracassée en tombant du lit d'où

l'a rejeté son père. Il se contorsionne et rugit de douleur, mais ses yeux reflètent toujours cette méchanceté bestiale, cette haine de crétin dont ils brûlaient ce matin lorsqu'il était venu trouver son père. Guerman se tenait près de lui, frappé de stupeur. Machinalement il jeta un coup d'œil dans le miroir et fut saisi d'épouvante. Son visage avait bleui sous l'intensité de l'effort, le blanc des yeux s'était injecté, le sang dégouttait de sa figure que Gotlieb avait égratignée de ses ongles.

— Que fais-tu, avorton? demanda Guerman après un long silence, pendant lequel Gotlieb resta étendu, les dents serrées. De temps à autre il tressaillait convulsivement.

— Que fais-tu? redemanda Guerman d'une voix sourde qui tremblait. Que me veux-tu?

— Sois maudit! râla l'idiot. Je veux de l'argent, donne!

— Tu veux de l'argent? A quel titre? Et pourquoi faire? Et comment l'as-tu gagné, cet argent? Peut-être que tu as souffert toute la vie, comme moi, pour l'avoir? Et maintenant, tu veux assassiner ton père, espèce d'avorton!

— Oui, oui, je vais t'en faire voir, je vais te faire mourir, tu vas voir ça, râlait Gotlieb en frappant le plancher de sa tête ensanglantée. Donne de l'argent, et alors je te ferai grâce, donne!

— Sale chien! cria Guerman et il s'approcha de lui. Et tu menaces encore! Vipère, ne vois-tu pas que je peux en une seconde t'écraser comme un crapaud! Que la malédiction de Jéhovah retombe sur ton bras, qui s'est levé contre ton père, qu'il se dessèche comme une vieille branche!

Gotlieb fit entendre un rugissement, voulut se relever, mais les forces lui manquèrent et il tomba aux pieds de Guerman. Il était très pâle, ses cheveux imbibés de sang s'étaient agglutinés, et il se mit à crier de douleur. Ce cri ébranla Guerman jusqu'au plus profond de son âme. Il se précipita vers son fils pour lui panser sa plaie, mais Gotlieb se débattit en lui criant qu'il ne le touchât pas.

— Laisse-moi, je préfère crever! Je ne veux pas de ton aide!

La bonne accourut, réveillée par le bruit, et resta pétrifiée.

— Qu'as-tu à regarder? lui jeta Guerman, viens m'aider plutôt à ficeler ce fou furieux, sinon il va perdre tout son sang.

Après bien des efforts, ils lui lièrent les pieds et les mains avec des mouchoirs, puis ils lavèrent sa plaie, la pansèrent et le mirent au lit, enrôlé, fourbu, à peine vivant. Gotlieb cria encore une minute, puis, affaibli à l'extrême, il s'endormit à poings fermés.

La bonne s'éloigna, tremblant de frayeur et d'étonnement, sans rien comprendre.

Guerman resta seul dans son cabinet.

Tout ce qui s'était passé après l'horrible instant de son réveil fut si bref, si rapide, si imprévu, si peu naturel, que Guerman resta longtemps sans bouger au milieu de son bureau à souffler péniblement, sans penser à rien. Il se donnait beaucoup de peine pour repasser dans sa mémoire et s'expliquer tout ce qui s'était passé au cours de ces quelques minutes, mais la clarté se faisait si lentement dans son esprit, qu'à le voir si longtemps debout, immobile au milieu de son cabinet, on aurait pu le prendre pour une statue de pierre, et non pour un être vivant.

Peu à peu, Guerman commença à comprendre. La vérité affreuse, toute nue, se dressa devant lui: "Mon fils, le premier, désire ma mort! Il me hait profondément, avec obstination, comme son pire ennemi! Pourquoi? Ai-je travaillé toute ma vie, peiné et sucé le sang des autres, pillé, pour craindre aujourd'hui de mourir de la main de mon propre fils? Et mon bonheur dont j'étais si fier, où est-il? L'ai-je connu? Peut-être en ces jours où, petit garçon, je voyageais dans la charrette du marchand de chiffons? Mon Dieu, mon Dieu! Pourquoi m'as-tu châtié en me donnant la fortune? Pourquoi? Pour quels péchés m'as-tu

empoisonné le sang par une insatiable soif d'argent? Qu'ai-je fait de mal? N'aurais-je pas pu faire un brave homme? Oui, je le sens, à présent, mais c'est toi qui m'as poussé dans cette voie damnée. Tu m'y as montré des tableaux du bonheur, tableaux menteurs! Tu m'as trompé! Tu es injuste! Je te maudis! Que la faute de cette nuit retombe sur toi, c'est toi qui es coupable des larmes que versent les milliers d'hommes malheureux à cause de moi! Oui, c'est toi le coupable! . . . Je ne suis qu'un homme faible. Sans ta volonté, je n'aurais rien pu faire! Tu as tout permis, c'est toi le coupable!"

Et Guerman, en proie à une douleur inhumaine, menaçait le ciel des poings, il se repentait de tout comme un enfant, il se repentait devant ce dernier grain d'humanité qui était resté en lui, qui n'avait pas encore été brûlé par la fièvre meurtrière de l'or. Mais plus il se repentait, plus il maudissait le ciel, et plus il se sentait accablé. Il ne put examiner d'un seul coup l'insondable gouffre de malheur, de déchéance et de sauvagerie où il se trouvait. Mais, se repentant, il avait mis à jour toutes les abominations accumulées depuis longtemps dans sa vie, et maintenant seulement il vit clairement la cause de tout ce qui le tourmentait. Les lois éternelles de fraternité, d'honnêteté et d'égalité entre les hommes, gravées au plus profond de son cœur, lui apparaissaient en lettres de feu. Toutes les plaies sociales, les chaînes et les fardeaux de la vie humaine qu'il avait si peu sentis jusqu'à présent et auxquels il ne pensait jamais, en appelaient à lui avec de durs reproches! "Toi aussi, tu as contribué à la multiplication de ces plaies, tu as ajouté ta part au fardeau qui écrase tes frères!" La lutte sociale dont certains parlent par désœuvrement, d'autres par intérêt, d'autres encore par haine de tout ce qui est humain, honnête et naturel, lui était apparue pour la première fois aujourd'hui, en ces instants de suprême agitation de la pensée, en ces instants d'angoisse et de souffrance morale. Il comprit alors nettement tout ce qui avait

passé devant lui en vision floue comme un rêve. Il comprit à présent pourquoi son cœur se serrait lors de ses plus gros succès en spéculation, pourquoi la déception et le chagrin entraient dans son âme chaque fois, après la paye, qu'il dressait le bilan de ce qu'il volait sur le misérable salaire des ouvriers, pour lequel ils venaient travailler. Aujourd'hui seulement il comprit quel épouvantable criminel il était, lui qui, de longues années, avait cherché à se faire la réputation d'un businessman énergique et froid, et qui se faisait gloire de cette réputation d'homme sans cœur, d'inhumanité, comme on se fait gloire de la vaillance! Mais lorsqu'il l'eut compris, il se sentit lamentable, faible et malheureux! Était-il devenu un monstre de par sa propre volonté? Non, il devait le devenir une fois engagé dans cette voie maudite, il devait arriver à ce terme. Il devait! Or, il n'avait été d'abord qu'un pauvre "écumeur", il voulait sortir de la misère, il voulait le bonheur, or le bonheur, dit-on, réside dans la richesse. C'est ce bonheur qu'il désirait, et qu'il convoite encore aujourd'hui, c'est après ce bonheur qu'il avait toujours couru, couru directement. Non, il ne pouvait plus s'arrêter, il ne pouvait plus revenir en arrière, car les autres le poussaient en avant, toute une foule de ses pareils! Est-ce de sa faute si, en fin de comptes, cette route l'a conduit dans un abîme? . . . Mais alors où est le coupable? Guerman ne trouvait point de réponse, ses idées se mêlaient. "A qui la faute si je souffre? Quelle est la main impitoyable qui me poussait de plus en plus loin, de plus en plus vite, qui m'a bandé les yeux pour que je ne voie rien, jusqu'à ce que je ne me retrouve au fond d'un gouffre sans issue?"

A qui la faute? Où est le coupable?

Guerman luttait avec ses pensées, faisant de gros efforts, mais il ne trouva pas de réponse. Son regard vide se mit à errer sans but, à travers le cabinet, sautant d'un objet à l'autre. Enfin, il s'arrêta et fixa un seul objet, le tableau qui pendait au mur, le tableau qui, ce matin même,

avait réveillé tant de souvenirs dans son âme et qui, la nuit, s'était animé de façon si terrifiante. Guerman se figea sur place. L'angoisse superstitieuse, qui, ce jour-là, avait ébranlé son âme, ressuscita, et son front se couvrit de sueur froide. Que de méchanceté dans le regard que le boa fixait sur lui ! C'est ce regard qui lui avait glacé le cœur pendant qu'il dormait. Les écailles multicolores du serpent scintillaient à la lumière. C'était le contact de ces écailles, de ce corps qu'il avait senti pendant son sommeil, c'était l'horrible étreinte qui l'avait broyé jusqu'aux os, qui lui avait coupé la respiration et fait sortir les yeux des orbites. Oui, oui, c'était ce même boa ! Son rêve se poursuivait. A la lumière clignotante de la bougie Guerman voyait le boa grandir, remuer, se redresser, relever la tête, enrrouler sa queue en d'énormes anneaux et s'approcher de lui.

Oui, mais quelle est cette idée qui soudain traverse l'esprit de Guerman ? Ce n'est pas un boa, c'est un collier infiniment long, un collier de monnaies d'or et d'argent soudées les unes aux autres, et animé par une force magique. Oui, c'est bien cela ! Cet éclat dont brillent les écailles du reptile et qui l'aveugle, n'est-ce pas l'éclat de l'or et de l'argent ? Et ces taches multicolores dont il est recouvert, des lettres de change, des contrats, des billets de banque ? ... C'est bien cela, ce n'est pas le boa qui l'étreint de ses anneaux puissants, mais sa propre fortune ! De quel air féroce le fixe ce monstre cabalistique ! Il est sûr d'avoir sa proie, il sait que personne n'échappe à ses anneaux métalliques, à l'éclat brûlant de ses yeux ! Il est certain que Guerman n'en réchappera pas, car il est déjà au fond du gouffre, car il est la victime du désespoir, et que c'est lui, le monstre, qui l'y a acheminé.

Guerman comprit tout en une minute de souffrance et d'angoisse infinies. Il hurla comme une bête blessée, et les vitres en sonnèrent. Il sentait que cette idée seule le réduisait en poussière, l'anéantissait, lui, toute sa vie, ses espoirs et ses plans. Il ressentait ce que doit éprouver

l'homme que l'on écartèle. Il ferma les yeux et se précipita, hors de lui, vers le mur, arracha le maudit tableau et le lança par terre de toute sa force. Le cadre doré se brisa avec fracas, mais Guerman ne revint pas à lui. Il sauta sur la toile, et comme un possédé il se mit à la piétiner, à cracher dessus, à en écorcher la peinture avec les ongles; et ensuite, retenant du pied un bout de la toile, il s'empara de l'autre et déchira la toile en deux, en froissa les morceaux qu'il jeta par la fenêtre. On eût dit qu'il avait une crise: il haletait, le sang lui battait aux tempes, et devant ses yeux tout tournait, se mêlait, s'évanouissait. Il s'habilla et se précipita dehors, comme s'il avait quelqu'un à ses trousses.

Il était minuit. Des nuages silencieux venaient de l'Orient et avaient déjà recouvert de leur voile épais la plus grande moitié du ciel. Certaines éclaircies laissaient entrevoir le ciel profond et sombre avec ses étoiles scintillantes. Un vent froid soufflait de la forêt de Goubitchi. Les hangars muets profilaient dans les ténèbres leurs contours disgracieux, telles des meules de foin énormes et pointues. En bas, sur la terre, tout se noyait dans une profonde obscurité, parmi les amoncellements noirs d'argile. Toute la rue se présentait aux yeux de Guerman comme un fleuve de boue qui se serait déchaîné et immédiatement figé. Sur le bord, au-dessus du fossé, il y avait un petit sentier pour les piétons. Guerman le suivait rapidement, il se hâtait, sans savoir pourquoi. Quelque chose le chassait de chez lui, il lui était dur de passer le reste de la nuit dans cette demeure maudite, et il allait à travers Borislav, comme s'il fuyait un ennemi ou courait à une affaire d'importance.

— La malédiction du Seigneur est sur moi! La malédiction du Seigneur est sur moi! marmottait-il.

Borislav endormi s'étendait tout autour comme un lac de fange, d'argile, de maisons sales, d'entrepôts, de fabriques, de misères et de souffrances. Il savait bien que toute cette masse hétérogène, immobile à cette heure, était en-

gourdie dans un profond sommeil. Or, le vent froid qui lui soufflait en plein visage l'énervait à ce point que tout paraissait se balancer, branler et s'écrouler devant lui. Borislav mort, dont il était le maître tout-puissant, le roi, il y a quelques heures, avait l'air maintenant de s'insurger contre lui. Les maisons lui barraient la route, des trous, tels des pièges, surgissaient à ses pieds, et de ces trous, de ces profondeurs monstrueuses, on entendait des clameurs déchirantes, des malédictions, des cris de désespoir, de souffrance et d'agonie. Quand il revenait un peu à lui, ces visions disparaissaient, laissant dans son cœur une angoisse froide, pénétrante comme une flèche.

— La malédiction du Seigneur est sur moi! La malédiction du Seigneur est sur moi! marmonnait-il. Le crâne et le squelette d'Ivan Pivtorak surgirent devant lui avec une netteté extraordinaire. Il lui sembla que le squelette se dressait là, au milieu de la route, le menaçant de son bras décharné. Soudain, sa pensée qui se débattait dans tout ce chaos, comme un oiseau pris au piège, s'arrêta à un objet. Elle le saisit comme une planche de salut.

Que lui était-il arrivé, à son commis? Au récit du vieux Matvéi il avait pâli, il était devenu si faible! Est-ce que vraiment cette faiblesse était venue toute seule, comme ça, par hasard? Ou peut-être, le commis avait-il eu un pressentiment? Pourquoi Matvéi lui avait-il demandé à quelle date Ivan avait quitté son travail? Pourquoi n'avait-il rien voulu dire de plus? . . . Ces pensées l'envahissaient, encore plus insistantes que pendant la paye. Il s'efforçait de fixer son esprit exclusivement sur cette affaire qui ne le touchait pas directement, pour oublier au moins un peu tout ce qui l'opprimait, lui brûlait le cerveau. Comme pris de fièvre, il songea à la mort d'Ivan Pivtorak, il analysa et soupesa toutes les circonstances. Ivan avait l'intention de gagner la somme indispensable à l'achat d'une petite maison et d'un lopin de terre à Toustanovitchi. C'est pourquoi il ne prenait pas sa paye de la semaine. Vivant

avec sa femme, il se nourrissait tant bien que mal sur son salaire à elle, et le sien, il le mettait de côté. Un jour, Ivan disparut, et lorsque sa femme était venue toucher l'argent que son mari avait gagné, il put voir dans son livre de comptes ce qu'il y avait marqué de sa propre main: "Touché à telle date tout son argent." Mais Guerman se creusait en vain la tête pour se rappeler s'il lui avait remis cet argent en mains propres. Peut-être qu'Ivan l'avait touché par l'intermédiaire du commis, comme le faisaient souvent les ouvriers? Cela prouvait quoi? Rien, jusqu'à ce qu'on ne prît en considération la pâleur et la faiblesse soudaine du commis au récit de Matvéi. Cela signifiait alors que... que le commis de Guerman ou bien avait tué Ivan, ou bien l'avait simplement poussé, ivre, dans le puits. Ou bien il savait et, peut-être, avait-il partagé l'argent avec l'assassin... Certainement, car on n'avait pas retrouvé trace d'argent sur le cadavre. Ah, oui, Matvéi a dit qu'à l'Intercession il avait vu Ivan trinquer avec quelqu'un. Qui était cet homme? Pourquoi Matvéi ne voulait-il pas le dire? Il y avait quelque chose de louche là-dessous!

Occupé par ces réflexions peu réjouissantes, Guerman s'en allait toujours plus loin. Il se retrouva à la limite de Borislav, où s'entassaient quelques petites maisons, vieilles, lamentables, recouvertes de chaume pourri. C'est là qu'habitaient les ouvriers. Dans l'une de ces mesures qui se dressait au bord de la route, il y avait encore de la lumière. Cette lumière au milieu de l'obscurité la plus complète attira son attention. Il s'approcha doucement de la maisonnette et jeta un coup d'œil à l'intérieur par la minuscule fenêtre. Il ne savait pas qui habitait là, et cela ne l'intéressait nullement. Quelque chose le poussait à regarder, pour voir comment vivaient les ouvriers chez eux, à la maison, en dehors du travail, pour savoir de quoi ils parlaient et à quoi ils s'occupaient. D'habitude, cela ne l'émouvait guère. Combien de fois il était entré dans des chaumières semblables, combien de fois il avait jeté un re-

gard froid, méprisant sur cette lamentable misère qui les emplissait du haut en bas! Mais aujourd'hui, chose bizarre, tout ce qu'il regardait, il le voyait sous un autre jour. Tout ce avec quoi il entrait en contact se transformait, se métamorphosait comme par enchantement. Les choses les plus ordinaires se présentaient à lui sous un autre aspect. Voilà ce qui avait attiré Guerman vers la petite fenêtre. Mais là, il devait subir un nouveau choc qui allait achever la révolution morale ébauchée dans son âme, révolution profonde, douloureuse, qui avait mûri en ce jour sous l'influence de toutes les impressions de son existence, et qui était comme la conséquence des forces bonnes et mauvaises élaborées en lui.

Dans la chaumière, tout dénotait une affreuse misère. La pièce exigüe aux murs nus, enfumés, sales et pelés, ressemblait plutôt à un cercueil qu'à une habitation humaine. La plus grande moitié de la chambrette était occupée par un poêle de terre avec un ressaut, auquel s'adossait un châlit fait de planches, garni de paille et recouvert d'un morceau de chiffon — c'était là un lit! Ni table, ni chaises. Au-dessus de ce grabat pendaient sur une perche quelques nippes de femme, et sur deux cordes tendues, un berceau en bois confectionné grossièrement. C'était là tout l'ameublement. Sur le châlit était assise une femme encore jeune, mais déjà horriblement minée par un travail incessant et les privations. Elle portait une chemise sale, faite de toile de ménage, et une jaquette plus sale encore; sur la tête un vieux bonnet, et par-dessus un fichu de couleur indéterminée sous lequel on voyait des cheveux longs. D'une main elle balançait légèrement le berceau, et de l'autre elle essuyait de temps à autre les larmes qui lui venaient involontairement aux yeux. Guerman connaissait parfaitement bien cette femme. C'était la veuve d'Ivan Pivtorak. Devant elle, tourné de biais par rapport à la fenêtre, était assis sur le ressaut du poêle le vieux Matvéi, son inséparable pipe entre les dents.

— Ah, Maryssia! Maryssia! disait Matvéi d'une voix douce et tremblante. Ce n'était pas la vie que j'avais rêvée pour toi et pour Ivan! Mais que faire! Est-ce le bon Dieu qui n'a pas voulu ou les méchants?

En guise de réponse, Maryssia se mit à pleurer en sanglotant comme un enfant.

— Allons, allons, lui dit Matvéi, ce n'est pas le moment de pleurer. Ça ne sert à rien, ça ne fait que nuire à la santé! C'est alors qu'il aurait fallu pleurer et crier, quand il a disparu, cela aurait peut-être donné quelque chose, mais maintenant! . . .

— Oh, mon Dieu, gémit la pauvre femme, est-ce que je savais, moi, malheureuse que je suis, où il avait disparu? Il m'avait dit qu'il irait à Drogobytch et de là à Toustanovitchi, pour acheter ce maudit lopin de terre, et ensuite il voulait encore aller je ne sais où. Et moi, je lui disais encore: "Peut-être qu'il vaudrait mieux acheter une petite maison plus près d'ici, n'importe quoi, pour aller au travail, ce serait à côté", et lui de me répondre: "Que Dieu me délivre de ce boulot, mes yeux auraient mieux fait de ne pas le connaître! J'aimerais mieux crever de faim parmi les braves gens, faucher le blé, battre et moudre le grain, travailler pour une croûte, plutôt que de retomber tous les jours dans ce piège!" Et voilà, il est parti et n'est plus revenu!

A ces mots Matvéi fit un mouvement.

— Et quand est-ce arrivé, tu ne te rappelles pas? demanda-t-il. Quand est-ce qu'il est parti, Ivan?

— Il s'est mis en route le jour de l'Intercession. Je ne sais pas, mais les autres racontent qu'on l'a vu encore chez Kirnitski.

— Et ensuite, il est revenu de la ville?

— On dit qu'il est revenu et qu'il a pris l'argent chez le patron.

— Et toi, tu l'as vu après?

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Et tu es sûre qu'il a pris l'argent?

— J'en suis sûre et certaine, je suis allée moi-même le demander chez le patron. J'ai attendu toute une semaine, Ivan ne revenait pas. Alors je suis allée chez le patron pour qu'il me donne au moins l'argent. "Pourquoi, qu'il me dit, viens-tu chercher l'argent, puisque ton mari est venu le toucher hier?" Il m'a crié dessus, et c'est tout.

Matvéi l'écoutait avec la plus grande attention. On eût dit qu'il faisait de gros efforts pour relier certains souvenirs. Longtemps ils gardèrent le silence.

— Fichu! dit enfin Matvéi en poussant un gros soupir. Pas la peine d'y revenir! Si c'est un méchant qui lui a rendu ce service, que le bon Dieu le venge! Bonne nuit, mon petit! Ne pleure pas, ne te fais pas de tourments, un jour viendra où le Seigneur te récompensera!

— Penses-tu! répondit la jeune femme en pleurant. Je le connaîtrai, le bonheur, mais pas sur cette terre, dans l'autre monde! Au revoir, que le bon Dieu vous le rende au centuple pour être venu consoler une pauvre malheureuse.

Matvéi sortit de la chaumière sans plus rien ajouter. Guerman se cacha derrière un angle et vit le vieil ouvrier s'en aller en écartant les bras et en grommelant dans sa moustache, comme s'il se consultait. Le vieillard disparut bientôt dans les ténèbres, et Guerman, tremblant de froid et sous l'affluence de nouvelles suppositions, revint vers la fenêtre. Son cœur de pierre fondait à la vue de cette malheureuse, ce qu'elle avait dit lui faisait venir les larmes aux yeux, des larmes brûlantes et lourdes comme il n'en avait pas versé depuis longtemps. Il comprit qu'à partir de ce jour se terminait sa vie ancienne, et que demain une vie nouvelle commencerait pour lui. Demain il serait un autre homme, il le savait. La révolution dans son âme s'opérait profonde et rapide. Quel serait désormais le sens de sa vie nouvelle, quelle direction devait-elle prendre? Guerman n'en savait rien, et ne pouvait s'y arrêter. D'ailleurs, quelle importance? Quand la vieille maison

se serait écroulée et consumée dans le feu, il ne serait pas difficile de construire une maison nouvelle. Quelle maison? Qui servirait à quoi? Faite de quels matériaux? Le temps, la nécessité, sa conscience le montreraient.

Après le départ de Matvéï, la veuve referma la porte et resta longtemps debout au milieu de la chaumière, comme pétrifiée. Les larmes ne coulaient plus de ses yeux rouges et gonflés, on n'entendait plus de gémissements, de cris et de pleurs. Elle se tenait, immobile, muette, et contemplait sa petite fille endormie. Seul son visage reflétait la souffrance qui opprimait son cœur. Puis, son désespoir et sa douleur profonde crevèrent comme un fleuve impétueux.

— Mon enfant, ma toute petite! pleurait-elle en se penchant sur le berceau. Ton père n'est plus. Il ne reviendra plus jamais. Et toi, ma pauvre mignonne, tu l'appelles si bien: "Pa-pa"! Il ne t'entendra plus, ton papa, mon petit ange chéri! Compter sur qui, à présent? Qui nous aidera dans le besoin quand nous serons malades? Qui veillera sur nous? Oh, mon Dieu, pourquoi l'as-tu rappelé à toi et m'as-tu laissée toute seule à souffrir! . . .

Un sanglot coupa cette plainte. L'enfant se réveilla et, levant la tête, il tendit ses menottes vers sa mère.

— Pa-pa! balbutia l'enfant. Pa-pa! . . .

Les sanglots de la veuve redoublèrent. La voix innocente et gentille de son bébé la blessait au cœur comme un couteau. Elle baisait ses petites mains en les couvrant de larmes amères.

Guerman se tenait sous la fenêtre, comme terrassé par la foudre. Ce tableau de misère, d'espérances brisées, de désespoir mêlés à une naïveté enfantine acheva ce que n'avaient pu faire les impressions diverses et fortes de la journée. Des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux. Sa main se crispa dans sa poche sur une poignée de monnaie. Il prit son élan et lança l'argent par la fenêtre. La vitre brisée sonna, les pièces tintèrent en se dispersant sur le plancher. Ces deux bruits stupéfièrent Guerman non

moins que la pauvre veuve. Dans ses oreilles à lui, ils résonnèrent tel un gémissement de reproche, de désespoir et de tristesse. Une force sauvage et obscure le poussa, il s'enfuit avec une telle précipitation que la terre en gronda sous ses pieds.

— Seigneur, qu'est-ce que c'est? s'écria la jeune femme prise de peur au bruit de la vitre cassée. Elle se retourna et vit, étonnée, les piécettes d'argent qui roulaient de tous les côtés sur le plancher. Qu'était-ce? d'où lui venait ce cadeau inattendu? Qui avait eu pitié de sa misère et lui envoyait ce secours d'une manière si étrange? . . . Longtemps elle ne put revenir à elle de stupéfaction. Mais les pleurs de l'enfant la dégrisèrent. Elle se précipita dans la rue. Il n'y avait personne, et seul le bruit des pas qui s'éloignaient sur la chaussée, indiquait la direction par où Guerman avait disparu.

Qu'arriva-t-il ensuite?

Ah, chers lecteurs, la vie de Guerman coula comme par le passé: il ne se transforma pas en bienfaiteur. L'élan généreux qu'il avait eu sous la fenêtre de la pauvre veuve fut passager; ce ne fut qu'élan, et Guerman redevint ce que la vie avait fait de lui, c'est-à-dire un spéculateur froid et sans cœur, indifférent aux gémissements de la misère et aux larmes des veuves.

Mochko resta son commis, bien que la veuve d'Ivan et Matvéi se fussent adressés au tribunal pour demander d'ouvrir une enquête, vu qu'on avait retrouvé le cadavre. Mais qui prouvera le crime de Mochko, si sa conscience se tait? Celui que le Destin a choisi pour l'anéantir, le sera. Aucun tribunal ne l'aidera, si lui-même ne se vient en aide.

Mais cela, c'est une vieille, une très vieille histoire.

Récits de Borislav



AU TRAVAIL

I. LE TREUIL

Enfin, qu'est-ce que c'est que ça? Depuis le temps que je travaille à Borislav, je n'ai pas encore été une seule fois sous terre! Tourne le treuil, trimbale l'argile et envoie de l'air dans le puits! Et qu'est-ce que je gagne? Huit chistkas par jour! Débrouille-toi avec ou crève, c'est au choix. Le patron, il s'en fiche.

Matvéï, lui, il travaille sous terre, dans une galerie. Il dit, c'est vrai, que ça entête là-dedans, et qu'on peut s'asphyxier, voilà le boulot que c'est... Voyez-moi ça, l'enfant gâté. Et combien il se fait par jour? Un gulden et demi. Enfin, je n'ai rien contre, je vous assure. Mais en quoi je suis pire que lui? Pourquoi je ne leur plais pas? Il me manque quelque chose? Je ne suis pas un poltron, et à l'occasion je peux risquer ma peau. Seulement ça entête, là-bas, voilà... Bah, peut-être que je tiendrai le coup. Et si je flanche, alors, que diable, je remonterai. Il faut tout éprouver. Comment faire autrement? Huit semaines que je travaille à Borislav, et pas une fois sous terre!

Tenez, regardez voir comment il tourne, ce maudit treuil. Il grince, le misérable, il va et vient sans cesse. Le temps de remonter une benne d'argile à la surface, à cent mètres de haut, les yeux te sortent de la tête! Mais ton affaire à toi, c'est de tourner. Ça coupe la respiration, ça t'engourdit les bras, comme si on les avait coupés avec un couteau; mais non, pas moyen de s'arrêter, faut continuer de tourner! Ah ouiche, ils vont bien voir si je vais le tourner! Si on pouvait déjà être à demain! Demain, c'est dimanche. Parole d'honneur, je vais aller me faire embaucher dans une galerie! Alors quoi, je vais rester là toute une éternité à ne rien gagner?

Et si Marina Fédorova verse des larmes quand elle le saura, bah! tant pis pour elle! Ça ne me regarde pas. Il faut de l'argent pour le ménage, à la maison, et ici faut bien vivre avec les copains. Alors comment s'en sortir avec huit chistkas?

Enfin, Dieu merci, samedi tire à sa fin. Ouf! Je ne sens plus mes bras. Quel poids! Le temps de sortir du puits cette benne de malheur, on peut crever! Bah! c'est peut-être la dernière fois que je la tire, c'te peste!

Et les patrons, eux, ils se la coulent douce. Que le diable leur torde le cou! Les salauds, ils se promènent entre les puits en grande toilette, les bras croisés sur leur bedaine,

et regardent comment des chrétiens souffrent et s'estropient en trimant pour eux!

Où est donc la justice? N'est-elle pas, par hasard, dans la poche de ces suppôts de Satan?

II. ON S'EST MIS D'ACCORD

— Salut, Matvéi!

Il ne se retourne même pas, ce Matvéi.

Regarde-moi ça s'il est fier, ce richard! Il se croit déjà un grand seigneur, parce qu'il arrive à se faire quinze chistkas par jour! Enfin, moi, si je n'arrive pas à en avoir quinze, j'en aurai au moins douze.

Tiens, tiens! Les patrons, ces crapules, ils ne sont pas bêtes. Ils tiennent à plumer les gens, et de façon à ce qu'ils ne remarquent rien encore. Mais moi, est-ce que je ne suis pas fait comme eux? Enfin, c'est fini maintenant, j'ai consenti pour douze chistkas, il faudra bien travailler pour douze. Ce qui est râlant, c'est qu'à ce vieux malin, on lui en donne quinze, et à moi seulement douze. Et pourquoi? Je suis plus faible que lui? Il travaille mieux que moi? Ah, mais non, par exemple!

J'arrive chez le patron. "Qu'y a-t-il, Grinia?" — "Rien", que je lui fais. "Pourquoi es-tu venu, alors?" — "Voilà, que je lui dis, j'aurais voulu travailler dans le puits". — "C'est bon, qu'il me dit, travaille dans le puits". — "Et combien me donnerez-vous?" que je lui demande. — "A toi comme aux autres, douze chistkas." — "Mais sapristi, que je lui répons, comment ça, douze chistkas? Il y en a chez vous qui travaillent pour quinze!" — "Qui ça? Où?" demande le patron. — "Eh bien, Matvéi, que je lui dis, mon pays, il en touche quinze." — "Matvéi? Lequel donc? Qu'est-ce que c'est que ce Matvéi?" fait le patron. — "Oui, Matvéi, que je lui dis, de notre village, là, dans le cinquième puits à partir de l'autre bout. Il m'a dit: moi, j'en

ai quinze.” — “Je ne le connais pas, ton Matvéi, dit le patron. Il ment, sans doute! Tout le monde touche douze chistkas, et non quinze. Il s’est vanté, ton Matvéi.”

Va lui parler après ça! Il s’est buté, et c’est fini, pas une chistka de plus. Quoi faire? “Eh bien, me dit le patron, ça ne te convient pas? N’y va pas alors! Je ne te force pas. Tourne le treuil pour huit chistkas!”

Tourne la manivelle pour huit chistkas ou bien pour douze descends dans le puits! Misère! Et le treuil, mon Dieu, ce que je n’ai pas envie de le tourner! Huit semaines durant je l’ai tourné, et il me semble que la tête me tourne jour et nuit, que tout tourne autour de moi. Mais ça n’avance à rien, tu n’as qu’à tourner, tourner encore, tourner toujours.

Eh bien, soit, que je me dis. D’une façon ou d’une autre il faut travailler. Alors j’ai accepté les douze chistkas. Que la peste t’étouffe! Tu peux bien t’étrangler avec tes trois chistkas.

Et lui, cet animal de patron, il m’a quand même eu! Tout le monde en a quinze. Il m’a menti, le salaud, il peut bien crever! Et moi je ne l’ai su que dans l’après-midi. Maintenant il est trop tard pour se chercher une autre place, tous les bureaux sont fermés. Oui, mais c’est la dernière fois que tu m’y prends.

III. APRES TOUS LES TRACAS

Que le diable l’emporte, ce menteur! Il croit avoir trouvé un imbécile! Ha! ha! ha!

“Ne descends pas dans le puits, Grinia, qu’il me dit, ça entête là-dedans, tu n’en ressortiras pas vivant!” — “Et comment tu t’y prends, toi, pour en sortir vivant?” que je lui demande. — “Moi, c’est une autre affaire! Je suis habitué”, me dit Matvéi. — “Et le temps que tu t’habitues, comment tu faisais?” — “Comme ça, qu’il me dit, inutile de me

le demander, tu verras toi-même! Attends voir, tu auras encore une peur bleue, tout seul, sous terre, à cette profondeur! Et tu vas en goûter, mon petit ami, que tu en verras le spectre de ta grand-mère!”

Ha! ha! ha! Quel roublard, ce Matvéi! Il parle comme s’il n’y avait pas plus fort que lui! Moi, — qu’il a l’air de dire, — je tiendrai le coup, et vous, non! Va donc, eh! Tu parles de miracles!

Et il m’interroge, encore, comme un petit gamin: “Est-ce que tu sais creuser une galerie? Boiser? Sais-tu faire ceci et cela?” Peste de lui! Comme si je n’avais pas vécu sur cette terre! Chez nous, j’ai bâti moi-même un hangar, j’ai plus d’une fois travaillé comme charpentier! Et lui, ce satané, il croit qu’à part lui personne ne comprend rien à rien.

Tiens, tiens! C’est vrai qu’ils ont une drôle de coutume, ces gars-là qui travaillent dans le pétrole! Voyez-moi ça comment ils m’ont admis parmi eux! Qui aurait pu croire qu’ils savent jouer la comédie, ces démons-là? . . . Ha, ha, ha!

Aussitôt qu’ils ont su que je travaillais sous terre, ils me sont tombés dessus comme une volée de corbeaux. “Puisque c’est ainsi, il faut t’initier, te recevoir dans le milieu des ouvriers! En route chez Kirnitski!”

On arrive. Il m’a fallu payer cinq quarts de tord-boyaux à toute la compagnie. Que faire? On a bu. “Eh bien, maintenant, qu’ils me disent, il faut te baptiser, mon vieux!” — “Me baptiser?” que je demande. — “Hé, comme tu vas vite. Beaucoup tu apprendras, vite tu vieilliras! Passez-moi un mouchoir ou un bout de chiffon!” On lui en donne un. — “Viens ici!” me dit Matvéi. Je m’approche et il me bande les yeux avec un chiffon. Fichtre, ce que j’ai chaud, je respire à peine, mais que faire? “Mets-toi à genoux!” Je me mets à genoux. “Qui es-tu?” me crie Matvéi. Quelqu’un me souffle: “Réponds: un ouvrier pétrolier!” Je répète après lui: “Un ouvrier pétrolier”. — “Tu mens, grosse andouille! me crient dix personnes à la fois.

Est-ce que tu ressembles à un ouvrier pétrolier? Maintenant, peut-être, et encore!” Et à ces mots, plouf, un de ces chena-pans me verse quelque chose de visqueux sur la tête. Mon Dieu! Qu’est-ce que c’est? Je me relève comme échaudé. Et eux de rire. Furieux, j’arrache le mouchoir, et qu’est-ce que je vois? Du pétrole qui me coule dessus. Et ma chemise blanche, et mes mains et mes cheveux, tout est noir.

— Vous êtes tous cinglés ou quoi? que je leur crie, bouillonnant de colère. Et eux, ils rient de plus belle:

— Eh bien, à présent tu es un vrai de vrai! Baptisé comme il se doit. Oh là, monsieur Kirnitski, par ici, de la vodka, de la bière! Faut arroser la venue d’un nouveau camarade! Ha-ha-ha!

IV. UN DRÔLE DE REVE

Attends voir! Qu’est-ce que j’ai donc rêvé de si bête, cette nuit? C’était pourtant quelque chose d’épouvantable. Zut, ça me turlupine, et pourtant je n’arrive pas à me rappeler. J’aurais, sans doute, regardé la fenêtre en me levant ce matin*. Ah, mais si . . . je m’en souviens, parole d’honneur, je m’en souviens!

C’était comme si je me penchais sur le puits et je regardais en bas, dans le fond. Et le puits était si profond, si noir, c’était affreux.

On m’attache déjà à un câble, on me met une ceinture aux hanches, je m’installe dans la benne . . . “Vas-y!” crie quelqu’un (et qui sait d’où vient la voix!). On entend seulement le treuil qui fait gour-gour-gour! Je regarde, c’est moi qui descends dans les ténèbres, mais si lentement, je me balance à peine dans l’air.

Au-dessus et par devant, alentour et en dessus, tout

* Selon une croyance populaire, si en se réveillant on regarde la fenêtre, on oublie tout ce qu’on a vu en rêve. (*Note de I. Franko.*)

devient plus clair et plus vaste. Je respire librement. Ça n'entête pas du tout. Et voilà que je me retrouve dans une prairie toute verte. Autour de moi, des fleurs qui sentent bon et l'herbe qui est si haute; les papillons voltigent et les abeilles bourdonnent sur les fleurs, les grillons strident et les petits oiseaux se balancent sur les herbes. Je me sens bien, je suis à l'aise et joyeux. Un soleil chaud brille dans le ciel bleu. Je serais bien parti loin, très loin, à grands pas, mais je ne peux pas. Je me regarde, et je vois le câble tout sali de pétrole et de cire avec lequel on m'a attaché lorsqu'on m'a descendu dans le puits. J'essaie de m'en débarrasser, je fais de gros efforts, mais impossible.

Et là, venant de je ne sais où, une femme. Elle est fraîche et belle, mais toute triste.

— Eh bien, qu'elle me demande, ça te plaît par ici?

— Bah oui, que je lui réponde, c'est un bel endroit. Des prairies, une belle herbe verte et drue.

— Alors tu te sens bien? qu'elle me dit.

— Je me sentirais bien, si je pouvais remuer. Mais voyez, je me débats, je me donne du mal, et pas moyen de me défaire de ces maudites cordes.

— Mais sais-tu, qu'elle me demande, ce que sont les cordes que tu as sur toi?

— Bah, ce sont des cordes, des câbles! Pourquoi vous me demandez ça?

— Tu es bête, qu'elle me fait, c'est pourquoi tu ne sais pas! Tu es aveugle, et c'est pourquoi tu ne vois rien. Ce sont les mains rusées du patron qui t'ont entortillé, mon petit ami. Tiens, regarde, il n'y a plus personne ici, mais avant il y avait beaucoup de monde. Et sais-tu où ils sont maintenant?

— Non, je ne sais pas.

— Alors, viens avec moi, je vais te faire voir.

Je m'en vais avec elle. Et déjà je ne sens plus mes entraves. Je la suis. Tout à coup, qu'est-ce que je vois?

A mes pieds, un puits. Il est profond, obscur, effrayant, j'en ai la chair de poule. Et du puits monte une telle odeur de pétrole, — que ta volonté soit faite, Seigneur, — que c'est impossible d'y tenir.

— Ils sont là, dit la femme, mais, cette fois, d'une voix menaçante. J'ai eu encore plus peur.

— Et sais-tu qui les a jetés là-dedans?

— Non, je ne sais pas.

— Moi.

— Vous? Mais qui êtes-vous donc? que je lui demande.

— Alors tu ne me connais pas? Eh bien, sache-le, je suis l'Etrangleuse. Et sais-tu qui va tomber à présent dans ce piège.

— Non, que je fais, en tremblant comme une feuille, je ne sais pas.

— C'est toi! qu'elle me crie, et de me pousser dans le trou.

— Seigneur, que je fais, et en tombant je me réveille. Saleté, va! que la peste t'étouffe. Dieu sait ce qu'il veut dire, ce rêve!...

V. DANS LE FOND

Eh bien, vas-y, attache le câble, et plus vite que ça! Et solidement, hein, mon petit ami, sans quoi, si je dégringole, malheur à toi!

Et alors, qu'as-tu à rire, espèce d'andouille? Tu ferais mieux de regarder si la pompe est en bon état et si elle envoie de l'air convenablement. Et la lampe, où est-elle? Tu crois, peut-être, que j'ai des yeux de chat et que je verrai clair sans lumière à une telle profondeur? (Et, vrai, que c'est profond, Seigneur! Les cheveux se dressent sur le crâne quand on regarde en bas! Brrr! Et comme il fait noir! Et quelle odeur!... Sainte Vierge Marie, de grâce! Au début c'est difficile, puis après on s'habitue!)

Imbécile, va! Pourquoi lâches-tu le treuil? Tu ne vois donc pas que je ne suis pas prêt? Donne-moi le temps de m'installer dans la benne convenablement, te dépêche pas! Passe-moi le pic! La pioche est là, c'est bon! Le burin et la hache, faudra les tenir en main! Eh bien, vas-y! Et tourne lentement, hein? Lentement! Et sitôt que je sonnerai, sors-moi de là au plus vite! (Qui sait ce qui peut m'arriver? A peine quelque chose et je sonne! Que le diable l'emporte, ce câble! Nom d'un chien, qu'il est mince! Et moi, je ne suis pas des plus légers, qu'arrivera-t-il si ça casse en route? Enfin, Ivan est plus lourd que moi, et ça n'a pas cassé!) Eh bien, que Dieu te bénisse! Tourne!

Oh, là, ce que ça balance! Où est-ce je suis, qu'est-ce qui se passe? Je ne vois plus rien, le boisage tourne et pourquoi est-ce qu'il remonte si vite? . . . Et en haut, qu'y a-t-il? Peut-être que le câble est pris ou autre chose, pourquoi qu'on ne me descend pas? . . . Pourquoi qu'ici, dans le puits, le vent souffle, et en haut on ne le sent pas? . . . Mon Dieu, qu'il fait sombre, c'est affreux! Et le fond, où est-il? Il n'y en a pas! . . . Il n'y a que cette obscurité et cette odeur de pétrole! Quel air vicié! Qu'il est difficile de respirer! Pourquoi qu'ils n'envoient pas d'air? . . . Oh, si ça souffle d'en bas, quel vent! Ça tourbillonne et ça vole . . . Il a dit vrai, Matvéi, c'est épouvantable! . . . Où est-ce que je me trouve? Ça fait si longtemps que je file en bas, et toujours pas de fond! Et cette lampe? C'est de la lumière, ça? Où est le fond? Seigneur Dieu, ils ont menti, ce n'est pas vrai que le puits a cent mètres de profondeur. J'ai bien descendu un quart de mille . . . Ah, ce que mon cœur bat! Que va-t-il m'arriver? A présent, si je commence à étouffer, le temps qu'on me tire de là, je peux crever dix fois! . . . Sainte Vierge Marie, de grâce! Saint Nicolas, ne me laisse pas mourir! . . . Non, non! Je dégringole! Quelle vitesse! J'en ai le souffle coupé! . . . Le sang me monte à la tête. Et toujours pas de fond. Toujours ce boisage, des rondins et encore des rondins. Et si la cire

presse dessus, les arrache et m'ensevelit? C'est arrivé à plus d'un. Par exemple, Sen Iatsykhine, de notre village, a péri comme ça. Il a été mis en bouillie... Seigneur tout-puissant, ne laisse pas mourir un pauvre pêcheur!

Que m'arrive-t-il encore? Je dégringole toujours? Non, on dirait que je me suis arrêté... Faut voir à la lumière... Je suis au fond! Enfin! Le voilà ce fond!

Ah, quelle hauteur au-dessus de moi! J'en ai le frisson... Et ça, qu'est-ce que c'est? Il ferait nuit là-bas, par hasard? Qu'il est sombre le ciel... Tiens, tiens, ce sont des bougies ou des étoiles? C'était encore le matin quand je suis descendu. Pourquoi ces étoiles? Peut-être que j'ai la berlue?... Allez, allez, visions, loin de moi!...

VI. DANS LA GALERIE

Comme on est à l'étroit ici! Comme il fait sombre! On étouffe, c'est horrible!...

Ma petite lampe, comme écrasée par les ténèbres, clignote à peine. Et là, qu'est-ce que ce trou noir comme un four? On dirait l'entrée d'un terrier de renard... C'est ça, la galerie?... Mais comment se glisser là-dedans, et comment faire pour y travailler? Mon Dieu, il faudra donc devenir bossu avant de se faire asphyxier?

Eh non, elle s'élargit. Je commence à m'habituer à l'obscurité. Ma foi, c'est comme si des yeux de chat te poussaient. Ivan a sans doute pioché là, avant-hier. C'est là certainement qu'il faudra me mettre. Hum, et qui sait quand la cire se montrera?...

Quand on travaille, c'est pas si terrible. Il faut travailler dur, mais, ma parole, pour ce chien de patron ça ne vaut pas la peine de donner un coup de pic. Qu'il sache donc comment rogner le salaire d'un pauvre ouvrier! Seulement je vois qu'on se sent mieux quand on remue. Mais ce que c'est donc dur, ce qu'on étouffe, il n'y a pas

d'air!... Pourquoi est-ce qu'ils pompent si mal, ces navets?...

Qu'il est bête ce Matvéi, et quel vantard!... Si je sais boiser? Va donc, eh, cornichon! Je voudrais bien savoir quels sont les meilleurs, tes boisages à toi ou les miens? Trouve-moi une force qui vienne à bout de mes boisages!...

Et il voulait me faire peur! Il croyait que je flancherais! Et moi, je me sens ici comme chez moi... (Et pourtant ce que c'est dur!... Hum! Et des frissons qui me courent dans le dos. Bah! des bagatelles!)

Eh bien, mon pic! Ton bec est pointu, ta dent est de fer comme chez une vieille sorcière... (Pourquoi pompent-ils si mal, je manque de plus en plus d'air!...) Eh bien, mon vieux, montre ce que tu sais faire! Un, deux, trois! Boum!... Ça gronde? La première fois j'ai frappé comme dans un oreiller, cela a été un bruit sourd. A présent, ça résonne comme dans un tonneau vide. Allons, encore une fois. Ça gronde, ça gronde encore plus fort. Que se passe-t-il? (Ah, c'est dans mes oreilles que ça fait du bruit! Ce n'est rien. Ça m'a semblé. Mais pourquoi mon cœur bat dans ma poitrine comme un marteau, toc-toc-toc?... Le sang me monte à la tête...)

Non, ce n'est rien. Il faut piocher là encore un peu, et ensuite je boiserai plus loin. C'est drôle comme elle brille, la hache, à la lueur de la lampe. On dirait le mauvais sort qui rigole et qui montre sa dent de fer. Sacristi, va-t'en!...

Et cette poutre-là? Elle résonne, elle aussi? Ou bien elle gémit comme si elle mourait?... Elle est bizarre, cette galerie!... Exactement comme le puits où m'a poussé l'Etrangleuse aujourd'hui en rêve. L'Etrangleuse! Enfin, peut-être qu'en effet il y en a une qui étrangle les ouvriers? Ou peut-être que je suis en train de saper son royaume souterrain, et c'est pourquoi le mur gronde?

Seigneur! Que m'arrive-t-il? On dirait quelqu'un qui me serre le cou avec sa main froide! Je veux me retourner,

mais je ne peux pas! Je veux m'arracher de ses griffes, impossible! Je ne peux pas!...

— Qui est là?... Ah! c'est toi? Qu'est-ce que tu veux?... Que me veux-tu, l'Etrangleuse?

.
Dzin-dzin-dzin! Au secours! Sauvez-moi! Dzin-dzin-dzin!... Au secours!
.

VII. L'ETRANGLEUSE ET SON ROYAUME

Toute une semaine! Juste ciel, et moi je croyais qu'un jour à peine s'était écoulé! Et où n'ai-je pas été! Et j'en ai vu des choses! J'en aurais pour cent ans à vous raconter ça, mais je n'arriverai pas à tout raconter! Et quoi? Est-ce que j'ai rêvé ou bien j'ai été là pour de bon? Ça, je peux pas vous le dire! Et pourtant, je crois que c'est la vérité. Tout cela, je l'ai vu de mes yeux comme je vous vois. Et vous me dites qu'on m'a retiré de là inanimé, sans souffle?... Vous dites qu'on m'a frictionné et qu'après, toute une semaine, j'ai eu le délire? Etonnant, c'est tout ce que je peux dire! Matvéi, pourquoi ne t'asseois-tu pas, et toi, Marinka, viens ici, plus près de moi! Voilà, comme ça. Je vais vous raconter ce que j'ai vu.

Vous savez comment je suis descendu dans le puits. Bah, au début j'ai eu un peu peur, ça n'a pas été facile, mais tout ça, ce n'est rien. Je commence à piocher, puis je fais le boisage, et je me remets à piocher. Puis ça devient de plus en plus difficile, je sens quelque chose m'écraser la poitrine, et je ne sais pas moi-même ce qui m'arrive. Je fais de mon mieux, je travaille, mais toute sorte de diableries me viennent en tête, des fables que j'ai entendues dans mon enfance; et puis je me suis rappelé l'Etrangleuse, il y a une femme comme ça... J'avais justement rêvé d'elle cette nuit-là. Je venais à peine de me la rappeler que tout

à coup je sens quelqu'un me saisir à la gorge d'une main froide, aussi froide que la glace. J'en suis resté figé. Je veux me retourner, et je ne peux pas. Puis tout de même j'arrive à tourner la tête. Juste ciel, elle-même, l'Etrangleuse est devant moi! Exactement comme celle de mon rêve. Elle me dit sévèrement en hachant les mots:

— Que viens-tu faire ici?

J'ai eu une peur bleue. Et pas moyen de prononcer un seul mot.

— Ça ne te suffit pas, ce que je t'ai montré l'autre nuit? Tu te rappelles? Alors je t'ai pardonné, mais maintenant, c'est fini! Trop tard! Tu m'appartiens!

Je sens que ma main se crispe et cherche à saisir le cordon de la sonnette, il est là tout près, qui pend à côté de moi. Peine perdue, je suis comme entravé. Puis je veux crier: "Au secours!", mais ma voix s'étrangle. Un poids m'écrasait la poitrine, comme une grosse pierre ou autre chose.

— Non, mon petit, me dit l'Etrangleuse, n'essaie même pas. C'est inutile! Celui-là qui me tombe dans les mains, je ne le lâche plus. Viens avec moi.

Elle me soulève et m'emporte dans ses bras.

J'ai eu l'impression que je me sentais un peu mieux. Je pouvais déjà tourner la tête et regarder tout autour.

"En voilà un miracle! que je pense. Là où je viens de donner seulement deux ou trois coups de pic, il y a maintenant un trou énorme, on peut y faire passer une paire de bœufs."

L'Etrangleuse, elle, m'emmenait tout droit vers ce trou. Il faisait sombre là-dedans, et si froid... Nous volons très longtemps. Tout autour c'est le silence. Là je prends mon courage à deux mains et je lui demande:

— Où m'emmenez-vous?

Elle ne répond pas. De nouveau nous nous taisons. Ensuite elle me demande:

— Quel âge as-tu?

— Vingt-trois ans, que je lui répons.

— As-tu ton père et ta mère?

— Oui, que je lui dis.

— Ils sont riches?

— Non, que je fais. Est-ce que je serais descendu dans cet enfer, si ce n'était pas la nécessité et la misère? Vous savez, l'homme veut vivre si amère que soit sa vie!

— Tiens, tiens! qu'elle me dit. Tu as donc envie de vivre?

— Et qui n'en a pas envie? Bien sûr que je veux vivre.

— Et ça te fait de la peine de te séparer de la vie?

— Bien sûr, que je fais. J'ai grandi dans la misère, et la misère m'a amené par ici. Est-ce que j'ai eu le temps de vivre? J'ai pensé que voilà, j'amasserais un peu d'argent et que je me marierais, que le bon Dieu aurait pitié de moi et n'obligerait pas un homme à souffrir un tel besoin.

— C'est bon.

Et de nouveau elle s'est tue.

— Allons, qu'elle me dit un peu après, c'est fini. A présent tu es entre mes mains. Viens, je vais te montrer mon royaume.

Et elle m'a emporté à travers les airs, et si vite que j'en ai eu le vertige. Et voilà que devant moi s'ouvre une vaste prairie pleine de fleurs. La même que j'ai vue en rêve. Puis des collines, pas très hautes, couvertes de champs. Il fait clair, il fait chaud, et le cœur s'en réjouit.

— C'est là votre royaume? que je demande.

— Non, qu'elle me répond, c'est le royaume de ma sœur aînée. Nous le visiterons après. Mon royaume à moi, le voici.

Et nous nous retrouvons près d'un puits obscur et profond, comme celui que j'ai vu en rêve. Un tourbillon de fumée noire en sortait. Mais le plus affreux, c'étaient les cris, les gémissements et les pleurs qu'on entendait de là-dedans, comme si on y torturait des milliers d'hommes.

— Qu'y a-t-il là? que je demande en tremblant.

— Descends, tu verras! qu'elle me fait. C'est mon royaume!

Et elle m'a emporté dans ces profondeurs noires et horribles.

VIII. LE DESTIN DES OUVRIERS PETROLIERS

Je vais vous dire que je suis tombé dans un de ces pièges comme je n'en ai jamais vu, ni dans la vie ni en rêve. D'abord, il faisait noir comme dans un four. Je n'entendais que des cris, des piailllements, des grincements, que j'en avais la chair de poule. Ensuite je me suis mis à regarder... Qu'est-ce que je vois? On aurait dit une galerie sombre, étroite et longue, ou quelque chose d'approchant. Il y avait plein de monde, tous des ouvriers. Et tous, le visage noir, et si maigres, que c'en était affreux. L'un avec une pioche, l'autre avec un pic. Et tous ils se remuaient, ils rampaient à quatre pattes comme s'ils cherchaient quelque chose.

— Que cherchent-ils? que je demande à l'Etrangleuse, qui se tenait à côté.

— Regarde et tu verras, dit-elle.

Tout à coup j'entends un cri pas loin de là. Qui est-ce qui hurle comme ça? Je regarde plus attentivement... C'est un ouvrier. Grand Dieu! Que lui est-il arrivé! Son bras droit et sa jambe droite sont en bouillie. Des caillots de sang, les os brisés qui sortent. Il hurle tout en clopinant: "Rends-moi la santé, sacré patron! Prends-le pour toi, ce maudit salaire! Prends-le, mon argent; il est plein de sang, prends-le! Mais la santé, rends-la-moi! J'ai des gosses! Sans bras je ne pourrai plus rien gagner! Ma maison est loin d'ici, et sans jambe je n'y arriverai jamais!

Ce hurlement m'a pétrifié.

— Qu'a-t-il? que je demande à l'Etrangleuse.

— Rien, dit-elle. Il a travaillé deux mois dans le puits, et juste avant la paye, le patron lui a fait tomber d'en haut, comme par hasard, une planche sur le dos. Et alors je l'ai eu.

Je n'ai pas écouté jusqu'au bout ce qu'elle me racontait, car j'ai entendu une autre voix tout à côté. C'était un enfant qui se traînait par terre. Je le voyais à peine. Il avance à quatre pattes, le pauvre, et de piailler tout le temps: "Ma-am! Ma-am! . . . du pain! . . . du pain! . . ."

J'en ai eu un frisson.

— Et ce pauvre petit? Qu'est-ce qu'il a?

L'Etrangleuse se retourne.

— Tu parles de l'enfant? Mais j'en ai des milliers, ici! Et toi, tu croyais . . .? Le froid et la faim, les maladies et le reste les mettent à ma disposition.

Seigneur! Maintenant je voyais mieux. Que de gens dans ce gouffre! Combien de gars, de filles, de femmes et de tout petits gosses, Sainte Vierge Marie! A voir n'importe lequel c'était une horreur! Ici un visage creusé par la maladie et la faim, là un corps enflé comme celui d'un noyé ("Il n'y en a pas mal qui se noient! me dit-elle. Vois-tu les puits? Ceux qui sont vides, on les laisse ouverts et ils se remplissent d'eau. Et tomber dedans est-ce bien difficile?"), d'autres sont noirs, épouvantables, comme des fumerons après un incendie. ("Bah, dit l'Etrangleuse, le feu, lui aussi, m'a rendu plus d'un service, n'est-ce pas? Il lui suffit de s'introduire dans le puits, et là, il est chez lui!")

J'étais transi de peur et j'avais pitié de ces gens.

— Alors, que je lui dis, ils sont morts dans les puits?

— Dame!

— Et il y en a beaucoup là-dedans?

— Tu vois bien toi-même, pas mal. Et ce n'est pas encore tout, allons plus loin.

Nous nous envolons à travers la galerie. Elle s'élargissait devant nous, mais on étouffait de chaleur quand même. Tout à coup on s'arrête. De nouveau je regarde

autour de moi. Et ça, qu'est-ce que c'est? Partout, aussi loin qu'on puisse voir, des hommes traînent par terre, et surtout des jeunes gars, tous bien bâtis, tels de beaux arbres. Ils sont là pêle-mêle, à côté d'eux leurs pics et leurs pioches. Ils ont la figure bleue, les poings serrés, les yeux larges ouverts. Je demande:

— Qu'est-ce qui leur est arrivé?

— A ceux-là? Ils se sont asphyxiés dans les puits. Il y en a un peu trop, pas vrai? Qu'en penses-tu?...

Et elle rit, mais d'un rire si effrayant que je me mets à trembler.

— Hein? Je vois que tu ne te plais pas beaucoup dans mon royaume? Sais-tu qu'il y avait une place de préparée pour toi aussi parmi eux? Mais je suis indulgente à ton égard, mon petit ami. J'en ai emmené plus d'un à la première fois qu'ils sont descendus dans le puits. A toi, je te ferai grâce... Pour cette fois, je te laisserai partir. Mais si tu descends encore une fois, c'en est fait de toi!

De peur je me suis mis à claquer des dents.

— Et Matvéi, alors, que je fais, il descend tous les jours, lui, dans le puits, et il ne lui arrive rien.

— Pour lui aussi, il y a une place de prête. Il n'en a pas pour longtemps, ce cher mignon, il viendra lui aussi.

J'en suis resté cloué sur place, puis je l'ai suppliée, je te le jure, Matvéi, j'ai même pleuré, je l'ai tant priée... Non et non.

— Fiche-moi la paix, qu'elle me dit! Ce n'est pas moi qui commande ici. J'ai des supérieurs et je leur obéis. Mais pour que tu ne croies pas avoir déjà tout vu dans mon royaume, je vais te montrer encore quelque chose.

— Alors, ce n'est pas encore tout? que je lui crie, désespéré.

Je regarde tout autour... Mon Dieu! Loin, très loin, qu'elle se déroule, cette maudite galerie. Elle est pleine d'estropiés et de monstres mutilés par la faim, le froid,

le feu et la duperie, d'ouvriers morts de toutes les manières. Et ce n'est pas encore tout! Alors j'ai vu trouble. J'en ai simplement perdu la tête.

IX. LA VIE DES OUVRIERS DU PETROLE

Eh bien, regarde et souviens-toi! dit l'Etrangleuse à voix très haute, juste à mon oreille.

Je suis revenu à moi. Tout autour il faisait sombre, il faisait froid. Je regarde, et je me vois déjà en haut, à Borislav. Oui, c'est Borislav!

— Alors, qu'elle me demande, tu vois? Tu reconnais l'endroit?

— Oui, je reconnais. Nous ne sommes déjà plus dans le puits, nous sommes en haut.

— Tu vois! Là aussi mon pouvoir est grand. Viens, je vais te faire voir!

Nous entrons dans une maison, à moins que ce ne soit un vaste hangar. Le froid soufflait par toutes les fentes. Sous les pieds, une terre humide. Par terre, les uns à côté des autres, une foule de gens. Parmi eux j'en avais vu beaucoup auparavant: qui tournait le treuil, qui pompait de l'air, qui triait la cire, qui travaillait à l'entrepôt ou ailleurs. Les vrais ouvriers du pétrole, ceux qui travaillent sous terre, n'en font aucun cas, ils les regardent de haut et les appellent des va-nu-pieds. Il y avait là pas mal de filles et de gars, pas mal de vieilles et de vieux, un tas de gens, quoi. Ils dormaient tous ensemble. Parfois quelqu'un criait en rêve ou toussait pendant un bon bout de temps.

Nous les avons regardés assez longtemps. Puis l'Etrangleuse me dit la première:

— Tu vois, combien il y en a? Ils sont tous à moi!

— Seigneur! que je fais. Ils vont tous mourir là!

— Oui, tôt ou tard. Tu crois peut-être qu'ils travail-

lent pour rien, qu'ils ne gagnent rien? Vois-tu là-bas ce petit vieux qui gémit et qui se tord? On lui a écrasé les deux mains et il ne peut plus se relever. Il n'en a plus pour bien longtemps, pour jusqu'à demain, peut-être. Bah, il n'est pas le seul! Il y en a bien d'autres . . . Ils ne feront pas long feu, ici. Je les prendrai tous chez moi. Tu me demandes: est-ce vrai qu'ils travaillent pour rien? Voici ce que je vais te dire, moi: encore moins que pour rien! Ce qu'il faut voir, ce n'est pas tant la santé et les forces qu'ils dépensent à travailler (tu sais très bien ce que ça coûte, même de tourner le treuil), mais à combien leur revient le salaire qu'ils touchent.

— Comment ça? Pourquoi? que je cherche à savoir.

— Tu ne vois donc pas comment ils dorment par ici? La terre est humide, il fait froid, ça sent le renfermé. Tu crois qu'un homme en a pour longtemps ici à perdre sa santé?

Que lui répondre? Non seulement un homme, mais une bête n'en aurait pas eu pour longtemps dans ce trou.

— Ecoute voir comment ils respirent! dit-elle. Une bonne moitié d'entre eux sont malades de la poitrine, aucun médecin ne me les reprendra! Et comme tu le sais toi-même, ils doivent prélever sur leur salaire une bonne petite somme pour payer cet asile. Compte voir! Ceux qui déchargent la cire et ceux qui travaillent à l'entrepôt touchent soixante kreutzers par jour, et ceux qui tournent le treuil, quatre-vingts. N'est-ce pas?

— Oui.

— On paie au bout de la semaine. Les uns touchent alors trois guldens et soixante kreutzers, les autres quatre guldens quatre-vingts. N'est-ce pas?

— Bah oui.

— Tu vois bien! Et pour la nourriture combien paient-ils par semaine? Au moins trente kreutzers par jour, ce qui fait au bout de sept jours deux guldens et une chistka. Et l'asile, même aussi mauvais que celui-là (et de meilleur,

tu le sais très bien, il n'y en a pas), il coûte une chistka par nuit, ce qui fait soixante-dix kreutzers par semaine, n'est-ce pas?

— Oui.

— Alors, compte voir s'il en reste beaucoup.

— Mais, que je lui dis, je connais très bien ces calculs-là, moi. J'en ai plein le dos. A ceux de l'entrepôt il leur reste huit chistkas, et à ceux du treuil, deux guldens.

— Et alors, crois-tu que ce n'est pas travailler pour rien? Toute une semaine souffrir le martyre dans cet enfer pour huit chistkas?

Elle a dit ça d'une voix si triste que j'en suis resté court, je ne savais déjà plus que lui répondre.

— Attends voir, qu'elle me dit de nouveau, j'ai compté pour la nourriture trente kreutzers par jour. Mais c'est de la nourriture, ça? Tu sais toi-même que le pain coûte cher ici, plus cher qu'ailleurs. Les patrons voient qu'il y a beaucoup de monde, alors ils vous écorchent. Le pain seul revient à vingt kreutzers par jour. Et si le soir, après avoir trimé dur, il a envie de se payer un petit verre, s'il a envie une ou deux fois par semaine de manger quelque chose de chaud, pas d'argent. Et comme tu sais, à ne manger que du pain, — et par-dessus le marché, du pain comme on en vend ici, — on ne fait pas long feu. Alors, tu vois maintenant pour quoi les gens travaillent? Pour la pâture, et encore pour de la mauvaise! Et puis, pour ce misérable taudis! Un salaire, ça? Est-ce que c'est une vie?

— Oh! que je lui fais une minute après, ceux de l'entrepôt, ils vivent comme ça, mais si l'on tourne le treuil, on peut mettre quand même quelque chose de côté. Il leur reste, à ceux-là, deux guldens tout nets par semaine.

— Va pas si vite, mon petit ami! qu'elle me fait. Toi, par exemple, tu as travaillé huit semaines au treuil. Et alors, tu en as mis beaucoup de côté? Tu devrais avoir maintenant seize guldens. Où sont-ils?

A dire vrai, j'ai eu honte.

— Bah, j'ai déboursé à droite et à gauche, et ils ont filé comme ça. Je n'ai plus rien! Au début, le patron m'en donnait chaque jour un peu, suivant ce que j'avais besoin. Cinq chistkas par jour, huit quelquefois, et je les dépensais. Vous savez, on a besoin d'une chose puis d'une autre. Ensuite le patron s'est absenté. Pendant une semaine j'ai dû prendre à crédit chez Kirnitski. Après la paye, il a fallu payer mes dettes, tout mon argent y a passé, et je n'en ai pas eu assez, encore. Et pas moyen de faire des économies.

— Tu vois bien. Et tu crois que tu es le seul? Non, mon petit! Personne n'a pu mettre un kreutzer de côté. On en a vu, de ces ouvriers économes, mais ils ont tous disparu! Les patrons, eux, ils savent que si les ouvriers viennent à s'enrichir en travaillant pour eux, ils vont s'acheter de la terre, et il n'y aura plus personne qui travaillera pour les maîtres. Les patrons veulent que vous restiez dans la misère, alors la main-d'œuvre ne leur manquera pas, et leurs bénéfices augmenteront: plus il y aura d'ouvriers, et plus bas sera le salaire! Le monde vient en foule, alors eux, ils baissent les salaires. Je t'embauche pour tant, et pas davantage! Tu ne veux pas? C'est ton affaire. Du monde, il y en a beaucoup, et on en trouvera toujours qui voudront. Et tu vas de l'un à l'autre, et partout c'est la même chose. Alors voilà, il faut s'en retourner les mains vides et affamé, ou bien s'embaucher pour le prix qu'on donne. Vois-tu, le principal, c'est qu'ils se sont tous entendus entre eux. "Au premier chef, qu'ils disent, nous ferons de sorte que les ouvriers ne puissent amasser de l'argent, qu'ils ne puissent jamais sortir de la misère!" C'est pourquoi ils ont installé des cabarets en masse, qu'ils se sont mis à vous berner de toutes les manières, à vous payer par parties, à faire crédit pour vous faire payer ensuite plus que vous ne devez. Que voulez-vous encore! On voit moins de pain, à présent, et les prix ont monté. Pour l'asile ils vous font payer dix kreutzers

(autrefois il n'en coûtait que cinq), et de cette façon ils sont arrivés à leurs fins. A l'heure qu'il est, vous êtes tous entre leurs mains. Les villages deviennent de plus en plus pauvres, et là-bas les affermataires et autres sangsues ne dorment pas. Les ouvriers arrivent en foule à Borislav, et alors les patrons baissent les salaires. Et tout ça, ça va dans leurs poches, tu le vois bien toi-même!

— Grand Dieu! que je fais en entendant tout cela. Et chez nous, personne n'arrive à s'expliquer ce qui se passe. La misère augmente, et les gens disent que c'est le bon Dieu qui nous punit pour nos péchés. Ah! voilà pourquoi, alors!

— Oui, voilà pourquoi! Et vous, espèces d'imbéciles, vous pensez comme ça: je vais aller à Borislav gagner de l'argent, j'économiserai. Têtes de linottes! Vous croyez que les patrons vont vous aider! Ce n'est pas leur aide qui vous attend ici, c'est la mort! Et puis, remarque une chose. Toute la main-d'œuvre du village s'amène par ici. Donc, personne pour labourer comme il se doit, personne pour avoir l'œil sur les travaux. Donc, tu perdras ici ta santé pour des prunes, et pendant ce temps-là, tout ira à vau-l'eau chez toi, à la maison.

— Ça, c'est vrai! Juste ciel! Que les temps sont durs! que je lui fais. Et vraiment, rien à attendre de personne? Pas moyen de se dépêtrer de ces sacrés filets?

Elle n'a pas répondu, et pendant longtemps n'a plus rien dit.

X. TROIS MOYENS

— Si, il y a moyen, dit-elle enfin. Il y a trois moyens, mon vieux. Mais je ne peux te les révéler. Ce n'est pas en mon pouvoir. Réfléchis toi-même, pense, peut-être que tu trouveras. Je ne te dirai qu'une chose. Ne compte pas sur le bon Dieu. Tu vois, au début on s'embauchait à descendre dans le puits pour un gulden et demi. Aujourd'hui il

y en a beaucoup qui descendent au fond. Ils n'ont pas peur de mourir ou de s'estropier. Ils descendent. Alors les patrons leur ont baissé les salaires à eux aussi. Trois chistkas qu'ils ont rognées.

— Et pas à moi tout seul? que je demande.

— A toi le premier, et maintenant à tous. Ils se sont entendus entre eux. Chez l'un comme chez les autres! Sauve-toi de là, mon petit, sauve-toi vite! Rien de bon à tirer d'ici. Et dis-le aux autres.

— Mais où aller?

— Où tu voudras. Fais-toi valet de ferme, travaille. Pas grand-chose à gagner là-bas non plus, mais au moins tu travailleras pour un de tes pareils. Ce ne sera pas à un ennemi que tu donneras un coup de main. A présent il est temps que je m'en aille. Au revoir!

Elle a disparu et, comme vous voyez, je me suis retrouvé parmi vous...

— Eh bien, qu'en dites-vous? Des miracles, pas vrai? Mais faut croire que c'est vrai, si vous dites qu'on a baissé les salaires à tout le monde. Que faire, hein? Non, toi, Matvéi, ne rigole pas! Fièvre mise à part, quand même l'Etrangleuse, — ou je ne sais pas ce qu'elle était, — n'a pas menti. Je ne te retiens pas, agis comme bon te semble, mais moi, je ne descendrai plus dans le puits, pour rien au monde. Je vais plutôt travailler comme valet de ferme, mais je ne reste plus ici!

Une seule chose me trouble. De quels moyens parlait-elle? Trois moyens, qu'elle disait. Réfléchis, peut-être que tu trouveras! Mais comment faire pour réfléchir, quand on a Dieu sait quoi dans la tête, comme si on t'avait roué de coups! Creuse-toi la cervelle! Réfléchis tant que tu voudras, rien dans la tête! Le temps qu'elle me parlait, tout était si clair et si net, mais remuer des idées tout seul, j'peux pas! Ah! misère de misère! Les autres gosses allaient à l'école, et moi je gardais le troupeau du village pour ne pas enfler de faim!

— Eh bien, Marina, pourquoi que tu es si triste? Comme tu as maigri! Et moi, je ne l'ai pas remarqué au premier abord. Alors? On s'en va d'ici tous les deux? Au diable, le guignon! Vaut mieux souffrir toutes les privations que de s'abîmer là sa précieuse santé. Et vous, les copains, votre avis? Avez-vous réfléchi aux trois moyens? Creusez-vous la cervelle, ruminez, et bonne chance! Peut-être que le Très-Haut vous aidera à vous en sortir, à vous dépêtrer des chaînes du patron!



IVAN

I

Ivan, Ivanotchko, mon chéri!

— Qu'est-ce que tu me veux?

— Comme tu es froid et peu aimable aujourd'hui...

— Parle, qu'est-ce qu'il te faut?

La nuit était sombre. Le vent d'automne sifflait

dans les petites rues étroites de Borislav, dispersant l'argile mouillée extraite des puits au cours de la journée.

— Eh bien, je vais attendre encore longtemps? Dis-moi pourquoi tu m'as appelé ici, dans la rue, par un vent pareil.

— Je voulais parler un peu avec toi... comme avant, t'en souviens-tu, au village?

— Tu as vraiment bien choisi le temps et l'endroit! Dis au plus vite ce qu'il te faut! Tu vois bien que je suis glacé!

— Oui, oui, je vois bien! Sa voix tremblait, elle avait beaucoup plus froid que lui. Je vois aussi que tu ne m'aimes plus, Ivan... ou que tu ne m'aimes plus comme autrefois.

— En voilà des idées! Où as-tu pris ça!?

— Et Ganka, cette face ronde... Tu passes toutes tes soirées avec elle...

— Hé, va donc! Moi, avec elle?... C'est elle qui court après moi. Comment l'en empêcher, ce crampon?

— Et moi, pourquoi tu m'en empêches?

— Ah mais, tu ne fais que parler de toi. Qu'est-ce qu'il te faut? Il te manque quelque chose? Mais parle donc, tu sais très bien que je n'ai jamais refusé de t'aider dans le besoin.

La jeune fille soupira.

— Dans le besoin! Mon dieu, si tu savais de quoi j'ai besoin!... Bah! A quoi bon en parler... Une seule chose me manque, Ivanotchko.

— Et quoi donc?

— Toi.

— Je suis devant toi.

— A quoi ça sert, si ton cœur ne m'appartient plus? Si tu m'as oubliée, si tu ne m'aimes plus! Avec toi je n'aurais pas eu peur de la misère. Pour toi j'aurais supporté toutes les privations...

— Que tu es bête, l'interrompit Ivan, tu es bête et c'est tout. Tu te figures que je me consume à cause de cette Ganka, et moi je n'y pense même pas.

Ensuite, s'approchant tout près d'elle et l'attirant à lui, il ajouta à voix basse et plus doucement :

— N'aie pas peur, Frouzia ! Je ne t'oublierai pas ! Te souviens-tu, je te l'ai juré là-bas, sous le tilleul ! Dieu l'a entendu, et il m'est témoin. Encore un peu de patience, tous les deux . . . Est-ce que je ne sais pas combien tu souffres ? Pour moi non plus la vie n'est pas rose. Encore une semaine ou deux . . . Et à présent, calme-toi. Il est temps que tu rentres à la maison. Tu trembles toute, tu es gelée . . . Viens avec moi au cabaret. Viens, tu te réchaufferas. Tu as un bon bout de chemin à faire jusqu'à ton asile.

— Mais . . .

— Il n'y a pas de mais, allons-y !

Et il l'entraîna presque de force dans le cabaret bondé d'ouvriers et d'ouvrières où l'on étouffait. Là régnaient le bruit et les gros rires, la puanteur des chemises et des blouses maculées de pétrole, l'odeur de l'eau-de-vie. Personne ne faisait attention à eux. Ils s'assirent à une table, plus près du poêle, et Frouzia promena rapidement son regard dans la pièce, pour voir si elle ne verrait pas Ganka, sa pire ennemie, sa rivale dans le cœur d'Ivan. Ganka n'était pas là, et elle respira plus librement. Après un verre de kirsch, elle se réchauffa, se mit à parler joyeusement, se rappela la campagne et ses connaissances, et enfin, attirant vers elle la tête d'Ivan, elle lui murmura :

— Et chez moi, y a du nouveau !

— Quoi donc ?

— J'attends un visiteur.

— Un visiteur ? Qui ça ?

— Devine.

— Moi ? D'où est-ce que je peux savoir qui va venir te rendre visite ?

— Tu devrais le savoir.

— Je devrais le savoir? Zut alors, qui peut bien être ce visiteur?

— Eh! Comme tu es lent à deviner!

Elle le tira par l'oreille en souriant:

— Un enfant! Ton enfant à toi!

Elle cherchait à prononcer ces paroles d'un ton libre et joyeux, mais elle n'eut pas assez de courage et la voix lui manqua. Son cœur palpita dans sa poitrine. Frouzia savait que bien des choses, sa vie tout entière peut-être, dépendraient de la manière dont Ivan accueillerait la nouvelle. Et quand elle se sentit mère, elle craignit plus que tout au monde cette minute où il lui faudrait tout dire, à Ivan. Que répondrait-il? A présent, lorsqu'elle lui eut tout dit, elle était pâle et craintive, écrasée par la peur, comme si elle avait commis un gros péché, comme si elle attendait de lui une sévère condamnation.

Or, il avait l'air parfaitement indifférent. Il se détournait, fixa le plafond et se mit à siffloter. Puis, jetant un coup d'œil sur Frouzia, il lui demanda comme à contre-cœur:

— Encore un petit verre?

— Non, je n'en veux plus, répondit à peine la jeune fille.

Ivan se commanda un bock de bière et se tut. Elle ne bougeait pas, à demi morte. "Tout est fini! Tout est fini!" pensait-elle. Il ne m'aime plus! Il me plaquera là tout de suite dans cet enfer, dans cette saleté."

Le cabaret bourdonnait, en ébullition. Elle se sentit étouffer comme si quelque chose lui pressait la poitrine. Elle se leva.

— Tu t'en vas?

— Oui.

Il ne bougea pas, ne lui proposa pas de rester encore un peu et continua à fixer un point au plafond. Les yeux de Frouzia se remplirent de larmes, mais elle fit un effort sur elle-même et réprima un sanglot.

— Bonne nuit, lui dit-elle.

— Bonne nuit.

Dans la rue le vent l'enveloppa de son étreinte glacée, la tira par le bas de sa robe, lui jeta des petits morceaux d'argile dans la figure, mais elle ne remarquait rien.

Dans son cœur il faisait encore plus froid et plus sombre que dans les recoins perdus de Borislav.

II

Tout au bout de la ville, dans un terrain vague, se dressait un vaste entrepôt où l'on remisait de l'ozokérite, et qui appartenait à Lindenbaum. C'était une grande baraque en bois. Tout autour il y avait des puits, et contre ses murs s'amoncelait en tas l'argile grise tirée des puits et qui restait après l'extraction de l'ozokérite. Seuls d'étroits sentiers tracés par le va-et-vient des brouettes couraient de tous les côtés entre ces amoncellements vers la porte de l'entrepôt.

Par derrière, juste en face de la porte de l'entrepôt, habitait le gardien dans une bicoque partagée en deux. Cette bicoque se dissimulait presque entièrement derrière les hauts tas d'argile, et le soleil pénétrait rarement à l'intérieur par ses fenêtres étroites. Le gardien était veuf, il avait placé ses enfants chez des gens, un peu à droite et à gauche, pour qu'ils s'occupent de leur éducation, et, voulant se faire quelque gain supplémentaire, il louait une des chambrettes aux ouvrières, et lui-même se contentait de la seconde, car de toute façon il ne dormait presque pas la nuit, devant monter la garde: en ces temps-là, il n'y avait pas encore de police à Borislav.

La nuit était fort avancée. La chambre trop petite, sale, étouffante, aux murs de planches tout nus à peine blanchis à la chaux, était pleine d'ouvrières. Sur un mur, une image et un fragment de miroir. Dans un coin, un châlit fait de

trois planches et recouvert d'une paille et d'un morceau de chiffon. Sous la fenêtre percée assez haut, une petite table sur trois longs pieds. Voilà tout ce qu'on pouvait voir dans ce réduit. Ni poêle ni ustensiles de cuisine, ni couverture, ni oreiller, ni malle. Personne sur le châlit. Par contre, sur le plancher, serrés comme des harengs, des êtres humains respiraient avec bruit, péniblement. Mais dans les ténèbres ils ressemblaient à un amoncellement de guenilles sales, de fichus et de bottes. Ainsi dorment les ouvrières. Les vieilles, les jeunes filles et les jeunes femmes que la misère avait fait venir là des contrées lointaines, après s'être fatigué toute la journée la poitrine et les bras à manœuvrer le treuil, à vider les bennes ou à tirer la cire, dormaient maintenant pêle-mêle sur le plancher froid, le poing sous la joue, serrées les unes contre les autres, premièrement par manque de place et deuxièmement parce que ça tient plus chaud.

La misère avait flétri leurs visages, leurs mains s'étaient recouvertes d'argile et de cire, leurs vêtements en haillons tenaient à peine sur le corps. On voyait à côté des visages vieillissés, creusés par les soucis et les infirmités, des visages jeunes qui n'avaient pas encore perdu les traces de leur beauté, bien que leur teint se fût fané depuis longtemps par un labeur prématurément pénible, le besoin et le vice. Le silence règne dans la pièce. Mais parfois, une dormeuse pousse un cri, lève le bras ou bafouille un juron, ou bien enlace sa voisine tout en dormant (elle rêve, sans doute, qu'elle embrasse son amant). Mais c'est la vieille grand-mère qui a le sommeil le plus agité: elle fut autrefois la plus riche paysanne de son village, et aujourd'hui elle se distingue à peine d'une mendiante. Elle gagne bien peu en une journée, il y a moins de force dans ses vieux os que chez un enfant: assise dans le coin d'un hangar, elle ne peut faire que trier la terre glaise tirée des puits. On lui paie trois chistkas par jour, ce pour quoi elle doit rendre grâce à Dieu. Par contre, la nuit,

elle se ranime. On a l'impression que la vie passée dans des conditions meilleures ressuscite en son âme. D'une voix éraillée, elle fredonne des chansons de jeune fille oubliées depuis longtemps, tout en tirant sur ses haillons, comme si elle rajustait ses vêtements devant la glace; ensuite elle hoche la tête d'un air important, comme si elle s'entretenait avec ses anciennes voisines et se vantait de ses nouveaux colliers; ou bien elle fait entendre un bruit de lèvres, comme si elle goûtait de la vodka réchauffée avec du miel. Puis elle laisse échapper des malédictions, de gros sanglots, des gémissements, et de nouveau des fragments de chansons. Et ainsi toute la nuit. Elle réveille plus d'une fois sa voisine qui lâche un juron et envoie à la vieille un coup de poing dans les côtes pour qu'elle dorme en paix, mais cela ne sert à rien. Une fois réveillée, la vieille ne se souvient de rien, mais elle ne peut dormir tranquille.

Une chandelle minuscule, pétrie avec de la cire brute de couleur jaune, brûle sur la petite table sous la fenêtre. Sa flamme tremblote et cligne de façon inégale, jetant des taches de lumière changeantes sur les ouvrières endormies. Une jeune fille assise, penchée sur la table, est le seul être dans toute la maison que le sommeil ne peut vaincre. Ses yeux tristes, pleins de souffrance, suivent les mouvements rapides d'une aiguille. Elle coud une brassière toute petite, minuscule, elle la coud avec soin pendant la nuit, car dans la journée elle est occupée à d'autres travaux.

“Il m’a affirmé qu’il ne songeait même pas à Ganka, se dit-elle, ruminant ses sombres pensées. C’est peut-être vrai. Mais il ne m’a pas dit s’il m’aimait ou non. Et d’ailleurs, à quoi bon parler? Est-ce que je ne le vois pas moi-même? Non, il ne m’aime plus, il ne pense pas à moi! Il a oublié son serment, bien qu’en paroles il s’en soit souvenu. Les mots, qu’est-ce que c’est? Du vent et rien de plus. Le bon Dieu, lui, il ne descendra pas du ciel pour lui donner

du bâton. C'est ce que pense Ivan, et sous cape il se rit sans doute de moi. Il se rit de cette sotte qui a quitté son père, sa mère, la maison où elle est née, qui lui a sacrifié sa bonne renommée pour le suivre. Je lui ai tout, tout donné, j'ai tout laissé pour lui! Et maintenant qu'il n'a plus rien à me prendre, il n'a plus besoin de moi, je le dégoûte!"

De nouveau, des larmes lui montèrent aux yeux, mais à présent elle ne les retenait plus, ne les avalait plus, et elles coulèrent en grosses gouttes sur son ouvrage.

— Mon Dieu, mon Dieu! Pour quels péchés me punis-tu aussi durement? gémit son cœur accablé.

L'aiguille s'arrêta. Sans savoir elle-même pourquoi, Frouzia fixait la flamme de la bougie. La fumée bleue montait au-dessus de la flamme et se figeait en un brouillard épais sous le plafond. Elle avait mal à la tête. Dehors le vent sifflait, il pénétrait dans la chambre par les fentes du mur et enveloppait la jeune fille de bouffées d'air froid.

Elle pleura tout son soul, ce qui lui fit du bien.

— Si... il m'aime, je serais morte s'il ne m'aimait plus. Qu'est-ce que je lui ai fait pour qu'il puisse m'oublier? Et d'ailleurs que deviendrais-je sans lui avec cet enfant qui doit bientôt venir au monde, cet hôte mal venu devant qui on ne peut fermer sa porte?

Frouzia ne voyait pas non plus ce qu'elle deviendrait avec Ivan quand le bébé serait là. Elle avait bien remarqué sa mine, comment il s'était détourné lorsqu'il avait appris qu'elle attendait un enfant. Il n'avait pas d'argent, il travaillait du matin au soir, et elle n'aurait qu'une seule issue: entrer à l'hôpital. Frouzia se l'était nettement représenté une heure auparavant, lorsque recroquevillée de froid et claquant des dents, elle revenait du cabaret à l'asile de nuit. Mais maintenant elle n'y pensait pas. Elle avait peur d'y penser, et à l'instar de celui qui se noie et qui s'accroche à un brin de paille, elle s'était accrochée à cette idée: s'il pouvait m'aimer! S'il était avec moi! Avec lui je n'aurais peur de rien, il m'aiderait en tout!

Elle se leurrait de cette idée, se l'imprimait dans l'esprit, et à présent elle était presque sûre que tout se réaliserait comme elle le voulait. Cela devait être ainsi! Est-ce que Dieu n'existe pas? Ce n'est pas pour rien qu'elle a quitté son père et sa mère pour suivre Ivan, ce n'est pas pour rien qu'elle a connu tant d'infortunes! Ce n'est pas pour rien qu'il lui a promis qu'il ne restait plus beaucoup à souffrir, et qu'après, tout irait bien, que tous les malheurs seraient oubliés. Que se proposait-il de faire? Elle ne pouvait deviner, mais elle sentait la joie envahir son cœur, elle devenait légère comme le brin d'herbe qui perce la neige au printemps.

Elle fixait la bougie prête à s'éteindre d'un instant à l'autre, qui ne donnait plus de lumière et qui emplissait la chambrette de fumée. Le cœur de Frouzia battait à se rompre. Il lui semblait que l'aiguille volait dans ses doigts, que le treuil tournait facilement et avec entrain. Plus trace de fatigue, plus de frissons. Elle entend de la musique, quelque chose brille au loin comme une route longue et ensoleillée parmi les blés verdoyants. Quelque chose la chatouille, comme le contact de mains douces, des mains qu'elle aime... Sa tête se pencha sur la table et elle s'endormit.

De loin, de Borislav, le vent apportait des cris sourds et des chansons. Et parmi toutes ces voix, la plus forte était celle d'Ivan qui modulait:

— Moi, mon petit cœur, je ne te quitterai pas. Je te coucherai dans un lit comme un petit enfant.

III

Le lendemain matin, Frouzia se réveilla plus tôt que les autres. Elle avait mal à la tête, mal au cœur, elle avait la fièvre, mais elle n'y pensait pas. Vite elle fit un brin de toilette et courut au cabaret où on lui servait le petit

déjeuner payé d'avance pour toute une semaine: un petit pot de lait chaud et un morceau de pain. Mais elle ne pouvait rien avaler. Elle se força à boire le lait, quant au pain elle le cacha dans sa poitrine et se sauva. Où? Elle ne savait pas très bien elle-même. Il était encore trop tôt pour aller au travail. Elle voulait voir Ivan, mais il était peu probable qu'elle le rencontrât dans la rue, et elle ne savait pas où il passait la nuit tous ces derniers temps. Elle allait au hasard, pataugeant dans la boue épaisse et gluante, se recroquevillant sous les bouffées de vent, cherchant à étouffer par la fatigue et la marche l'angoisse déchaînée dans son cœur.

Borislav se réveillait. Des gens sales et ensommeillés sortaient des trous sombres, des bicoques exiguës qui sentaient le renfermé et où l'on étouffait. Ils commençaient leur journée par des jurons et des querelles, se traînaient au cabaret sans s'être lavés, sans avoir fait le signe de la croix, et de là, ils s'en allaient au travail après avoir bu un verre de vodka, mangé un morceau de pain rassis, et fourré le reste dans leur chemise sur la poitrine avec un morceau de saucisson et une gousse d'ail. Dans les hangars retentissaient des sonneries, des commis criaient, des portes grinçaient. Sur la chaussée avançaient des chariots chargés de bois, de sacs de pomme de terre, de pain et autres victuailles. Et au-dessus de tout cela, un ciel gris et maussade se livrait à des pensées tristes, tandis qu'au loin, sur les versants du Dil, se détachait en vert un bois de grands épicéas.

Pataugeant dans la rue boueuse, Frouzia jetait des coups d'œil dans toutes les ruelles, dans tous les cabarets aux portes ouvertes, dans tous les hangars qu'elle connaissait, mais Ivan restait introuvable. Au coin de la rue, près de l'hôtel Kirnitski, centre de la vie ouvrière et des divertissements nocturnes, elle rencontra Ganka. C'était une jeune fille venue du même village que Frouzia et Ivan. Grande, le visage haut en couleur, les yeux à fleur de

tête et les lèvres épaisses, elle faisait l'effet d'un hercule en comparaison de Frouzia, maigre et pâle. Portant deux seaux pleins sur une palanche, elle marchait d'un pas ferme dans l'argile mouillée, les pieds nus et rouges. Ses nattes noires couronnaient sa tête, et ses yeux noirs et brillants riaient de santé et de force. Elle n'avait sans doute jamais été rongée par les soucis moraux. C'était une de ces natures grossières dont l'âme est invulnérable. Vivant dans la misère, travaillant dur, elles ne connaissent pas les chagrins engendrés par les désirs insatisfaits, par l'inquiétude des sens, par la contradiction entre le rêve et la réalité. On croirait qu'elles sont destinées au dur labeur comme le bœuf est destiné au joug. La douleur ne commence pour elles que dès l'instant où elles perdent leur belle santé.

Frouzia n'avait jamais aimé Ganka, et aujourd'hui, voyant qu'auprès d'elle Ivan devenait plus gai, plaisantait, et qu'il dansait avec elle, elle la haït de tout son cœur. Ce qu'il lui avait dit hier sur Ganka l'avait bouleversée.

— Eh! toi, Ganka, écoute voir! lui dit-elle sans la saluer en s'approchant.

— Qu'est-ce que tu me veux?

— Tu travailles chez Kirnitski?

— Mais oui, ça fait quatre jours.

— Et mon Ivan, tu ne l'as pas vu là-bas?

— Ton Ivan? Et lequel? fit Ganka d'un air moqueur.

— Tu sais très bien lequel! répondit Frouzia en comprimant sa colère.

— Il est aussi bien le tien que le mien. Il est même davantage le mien. Toi, il ne veut pas te voir, et avec moi il est toujours gai.

— Tu mens, laveuse de vaisselle! cria Frouzia. Tu mens, tu mens! Je te défends de courir après lui! Il m'a dit lui-même que tu lui courais après. Si je te vois encore une fois avec lui, je te crèverai les yeux.

— Espèce de monstre! Va voir là-bas, si j'y suis! Qu'est-ce que t'as à m'embêter!

— Je te défends, tu m'entends! criait Frouzia, qui suffoquait de colère. Je te défends de lui tourner la tête!

— Et si j'essayais pour voir? Qu'est-ce que tu peux me faire? J'ai été avec lui hier, je serai avec lui aujourd'hui, et quand je voudrai je serai avec lui. Et toi, tu peux bien crever de rage, ça m'est bien égal.

Hors d'elle, Frouzia se précipita sur Ganka les poings levés, mais l'autre bascula un seau et le vida sur elle.

Ce fut un éclat de rire parmi les ouvriers attroupés dans la rue et qui écoutaient les deux rivales se disputer à haute voix.

— Très bien, Ganka! Arrose-la! Qu'elle se rafraîchisse un peu! criaient-ils.

— Vas-y, Frouzia, attrape-la par les nattes! Oser te souffler ton galant? l'excitaient les autres.

Frouzia était ivre de honte et de fureur. Elle était toute mouillée et grelottait de froid, mais la colère prit le dessus. Elle se jeta sur Ganka, la saisit par les nattes et se mit à la tirailler de tous les côtés et à la bourrer de coups. Ganka tenait encore sur son épaule la palanche avec les seaux. Un instant elle eut l'air impuissant, ne sachant s'il fallait tenir la palanche ou se défendre. Mais bien vite elle se reprit, abaissa la palanche, et de sa main libre elle cogna Frouzia en pleine poitrine avec une telle vigueur que l'autre lâcha prise et tomba à la renverse.

Les ouvriers riaient.

— Un vrai soldat, cette fille! Bien fait pour l'autre!

— Ivan! crièrent des gars au jeune homme qui venait tout juste de sortir du cabaret. Amène-toi par ici! Viens voir le spectacle!

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Ivan.

— Viens ici, il y a là deux filles qui s'entretuent pour toi. Viens, au moins pour voir! En voilà un heureux garçon, deux filles se battent à cause de lui.

Ivan s'approcha et comprit tout de suite ce qui se passait.

— Ganka, dit-il, sévère, qu'est-ce que tu fais?

— Tiens, cria Ganka, ce monstre-là qui m'est tombé dessus. Elle s'est accrochée à moi en cours de route et m'insulte devant tout le monde.

Frouzia se releva, respirant à peine. La poitrine lui faisait mal et elle suffoquait.

— Ivan! dit-elle.

— Va-t'en au diable, grommela-t-il. Qu'est-ce que tu as à m'embêter, et encore à me couvrir de honte dans la rue? Va te changer, regarde-moi ça, tu es trempée.

— C'est moi qui lui ai fait prendre une douche, pour qu'elle la ferme, raillait Ganka. Qu'elle sache une autre fois à quoi s'en tenir.

Et accrochant les seaux avec sa palanche, elle s'enfuit. Ivan, irrité, cracha par terre, fit volte-face lui aussi et s'en alla au travail avec les autres ouvriers. Frouzia resta seule. Elle frissonnait, se sentait faible, abandonnée et malheureuse. A quoi bon vivre? A présent tout était clair, il n'y avait plus aucun doute, aucune espérance. Elle ne se rappelait plus quand et comment elle était rentrée au logis, avait ôté ses vêtements mouillés, s'était changée. Mais au lieu d'aller au travail, elle s'étendit sur le châlit où elle resta à gémir doucement. Il n'y avait personne dans la maison. Elle avait un mal de tête fou et sentait une immense fatigue dans tout le corps. La soif la torturait. Elle fit un gros effort, se glissa de son lit, apporta de l'eau, étancha sa soif et enroula une serviette mouillée autour de sa tête. Puis elle se recoucha et s'endormit.

IV

Le soir du même jour, Ivan entra chez Kirnitski pour boire une chope de bière. Ganka posa devant lui la bière commandée et s'éloigna sans dire un mot. Ivan ne lui accorda, lui non plus, aucune attention, et tout en buvant sa

bière à petits coups il resta là sans bouger. On n'aurait su dire s'il somnolait ou s'il était perdu dans ses pensées. Ganka passa plusieurs fois à côté de lui, en le regardant par en dessous, et l'on voyait qu'elle avait envie de le provoquer. Cependant elle n'en faisait rien. Mais lorsque Ivan commanda une seconde bière, elle lui dit méchamment, comme à contrecœur, en posant la chope sur la table.

— Eh bien, et la tienne, où qu'elle est?

— Qui ça?

— Mais ta promise?

— Ma promise? Mais je n'ai pas de promise.

— Dis voir encore des mensonges! Et Frouzia? Ce n'est même pas en promise qu'elle se pose, mais en épouse: "Je te défends de lui tourner la tête, à mon Ivan!"

Il se mit à rire, mais d'un rire contraint, d'un rire "jaune".

— Dis-lui, articula-t-elle vite et avec colère, qu'elle ne me touche pas. Ce n'est pas chez elle que je lave la vaisselle! Elle n'a pas à me commander. Et si elle me cherche encore noise, je n'y regarderai pas à deux fois, et je lui mettrai sa sale trogne en bouillie, je lui enfoncerai les dents, qu'elle se le tienne pour dit! T'as compris?

— Mais fiche-moi donc la paix! dit Ivan. Dis-le-lui toi-même. Ce sont vos démêlés à vous, et moi, laissez-moi tranquille.

Ganka s'en alla. Ivan but sa bière. Mais voilà que toute une bande d'ouvriers fit irruption dans le cabaret. Apercevant le jeune homme, ils se mirent à le plaisanter:

— Eh! Ivan! On dit que tu quittes Borislav?

— Moi? Jamais de la vie.

— Alors quoi, tu te maries avec Frouzia et tu passes dans la famille de ta femme?

— Mais quoi, vous avez donc tous perdu la boule?

— C'est sans doute toi qui l'a perdue, si tu as envie de troquer ta vie libre de Borislav contre un joug de bœuf.

— Ecoutez les gars! s'écria Ivan, fâché de ces propos,

et il frappa de sa chope contre la table. C'est un crétin, celui qui me dit ça!

— Ce n'est pas nous qui le disons. Ce sont les filles qui couchent avec ta Frouzia qui le racontent. Frouzia leur a dit que tout était convenu entre vous.

— Elle a des visions, la fille, pas possible? Que tout est convenu entre nous? C'est vrai qu'elle m'a poussé plus d'une fois à laisser tomber Borislav, et moi, pour qu'elle me fiche la paix, je lui ai dit un jour: "Bon, ça va, entendu, attendons encore deux semaines et puis on verra." C'est tout ce que je lui ai dit, rien de plus.

Les ouvriers riaient.

— Tu t'en es bien tiré en disant: "Attendons encore deux semaines et puis on verra!" Alors, c'est là que gît le lièvre! Et dans deux semaines, rien de changé?

— Mais bien sûr. Le bon Dieu ne descendra pas du ciel, il ne fera pas un miracle pour elle ou pour moi. Vous le savez bien vous-mêmes que je n'ai pas de terre, que je n'ai rien. Ce que je gagne, c'est tout ce que j'ai.

— Mais autrefois, Ivan, tu avais quelque bien, pourtant, insinua quelqu'un qui le connaissait mieux que les autres.

— Bah! Et alors? Il a passé de l'eau sous le pont, depuis! dit Ivan, avec un geste d'indifférence. Qu'est-ce que ça peut me faire que mon père ait été l'homme le plus riche du village? Qu'est-ce qu'il m'a laissé?

— Des mauvais souvenirs, et c'est tout! cria quelqu'un.

— Parfaitement! Rien que des mauvais souvenirs. Et les mauvais souvenirs, ça n'a jamais nourri son homme. Et Frouzia, qu'est-ce qu'elle a? Elle raconte qu'elle a quitté son père et qu'elle est venue ici à cause de moi; mais moi, je sais fort bien pourquoi elle l'a fait. Elle l'a quitté parce qu'il le fallait, parce qu'à la maison ils étaient à l'étroit. Son père a encore deux filles et il faut les marier, mais ils n'ont rien. Deux bandes de terre et une chaumière, c'est là toute leur richesse. Avec une bande de terre, quelqu'un

prendrait bien une des filles, s'il a lui-même un bout de terrain, et encore si la fille a de la santé et si elle est laborieuse. Mais s'il faut partager en trois, personne ne voudra. Et si par-dessus le marché la fille est patraque, si elle n'est bonne à rien, comme cette Frouzia! Est-ce que c'est une travailleuse? Si on a de quoi, si on l'habille et si on la couve comme un enfant, alors elle ressemblerait peut-être à un être humain. Mais si on est pauvre, si on vit de son travail et qu'on se marie avec une comme celle-là, il vaut alors bien mieux se mettre une pierre au cou et se jeter à l'eau.

— Ça, c'est vrai, disaient les ouvriers qui ne plaisantaient plus.

En cet instant, de derrière un grand poêle du coin de la salle, se montra une silhouette pâle et toute recroquevillée qui était là depuis quelques minutes déjà. C'était Frouzia. Elle s'était glissée dans le cabaret par la porte de service sans s'être fait remarquer de personne dans le vacarme et l'hilarité de l'ivresse. Elle frissonnait. La fièvre faisait étinceler ses yeux et avait crevassé ses lèvres pâles. D'un pas hésitant elle se fraya un passage à travers la foule des ouvriers et vint se planter au milieu de la pièce. Elle s'arrêta devant Ivan et le salua d'un grand geste en effleurant le plancher de la main. Tous se turent et la regardaient.

— Merci, Ivan, prononça-t-elle, d'avoir dit au moins une fois, ouvertement et en toute honnêteté, ce que tu penses. A présent, je sais ce qui m'attend. N'aie pas peur, je ne me mettrai plus en travers de ton chemin, je ne t'ennuierai pas, je ne te ferai aucun reproche. Vis comme tu veux et que Dieu te vienne en aide.

Et elle le salua de nouveau. Ivan se sentait comme sur des épines.

— Et tous tes serments, ta promesse de m'épouser, de racheter ton bien, de redevenir paysan, que Dieu veuille bien l'oublier! Je sais à cette heure que tu m'as menti,

mais jusqu'à ce jour j'avais confiance en toi. Mais ce n'est pas vrai, ce que tu as dit, que mon père m'a chassée à Borislav. Ça, c'est un mensonge, mon petit ami! Mon père ne savait même pas où j'avais disparu. Personne ne le savait. Moi seule le savais et aussi le bon Dieu qui m'a donné cette idée, sans doute pour me punir de mes gros péchés. Mais quand j'ai su que tu étais ici, malade, que tu étais seul dans un réduit froid et vide, qu'il n'y avait personne toute la journée pour te donner à boire, alors quelque chose m'a frappée au cœur et je me suis dit: "Quand même, nous nous sommes aimés. Quand même tu es mon promis devant Dieu, sinon devant les hommes." Et je suis venue. Le bon Dieu a, sans doute, eu besoin de mes souffrances, puisqu'il m'en a servi un boisseau plein. Et toi, aujourd'hui, tu l'as rempli jusqu'aux bords et l'a fait déborder. Merci encore une fois. Adieu!

Et pour la troisième fois, elle s'inclina devant lui et sortit.

Durant toute une minute, les ouvriers gardèrent le silence après cet incident inattendu. Puis, rapidement, ils se reprirent. Une grêle de plaisanteries grossières et cyniques se mit à pleuvoir:

— Voyez-moi ça, la guêpe, comme elle pique!

— Ce n'est pas une fille, c'est le choléra.

— Au travail guère ne t'aidera, mais de sa langue et de ses larmes le cœur te rongera.

— Se marier avec une fille comme ça, c'est avoir un hôpital à la maison.

Seul Ivan se taisait, la tête basse.

V

En sortant de chez Kirnitski, Frouzia s'engagea dans la rue sans savoir elle-même où elle allait et pourquoi. Il faisait froid et sombre. Une petite pluie fine lui tombait

en plein dans les yeux. La rue, sale et mouillée, ressemblait plutôt à un large fossé. Frouzia avançait sans reprendre haleine, sortant avec peine ses bottes de la boue gluante. Quelque chose la brûlait dans la poitrine, mais ses yeux étaient secs et sa tête vide de pensées. Seul un sentiment vague mais irrésistible la poussait en avant : s'en aller d'ici ! Fuir ! Se cacher ! Se cacher, mais où ? De qui ? Elle ne comprenait pas qu'elle désirait se cacher d'elle-même, fuir sa propre douleur.

Elle venait à peine de faire une centaine de pas, que Ganka surgit à côté d'elle. D'où tombait-elle ? Probablement qu'elle avait entendu le discours de Frouzia, et voyant cette dernière sortir du cabaret, Ganka s'était habillée sans se faire remarquer, et était partie à sa poursuite. Son apparition inattendue fit peur à Frouzia. A sa vue, elle poussa un cri et se signa.

Ganka rit doucement.

— Tu as eu peur ? dit-elle. Tu n'as rien à craindre, c'est moi, Ganka.

— Qu'est-ce que tu veux de moi ? lui dit Frouzia dans un souffle.

— Rien. Je passe dans la rue. Est-ce que par hasard je n'ai pas le droit de suivre le même chemin que toi ?

— Mais ce n'est pas de ce côté-là que tu habites ?

— Toi non plus. Pour aller chez toi, tu dois passer de l'autre côté.

— Ça m'est égal, répondit Frouzia.

— Eh bien, moi j'ai affaire par là, fit Ganka.

Elles marchèrent une minute en silence. On n'entendait rien alentour, sauf les cris et les chansons qui venaient des cabarets et le grondement plaintif de l'immense forêt noire sous le vent et la pluie d'automne.

— Alors, il s'est payé de ta tête, ton Ivan ? lui dit Ganka, méchante.

— Et toi, ça te fait rire !

— Moi? Ça m'est bien égal. Je le savais depuis longtemps.

— Qu'est-ce que tu savais?

— Ce que tu viens d'entendre. Qu'Ivan ne t'aime pas. Qu'il te trompe et ne pense pas à se marier avec toi.

— Il te l'a dit lui-même?

— Oui, lui-même, et qui donc aurait pu me le dire?

— Alors il t'aime?

— Moi? Est-ce que je sais? Ça m'est égal.

— Alors pourquoi cours-tu après lui? Pourquoi colles-tu à lui comme un chardon?

— Penses-tu, dit-elle en riant, je n'y ai même jamais songé. C'est lui qui tourne autour de moi, qui me conte un tas d'histoires, mais moi, je comprends très bien où il veut en venir.

— Vous vous entendez tous les deux comme des bêtes, dit Frouzia avec mépris.

— Tant mieux. Je sais que s'il tourne autour de moi, c'est qu'il y voit son avantage. Et lui, il sait que si je le poursuis, ce n'est pas parce que je l'aime beaucoup, mais parce que, moi aussi, je vois mon avantage à être avec lui.

— Fi! s'indigna Frouzia et elle cracha par terre.

— Tu peux cracher tant que tu voudras, mais moi je trouve que c'est mieux comme ça. Toi, avec ton grand amour, tu en es arrivée à courir comme une dératée on ne sait où, tandis que moi, je suis rassasiée, contente de tout et me porte à merveille. Et lui non plus, il n'est pas trop mal avec moi.

— Lui?

— Bien sûr. Tu le vois bien toi-même: avec moi il est gai, il parle, chante et dit des plaisanteries. Avec toi il s'ennuie et se fâche.

— Tu l'as donc ensorcelé. Tu lui as donné un philtre.

— Mais non, ma toute belle! Je ne l'ai pas ensorcelé, c'est toi qui es bête, tu n'as pas d'esprit! Voilà! Tu ne sais pas te conduire avec les garçons. Tu t'accroches à l'un

d'eux et tu crois qu'il n'y a de lumière que ce que tu vois par la fenêtre! Elle se mit à rire. Si tu savais comment vivent les autres! Comment elles font! Sécher à cause de lui et verser des larmes? Il ne m'a pas encore vue! Qu'il sèche, lui, à cause de moi!

— Et si je ne peux pas?

— Si tu ne peux pas, il faut t'en prendre à toi-même et non pas dire que je l'ai ensorcelé. A quoi bon l'ensorceler? Sans aucune sorcellerie de ma part il viendra cette nuit coucher avec moi.

Frouzia ne poussa même pas un cri, elle porta seulement les mains à son cœur, chancela et serait tombée si Ganka ne l'avait reçue dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu as? s'écria-t-elle au premier instant. Frouzia, Frouzia!

Mais Frouzia ne répondait pas. Sa tête retomba sur le bras de Ganka. Elle était comme morte.

— Il ne manquait plus que ça! marmotta Ganka, tenant dans ses bras, telle une botte de paille, la jeune fille qui avait perdu connaissance. S'est-elle évanouie ou est-elle morte?

Elle pencha la tête et prêta l'oreille.

— Elle ne respire pas, la pauvrete! Que faire? Crier? Peut-être quelqu'un viendra et m'aidera à la faire revenir à elle?

Et Ganka regarda tout autour. Il faisait sombre, on n'y voyait goutte. Elles avaient pris une rue latérale. Il n'y avait là ni maisons ni cabarets ni même de hangars, seulement de hauts tas d'argile des deux côtés. Après un examen plus minutieux, Ganka reconnut les lieux. C'était l'endroit où on avait foré les premiers puits. Mais après en avoir tiré tout le pétrole, on les avait abandonnés. Les travaux se faisaient maintenant ailleurs, et là n'étaient restés que des amoncellements d'argile et des puits vides, les uns recouverts de planches, les autres ouverts et remplis d'eau.

— Et qui, diable, m'entendra dans ce vent? murmurait Ganka, tenant encore Frouzia dans ses bras. Et d'ailleurs, est-ce que je ne suis pas folle de vouloir la faire revenir à elle? Je vais la plaquer là, au milieu de la route, qu'elle reprenne ses sens elle-même! Voyez-moi ça, cette dégourdie! "Laveuse de vaisselle!" qu'elle m'a dit. Et par les nattes qu'elle me tire! Va donc, eh, charogne! Je vais te montrer à qui tu as affaire.

Une rage folle s'empara de Ganka. Elle regarda encore une fois tout autour, prêta l'oreille, et ne voyant personne, tel un chien, elle quitta brusquement la route, grimpa sur un tas d'argile avec Frouzia qui gisait toujours inanimée dans ses bras. Puis elle jeta de nouveau un regard circulaire et descendit avec précaution dans la cavité en forme d'entonnoir dont le puits formait le centre. Tâtant le sol du pied, elle arriva au rebord du puits. Celui-ci avait été bouché à l'aide de deux planches, mais quelqu'un en avait cassé une. Ganka chercha à tâtons l'ouverture, tira avec force la seconde planche pourrie depuis longtemps et fixée au rebord par deux clous, et l'arracha. Ensuite, s'appuyant fortement sur ses jambes, elle se pencha sur l'ouverture et doucement elle descendit Frouzia évanouie, tête en bas, dans le gouffre sombre. Comme le puits était presque plein, Frouzia coula à pic, sans un clapotis, sans crier, comme une petite motte d'argile.

VI

— Où traînes-tu si longtemps, Ganka, grondait pani Kirnitska, lorsque une demi-heure plus tard, toute mouillée, crottée et pâle comme la mort, Ganka entra dans la cuisine.

— Où est-ce que je traîne? Je suis allée chercher de l'eau.

— Pas vrai, les seaux sont dans l'entrée.

Ganka ne chercha plus à mentir, sortit précipitamment dans la cuisine, empoigna les seaux et fila chercher de l'eau. La patronne grogna encore un peu, puis sa colère passa. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, à elle, où Ganka passait son temps? D'une façon ou d'une autre, pas moyen de défendre aux domestiques de flâner dans Borislav.

Il était déjà plus de minuit lorsque les ouvriers, ivres et hilares, sortirent de chez Kirnitski. Ils allaient de front au milieu de la rue, riant, parlant haut et braillant. Seul Ivan se sentait mal à l'aise. Ce soir-là il avait bu très peu, s'était montré taciturne, comme absorbé par ses préoccupations, mais, à dire vrai, il se sentait désorienté. Dans son cœur montait un trouble qui ressemblait au regret des jeunes années dépensées pour rien, du patrimoine gaspillé en menant une vie de paresse à Borislav. Les paroles de Frouzia pesaient sur son cœur comme un lourd reproche et lui enlevaient toute envie de manger, boire, dire des plaisanteries et chanter.

— Ivan est mal luné, aujourd'hui, disaient ses camarades en se moquant de lui, et bientôt ils le plantèrent là.

A présent, seul, comme engourdi, il allait derrière les autres. Soudain Ganka le saisit par le bras. Ivan tressaillit, d'autant plus que dans les ténèbres il ne distinguait rien.

— Aïe! Qui est-ce? s'écria-t-il.

— C'est moi, Ivan! murmura Ganka.

— Toi? Qu'est-ce que tu me veux?

— Tu es fâché après moi?

— Après toi? Et pourquoi?

— Je t'assure que ce n'est pas de ma faute, murmurait-elle rapidement, avec une hâte fiévreuse, sans lâcher son bras. Pourquoi que je l'aurais touchée? C'est elle qui a commencé la première, et ensuite elle s'est jetée sur moi. Dis-moi, qu'est-ce que je devais faire?

— Est-ce que je te dis quelque chose? répondit-il tristement.

— Ivanotchko, disait-elle très vite en suffoquant, comme tu es gentil! Alors tu n'es pas fâché? Pourquoi es-tu si triste? Au cabaret aussi tu étais tout chose. Mais réponds-moi.

Elle allait à côté de lui sans lâcher son bras, se pressant contre lui, comme si elle avait peur de la solitude et des ténèbres.

— Ah! A quoi bon parler! répondit le jeune homme et il voulut retirer son bras.

— Non, non! Attends voir! Où vas-tu? faisait Ganka.

— Je rentre me coucher.

— Viens chez moi. Tu y seras mieux.

— Je ne veux pas.

— Mais viens donc! N'aie pas peur, chez moi on peut.

— Je ne veux pas.

Une fois, Ivan avait passé la nuit chez Ganka. Elle couchait à part, dans un débarras qui servait à Kirnitski de magasin pour ses marchandises. Là, parmi les sacs et les ballots, se trouvait un large châlit. Ganka avait deux oreillers qui lui appartenaient en propre et une couverture chaude. Bien que le débarras ne fût pas chauffé, il y faisait meilleur que dans la baraque où couchait Ivan avec les autres ouvriers. Mais aujourd'hui, il ne savait pourquoi, il n'avait pas envie d'aller chez Ganka. Il voyait le visage maigre et pâle de Frouzia, ses yeux suppliants et chargés de reproches.

Mais Ganka ne le lâchait toujours pas. De son bras libre, elle l'enlaçait par la taille, cherchant à l'entraîner, le suppliant de venir avec elle.

— Ivanotchko, mon chéri! Fais-le pour moi aujourd'hui! Je ne sais pas ce qui se passe avec moi, mais j'ai peur, j'ai très peur de rester toute seule! Non, je ne te laisserai pas partir, je ne veux pas rester seule! Allons!

Elle frissonnait, comme prise de fièvre, à l'idée qu'elle pouvait rester toute seule.

— Zut! fit Ivan. Tu n'es pas un petit enfant! Tu as peur de coucher toute seule? En voilà des histoires!

— Oh! J'ai peur, j'ai très peur! Pour rien au monde je ne resterai seule cette nuit. Frappe-moi, coupe-moi en morceaux, je ne te lâcherai pas. Si tu ne veux pas venir chez moi, j'irai avec toi là où tu passe la nuit.

— Tu es folle? Il y a plein de gars là-dedans.

— Ça m'est égal! Je ne les crains pas, c'est de rester seule que j'ai peur... j'ai peur de l'obscurité... j'ai peur de l'autre...

— De qui?

— De l'autre... de la tienne... Comme elle s'inclinait devant toi! Tu as vu sa figure quand elle sortait du cabaret?

Le nom de Frouzia dans la bouche de Ganka blessa le jeune homme en plein cœur, comme si une main grossière avait touché à un endroit malade.

— Laisse-moi tranquille! Ne me la rappelle pas! disait-il, et se laissant persuader, il s'en alla avec elle dans son réduit. Ganka l'entraînait, elle ne le lâchait pas et parlait sans cesse tout en frissonnant.

— Mais qu'est-ce que tu as donc, la fille? dit enfin le jeune homme. Tu t'es mouillée, tu as pris froid? Tu as la fièvre, tu es tombée malade? Tu tressailles comme un poisson, tu as les mains froides comme de la glace, et la tête toute brûlante, et tu dis que tu te sens toute drôle?

— Ce n'est rien, Ivanotchko, ce n'est rien! Allons nous coucher, on dormira et tout passera.

Mais cela ne passa pas aussi vite que l'aurait voulu Ganka. Elle avait beau se presser contre Ivan, aussitôt qu'il s'endormait, elle se sentait reprise par la terreur et le réveillait.

— Ivanotchko, ne dors pas! Cause avec moi! murmurait-elle, fermant les yeux pour ne pas voir les ténèbres qui l'effrayaient.

— Tu n'es pas folle? jurait Ivan. Je suis fatigué, j'ai envie de dormir. De quoi parler avec toi?

— De n'importe quoi! Seulement ne dors pas! J'ai peur!

— Pourquoi tu as peur?

— Je ne sais pas pourquoi. J'ai peur... je ne sais pas pourquoi. Je ne peux pas m'endormir.

Elle fondit en larmes. Elle voulut tout raconter à Ivan, mais quelque chose la retint, et elle serra les dents, se mordit les lèvres jusqu'au sang, et ne dit rien. Vers le matin, lorsque le jour commença à poindre, elle s'endormit.

VII

Quelques jours s'écoulèrent. Ivan travaillait, venait boire et chanter au cabaret, passait la nuit chez Ganka sans penser à Frouzia. Ganka s'était tranquillisée, n'avait déjà plus peur des ténèbres, mais elle ne se décidait pas à dormir seule, et chaque soir elle s'arrangeait de manière à l'entraîner chez elle pour la nuit. Le jeune homme qui auparavant lui avait demandé plusieurs fois de venir la voir, y allait maintenant à contrecœur, éprouvait à son égard une certaine répulsion. Il se fâchait lorsqu'elle se pressait contre lui, l'injurait lorsqu'elle le taquinait ou faisait la câline, et s'écartait avec dégoût lorsqu'elle s'endormait à son côté. Mais bientôt, ces nuits passées avec elle le dégoûtèrent encore davantage. Ganka s'endormait rapidement, mais la nuit elle se mettait à gémir ou à pousser des cris si haut, qu'il s'éveillait en proie à une vague inquiétude.

“Que voit-elle en rêve? Pourquoi crie-t-elle ainsi?” se demandait-il, prêtant l'oreille à sa pénible respiration. Mais ensuite elle sommeillait paisiblement, jusqu'à ce qu'Ivan ne se remît à somnoler, après avoir subi une véritable torture pendant une demi-heure. Alors, un cri horrible se fai-

sait entendre de nouveau à son oreille, et le réveillait une fois de plus.

— Ganka, quel démon te tourmente en rêve pour te faire crier de la sorte?

— Moi? disait-elle toute frémissante, les dents serrées. Je n'en sais rien.

— Eh bien, la prochaine fois, c'est le chien qui viendra coucher avec toi, et pas moi, grognait-il fâché. Tu te mets à crier, comme ça, d'une voix épouvantable et tu me fais passer d'un seul coup toute envie de dormir.

Ganka riait.

— D'une voix épouvantable? Montre voir, Ivaniounia, vas-y, fais voir comment je crie.

— Comme si on t'arrachait la peau.

— Et qu'est-ce que je dis?

— Crois-tu que j'y comprends quelque chose? Tu beugles comme un veau.

— J'ai toujours eu ça.

— Des blagues. Avant je ne t'ai jamais entendu crier comme ça.

— Oui, c'est vrai, ça m'arrive quelquefois, et puis après ça passe. N'aie pas peur, Ivanotchko, ça passera.

— Ça passera ou non, mais c'est fini, tu ne me feras plus venir pour la nuit dans ton maudit débarras!

— Ça y est, voilà que tu te fâches! Fi donc! disait-elle. Mais le soir elle recommençait à lui faire des mamours, le suppliait, lui payait de la bière et de la vodka, jusqu'à ce qu'il n'acceptât, sous l'effet de l'ivresse, de revenir passer la nuit avec elle. Après avoir beaucoup bu, il dormait mieux, et les cris de Ganka ne le réveillaient plus. Et elle prit l'habitude de l'enivrer tous les soirs, et même d'emporter dans son réduit une bouteille de vodka qu'elle mettait sous l'oreiller du jeune homme. Réveillé, il n'avait qu'à glisser la main sous l'oreiller, boire un coup, et il se rendormait. Il est vrai qu'après une telle nuit Ivan se levait pâle, presque livide, avec le mal de tête, mais Ganka

s'y montrait indifférente, et lui n'avait pas le temps de se regarder dans la glace. Tête basse, il s'en allait au travail. On ne remarquait qu'une chose: il était devenu triste, sa gaieté avait disparu, il n'était plus d'humeur à chanter et à décocher des plaisanteries.

— Hé, Ivan, tu n'es pas dans ton assiette, lui disaient ses camarades.

— Bah non, pas tout à fait, répondait-il tristement.

— Qu'est-ce que tu as? N'es-tu pas malade?

— Je ne crois pas. Le matin j'ai des maux de tête, mais ça doit être à cause de la vodka.

— Eh non! La vodka toute seule ne donne pas mal à la tête. Mais toi, tu la mélanges avec de la bière, ça c'est mauvais. C'est sans doute ça qui te fait du mal.

— Possible. Je ne les mélangerai plus.

VIII

Un jour vers midi, alors qu'on avait retiré Ivan d'un puits et qu'il gisait à demi asphyxié dans un hangar sur un tas d'argile, respirant péniblement et se remontant de temps à autre avec un petit verre de vodka, la vieille Orina arriva dans le hangar. C'était l'ouvrière qui habitait avec Frouzia, somnolant le jour et se ranimant la nuit en rêve. Elle savait l'histoire de Frouzia, connaissait Ivan et c'est pourquoi, ayant salué les ouvriers, elle se dirigea droit à lui.

— Ecoute, Ivan, dit-elle. Tu ne sais pas où elle est passée, ta Frouzia?

— Pourquoi ma Frouzia? grommela Ivan. Elle n'est pas à moi.

— Enfin, c'est égal. Elle est sûrement plus à toi qu'à moi. Alors voilà, je voulais te demander où elle est.

— Est-ce que je la suis à la piste?

— Mon Dieu, quel homme tu fais! Je te demande ça en bonne amitié... tu aurais pu te montrer plus poli avec une vieille femme et lui offrir un petit verre ...

Sans proférer une parole, Ivan lui versa un verre de vodka et le lui tendit. Elle le but, crispa ses lèvres molles, s'essuya avec sa manche sale, puis, s'asseyant le plus près possible du jeune homme, elle lui dit doucement :

— Pour ça je te remercie ! Ça m'est entré dans l'âme. Qu'est-ce que je voulais donc te dire . . . Oui, à propos de Frouzia. Tu sais, cela fait déjà deux semaines qu'elle ne couche plus chez nous. J'ai pensé que peut-être vous vous étiez installés quelque part ensemble, et je voulais lui dire qu'elle vienne prendre ses nippes. Elle a laissé là-bas une petite malle avec des chiffons, elle est fermée à clé. Ne crains rien, personne n'y a touché, Dieu la préserve ! Qu'elle vienne la prendre.

Ivan restait là comme étourdi. Était-ce l'oxyde de carbone du puits qui l'avait abasourdi, ou bien le mal de tête qui le faisait souffrir le matin, ou bien ce que lui avait dit la bonne femme, mais il avait l'air de ne rien comprendre et il écoutait le bavardage de la vieille comme si c'eût été un conte.

— Oui, oui ! bredouilla-t-il en hochant la tête. C'est juste qu'elle vienne la prendre. Seulement où est-elle ?

— Tu ne le sais pas, toi ?

— Je ne l'ai pas vue depuis deux semaines.

— Et tu ne sais pas où elle est partie ?

— Où elle est partie ? Attendez voir ! C'était un soir . . . chez Kirnitski . . . nous nous sommes un peu disputés . . . elle est partie, et je ne l'ai plus revue depuis.

— Et quand ça s'est passé ?

Ivan ne se rappelait pas.

— Bah ! puisque vous vous êtes disputés, peut-être bien qu'elle s'est fâchée et qu'elle a pris du travail autre part pour ne pas se fourrer sous tes yeux. Elle passe la nuit ailleurs pour que tu ne saches pas où elle est. Mais tu devrais la retrouver, mon petit gars, car le gardien chez qui nous habitons réclame son argent. Nous n'allons

tout de même pas payer pour elle. Alors, il se pourrait bien qu'il vende ses hardes pour compenser la dette.

— Bon, ça va, je demanderai... Et je viendrai vous trouver ensuite.

La vieille s'en alla. Ivan resta encore longtemps assis, soit qu'il fût perdu dans ses réflexions, soit qu'il se fût assoupi. Puis il se mit à manger, car il lui fallait bientôt redescendre dans le puits.

Le soir, il demanda à Ganka si elle ne savait pas où était Frouzia. Ganka le fixa de ses yeux à fleur de tête largement ouverts, pâlit horriblement, et bredouilla, comme si les mots l'étranglaient:

— Non, je ne sais pas.

Ivan ne lui demanda plus rien, essaya de se renseigner auprès des ouvriers, mais ses démarches ne donnèrent aucun résultat. Du jour où Frouzia s'était querellée avec Ganka dans la rue, personne ne l'avait plus revue. Cette circonstance inquiétait Ivan. Ce soir-là justement il s'était disputé avec Frouzia au cabaret.

Il interrogea Ganka encore une fois:

— Ecoute voir, Ganka, vous vous êtes chamaillées avec Frouzia, dans la rue, tu te rappelles?

— Oui, et après? C'est elle qui a commencé la première.

— Le soir du même jour elle est venue chez Kirnitski.

— Je ne l'ai pas vue.

— Tu ne l'as pas vue? Ne mens pas!

Ganka pâlit de nouveau, mais vite elle se reprit:

— Qu'est-ce que tu veux de moi?

— C'est que, vois-tu, la fille a disparu juste ce soir-là.

— Et toi, tu ne peux pas vivre sans elle?

— Je m'en moque pas mal! Mais...

— Bah, elle a disparu, alors tant mieux! Ne t'inquiète pas pour elle, le diable ne l'emportera pas. Comme elle a vu qu'elle ne pouvait plus s'accrocher après toi, elle est rentrée au bercail.

— Mais elle a laissé toutes ses affaires.

— Et alors? Qu'est-ce qu'elle a comme affaires! Elles ne valent pas plus d'une chistka et demie.

— Ça non, elle a laissé toutes ses robes.

— Eh bien, alors elle reviendra.

Ivan se tranquillisa un peu. En effet, il était bien possible que Frouzia, désolée ce soir-là, en sortant de chez Kirnitski, avait quitté Borislav pour rentrer à la maison. Il ne demanda plus rien sur son compte, et le dimanche, il alla trouver le gardien chez qui elle habitait, lui paya ce qu'elle lui devait et emporta ses affaires chez lui. Il décida d'aller faire un tour dans son village natal à Noël et de lui rapporter ses effets. Ce n'est pas qu'il avait envie de la revoir ou de se marier avec elle, mais ces derniers jours qu'il avait interrogé les gens sur son compte, il avait commencé à sentir une certaine tristesse, une certaine inquiétude, comme si vraiment il eût été coupable de quelque chose. Mais la vie de Borislav étouffa bien vite cet élan éphémère. Ni Ganka ni plus personne ne se souvint de Frouzia, et Ivan l'oublia lui aussi. Cependant quelque chose l'inquiétait, eût-on dit. Il se sentait désemparé, il avait perdu le goût de la boisson, des bamboches et des chansons et — chose inouïe pour un ouvrier du pétrole — il mit de l'argent de côté. La première semaine il ne dépensa que la moitié de sa paie; il lui resta en poche une somme nette de cinq guldens. Tel un ver elle commença à le ronger. Il portait cette somme d'argent sur lui, nouée dans un bout de chiffon, et il bâtit des projets. La vie de Borislav était, il est vrai, une vie de liberté, mais était-ce une vie humaine, une vie où l'on est son maître? Et d'ailleurs de quelle liberté y jouit-on? De la seule liberté qu'on a le dimanche et les jours de fête. Les jours de semaine tu es une bête de somme, non, bien pis! Tu es tout entier l'esclave du propriétaire ou de son commis. Sous la terre, tu crains à chaque instant pour ton existence, et en haut, t'attendent les jurons et les coups. Et toujours la puanteur, la

saleté, une chaleur suffocante, l'ivresse jusqu'à l'hébétement. Est-il possible que cette vie soit la sienne jusqu'à sa vieillesse, jusqu'à sa mort? Il avait des frissons glacés dans le dos à cette idée. Il se souvint des champs verts, des prairies bigarrées, des bœufs gris, des chaumières propres passées au lait de chaux et des vastes jardins de son village natal. Il entendit le bêlement des moutons, le cri des oisons, le grincement du chadouf, et il faillit pleurer sous l'effet de l'émotion subite. Comment avait-il pu d'un cœur léger troquer un tel paradis contre cet enfer? Et des scènes de la vie de campagne se déroulèrent dans son imagination: les laboureurs qui s'interpellent, les chariots qui grincent, chargés de gerbes, les faux qui scintillent dans le pré et l'herbe brillante de rosée qui se couche en files avec un léger bruissement; la famille qui s'installe sur du foin parfumé pour souper le soir du Vendredi saint; on entend des coups de feu et des cris de joie: "Jésus Christ est ressuscité!", des chants d'église... "Pâques fleuries, Pâques du Seigneur!" c'est le koulitch qu'on bénit à l'église, les enfants qui roulent des œufs peints, les garçons attroupés qui regardent comment tirent les canons d'argile.

Ces souvenirs le faisaient penser à Frouzia. Elle avait été la joie et l'ornement de sa vie de paysan. Et si le grincement du chadouf au-dessus du puits faisait revivre en lui des souvenirs délicieux, c'est parce que sous ce chadouf il avait passé ses soirées avec elle à échanger d'abord des sourires et à se taquiner, puis à s'entretenir amoureusement à voix basse. Et pendant la fenaïson, quand elle portait le déjeuner à son père, ne prenait-elle pas le sentier le plus long à seule fin de passer par le pré où fauchait Ivan, histoire de lui dire de sa voix gentille: "Que Dieu vous assiste", et de lui tendre son pot d'argile grise pour qu'il puisse boire de l'eau fraîche! Et à Noël... et à Pâques... et lorsque... Son inlassable mémoire lui rappelait des centaines, des milliers d'instant où Frouzia avait fait partie intégrante des joies de sa vie de campagnard,

et son cœur lui faisait mal et s'emplissait de tristesse. Frouzia avait raison. Il doit au plus vite quitter Borislav et revenir au village! Il est vrai que dans un instant d'a-veuglement fatal il avait dépensé tout son bien, dissipé son doux paradis, repoussé Frouzia. Mais il est encore jeune, fort et en bonne santé, il pouvait revenir sur ses pas. En une semaine il avait économisé cinq guldens. Mais il pouvait en amasser huit! En une année ça en fera quatre cents. Or, avec quatre cents guldens on pouvait acheter quatre morgs de terre! Et sans rien dire à personne, il décida de commencer une vie nouvelle, de ne pas gaspiller son argent, de mettre de côté ce qu'il gagnait et après il verrait.

IX

En effet, à Noël, Ivan partit pour son village. Il avait en poche cinquante guldens noués dans un morceau de chiffon, et en tête un plan tout prêt: racheter une partie au moins de sa terre.

Il alla directement chez l'aubergiste auquel il avait naguère vendu la maison de son père, avec son potager, son jardin et trois morgs de terre y attenants. L'aubergiste l'avait achetée non point pour se livrer à l'agriculture, il pensait installer un cabaret dans la maisonnette, s'occuper d'usure et autres affaires. Mais il n'avait pas réussi. Au village il y avait déjà quatre cabarets, et impossible d'avoir la permission pour en ouvrir un cinquième. Pas de chance non plus pour l'usure: il y avait déjà là quelques sangsues qui "gâchaient l'intérêt". En outre, on le vola, et au lieu de s'enrichir, il s'appauvrit en achetant la maison et la terre d'Ivan. "Endroit de malheur", disait-il et il rêvait de revendre cette terre et de s'en aller ailleurs. C'est pourquoi Ivan avec son projet de racheter la terre paternelle fut pour lui un hôte agréable, d'autant plus qu'il n'était pas venu les mains vides. Et ils s'entendirent ainsi:

pour toute la propriété, vendue à l'aubergiste pour trois cents guldens, le jeune homme en paierait quatre cents en un an et demi. Tant qu'il n'aurait pas tout payé, l'aubergiste resterait sur sa terre. Le lendemain Ivan s'en alla à la ville avec l'aubergiste, ils établirent un contrat chez le notaire, et là Ivan versa la première somme d'argent à l'aubergiste, cinquante guldens. Alors seulement il respira. Maintenant il avait un but, travaillait avec plus d'entrain et sentait en lui une force nouvelle.

Ces jours-là il pensa peu à Frouzia. L'aubergiste lui dit qu'elle n'était pas revenue au village. Son père ayant appris sous peu qu'elle n'était pas à Borislav, avait fait une déclaration à la police et demandé qu'on la retrouvât, mais jusqu'à ce jour il n'avait reçu aucune réponse. Ivan se sentait mal à l'aise, il n'avait pas envie de voir le vieux, et, sans revenir dans son village, il repartit à Borislav directement de la ville, après avoir fait remettre au vieillard les effets de Frouzia par l'intermédiaire de quelqu'un.

X

Les jours et les semaines passèrent. Les gendarmes prirent des renseignements sur Frouzia, sur Ivan et sur Ganka, sur les autres ouvriers et ouvrières, apprirent tout ce qui s'était passé jusqu'au soir mémorable, mais ne purent rien savoir d'autre et quelques jours plus tard tout rentra dans le calme. Quelqu'un fit courir le bruit que Frouzia s'était trouvé du travail ailleurs: les uns l'auraient vue à la ville, les autres auraient entendu dire qu'elle était quelque part dans les montagnes, dans une colonie allemande, d'autres encore affirmaient qu'elle serait partie avec des maîtres à Stryi ou Stanislav. Là-dessus tout le monde se tranquillisa.

Ivan s'était séparé d'avec Ganka avant Noël. Ils ne s'étaient pas querellés, mais il l'avait prise en hor-

reur, elle lui était devenue insupportable, et il ne pouvait plus la voir. Au début, elle y était restée indifférente. Bah! Ivan ne voulait plus d'elle? Le malheur n'était pas grand! Cela ferait moins de soucis. Elle avait vécu sans lui, et elle continuerait à vivre en se passant de lui. Mais en quelques semaines elle devint pâle, puis jaune et ses joues se creusèrent. De nouveau, la frayeur la reprit, elle ne put dormir seule, se réveillait la nuit en sursaut et criait. Un jour, elle finit par demander à la vieille Orina, celle qui habitait avec Frouzia, de la débarrasser de sa frayeur. La vieille passait pour être une sorcière et une guérisseuse. Elle accepta de faire ce que lui avait demandé la jeune fille, et avec précaution elle chercha à savoir de Ganka depuis combien de temps elle éprouvait cette frayeur et pourquoi. Ganka avoua tout de suite qu'elle avait ça depuis l'Intercession de la Sainte Vierge (c'est alors que Frouzia avait disparu), mais ne voulut plus rien dire. La vieille prononça des incantations sur une cuvette d'eau, fit fondre un morceau d'étain qu'elle versa dans l'eau au-dessus de la tête de Ganka, puis elle regarda dans la cuvette et s'écria :

— Oh! Ma pauvre petite! Ma pauvre petite orpheline!
Plus rien à faire!

Ganka fut pétrifiée d'horreur.

— Qu'y a-t-il?

— Regarde, mon petit! L'étain s'est dispersé dans l'eau en fines gouttelettes.

— Et qu'est-ce que ça veut dire?

— A quoi bon en parler! Il vaut mieux que je me taise.

Ganka ne chercha pas à en savoir davantage, mais la vieille ne s'en allait pas et continuait à scruter la cuvette d'eau avec ses éclaboussures d'étain, hochait la tête, remuait ses lèvres molles comme si elle parlait tout doucement avec quelqu'un. Tout en l'observant, Ganka sentait son cœur se glacer d'épouvante; elle avait l'impression que la vieille parlait à un fantôme, qu'elle plongeait dans son âme le regard de ses yeux à demi éteints et y lisait son horrible

secret. Ganka lui arracha la cuvette des mains et la jeta par la fenêtre dans la fosse aux ordures. La vieille fixait tranquillement la jeune fille et riait en silence.

— Il y a quelque chose qui cloche chez toi, ma petite fille! dit-elle. Ce n'est pas une frayeur que tu as eue, ma petite, oh non!

— Et qu'est-ce que c'est alors?

— Tu as quelque chose sur le cœur, mon enfant. Oui, oui, sur le cœur. Je le sais, moi. Et tant que tu n'avoueras pas, tu ne te sentiras pas mieux.

Ganka rougit.

— Qu'est-ce que vous radotez, la vieille?! Qu'est-ce que je dois avouer? Est-ce que j'ai tué ou volé quelqu'un, par hasard?

— D'où est-ce que je peux le savoir? dit la vieille, en haussant les épaules. Ce n'est pas mon affaire, mon enfant, ce n'est pas mon affaire. Ce n'est pas moi qui te le dis, c'est l'eau bénite qui le montre. Et toi, fais comme tu l'entends.

La vieille s'apprêtait à partir. Ganka sentait qu'à présent, après la sorcellerie, son angoisse avait augmenté et que pour rien au monde elle ne pourrait dormir seule. Elle décida d'inviter la vieille à venir habiter chez elle (Ganka avait déjà son petit réduit à elle avec un châlit et un poêle). D'abord, la vieille refusa, mais Ganka n'en démordait pas, et en fin de compte la vieille accepta.

XI

Pas de doute, on a ensorcelé Ivan. Ce n'est plus le même homme. Il ne dit plus un mot. Il vit comme un ours dans sa tanière, ne va plus au cabaret, ne boit plus; perdu dans ses pensées, il est toujours à murmurer quelque chose, et d'une avarice! Il se prive du nécessaire. Il vit comme un chien, ne voit personne, s'est replié sur lui-même comme

un limaçon dans sa coquille. Autrefois il aimait à bambocher, à chanter des chansons, il n'évitait pas les filles, et maintenant, rien de rien! Pas de doute, on a ensorcelé Ivan.

Ainsi devisaient les ouvriers entre eux. Ils l'abordaient tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, ouvertement ou avec des plaisanteries, mais rien n'y faisait.

— Laissez-moi tranquille! Qu'est-ce que vous savez, vous! Moi, j'ai une chose en tête, vous une autre, — et pas moyen d'en tirer davantage.

Ils s'en allaient en haussant les épaules. Les uns disaient qu'il avait décidé de se marier, les autres, qu'il avait vendu son âme au diable et que maintenant il se repentait, mais le jeune homme restait indifférent à tout.

On apprit enfin qu'il avait décidé de racheter la terre paternelle. Ivan n'en avait parlé à personne, mais quelqu'un du pays avait rapporté la nouvelle à Borislav.

— Ah! Voilà pourquoi il met de l'argent de côté! Tu parles d'un secret, et à nous, il le cache! Eh bien, attends voir!

Quelques jours après, Ivan fut la victime d'un "bon tour" et une nuit, on lui vola son argent. Il n'en avait pas beaucoup, près de huit guldens en tout, mais quand même c'était dommage. Ivan fit du grabuge, mais l'argent resta introuvable.

— Ivaniounia, j'ai entendu dire qu'on vous a volé, lui dit un commis.

— Oui, grommela Ivan.

— J'ai entendu dire que vous mettiez de l'argent de côté, que vous vouliez acheter un peu de terre? continuait le commis.

— Oui, c'est vrai.

— Très bien! Que Dieu vous aide! Je vois que vous êtes un honnête homme. L'argent, c'est une grande affaire, il est difficile à gagner, mais facile à dépenser. Et en gagner pour le jeter au vent, c'est travailler pour rien. C'est

comme si l'on jetait sa vie, ses forces au vent. Et pourquoi faire? La vieillesse, la maladie viendront, et vous en aurez besoin, de votre argent.

Le commis parlait raison, c'était un brave homme, et en fin de compte, Ivan lui confia ses rêves. Le commis le flatta beaucoup et lui dit :

— Voilà ce que je veux vous proposer, Ivaniounia. Pourquoi porter votre argent sur vous? Pour que les ivrognes vous le volent? Laissez-le chez moi. Ayez un livret. Chaque fois qu'il y aura la paye, je vous donnerai la somme qu'il vous faudra, et le reste, laissez-le dans la caisse: je l'inscrirai chez moi et vous, chez vous, pour qu'il n'y ait pas d'erreur. Et quand vous aurez besoin de payer pour votre terre, je vous le donnerai immédiatement. Soyez tranquille, personne ne le volera.

Ivan hésita tout d'abord. Bien que le commis parlât raison, il ne fallait pas trop le croire. Mais, d'un autre côté, il n'y avait pas d'issue. On lui avait volé de l'argent une fois, on lui en volera de nouveau. Il valait mieux faire comme le commis lui avait conseillé. Et Ivan accepta.

Dieu le préserve, il n'avait pas à se plaindre. Il eut bientôt amassé cinquante guldens, les prit immédiatement, et le commis lui conseilla encore d'envoyer cet argent par mandat-poste au notaire, chez lequel on avait signé le contrat.

Ivan, satisfait de lui-même et du commis, était presque sûr que tout irait bien. On était encore au carême et il avait déjà versé le quart de ce qu'il devait pour sa terre!

A présent il pensait exclusivement à son village. Travaille-t-il au treuil, remue-t-il la terre dans un puits profond ou dans une galerie sombre de mine, il se baignait en rêve dans les rayons de soleil, il labourait, fauchait, charriait des bottes de foin, battait le blé sur l'aire, et se sentait un maître. La vie de Borislav lui semblait un réduit sombre dont il allait sortir dans une cour vaste et claire,

où verdoyait une herbe parfumée, où fleurissaient les pommiers, où les oisons cacardaient et où bêlaient les moutons.

XII

Dans la première semaine du grand carême, le père de Frouzia arriva à Borislav. Il apprit où travaillait Ivan et alla le trouver.

— Ivan, où est ma fille? telles furent les premières paroles qu'il lui adressa. Il avait beaucoup changé depuis le temps où le jeune homme l'avait vu pour la dernière fois, ses traits s'étaient tirés, ses cheveux avaient blanchi. Ivan ressentit de la pitié pour le vieux.

— Je ne sais pas, répondit-il.

— Tu ne sais pas? Tu dois le savoir. C'est toi qui l'as décidée à partir avec toi à Borislav, et tu dois savoir où elle est.

— Tant qu'elle était à Borislav, je savais; depuis qu'elle est partie, je ne sais plus.

— Où est-elle partie?

— Je n'en sais rien. Je pensais qu'elle était retournée chez vous. Peut-être qu'elle a trouvé du travail ailleurs?

— Non, elle n'est allée nulle part. Je me suis déjà renseigné. Les gendarmes ont fait des recherches, ils ont envoyé une dépêche à Stryi et à Stanislav. A Drogobytch, j'ai fait mettre une annonce. Elle n'est nulle part. Maintenant je viens te trouver: rends-moi mon enfant.

— Je ne l'ai pas cachée, répondit tranquillement Ivan.

— C'est dans la tombe que tu l'as cachée! cria le père, menaçant. Tu l'as tuée! On dit qu'elle attendait un enfant de toi. Tu voulais te débarrasser d'elle. Tu l'as tuée!

— Dieu m'est témoin que non, dit le jeune homme, pâle comme un linge.

— Tu peux me présenter mille diables comme témoins, je ne te croirai jamais.

— Faites comme bon vous semble. Pendez-moi, si vous voulez, mais je ne peux vous dire qu'une chose: je ne sais pas où elle est passée.

Le vieux se radoucît peu à peu, se mit à pleurer et à se prendre la tête dans les mains. Des ouvriers et des commis se rassemblèrent et se mirent à le consoler.

Ils lui parlèrent de la soirée de chez Kirnitski où ils avaient vu Frouzia pour la dernière fois, de sa querelle avec Ivan, et ils lui racontèrent qu'elle était partie brusquement du cabaret on ne savait où, et qu'Ivan était resté encore longtemps au cabaret, jusqu'à minuit. Le commis vantait Ivan, c'était, disait-il, un bon ouvrier qui ne buvait pas, qui ne jetait pas son argent par la fenêtre, et en fin de compte, le vieux ne sut pas lui-même qu'en penser. A Drogobytch, il avait réclamé des gendarmes qu'on arrêtât sans tarder Ivan, mais à présent il avait changé d'avis. On pouvait arrêter le gars, ce n'est pas difficile, mais ne serait-ce pas injuste? Peut-être que Frouzia, fâchée, était en effet partie quelque part, dans les montagnes, y avait trouvé du travail et ne donnait pas signe de vie exprès, parce qu'elle avait honte? Tout est possible, les gendarmes eux-mêmes lui ont dit qu'il ne fallait pas perdre l'espoir. Soupçonner quelqu'un d'assassinat n'est pas une bagatelle. Ce fut autre chose s'il était resté quelque trace, témoin de ce que Frouzia aurait en effet été assassinée. Mais jusqu'à présent on n'avait trouvé aucune trace de ce genre.

Et le père de Frouzia rentra chez lui, s'en remettant à Dieu.

XIII

Après Pâques il fit plus chaud. Dans les vallées, un beau printemps fleurissait, parfumait l'air, bien que le Dil respirât encore la froidure. Borislav avait l'air d'un trou sans fond, plein d'un liquide argileux, de boue en effer-

vescence, mélangée à du pétrole, il ressemblait à un lac d'ordures et de puanteur au milieu du Podgorié* qui se couvrait de verdure.

C'était un samedi. Le soleil riait dans un ciel limpide et sans nuages. A travers les prés secs et déserts, entre Borislav et Kotovskaïa Bania, deux commis en habits de fête et coiffés de bonnets de martre suivaient un sentier tout en parlant.

— Je suis embêté, Mendel, embêté à tel point que mon cerveau se dessèche dans ma tête, disait l'un d'eux.

— A cause de cet homme qui est tombé dans le puits?

— Ça aussi. Le diable l'a amené, cet ivrogne, dans le hangar! Le diable l'a poussé à s'asseoir sur le puits! Et le diable l'a jeté dedans!

— La commission est venue?

— Oui.

— Et alors?

— On m'a collé vingt guldens d'amende.

— Et pourquoi, Khaïm, pourquoi?

— Pour imprudence. Moi, je suis imprudent! Moi, je n'ai pas fait attention! Tu as jamais vu ça? Je devais le surveiller comme un petit enfant. Heureusement, ça s'est bien terminé. Heureusement, que les autres ont confirmé qu'il est allé lui-même au puits et qu'il est tombé. Il n'y aurait pas eu de témoins que l'assesseur aurait dit qu'on l'y a jeté exprès.

— Il est sévère, l'assesseur?

— Un monsieur si sévère, Dieu nous préserve! Il voulait déjà fermer le puits et arrêter je ne sais qui.

— Ce monsieur, c'est le nouveau?

— Oui, c'est le nouveau. Je tremblais tellement, Mendel, tellement! Et je priais Dieu, pour qu'il me délivre de ce malheur!

* *Podgorié*, partie de l'Ukraine occidentale sur le versant nord des Carpathes.

— Bah! Dieu est miséricordieux, Khaïm! Pourquoi enverrait-il un tel malheur sur un homme innocent?

— Oh! Ne parle pas ainsi, Mendel! Dieu est difficile à comprendre. Pourquoi m'a-t-il fait subir une telle perte? On ne t'a rien dit? Dans mon entrepôt j'en ai au moins pour cinquante guldens! Et à qui la faute? On ne sait pas, et qui doit payer? Khaïm!

— Non, on ne m'a rien dit, qu'est-ce qui est arrivé?

— Ah! que ses tripes lui crèvent, au patron! Il a acheté deux nouveaux câbles et il me les a fait déposer dans l'entrepôt avec d'autres choses encore. Eh bien, je les ai mis à leur place. Et qui, diable, savait que là-bas, sur la même planche, il y avait une bouteille avec de l'acide sulfurique? Tu sais bien, on se sert de l'acide sulfurique pour épurer la cire... Eh bien, j'ai distribué la plus grande partie de la bouteille, et le reste je le gardais dans l'entrepôt. Il y en avait très peu, deux mesures en tout, peut-être même moins. Bah, la bouteille est là, elle est fermée avec un bouchon de verre, et qui, diable, y aurait pensé! Un jour on a eu besoin d'un câble pour le puits. Je vais dans l'entrepôt, je prends le câble qui se trouvait sur la planche et, par mégarde, j'accroche la bouteille avec ma manche. Elle tombe. J'ai eu peur! J'empoigne alors la bouteille avec la main nue, et je me brûle deux doigts! Ensuite, comme je remettais la bouteille à sa place, voilà le bouchon qui part, et un peu de cet acide du diable, deux-trois gouttes peut-être, éclabousse le câble. Je relève le bouchon, je ferme la bouteille et je la remets dans son coin. Et les doigts me brûlent comme si je les avais mis dans le feu. Aussitôt je mets de l'argile mouillée dessus et je les entortille avec un mouchoir. J'emporte le câble dans la cour, je regarde, et à l'endroit où l'acide est tombé, c'est comme si on avait coupé mon câble avec un couteau! Et tout le rouleau s'est fendu comme ça, en deux, dans mes mains.

— Oh, là-là, fit Mendel.

— C'est la pure vérité! Je n'en ai rien dit à per-

sonne. Il me faudra payer moi-même pour le câble, et c'est tout.

Mendel gémissait, manifestant à Khaïm sa compassion. Lorsqu'ils arrivèrent à Borislav, Mendel entra exprès avec Khaïm dans l'entrepôt pour voir le câble brûlé par l'acide. Longuement il l'examina en hochant la tête. Et lorsque Khaïm lui eut tourné le dos, il se versa quelques gouttes d'acide sulfurique dans un petit flacon, un tout petit peu, un dé à coudre. Khaïm n'avait rien vu. Puis ils sortirent de l'entrepôt. Khaïm ferma la porte au verrou, et les deux amis se séparèrent, après s'être souhaité un heureux samedi.

XIV

Quelques mois encore s'écoulèrent. La moisson avait commencé aux environs de Borislav. Il faisait une vraie chaleur d'été. Ivan vivait comme dans la fièvre. Chaque jour, sa vie à Borislav lui devenait de plus en plus insupportable. La terre lui brûlait les semelles. Quelque chose l'étouffait, le poussait, le chassait hors de la petite ville. Il ne pensait qu'à s'échapper de là au plus vite. L'idée qu'il devait encore travailler sous terre jusqu'en automne et peut-être même jusqu'en hiver pour payer toute sa dette à l'aubergiste, l'emplissait d'épouvante. "Non, je ne tiendrai pas le coup!" se dit-il plus d'une fois et il se mit à compter les jours et les heures. Il avait déjà mis de côté deux cents autres guldens; ils se trouvaient en dépôt chez le commis, et Ivan pensait les prendre à la Sainte Elie et aller faire un tour "à la maison" pour les remettre à l'aubergiste. Mais plus approchait la Sainte Elie et plus souvent le jeune homme s'arrêtait à une autre idée, s'accrochait à elle comme un homme qui se noie s'accroche à un brin de paille. "J'ai déjà payé cent guldens, pensait-il. Maintenant j'en payerai deux cents et je vais laisser tomber Borislav. Je m'en irai et je ne reviendrai plus. La

quatrième centaine, je la gagnerai d'une façon ou d'une autre, ou bien je l'emprunterai, mais je ne resterai plus ici!" Cette idée, d'abord lointaine, prenait corps dans son esprit. Il calculait: "Je me marierai. La fiancée la plus pauvre aura bien une centaine de guldens au moins à m'apporter en dot. Et peut-être que j'arriverai à avoir aussi un lopin de terre". Une autre fois, il rêvait d'acheter une paire de chevaux et de s'occuper de charriage, ou bien d'aller travailler chez un propriétaire foncier, ou bien de devenir bûcheron. N'importe où, n'importe comment, mais gagner de l'argent, payer ce qui restait à l'aubergiste et devenir son propre maître; pauvre, même le dernier des derniers, mais son propre maître dans sa maison et sur son lopin de terre! Ivan ne se confiait à personne. Une semaine avant la Sainte Elie, il dit un soir au commis:

— Ecoutez, Mendel, est-ce que vous pourrez me donner tout mon argent dans une semaine?

— Pourquoi pas? répondit Mendel. Vous voulez les envoyer?

— Non. Je veux moi-même y aller, à la Sainte Elie.

— Pourquoi y aller vous-même? Vous pouvez les envoyer.

— J'ai le mal du pays. Qui sait, peut-être que j'y resterai pour toujours.

— Comment, vous voulez nous abandonner?

— J'aurais bien voulu, mais je ne sais pas... Faudrait trouver un gagne-pain quelconque pour payer à l'aubergiste...

— Eh bien, comme vous voulez, dit Mendel pour conclure. Je vous paierai l'argent vendredi. La Sainte Elie, c'est quel jour?

— Dimanche.

— Alors ça va. Samedi vous pourrez partir après le travail.

Ainsi en fut-il décidé. Ivan et Mendel n'en reparlèrent plus.

XV

Vendredi soir Ivan devait travailler de nuit. Ce devait être sa dernière visite au royaume de souterrain, au royaume des ténèbres. Il se sentait tout joyeux, son âme était légère, mais un incident imprévu lui gâcha toute sa joie.

Il s'en allait déjà au travail après avoir bu un demi-verre de vodka et mangé un morceau de pain, lorsque la vieille Orina l'aborda, la même qui, la première, lui avait apporté la nouvelle de la disparition de Frouzia. La vieille marchait à pas de loup, et Ivan ne l'avait pas remarquée, mais elle tendit par derrière son bras maigre et noir et l'empoigna par l'épaule.

— Oh, qu'est-ce que c'est! tressaillit Ivan. Il allait pensif, et cet attouchement l'avait comme tiré de son rêve. Se retournant, il vit le visage horrible de la vieille, jaune et ratatiné. Ses lèvres bleues s'étiraient en un sourire froid, montrant ses gencives édentées. Ivan se signa. Sa première pensée fut: "C'est la mort qui me regarde dans les yeux". Et une angoisse froide et superstitieuse l'envahit.

— Tiens, pourquoi fais-tu le signe de la croix? lui demanda-t-elle, agressive, et son sourire disparut, que remplaça une mine sévère et fâchée. Me prendrais-tu pour l'esprit du mal, par hasard? Est-ce que je ne suis pas une âme chrétienne? Tenez, regardez-le! Il se signe comme si j'étais le diable! Comme s'il ne m'avait jamais vue!

Ivan reconnut la vieille et entreprit de se justifier:

— Excusez-moi, la mère! Je ne vous ai pas reconnue. Je pensais à autre chose, et voilà que vous arrivez... Si au moins vous m'aviez appelé...

— Tiens, tiens! Et tu ne peux même pas jeter toi-même un coup d'œil sur la vieille, la saluer, et lui offrir un verre de vodka! Ça non? La vieille, elle peut bien crever si elle n'a pas de quoi se le payer elle-même, hein?

— Allons, allons, vous n'êtes pas encore près de crever! répondit le jeune homme en souriant. Mais je crois que vous vouliez me parler affaire?

— Oui, mon enfant, oui! Enfin, ce n'est pas affaire que je voulais te parler, mais comme ça . . . je ne sais même pas comment te dire. Puisque tu es du même village qu'elle, alors tu dois savoir.

— Du même village que qui?

— Du même village que Ganka. Tu sais, j'ai passé bien des nuits avec elle, et voilà qu'à cette heure elle est tout à fait malade, alors je passe chez elle mes jours et mes nuits.

— Elle est malade? Et qu'est-ce qu'elle a?

— Est-ce que je sais, mon petit! Je croyais d'abord que c'était un mal de femme. Non, c'est autre chose. Je ne sais pas moi-même, ce qu'elle a. C'est peut-être la conscience qui la tourmente?

— La conscience qui la tourmente? Elle crie la nuit?

— Oh, maintenant elle crie non seulement la nuit, mais le jour aussi. Elle est à peine endormie qu'elle voit des choses en rêve, et de crier que ça fait mal aux oreilles. Et aussitôt la voilà qui saute du lit, qui court je ne sais où, elle est comme folle. Je croyais déjà, Dieu me pardonne, qu'elle était possédée du démon.

— Et alors, vous n'avez pas essayé de la soigner?

— Mais comment donc! Bien sûr que j'ai essayé, mon enfant! Tout ce que je savais, je l'ai essayé, mais rien n'y fait. Et puis d'ailleurs, rien à faire, autre chose la tourmente. D'abord, je croyais avoir deviné, mais je me suis trompée. Voici ce que je pensais: cette fille s'est fait faire un enfant à Borislav, ce n'est pas bien difficile, et elle l'a tué, et maintenant l'âme de cet enfant lui apparaît en rêve et la tourmente. Ganka jurait ses grands dieux que non. Alors moi, je ne savais plus à quoi m'en tenir. Plus d'une fois, j'ai essayé, la nuit, d'écouter ce qu'elle criait, pas moyen de comprendre. Un ou deux mots seulement: "Regarde là-bas, dans le puits! Dans l'eau! Dans la

boue! Elle rampe, elle rampe, elle rampe!”, mais qui? quoi? où? impossible de rien savoir. J’ai cherché à la faire parler, mais elle est têtue! Elle ne veut rien dire. Elle est devenue maigre comme un clou, noire comme du charbon, elle va mourir, et quelle fille c’était encore en hiver, et robuste! Elle voit elle-même qu’elle n’en a pas pour longtemps à vivre, qu’elle n’a plus rien à espérer, mais elle se tait.

— Alors c’est vrai, vous croyez qu’elle a quelque chose sur la conscience, et qu’elle le cache?

— Si je le crois! Maintenant je ne le crois plus, je le sais.

— Et qu’est-ce que vous savez?

— Je sais, mon petit, qu’elle a tué ta Frouzia.

— Frouzia? Elle? Mon Dieu! Mais quand donc? Comment? Et pourquoi?

— Demande-lui voir pourquoi! Comme ça, c’est le diable qui l’a tentée. Ça devait faire longtemps, sans doute, maudit soit-il, qu’il avait une dent contre elle. Ecoute voir comment cela s’est passé.

La vieille s’en alla côte à côte avec Ivan dans la rue, mais elle ne pouvait pas marcher aussi vite que lui, et l’empoignant par son habit, elle l’arrêta:

— Mais attends donc! Tu vois bien que je suis à bout de souffle! Ne te presse pas d’aller travailler! Tu n’y perdras pas grand-chose. Arrête-toi et écoute.

— Il est temps que j’aille au travail. Vous entendez, on sonne déjà la relève de nuit.

— Laisse donc là ta relève de nuit! Ne vas pas aujourd’hui au travail, viens avec moi chez Ganka. L’affaire est plus sérieuse.

Le jeune homme hésita un instant.

— Non, la mère! Il est tard aujourd’hui. Pourquoi est-ce que j’irais chez Ganka? Demain, tout de suite après le travail, je viendrai et nous verrons ce qu’il faut faire. Mais dites-moi ce que vous avez appris et comment.

— L'autre nuit, dit la vieille, elle n'a pas dormi une seconde. Comme elle se tourmentait! Dieu nous en préserve. Et ce matin je la regarde, elle est étendue dans son lit comme si on l'avait descendue de la croix, seuls ses yeux brillent.

— Ganka, que je lui dis, peut-être qu'il faut appeler le pope?

Elle en a même sursauté comme si on l'avait mordue.

— Le pope? Et pourquoi?

— Comment pourquoi, mon petit! Tu vois bien toi-même que tu n'en as plus pour longtemps à marcher sur cette terre. Il faut te confesser.

— Non, je ne veux pas, répondit-elle. Je me sentirai mieux, je me rétablirai!

— Oh, ma petite fille, ne plaisante pas avec Dieu! Ne parle pas ainsi, ne te fais pas d'illusions. Je vois que tu n'as pas longtemps à vivre en ce monde. Je vais aller appeler le Révérend.

— Non, il ne faut pas, répondit-elle. Quand il le faudra, je le dirai moi-même. Ne vous en allez pas, je vais dormir un peu.

A peine endormie, elle se remet à crier et la voilà qui sursaute:

— Oh, elle rampe, elle rampe! Oh, elle tend le bras! Elle me saisit! Elle me tient! Elle ne me lâche pas! Oh, sauvez-moi! Sauvez-moi, la mère!

Et la voilà qui saute du lit, qui s'accroche à moi, qui tremble comme une feuille et qui regarde tout autour en criant, en poussant des cris aigus comme un enfant pris de peur.

Je lui dis tout en la signant:

— Qui est-ce qui rampe? Qui est-ce qui te tient?

— Elle, elle! Est-ce que vous ne voyez pas? Regardez, sa main est toute pourrie et la chair tombe en morceaux, il ne reste que les os, mais elle me tient comme avec des tenailles!

— Dieu te préserve, Ganka! Qu'est-ce que tu as?
Qui vois-tu?

— Mais elle, elle! Frouzia!

— Quelle Frouzia?

Mais de nouveau elle s'obstine. Elle tremble toute, se presse contre moi, mais impossible d'en tirer un mot de plus. Je la tranquillise comme je peux et je la couche dans le lit. Je la console, je lui parle, et en même temps ça commence à se démêler fil par fil, dans ma tête, j'arrive à y voir plus clair. Je lui raconte ceci, je lui raconte cela. Je lui fais cuire un petit morceau de viande, je lui donne à manger. Elle reste couchée et ne me lâche pas.

— Asseyez-vous! Ne me laissez pas toute seule! Parlez pour que je ne m'endorme pas, sans cela j'ai peur: aussitôt que je m'endors, elle revient.

— Pourquoi te fait-elle si peur? que je lui demande.
Qu'est-ce qu'elle peut te faire?

— Oh, grand-maman! Oh, ma toute bonne! Si vous saviez comme elle est horrible! Tout mon sang se glace dans mes veines! Je ne peux pas la regarder, mais je dois. C'est comme si mes yeux étaient rivés à elle.

— Alors, c'est elle que tu as sur la conscience, Ganka?
Elle ne dit rien.

— Avoue donc, mon petit! que je lui fais sévèrement. Tu vois, tu croyais pouvoir tout cacher. Et quel profit pour toi de l'avoir caché aux hommes, si Dieu, lui, sait tout? Tu vois, il a mis le doigt sur toi, et qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui? Si l'on t'avait pendue, tu n'aurais pas connu la dixième partie des souffrances que tu as endurées!

Elle a écouté longtemps, et puis elle s'est mise à pleurer... Elle a sangloté comme un petit enfant.

— Oh, grand-maman, c'est vrai, vous avez raison! Oh, je suis damnée! Oh, je suis maudite! Je l'ai tuée! Elle s'est trouvée mal, elle est tombée dans mes bras, et moi, je l'ai jetée dans le puits quand elle était sans connaissance. Je

croyais que personne ne le saurait, et qu'Ivan m'épouserait... Oh, bonne maman, conseillez-moi, qu'est-ce que je dois faire?

Les paroles de la vieille donnèrent le frisson à Ivan. Il se sentait abattu. Il évoqua vivement les péripéties de l'autre soir, le départ de Frouzia, la nuit passée avec Ganka dans son réduit, et l'inquiétude de la jeune fille. Il se rappela même les paroles de Ganka qu' "elle lui faisait peur". Maintenant seulement tout devenait clair pour lui. Ecrasé par des sentiments douloureux, il soupirait et murmurait sans cesse: "Mon Dieu, mon Dieu!"

Et la vieille continuait à lui raconter les aveux de Ganka, l'endroit où elle avait jeté Frouzia dans le puits, et comment, par la suite, un instinct l'avait poussée vers cet endroit pour anéantir toutes les traces, et comment elle avait failli se faire remarquer par un ouvrier, comment Frouzia avait commencé à lui apparaître en rêve et comment elle s'était mise à le détester, Ivan.

— Eh bien, qu'est-ce qu'elle fait maintenant? l'interrompit le jeune homme.

— Après avoir beaucoup pleuré, elle s'est endormie. Elle ne se réveille plus en sursaut et dort tranquille. Je suis restée un peu à son chevet, et puis j'ai pensé qu'il serait bon de te raconter tout. Conseille-moi, mon petit cœur, que faire?

Ivan écoutait, stupéfié. Quelque chose dans ses entrailles se retournait, se déchaînait, hurlait, comme une profonde douleur, comme un pénible reproche, comme la conscience d'une faute qu'il avait commise.

— Est-ce que je sais moi, ce qu'il faut faire? dit-il sourdement. Il aurait fallu le déclarer. Mais c'est affreux!

— Peut-être aller chez le staroste?

— Allez-y, allez-y! prononça Ivan avec vivacité, s'accrochant aux paroles de la vieille.

— Peut-être que tu iras avec moi? J'ai peur.

— Et pour quoi faire, aller avec vous? On me soupçonnera encore. Allez-y toute seule. Je viendrai vous voir demain après le travail. Allez-y, allez-y!

La vieille n'ajouta plus rien, se signa et partit.

XVI

En arrivant au hangar où il travaillait, Ivan rencontra le commis Mendel. Il s'en allait quelque part, tout en parlant avec un ouvrier d'une autre exploitation.

— Bonsoir, Ivan! lui dit Mendel. Vous allez au travail?

— Oui, j'y vais, dit le jeune homme qui comprenait à peine qui lui parlait et de quoi.

— Et demain vous partez?

— Oui, je pars.

— Eh bien, comme vous voulez. L'argent est à votre disposition.

Ivan, sans plus rien dire, se dirigea vers son hangar. Mendel continuait à parler avec l'ouvrier qui, le lendemain, devait remplacer Ivan.

— Ici vous serez bien! disait Mendel. Je ne suis pas un homme à vouloir du mal à quelqu'un. Demandez voir à Ivan. Quelquefois, le jour de la paye, il ne prenait même pas son argent et le laissait chez moi tant qu'il ne ramassait pas cinquante ou cent guldens, et puis il prenait tout à la fois. Vous voyez, demain, il nous quitte. Et savez-vous où il va? Il revient à sa terre!

— A sa propre terre? s'étonna l'ouvrier. Et d'où est-ce qu'il l'a prise, sa terre? Il l'a vendue depuis longtemps!

— Il l'a vendue depuis longtemps et maintenant il l'a rachetée. Juste hier il a pris cent guldens pour effectuer le dernier versement à l'aubergiste, et demain il rentre dans son village, il nous quitte pour toujours. Et qui le lui a conseillé? Demandez-lui vous-même! Mendel, et personne d'autre!

En cet instant un cri partit du hangar, ensuite un bruit de pieds. L'ouvrier qui travaillait au treuil courait dans la rue en criant tout essoufflé :

— Monsieur le commis! Monsieur le commis!

— Qu'y a-t-il? demanda Mendel.

— Venez dans le hangar! Vite! Vite!

— Mais qu'y a-t-il donc? articula Mendel à grand-peine et, sans attendre la réponse, il y courut. L'ouvrier qui venait d'être embauché le suivit.

— Eh bien, qu'est-il arrivé? dit Mendel à l'ouvrier dans un murmure enroué, quand il fut près de lui.

— Un malheur!

— Un malheur?

— Oh, je ne sais pas ce qu'il y a! Venez dans le hangar, vous verrez vous-même! Oh, mon Dieu, je vais mourir! Je n'ai jamais entendu, ni rien vu de pareil.

Sans plus rien demander, tous les trois coururent vers le hangar. L'obscurité y était presque complète, seule une petite lampe suspendue éclairait faiblement l'intérieur de la baraque en planches. L'ouvrier qui envoyait de l'air comprimé se penchait sur le puits et tirait le câble qui pendait librement du treuil.

— Eh bien, qu'est-il arrivé? Parle, dit Mendel en regardant tout autour comme s'il cherchait à savoir ce qui avait pu effrayer à tel point les ouvriers.

— Le câble s'est rompu.

— Quoi? Comment ça?

— Est-ce que je sais, moi? Voyez vous-même!

L'ouvrier qui se penchait sur le puits tira de nouveau le câble, le secoua, et celui-ci, tel un fouet, cingla les murs du puits revêtus de planches.

— Et Ivan? Où est-il?

— Dans le puits.

— Comment, dans le puits? Il est descendu au fond?

— Probablement qu'il est au fond, mais pas vivant.

Vous voyez, il s'est déroulé pas plus de dix mètres de câble.

— Comment est-ce arrivé? Mais comment donc? Raconte par le commencement! disait Mendel. Il n'arrivait toujours pas à saisir ce qui s'était passé.

— Oh, mon Dieu! Est-ce que je sais comment c'est arrivé? Ivan est venu, s'est attaché, et j'ai commencé à le descendre. Je tourne, je tourne et tout à coup, au dixième mètre, je sens comme un coup dans le bras, et le treuil qui devient léger. Au même instant, dans le puits, ça n'a été qu'un gour-gour-gour, puis un cri épouvantable, et après plus rien. C'est tout. Le câble s'est rompu et Ivan a dégringolé au fond, de quarante toises de hauteur.

Mendel, sans rien dire, s'arrachait les cheveux et courait dans le hangar comme un fou.

— Oh, là-là! Quel malheur! Au secours! Peut-être qu'il est encore vivant. Ecoutez voir, Dmitriounia, il s'adressait à l'ouvrier nouvellement engagé, qu'en pensez-vous, peut-être qu'il vit encore?

— Peut-être. Il n'y a pas de pierres dans le fond?

— Non, il n'y a que de l'argile.

— Eh bien, s'il n'est pas tombé sur un pic et ne s'est pas fracassé le crâne en route, alors peut-être qu'il est vivant.

— Il aurait crié, gémi alors, ajouta l'ouvrier qui se tenait près du treuil.

— Il a peut-être perdu connaissance, disait Dmitro.

— Descendez, Dmitriounia! Que Dieu vous aide! Descendez, peut-être que vous le sauverez encore!

— Je serais bien descendu, dit Dmitro, mais qu'est-ce que c'est que ce câble qui casse?

Il s'approcha du puits, s'empara du câble dont l'extrémité pendait à quelque deux mètres dans le puits, l'en sortit et l'examina à la lueur de la lampe. C'était un vieil ouvrier qui connaissait son métier, mais là il se tint coi. Il n'avait jamais vu chose pareille! Longuement, il exa-

mina le câble à l'endroit où il s'était rompu, il le palpa de ses doigts, le regardait à la lumière. Il hochait la tête, n'y comprenant rien. Mendel, les yeux inquiets, tout pâle et le cœur oppressé, suivait chacun de ses mouvements.

— Je ne comprends pas! Je n'arrive pas à comprendre ce qui est arrivé avec le câble. Comment a-t-il pu casser?

— Peut-être qu'il était rouillé? hasarda Mendel.

— Possible. Si on avait coupé le câble exprès, on l'aurait vu: la coupure serait nette. Sans doute qu'il était rouillé.

— Oh, c'est un vieux câble. Il fallait le changer! se hâta d'ajouter Mendel. Mon Dieu, mon Dieu! Ce n'est pas pour rien que ce matin je me disais: "Mendel, change le câble!" Et après j'ai pensé: "Bah, je ne vais pas le changer aujourd'hui, dimanche va arriver et alors on le changera!" Et voilà! Qui donc pouvait savoir qu'il ne tiendrait pas le coup!

Dmitro examinait toujours le câble et hochait la tête.

— Ecoutez, Mendel! C'est impossible! Elle est louche, cette rouille! Le diable même ne le casserait pas, ce câble! J'ai à la campagne un auvent qui tient sur un câble comme ça, voilà déjà cinq ans. La pluie l'arrose, la neige colle dessus, et il est autrement plus rouillé que celui-là et pourtant il tient. Mais là, c'est un auvent, ce n'est pas la même chose qu'un homme.

— Bah, Dmitriounia, là-bas, chez toi, il est suspendu tranquillement, alors qu'ici, on l'enroule et on le déroule nuit et jour. C'est plutôt ça qui casse le fil de fer.

— C'est vrai, dit Dmitro, après avoir réfléchi. Mais alors il se serait cassé petit à petit, un faisceau de fil de fer, un autre, puis un troisième... Et là tout a cassé d'un coup. Et la cassure n'est pas nette, c'est, Dieu me pardonne, comme si une souris l'avait rongé. Non! De toute ma vie je n'ai jamais rien vu de pareil.

Entre-temps, Mendel avait rapporté de l'entrepôt un

nouveau câble, on l'enroula sur le treuil, Dmitro s'apprêta et descendit dans le puits. Une demi-heure plus tard, on les sortit tous les deux, Dmitro et Ivan. Ivan avait les deux jambes brisées et le crâne fendu. Il n'était sans doute pas arrivé vivant au fond du puits.

XVII

Le lendemain au point du jour, le staroste de Borislav — à l'époque on le choisissait encore parmi les paysans — arriva avec un témoin et deux gendarmes dans le réduit de Ganka. Elle dormait encore. Après de longues journées et de longues nuits sans sommeil, elle dormait pour la première fois d'un sommeil de plomb. La vieille ouvrit la porte, tout le monde entra et en voyant le visage livide et desséché de Ganka, torturé par une horrible souffrance intérieure, ils n'eurent pas le courage de la réveiller.

— Eh bien, qu'elle dorme, dit doucement le staroste. Nous attendrons dans la cour.

— Elle n'en a plus pour longtemps à régler ses comptes avec les gens, dit un gendarme.

— Dieu n'a pas attendu le jugement des hommes. Il l'a condamnée et châtiée lui-même, ajouta l'autre.

Aussitôt qu'ils furent sortis, Ganka se réveilla.

— Vous êtes ici, la mère? demanda-t-elle.

— Oui, mon petit, je suis là.

— Est-ce que j'ai rêvé ou bien quelqu'un est venu?

— Mais qui donc peut venir?

— Il m'a semblé que des gens... des gendarmes...

— Oui, ils sont venus, mon enfant.

— Me chercher? dit Ganka en se soulevant.

— Te chercher.

— Ils savent tout?

— Oui, tout.

Ganka regarda fixement la vieille, puis elle lui tendit son bras décharné.

— Merci, la mère, lui dit-elle. Plus d'une fois, des centaines de fois je voulais y aller et tout avouer, mais je n'arrivais pas à me décider. Et maintenant, c'est fini. Maintenant je suis tranquille.

Et elle se leva avec beaucoup de peine. La vieille l'aida à s'habiller.

— Eh bien, maintenant, appelez-les.

Le staroste entra avec le témoin, puis les gendarmes.

— Eh bien quoi, ma mignonne? lui dit le staroste. On est malade?

— Oui, je suis malade.

— As-tu à nous dire quelque chose?

— Oui.

Et tranquillement, elle raconta tout ce qui s'était passé en ce soir mémorable. Un des gendarmes inscrivait. Ensuite on l'emmena vers le lieu du crime. Avec des crochets on retira du puits, par morceaux, le corps putréfié de la malheureuse Frouzia et on le transporta à la morgue. On fit monter Ganka dans un chariot et on l'emmena en prison à Drogobytch. Là, elle mourut avant le premier procès-verbal.

Quant aux gendarmes, après cette affaire, ils en eurent une autre. On leur fit savoir qu'à l'exploitation voisine un câble s'était rompu, qu'un ouvrier était tombé dans le puits et s'était tué.

Il fallait examiner les lieux, examiner le cadavre, interroger les témoins...

— Ça ne me plaît pas beaucoup, cette histoire, dit un gendarme plus jeune au plus vieux, le chef du poste.

— Négligence du patron. Le câble était rouillé.

— Ou peut-être quelque chose de pire? Ce que dit Dmitro à propos de l'argent...

— Alors quoi, tu penses que c'est un assassinat? Quelqu'un aurait cassé le câble exprès?

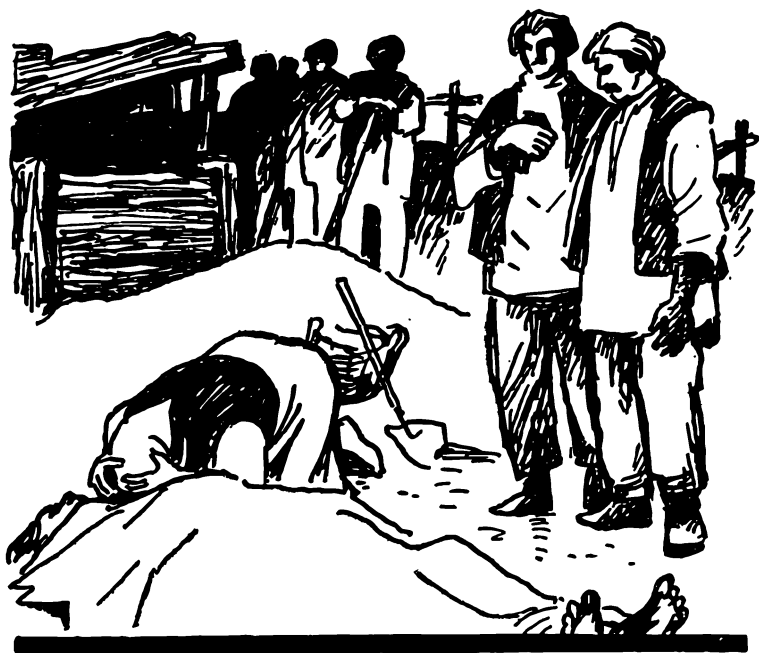
— C'est très possible. L'argent a pu être la cause. Le commis a dit qu'Ivan avait pris son argent, mais on ne l'a pas retrouvé sur Ivan.

— On cherchera dans son logis.

Mais à son logis, c'est-à-dire au cabaret où Ivan passait la nuit avec quelques autres ouvriers, personne ne savait rien de cet argent. Les gendarmes apprirent que depuis qu'on l'avait volé, Ivan le portait toujours sur lui. Il le cachait de telle sorte que personne ne sût où il était. D'autre part, les témoignages de Mendel, d'après lesquels Ivan aurait envoyé son argent au notaire à Drogobytch pour la terre qu'il avait achetée, furent confirmés dans une dépêche par le notaire lui-même. L'autre témoignage, — les derniers cent guldens, qu'Ivan aurait pris à la veille de sa mort, — c'est Dmitro qui le confirma, car il avait entendu Mendel dire à Ivan: "L'argent est à votre disposition", et qu'il avait vu Ivan faire un signe affirmatif de la tête. Donc, après avoir reçu son argent, Ivan avait dû le cacher quelque part pour l'emporter avec lui. Or, s'il en était ainsi, il n'y avait aucune raison d'attenter à ses jours.

Et l'affaire en resta là. Quant à Mendel, pour avoir fait preuve de négligence et s'être servi d'un câble rouillé, il fut condamné à payer une amende de vingt guldens.

Ivan et Frouzia furent enterrés dans la même tombe.



LE PECHEUR CONVERTI

I

Vassil Pivtorak avait été autrefois un des paysans les plus riches à Borislav. Il avait assez de terre; du bétail, du grain et d'autres biens en suffisance, et même de l'argent. Laborieux, économe, il aimait l'ordre, et tout marchait bien chez lui, il ne manquait de rien.

Vassil avait trois fils, tous de fort beaux gars. De santé

florissante, robustes, ils étaient, pour le caractère et l'humeur, le portrait tout craché de leur père. Ils aimaient leurs parents, respectaient leurs aînés, et ne boudaient aucun travail. Et si la vie humaine ne dépendait pas de circonstances imprévues, si les conditions dans lesquelles nous vivons ne changeaient pas, Vassil Pivtorak aurait vécu jusqu'à présent, heureux et tranquille, en berçant ses petits-enfants.

Mais il n'en va pas ainsi dans le monde. Ce qui auparavant ne se modifiait pas au cours de tout un siècle, se transforme aujourd'hui tous les dix ans. De nos jours, ce n'est plus comme au temps jadis. La vie coule rapide, les changements se font plus vite. Il faut noter où va le courant et le suivre. Mais si tu ne prends pas garde, si tu restes sur place, tu risques de te faire emporter par la première vague, le premier changement te prendra au dépourvu, te renversera, te culbutera et tu es perdu. Vivre n'est pas facile, aujourd'hui. La vie est une lutte de tous les instants, une lutte perpétuelle. L'ennemi te guette de partout. Tu te défends d'un côté et il te surprend de l'autre. Et c'est la fin pour toi.

C'est ce qui arriva à Vassil Pivtorak.

C'était juste à l'époque où on avait commencé à exploiter le pétrole à Borislav. Les amateurs de profits rapides s'abattaient sur ce village comme des mouches sur le miel par essaims entiers. Ils arrivaient, allaient et venaient dans les champs, de maison en maison. Ils se cramponnaient à chaque paysan comme des chardons aux vêtements. "Hé, compère, vends-la, ta terre, vends-la! Tiens, je t'offre tant pour ton terrain... et moi tant... et moi encore plus! Nous n'avons pas besoin de toute ta terre, un morceau nous suffit!" Ils sortent l'argent, vous le fourrent dans la main, vous paient une tournée et ne lésinent pas sur les mots qui persuadent. Et ils en ont tenté plus d'un, et ils ont séduit plus d'un malheureux. Mais Vassil Pivtorak ne s'était pas laissé tenter, lui. Il aimait sa terre que ses

aïeux avaient arrosée de leur sueur. Et puis il se disait: "Et alors? Je prendrai l'argent, les pièces de monnaie sont rondes, elles se disperseront en roulant. On en dépense à droite, on en dépense à gauche, et il n'en reste plus. Quant à la terre, notre sainte terre, elle restera!"

Eh bien, pensez-vous qu'il a bien fait, Vassil? qu'il a jugé raisonnablement?

Oui, il a bien fait, mais pas très! Il a jugé raisonnablement, mais pas trop!

Les nouveaux venus embauchent des ouvriers et creusent des puits. Le pétrole apparaît, l'argent coule dans les poches des autres. Il arrive de plus en plus d'étrangers, on est de plus en plus à l'étroit à Borislav. Les paysans vendent leur terre par morceaux, chaque jour, à vue d'œil, ils deviennent de plus en plus pauvres. Un dimanche, la communauté paysanne se rassemble. Que faire? Vassil Pivtorak prend la parole:

— Alors, messieurs les paysans! Des étrangers creusent la terre? Eh bien, creusons nous aussi! Ils pressurent de l'argent de ce pétrole? Nous en ferons autant!

Eh bien, direz-vous, n'est-ce pas raisonnable ce que Vassil a conseillé de faire? Oui, c'est raisonnable, mais pas tout à fait!

Nos habitants de Borislav commencèrent à creuser et à retourner la terre de leurs ancêtres. Or ils n'avaient pas d'argent pour embaucher des ouvriers, et il leur fallut creuser eux-mêmes. Le travail n'avancait pas vite, et les bénéfices ne venaient pas vite non plus. Entre-temps, leurs exploitations périlclitaient, les champs mis sens dessus dessous ne produisaient plus rien. Le grain manquait, et toujours pas de pétrole. Que faire? Vendre de nouveau une parcelle de terre après l'autre pour ne pas mourir de faim.

Sur une centaine de paysans qui s'étaient mis à creuser la terre, six ou sept seulement arrivèrent à quelque chose. Et les autres? Les autres continuèrent à creuser des

puits sur leur terre, extrayant du pétrole et de la cire pour les étrangers.

Comment était-ce arrivé? Pourquoi les étrangers avaient-ils de la chance et ceux du pays non? Jugez-en vous-même, si vous avez assez d'intelligence.

II

Après avoir donné un conseil aussi sage aux paysans, Vassil Pivtorak se mit lui-même à ruminer. "Bah, quoi, pensait-il, j'ai trois fils, je suis le quatrième. A présent il n'y a pas de travaux qui pressent dans les champs. Nous commencerons nous aussi. Deux suffiront pour un puits: l'un creuse, l'autre tourne le treuil. J'ai là-bas, derrière la grange, un bout de champ fauché: on va y creuser deux puits à la fois. S'il n'y a pas de pétrole dans l'un, il y en aura dans l'autre!..."

Sitôt dit, sitôt fait. Il laisse la vieille à son ménage, et part avec ses fils. Ils emportent des bûches, des cordes, des baquets, ajustent les treuils et se mettent à l'ouvrage. Bah! ça marchait bien. Ils creusent un jour, ils creusent deux jours. Près des fosses, s'élèvent des monticules d'argile. Le cadet, Mikhaïlo, est dans une fosse, le père est au treuil. L'aîné, Sen, est dans l'autre fosse, son frère Ivan est au treuil. Ils creusent deux mètres, puis quatre, puis six et plus profond encore. Sen arrive à une couche de sable, et l'eau commence à filtrer. Il puise l'eau avec un seau, mais il y en a de plus en plus.

— Père, dit Sen, je vais le laisser tomber, ce puits, l'eau y monte.

— Comment ça? dit Vassil, vide le puits et continue à creuser!

Sen se donne ainsi du mal une semaine, puis deux. Il puise toute l'eau, il bouche les trous et continue à creuser. Du reste, ce n'était pas difficile: du sable.

Et voilà qu'un jour Ivan pousse un cri épouvantable. Le père accourt, des gens se précipitent: "Qu'y a-t-il?"

— Le sable s'est déplacé et il a enseveli Sen!...

A ces mots, Vassil Pivtorak se figea, comme frappé par un coup de foudre.

— En vitesse, les gars, dans le puits et déblayez! crie-t-il d'une voix méconnaissable.

On descend, déblaie le sable, mais pas d'un seul coup. Enfin on déterre le garçon déjà mort.

Mon Dieu, comme la pauvre mère se désole, comme elle se lamente! Elle pleure et maudit le père qui lui a tué son enfant. Quant au père, le pauvre homme, il est là, tel un condamné à mort, livide, les yeux secs, muet.

Les funérailles arrivent. Il fallait les faire "comme Dieu le commande". Et le pope de dire: "Vous avez encore de la terre, Vassil, et des fils laborieux, et des biens au soleil, alors donnez-moi vingt pièces d'or pour l'enterrement. C'est une œuvre agréable à Dieu, et ne regardez pas à la dépense pour le repos de son âme!" Que faire? Impossible de refuser. Marchander, comme pour du bétail, lorsque un gros chagrin vous pèse sur le cœur, rien de pire. Et pas d'argent liquide. Alors il faut vendre un terrain, ou la moitié, cette moitié de terrain où se trouve le malheureux puits. On trouve immédiatement un acheteur, il paie sur-le-champ, aux funérailles, la communauté chrétienne pleure, mange et boit beaucoup, et le pope avec son sacristain prononce tristement: "Seigneur, aie pitié de nous" et "Gloire à toi, Seigneur".

Les braves gens se séparent, l'argent est parti. Vassil a perdu Sen, son bras droit. La vieille gronde et pleure; les deux fils vont tête basse. Mais le pauvre laboureur ne peut se livrer longtemps à son chagrin. Le travail l'attend, dix travaux l'attendent. Et au travail la tristesse s'oublie, et le chagrin s'en va.

La moisson se déroulait lente et triste. L'été tirait à sa fin et l'automne arriva. La récolte n'était pas fameuse.

Mais enfin, ce qu'on avait récolté, il fallait le rentrer et cela demandait des efforts. Vassil, avec ses fils, transporta le blé sur l'aire.

Bon, maintenant on pouvait se reposer un peu. Mais quand on n'a plus rien à faire, les vieux chagrins se raniment. De nouveau la tristesse revint dans la maison de Vassil. La vieille mère n'avait pas encore pleuré toutes ses larmes sur le fils qu'elle chérissait.

III

Le mauvais sort ne dort pas. Était-il nécessaire que Vassil passât devant le bout de champ qu'il avait vendu? Non. Pourtant il y alla quand même. N'avait-il rien à faire? Ou bien la curiosité l'avait-elle poussé à jeter un coup d'œil sur ce qu'y faisait l'acheteur? Bref, il y alla.

Or, durant l'été l'acheteur n'était pas resté inactif. Il avait embauché deux gars de Borislav que la misère avait fait venir travailler ici, et qui s'étaient mis à l'œuvre. Et quel truc n'avait-il pas inventé, ce sale chien! Il s'était dit: "Hé, il y a là une couche de sable où l'autre s'est fait ensevelir. Alors moi, voici ce que je vais faire: je dirai qu'on mette là un treillis de branchages, qu'on y plante des pieux solides, j'étayerai ainsi les parois à l'aide de ce treillis comme d'un boisage, et le sable n'y pourra rien!" Et alors? Bien inventé? Je suis pourtant plus intelligent que lui, pensa Vassil, et si j'avais eu un peu plus d'argent (mais je n'ai pas de quoi acheter des branchages et des pieux!), j'aurais essayé, moi aussi. Voyez-vous, aucun danger. Que faut-il de plus? Ça ne s'écroulera pas! Et à présent, ce voleur, il a percé la couche de sable, est arrivé jusqu'à l'argile et y a trouvé du pétrole!

Vassil raisonnait ainsi, debout près du puits. Le pauvre homme regardait le travail d'autrui d'un œil envieux.

— Hélas, Dieu de miséricorde! C'est ma terre à moi,

et à présent elle verse des milliers dans la poche de cet impie! Voyez-moi ça comme ce vaurien bondit de joie, comme il se frotte les mains de plaisir. Dame, une fortune! Les ouvriers remontent du puits une benne après l'autre, se fatiguent les bras, et tout ça pour lui! Si le destin ne m'avait pas envoyé un tel malheur, peut-être qu'aujourd'hui j'aurais eu de l'argent et me serais frotté les mains!

Vassil resta longtemps près du puits à observer le travail d'un œil jaloux. Puis il alla voir son puits. Personne n'y avait travaillé depuis le printemps. Les poteaux qui portaient le treuil étaient restés; le treuil avait été enlevé. Par précaution, Vassil avait donné l'ordre, encore en été, de recouvrir de planches l'orifice, pour que personne n'y tombât dans l'obscurité. Son cœur battit étrangement lorsqu'il porta son regard sur le monticule d'argile retiré du puits et qu'il frappa sur les planches qui le bouchaient.

"Qui sait, pensait-il, peut-être que la fortune m'attend là! Peut-être que si l'on creuse encore deux à quatre mètres, on trouvera du pétrole? Sait-on jamais! Dieu châtie, Dieu grâce!"

"Mais qui sait, lui murmurait une autre voix, peut-être qu'un malheur encore plus grand te guette là! Peut-être que Dieu s'est irrité contre toi parce que tu as dérangé la sainte terre, et qu'il te châtiara encore plus durement, si tu ne te ravises pas?..."

Les jours et les semaines passaient. Vassil allait et venait, tout à ses pensées. Le malheureux se creusait la cervelle, se tourmentait, ne sachant à quoi se résoudre. Ses traits s'étaient tirés, mais il ne se décidait pas à dire ce qui le préoccupait. "La vieille va pleurer, se rappeler le défunt, me dissuader de mon projet", pensait-il. Or, la tentation le harcelait. "Le Seigneur n'a point fait venir le blé dans nos champs. Le foin a pourri. Rien à donner au bétail jusqu'au printemps. Si je pouvais avoir un peu d'argent! Sans ça c'est la mort... Et les impôts qui ne

sont pas payés. Peut-être que si l'on creuse un tout petit peu, le pétrole va gicler? Qui sait? . . . L'autre puits là-bas n'est pas beaucoup plus profond! Allons, que ta volonté soit faite, Seigneur, je vais essayer. Bah! que la vieille pleure un peu! C'est bien pour ça que c'est une femme. Enfin, elle ne me coupera pas la tête. Mais moi, à présent, je vais arranger tout ça convenablement; je vais, pour plus de sécurité, garnir tout le puits d'un treillis!"

Après mûres réflexions, Vassil se décida enfin à se mettre à l'œuvre. Pour commencer, il délibéra avec ses fils. Mikhaïlo ne refusait pas de travailler dans le puits. "Bah, père, dit-il, je vois bien moi-même qu'on ne passera pas l'hiver avec la récolte qu'on a eue! Il faut essayer! Si Dieu le permet, nous serons plus heureux pour cette fois! Mais par précaution, nous ferons comme vous dites: nous mettrons un treillis!"

Quelle bonne âme, ce Mikhaïlik! Jamais il n'avait contredit ses parents en rien! Que Dieu le récompense et lui donne une longue vie!

Mais là surgit un autre problème: où prendre l'argent pour les câbles, les branchages et autres choses? Le père et les fils vivaient en accord parfait: "Rien à faire, dit-il, je vais hypothéquer une partie du champ. On ne le vendra pas, non. Et quand nous aurons de l'argent, nous le rendrons, nous dégagerons notre terre!"

Ainsi dit, ainsi fait. La vieille mère ne le sut que lorsque le travail commença. La malheureuse n'eut pas le courage de maudire le père, de lui faire des reproches. Elle pleura amèrement. Son cœur se serra, comme si elle pressentait quelque nouvel accident, lorsqu'elle eut jeté un regard dans la gueule sombre du puits, où le père descendait son enfant sur un câble.

— Ah, Vassil, Vassil! dit-elle quelques jours après. Tu as pris un mauvais chemin, tu cherches la fortune dans les cercueils. Prends garde, mon bonhomme, n'enterre pas ton bonheur et ton âme dans ces puits!

— Comme tu es drôle, la vieille! dit Vassil en faisant un geste du bras. Ce fut tout ce qu'ils se dirent.

Le travail avançait lentement. Pas moyen d'avoir des branchages. Ce qu'on apportait des villages voisins était enlevé en un clin d'œil. A deux ils se mirent à creuser et à garnir d'un treillis les parois du puits. Ils travaillèrent une semaine, puis deux. Enfin, Mikhaïlo toucha à un terrain gréseux très dur. Il lui fut difficile de travailler plus vite. La bêche ne suffisait plus, il fallait un pic. Pendant ce temps-là, Ivan battait le blé dans la grange ou bien posait les treillis. La mère, elle, filait solitaire à la maison, et plus d'une fois elle se mettait à pleurer en s'approchant de la fenêtre pour voir si ses fils ne venaient pas déjeuner.

IV

Dans le puits, le travail avançait lentement. Plus Mikhaïlo creusait profond, plus il avait de mal. Il avait l'impression d'étouffer. "Mais ce n'est rien", pensait-il. Vassil, lui, attendait toujours: le pétrole allait venir, peut-être aujourd'hui, peut-être demain. Bien que le treuil lui arrachât les bras, qu'il fît de plus en plus froid dehors, que l'argent de la terre hypothéquée s'épuisât de jour en jour, il ne pensait à rien. Le pétrole allait couler, et alors toutes les misères prendraient fin!

Et en effet, il coula!

Un jour, Vassil entendit un cri. Il venait du fond. Un cri bizarre, d'abord joyeux, puis inquiet. Enfin ce fut un cri affreux de désespoir. Cela ne dura pas plus de deux minutes. Vassil regarda dans le puits. Son cœur se glaça, l'attente et l'angoisse lui donnèrent le frisson. Le gouffre était sombre comme un four.

— Qu'y a-t-il, Mikhaïlo, qu'y a-t-il? crie le père.

Pour toute réponse, Mikhaïlo se met à tirer le câble, mais très faiblement.

Le père ne savait pas ce qui s'était passé, ce que Mikhaïlo voulait de lui, pourquoi il ne répondait pas.

Le câble se mit à branler de nouveau. Le père eut l'idée que son fils lui faisait peut-être signe de le tirer de là.

"Mais pourquoi s'est-il tu? Pourquoi ne dit-il pas ce qui est arrivé?" pensait le père, tout en tournant la manivelle avec énergie.

Ouf, comme le treuil est dur à tourner! Plus dur qu'à l'ordinaire. Ou bien ses vieux membres sont-ils fatigués par un long travail, par une attente pénible et anxieuse? La charge remonte lentement, lentement elle sort des ténèbres profondes qui se sont tapies en bas. Tout en tournant, Vassil se penche sur le puits... Seigneur! Qu'est-ce que c'est? Une violente odeur de pétrole le frappe au visage comme un coup de massue! "Dieu m'en a donné! Dieu m'en a donné!" crie Vassil. En cet instant il se sentait si joyeux et si fort. Il jette un regard dans la profondeur... Et ça qu'est-ce que c'est?... Dans la benne il voit Mikhaïlo. D'une seule main, il se tenait au câble, au lieu de l'avoir enroulé autour de son corps, comme d'habitude. L'autre main pendait. La tête penchée, inerte, sur sa poitrine, avait des mouvements convulsifs... Mais ces convulsions se font de plus en plus faibles, de plus en plus rares. Puis la tête s'affaisse tout à fait... Une minute d'hésitation horrible... La deuxième main lâche le câble, la benne donne de la bande, et Mikhaïlo dégringole dans le gouffre avec un cri sourd, épouvantable, et disparaît dans l'épaisse obscurité. Du fond on n'entendit qu'un plouf! dans le pétrole, comme si c'était une poutre. Et plus rien... Tout s'était déroulé si vite, de manière si imprévue, que Vassil, penché sur le puits, ne put bouger de là durant un bon moment, ne comprenant pas ce que tout cela signifiait. Il restait là comme abruti, sans lâcher la manivelle du treuil. Il ne pensait à rien, ne sentait rien, ne voyait rien... Mais la violente odeur de pétrole, qui montait du puits, lui fit reprendre ses esprits. La mémoire

revenait peu à peu, et avec elle l'horrible conscience de la réalité. "Fichu le gars! Le voilà, le bonheur!" Ce furent là ses premières paroles.

Lorsqu'il revint entièrement à lui, il se mit à trembler de fièvre. Il avait l'impression qu'une main puissante, invisible le poussait dans le puits, qu'une voix lui criait à l'oreille: "Saute, toi aussi, meurs avec lui! Quelle sera ta vie, à présent? Saute, voyons, saute!" Et le malheureux père ressentait un violent désir de plonger dans cet abîme infernal de ténèbres, et de mourir avec son enfant. Mais comme il se penchait de plus en plus sur le puits, une autre force le repoussa en arrière, la main de la nature, qui, toujours et partout, protège ce qu'elle a créé.

Enfin une idée traversa l'esprit du père infortuné: "Que pourrai-je faire tout seul?" Cette unique question lui fit comprendre tout. Comme un fou il se précipita à travers le potager vers la maison en criant de toutes ses forces: "Au secours! A l'aide!"

A ses cris les siens et les voisins accoururent. Personne ne savait ce qui s'était passé, et qui il fallait sauver. Seul le cœur maternel comprit tout immédiatement. La pauvre mère se tordit les mains, poussa un "ah!" et tomba sans connaissance.

Que faire? Comment sauver le malheureux? D'abord personne ne voulut descendre dans le puits. On avait peur de s'asphyxier. Seul le père insistait: "Laissez-moi, laissez-moi! Je vais le sauver, je le sauverai, sinon que j'y reste avec lui!" On eut toutes les peines du monde à retenir le pauvre Vassil.

— Père, mon petit papa! disait Ivan. Pourquoi descendre? Vous ne pourrez pas l'aider et vous y resterez vous-même! C'est moi qui vais y aller. J'ai la tête plus solide, je tiendrai mieux le coup!

Ainsi en fut-il décidé. On mit deux hommes au treuil, les plus robustes. On attacha solidement Ivan avec un câble et on le descendit. Les vapeurs de pétrole dans le

puits étaient très fortes, mais les gars firent vite, et bientôt Ivan lança d'en bas le cri convenu, — il avait retrouvé son frère. Plus vite encore ils remontèrent la benne.

Sur ces entrefaites, les autres s'occupaient de la mère. Peu à peu elle revint à elle.

— Mon enfant, mon petit! Qu'est-ce qu'il a? Où est-il? furent ses premiers mots.

Pauvre mère! Tu ferais mieux de ne rien savoir! Ton fils est étendu, horrible à voir, tout trempé d'un liquide épais et dégoûtant, comme du goudron. Et son visage si beau, si avenant, si gentil, est maintenant tout bleu, enflé par les affres de la mort! Pauvre mère! Fuis cet endroit maudit sans te retourner! Ne regarde pas celui que tu appelais, tout à l'heure encore, ton fils! Tu ne pourras pas le sauver, pauvre femme, seul ton cœur sera déchiré de chagrin!

V

On lava tant bien que mal l'infortuné Mikhaïlo et on l'étendit sur un banc, sous la fenêtre, dans la vieille maison paternelle. Il est couché là, le pauvre gars, beau et robuste comme l'érable aux larges feuilles. Mais son charmant visage, d'un rouge violacé, témoignait des souffrances atroces qu'il avait dû éprouver avant de mourir.

Mais où donc est sa vieille mère? Pourquoi ne crie-t-elle pas, ne clame-t-elle pas sur le corps du défunt, en arrosant de larmes son bon visage tout ridé de vieille? Peut-être l'aimait-elle moins que les autres? Ou bien ça ne lui fait rien? Non, elle ne l'aimait pas moins que les autres, son Mikhaïlik, et sa douleur, Dieu sait si elle est profonde. Elle est couchée, la vieille maman, dans son lit, et ne peut lever la tête, ne peut remuer la main! Cette dernière catastrophe l'a brisée. Lorsqu'elle a vu son enfant mort, et de plus, tel qu'on l'a retiré du puits, elle s'est affalée sans une plainte, sans un mot, fauchée comme un brin d'herbe.

Vassil Pivtorak, la voyant étendue, tel un cadavre, à côté du corps inanimé de Mikhaïlo, murmurait à part lui: "Le voilà, le bonheur! Il faudra encore les enterrer tous les deux!"

On fit revenir la vieille à elle, et on la porta sur son lit. La pauvre reste là, inerte comme une bûche, maigre, souffrante, sans force. Son visage, jaune et ratatiné, n'exprime rien; ses yeux troubles, profondément enfoncés dans ses orbites creuses, vivent à peine, comme la flamme d'une chandelle qui s'éteint; ses lèvres bleues remuent faiblement... "Mon petit Mikhaïlik!" murmure la pauvre mère et elle sanglote comme un enfant. Et c'est tout...

Quant à son Mikhaïlik, il est couché, immobile, dans la chambre, calme et indifférent. La douleur profonde, que son père dissimule dans son cœur comme un serpent, ne le touche pas; la maladie et le désespoir maternels ne l'inquiètent pas non plus; vains également sont le chuchotement triste et les prières des voisins rassemblés dans l'entrée, qui hochent la tête, font de grands gestes en échangeant des paroles à voix basse:

— Qui aurait pu croire? Quelqu'un a bien dit: le bonheur entre-t-il dans la maison, c'en est fait de la maison! Et quel gars c'était, hein! Seigneur, que ta volonté soit faite sur les pauvres pécheurs que nous sommes!

Vassil Pivtorak, lui, comme étourdi par un coup sur la tête, s'en alla trouver le pape.

— Gloire à Jésus-Christ, mon père!

— Gloire éternelle! Quoi de neuf, Vassil? J'ai entendu dire que tu as trouvé du pétrole?

— Oui, révérend père, j'en ai trouvé!... Mais voilà le malheur... Mon fils s'est asphyxié...

— Tiens, tiens! Comme tu n'es guère prudent... Pourquoi n'avoir pas acheté une pompe et pompé de l'air frais dans le puits? Tu vois bien!

— Oui, je vois, mon père, je le vois bien, pour mon malheur!

— Et alors, que viens-tu me dire?

— Bah, rien, révérend père... Je suis venu rapport à l'enterrement, il faut inhumer le corps du pauvre pécheur.

— Ah, bon, très bien! Devoir sacré. Un enfant obéissant que tu avais... Je sais, je sais. Eh bien quoi, Vassil, tu es riche, à présent!

— Pensez-vous, révérend père!

— Comment ça? Tu as donc du pétrole... alors tu vois, le Seigneur t'a béni.

— Oh, révérend père, ne dites pas ça! Il aurait mieux fait de ne pas me bénir comme ça! A quoi bon ce maudit pétrole, si mon enfant y a trouvé la mort?

— Oui, oui, c'est vrai! Tu parles bien! Alors, mon brave, à présent tu peux venir en aide à l'église du bon Dieu. De toute façon, cet argent ne t'est pas bien agréable, n'est-ce pas?

— Oui, c'est vrai, mon père.

— Tu vois bien, mon ami! Et moi, pour les funérailles il me faut cinquante pièces d'or. Eh bien? A l'heure qu'il est, c'est une bagatelle pour toi!

— Oh, révérend père, c'est un peu trop! Craignez Dieu, j'ai un si gros chagrin que je suis incapable de marchander.

— A quoi bon discuter, mon brave! Puisqu'il me les faut, alors rien à faire!

— Ma vieille, elle aussi, la pauvre, est en train de s'éteindre, elle respire à peine! Qui sait si elle passera une semaine. De nouveau une dépense, et moi qui n'ai pas d'argent, mon père!

— Alors parlons des deux enterrements à la fois! Tu me devras quatre-vingts pièces d'or, mon ami!

— Que Dieu vous garde, révérend père. Que dites-vous là! s'écria l'infortuné Vassil, blessé jusqu'au fond du cœur par ce langage. Que je commande d'avance les funérailles d'une chrétienne en vie?

Il ne pouvait plus rien dire. Sa gorge se serrait. Il se pencha pour ramasser son chapeau qui traînait par terre.

— Allons, allons, je plaisante, dit le pope en souriant. Il n'y a là rien de mal. Va-t'en, mon brave, demain je passerai chez toi. Vois-tu, il faut inhumer le corps avec tous les honneurs qui lui sont dus, il faut encore faire venir un prêtre de Popéli. Accorde-moi cette grâce, car pour toi, mon ami, qu'est-ce que cinquante pièces d'or aujourd'hui?

— Que Dieu vous garde, portez-vous bien! prononça Vassil comme dans un souffle en sortant.

— Porte-toi bien, mon brave! Hum!

VI

— Compère Vassil! Dieu lui a donné la vie, et Dieu la lui a reprise, ainsi soit-il!

— Que sa volonté soit faite, compère, mon brave homme, pourquoi te livrer au chagrin?

— Comme si ça pouvait servir à quelque chose! Ce qui est fait est fait!

— Le chagrin ne peut servir à mesurer un champ, disait mon défunt père.

— Que Dieu donne le paradis, radieux et clair, aux trépassés, et à nous, pauvres pécheurs, une vie heureuse.

— Ne vous attristez pas, Vassil! Votre vieille, la pauvre, elle s'éteint déjà, elle aussi. Qu'advient-il de votre maison, de votre terre? Courage! A votre santé!

Ainsi les voisins, ces âmes simples, consolait-ils Vassil Pivtorak tout en buvant à sa table. Vassil ne disait rien, restait immobile, sa tête lourde de soucis appuyée dans ses mains.

— Ohé, compère! Ménagez-vous, il ne faut pas vous décourager! Tôt ou tard, c'est le même chemin qui nous attend. Buvez donc avec nous encore un petit verre, et

vous oublierez toutes vos peines. Voyez, bientôt le Révérend va venir pour l'office des morts. Assez pleuré, il faut mettre la maison en ordre.

— Grand Dieu! Tu aurais mieux fait de me raccourcir la vie, au lieu de le rappeler à toi. A quoi bon vivre, à présent? proféra Vassil d'une voix sourde et faible.

— Hé, compère, ne péchez pas! Que le Seigneur nous préserve de tous les maux! Ce qui est arrivé est arrivé. Pourquoi appeler le loup? Le mauvais sort ne dort point.

— Oh, non, il ne dort point! gémit Vassil. Moi non plus il ne me laissait pas dormir en paix. Il murmurait sans relâche: "Va, creuse, tu verras bien ce que tu trouveras!" Et moi, imbécile que je suis, j'ai obéi, je suis allé creuser, et voilà ce que j'y ai gagné! Mikhaïlik, mon petit, mon enfant chéri! Est-ce que je t'ai chéri et choyé pour t'équiper aujourd'hui à une noce comme celle-là? ...

De grosses larmes coulèrent sur le visage de Vassil et restèrent accrochées à ses moustaches grises. Ses voisins et amis se remirent à le consoler, à lui dire de bonnes paroles et à se lamenter avec lui ... La langue de Vassil se délia peu à peu, il but un verre d'hydromel chaud, puis un second, puis un troisième ... Imperceptiblement le sang coula plus rapide dans ses veines, ses idées se confondirent, s'entrechoquèrent, se chassèrent les unes les autres; son cœur se réchauffait, sa douleur lui faisait moins mal, son chagrin se dissolvait plus vite dans ses larmes, il fondait à cette chaleur comme la neige sous le soleil printanier.

— Ah, Mikhaïlik! mon petit! répétait le pauvre père en accentuant ses paroles, comme s'il trébuchait, tout en avalant un verre après l'autre. Ses larmes tombaient plus fréquentes sur la table de chêne. Les voisins parlaient bas, sans se hâter, et dans les oreilles de Vassil, leur entretien résonnait de plus en plus faible, comme le clapotis de l'eau près d'un gué, comme le bruit du feuillage en automne. Machinalement, sa main versait le breuvage rouge et chaud

et l'envoyait dans sa gorge. Il lui réchauffait le sang, ranimait ses souvenirs.

— Ah, Mikhaïlik! mon petit! balbutiait-il, l'esprit égaré, en essuyant ses larmes de sa manche.

— Compère Vassil, levez-vous, assez pleuré! s'empresèrent les voisins. Regardez, le Révérend est venu pour l'office des morts. Entrez dans la maison!

— Repos éternel à son âme! . . . Allons, faut y aller . . . Mikhaïlik, mon enfant! . . . balbutie Vassil et il se dirige d'un pas traînant dans la maison.

A l'intérieur, la lumière tombe sur le défunt, des paysans sont là, nombreux, et deux popes lisent l'office des morts, cependant que deux sacristains chantent d'une voix bêlante et enrouée. Vassil, sur le pas de la porte, regarde, écoute, et ne peut arriver à comprendre ce qui se passe. La lumière clignote vaguement devant ses yeux, le visage bleui du défunt se transforme à chaque instant, aussitôt qu'il veut l'examiner de plus près. Le cœur léger, comme si vraiment il équipait son fils pour une noce et non pour son "dernier voyage", il sentait seulement que ses larmes continuaient à tomber et que les gens le regardaient tristement et chuchotaient: "Pauvre père! Son cœur se déchire! A-t-on jamais vu ça, enterrer deux fils, — deux beaux garçons, — avant l'heure! Il est bien que le troisième soit resté, sans quoi le malheureux serait mort!"

Vassil entendait tous ces propos, mais il n'avait plus autant de chagrin qu'auparavant; ses pensées, errant ailleurs, lui rappelaient plus rarement Mikhaïlo. Cependant, ses larmes coulaient toujours.

L'office des morts terminé, le prêtre ordonna qu'on apporte le cercueil et qu'on y mette le mort. Vassil observait, étonné, les deux gars qui approchaient le lourd cercueil, fait de grosses planches, et qui s'affairaient autour du cadavre. On mit les cierges de côté, on déplaça la croix qui se dressait au chevet du défunt, on enleva la

toile qui lui recouvrait le corps, puis on le souleva et on le mit en bière. Vassil qui, jusque-là, s'était montré calme, comme s'il n'avait pas conscience de ce qui se passait, eut l'impression maintenant qu'on lui perçait le cœur, et il poussa un grand cri :

— Mikhaïlik, mon petit! Mon fils chéri!

Ce cri fut si imprévu dans le triste silence général que toute une foule de femmes et d'hommes entoura Vassil pour le consoler et le convaincre de ne pas s'abandonner à sa douleur. Entre-temps, les gars avaient refermé le cercueil de son couvercle, soulevé leur camarade et l'avaient sorti de la maison après s'être inclinés trois fois sur les deux seuils, tout en maintenant la bière. Le cercueil gronda sourdement comme s'il disait :

"Portez-vous bien. Oubliez-moi, et que mon souvenir n'attriste pas les instants heureux de votre vie! Portez-vous bien, goûtez le bonheur et soyez joyeux! . . ."

Une foule nombreuse accompagna Vassil au cimetière, le consolant et lui relevant le moral. Mais Vassil ne se plaignait pas, il ne pleurait pas, ne disait rien. Il allait comme un automate, et avait l'air de ne rien comprendre. Parfois ses lèvres remuaient légèrement, quelque chose passait sur son visage, mais cela rappelait davantage la joie que le chagrin. Après l'enterrement, lorsque tous ces braves gens le reconduisirent chez lui, il reprit son allure d'automate, ne disant rien, ne pleurant plus, ne soupirant point; seuls ses yeux immobiles regardaient devant lui. Et lorsque à la maison on lui dit que sa femme avait, elle aussi, rendu l'âme au moment où l'on emportait le cercueil de son Mikhaïlik, il ne bougea guère, ne dit rien, ne pleura point, ne soupira pas; seuls ses yeux immobiles regardaient devant lui.

De nouveau, les voisins et les voisines se mettent à le consoler, de nouveau ils s'entretiennent, de nouveau ils boivent et ils mangent. Vassil est parmi eux, — le gobelet qui circule ne l'évite pas, — et plus il boit, plus son ani-

mation devient évidente. Il parle, il pleure et jette des regards autour de lui . . . Puis la nuit arrive. Tout en sanglotant Vassil tombe sur son lit et s'endort profondément. Le lendemain il se réveille comme si on l'avait roué de coups, et s'étonne beaucoup de voir de nouveau un cercueil sur le banc. Il lui semblait pourtant bien, — il voyait ça comme à travers un tamis, — qu'il y avait eu hier, chez lui, un enterrement. Il ressentit une nouvelle tristesse au cœur, la même qui l'avait envahi la veille, lorsqu'on avait ôté du banc le corps de son fils. Ou bien était-ce un rêve? D'où venait ce nouveau cadavre?

VII

Une fois de plus on se rassemble dans son logis, et on y entend du bruit, des soupirs et le chuchotement des bonnes femmes. Le pauvre est encore harcelé de tous les côtés par des amis, invités ou non, qui lui parlent, lui manifestent leur pitié et le consolent. Et de nouveau les gobelets circulent en rond, et les litanies des popes et des sacristains résonnent dans la maison, dans l'entrée, dans la cour; des volutes de fumée s'échappent des encensoirs et montent au plafond. Vassil n'avait pas eu le temps de revenir à lui que toute cette cohue et ce bruit passèrent, et lorsqu'il se réveilla le lendemain après l'enterrement, qu'il examina son logis et s'aperçut qu'il était resté absolument seul au milieu d'un silence de mort, l'idée lui vint d'abord qu'il avait fait un mauvais rêve. Mais peu après, quand il reprit ses sens et qu'il vit dans tous les coins les traces des événements d'hier, il comprit qu'il n'avait point rêvé, qu'il était resté seul, tout à fait seul.

Seul? Mais il avait encore un fils, Ivan. Où était-il? Pourquoi ce père qui se sentait si abandonné n'avait-il point pensé à lui, à son unique consolation?

Il arrive parfois aux gens des choses bizarres. Des pa-

rents ont plusieurs enfants, ils sont tous obéissants et laborieux, que reste-t-il encore à désirer, semble-t-il? L'amour maternel et paternel, tel le soleil, les réchauffe également tous. Mais non! Observe, et tu verras. Le père aime mieux l'aîné, la mère préfère le cadet et le second fils vit avec eux et travaille, mais ni le père ni la mère ne le remarquent, ne le caressent, jamais ne lui disent une bonne parole. Et il grandit à la maison comme un étranger, habitué à la solitude et au silence, et lorsqu'il passe et que les parents le regardent, ils en voient un autre devant eux, celui des enfants auquel ils accordent leur préférence.

C'était là le cas d'Ivan. Si l'on questionnait Vassil sur Ivan, il répondait: "Ivan, mon Ivan? C'est un petit gars bien tranquille. Mais regardez comme Mikhaïlik est robuste! De l'or, et non pas un garçon!" Si l'on demandait à la défunte femme de Vassil: "Que fait donc votre Ivan, hein, Vassilikha?" — "Bah, que peut-il faire? Il est sans doute occupé dans la grange; Mikhaïlik, lui, est allé chercher du foin, et je ne sais pas si le pauvre garçon reviendra pour dîner. Ça, c'est un gars! Une vraie fleur! Il fait ma joie, ce garçon..." Et ainsi toujours et partout. On interroge le père ou la mère sur Ivan? Ils détournent la conversation sur Mikhaïlik. Ivan était leur second fils, et bien qu'il fût tranquille et obéissant, ils ne le remarquaient point. Les deux frères, bien qu'ils eussent toujours vécu en bonne intelligence avec le troisième, à l'exemple des parents, s'étaient mis involontairement à regarder Ivan de haut, à le considérer comme un valet, comme inférieur à eux. Ivan avait entendu plus d'une fois avec amertume son jeune frère lui donner des ordres, et plus d'une fois ils s'étaient légèrement brouillés à cause de cela. Mais jamais l'idée n'était venue au pauvre garçon d'en chercher plus profond la cause, jamais il n'avait essayé de comprendre pourquoi ses parents et ses frères se comportaient ainsi à son égard.

Du reste, on ne pouvait pas dire qu'ils ne l'aimassent point! Dieu le préserve! Ivan était leur enfant comme les autres. Jamais il ne les avait offensés, ni par sa conduite ni par ses paroles. Cependant, ils ne l'aimaient pas comme l'aîné et le cadet.

Un jour, ils transportaient du foin sur une route qui allait en pente raide, au bord de la rivière. Mikhaïlo conduisait les bœufs, Ivan et son père soutenaient le chariot pour qu'il ne verse pas. Et là où il ne fallait pas, une ornière se présente, le chariot bascule du côté d'Ivan, juste au-dessus d'un gouffre profond. Le vieux père, sans attendre le cri de son fils, se précipite vers lui avec la vitesse de l'éclair. Et voyez-vous, s'il était arrivé un tout petit peu plus tard, le chariot se serait renversé et le pauvre Ivan aurait trouvé la mort sous son poids. Ils retinrent à deux le véhicule, crièrent à Mikhaïlo de faire aller les bœufs au plus vite et passèrent tout d'une haleine au-dessus du précipice vers le gué. Pendant qu'ils faisaient boire les bêtes à la rivière et qu'Ivan ôtait sa chemise pour laver son épaule ensanglantée qu'il s'était déchirée en cet instant affreux à une perche noueuse, le vieux Vassil lança un jet de salive, reprit haleine, et mesurant du regard le danger qu'ils avaient évité, il gronda furieux: "Sacré nom de Dieu! Que le diable emporte et le chariot et le foin, un peu plus je perdais mon gars! Nom d'un nom!"

Vous voyez bien? Est-ce que Vassil n'aimait donc pas Ivan?

Mais aujourd'hui qu'il avait perdu ses deux fils préférés, qu'il avait perdu sa vieille qui allait et venait toujours et partout, animant et remplissant la maison, Vassil se sentit tout à fait seul. Après ces deux pénibles enterrements, il dormit toute la nuit d'un sommeil de plomb, et lorsqu'il se réveilla, le soleil brillait haut dans le ciel. Il regarda tout autour: pas une âme dans la maison. La veille Ivan s'était entendu avec deux gars, et depuis longtemps il était parti au travail. Il fallait s'occuper du pétrole qu'on avait

trouvé, se procurer de l'argent, payer pour le champ hypothéqué, payer au pape pour les funérailles. Ivan, qui dès l'enfance avait pris l'habitude du travail, n'attendit pas les ordres de son père qu'il ne voulait pas réveiller. Il arrangea tout lui-même avec des spéculateurs qui se hâtaient à l'envi de lui acheter son pétrole.

On se mit rapidement d'accord, et le vieux Vassil n'avait plus qu'à signer le contrat lorsqu'il serait levé. Ayant reçu un acompte, Ivan s'en alla vivement trouver le "mécanicien" (c'était un simple menuisier de Drogobytch qui, sous cette dénomination ronflante, pensait se faire ici quelque argent) et acheta une pompe à air pour son puits. Il acheta également des tonneaux qui devaient lui servir, conformément au contrat, à livrer le pétrole à la pétrolierie, et il se mit à puiser de la terre les richesses de ses profondeurs.

Le travail allait vite. Les ouvriers embauchés parlaient, plaisantaient, mais Ivan travaillait en silence. Pendant ce temps-là, Vassil se levait à peine de son lit. Il se planta au milieu de la pièce, et voyant partout le désordre et l'abandon, il versa des larmes amères comme devant un lieu incendié. Longtemps le malheureux resta assis sur un banc près de la fenêtre, à la même place où il avait vu si souvent sa défunte vieille filer ou occupée à quelque autre besogne domestique.

Le temps s'écoulait, triste et lent, dans la maison abandonnée. Il n'y avait là personne qui pût lui faire cuire une cuillerée de quelque nourriture. On aurait dit que Vassil avait perdu la tête, il errait d'un coin à l'autre comme dans un brouillard, sans rien faire, sans rien dire, occupé seulement à rêvasser. Ivan travaillait, il avait pris sur lui le soin de l'exploitation. Voyant son père livré à sa douleur, le pauvre gars ne se décidait pas à le forcer à faire quelque chose. Il ne savait pas que le travail est un remède contre le chagrin, et laissait ce chagrin croître dans le cœur de son vieux père. Plus d'une fois, rentrant le soir à la maison, il surprenait

Vassil, la larme à l'œil, extrêmement bavard, — ce qui signifiait que le vieux solitaire avait commencé à s'enivrer de tristesse, pour noyer le “ver” qui lui rongait le cœur. Ivan n'avait pas le courage de lui faire des reproches. Après avoir dîné de n'importe quoi, il se couchait pour s'endormir aussitôt d'un profond sommeil, et n'entendait pas Vassil qui pleurait en parlant tout seul, souvent jusqu'à minuit.

Des voisins, des parentes venaient souvent voir Vassil, qu'il le voulût ou non, l'importunant de leurs consolations et de leurs conseils, le fatiguant de leur tapageux bavardage; cependant ils lui donnaient parfois un coup de main dans la maison. Plus d'une fois, ne le trouvant pas dans la chambre, ils allaient le chercher dans le débarras. Là se dressait encore intact le lit où sa vieille était morte. Dans la caisse à grain se trouvait ordinairement le bidon de vodka que l'infortuné buvait pour étouffer sa douleur. Plus d'une fois les voisines l'avaient entendu marcher à pas lourds dans ce débarras, sangloter comme un enfant ou parler à voix haute, tourné vers un coin du réduit, bien qu'elles ne comprissent pas le sens de ses paroles à travers le mur. Les voisines hochaient la tête en chuchotant: c'est, disaient-elles, “la défunte qui revient”. Et bientôt, — comme si on avait sonné les cloches, — un bruit se répandit dans Borislav: la femme de Vassil revenait la nuit voir son époux, pour le châtier d'avoir fait mourir inutilement ses deux fils de sa propre volonté.

Mais Vassil n'avait rien entendu dire et ne soupçonnait pas ce qu'on disait de lui au village.

VIII

Lorsque Ivan s'était entendu avec les spéculateurs pour la quantité de pétrole à livrer et la date, il s'était trompé, exagérant les richesses de son puits. Ceux avec qui il avait signé le contrat ne l'avaient pas peu aidé en l'oc-

currence. Ils lui disaient que le puits était riche, qu'il donnerait du pétrole sans discontinuer, qu'Ivan aurait à peine le temps de puiser en une journée ce qui se serait accumulé la nuit. Or, une semaine s'était à peine écoulée que le pétrole disparut. D'après le contrat, il fallait en livrer encore beaucoup, mais le puits s'était tari. Ivan attendit un jour, puis deux, puis trois, mais le pétrole ne venait toujours pas. Il fallait ou bien creuser plus profond ou bien entreprendre quelque chose d'autre, sinon, malheur à lui. Les spéculateurs le pressaient chaque jour : pourquoi ne livrait-il pas le reste ? Le pauvre Ivan n'en menait pas large, c'était à en mourir. Son père avait pris la moitié de l'argent qu'on lui devait d'après le contrat pour payer ses dettes, et il ne lui restait même pas ce qu'il fallait pour continuer les travaux de terrassement. Ivan le savait fort bien, c'est pourquoi il ne parlait jamais de ces affaires-là avec son père, et attendait avec impatience que le pétrole se montrât.

Mais le pétrole se faisait attendre, et le délai du contrat expirait. Acculé au désespoir par ses espérances toujours trompées, le jeune homme se décida enfin à parler avec son père. Un soir que le vent hurlait dehors et qu'une pluie froide et fine lui cinglait le visage, Ivan, revenu de la grange, accrocha son chapeau au mur, alluma le poêle, prit des pommes de terre et les mit à cuire dans la braise. C'était son dîner et celui de son père.

Vassil, — que les jambes refusaient de servir à cause d'une consommation immodérée de vodka et dont le visage flamboyait, — s'assit sur son châlit et approcha les mains du feu sans dire un mot.

— Papa, commença Ivan, timide, un malheur est arrivé, vous savez . . .

— Ah oui, c'est vrai ! Un vrai malheur, la mère est morte ! balbutiait Vassil, en s'essuyant les yeux de sa manche.

— Non, papa ! Maman est morte, que le Seigneur lui ouvre le royaume des cieux ! Que peut l'homme contre

Dieu? Mais c'est un nouveau désastre. Les marchands réclament leur pétrole, et dans le puits, pas une goutte.

— Donne-leur! Donne-leur tout le pétrole! Qu'ils prennent tout, et le puits avec! C'est le sang de mon pauvre Mikhaïlik.

— Et nous, qu'est-ce qu'on va faire? Comment allons-nous vivre?

— Qu'est-ce qu'on va faire? On va louer Dieu, répondit Vassil d'un ton ferme et il se tut. Ivan essaya en vain de tirer quelque chose de lui, de prendre conseil. Vassil se taisait, obstiné, ne poussant de temps à autre qu'un sanglot, comme un tout petit, bien qu'on ne vît pas trace de larme sur son visage.

Du dehors on entendit un bruit de succion, comme si quelqu'un pataugeait dans une boue profonde d'argile liquide; la porte d'entrée grinça et Chmilo entra dans la maison, haut, maigre, les yeux purulents. Les pans salis de son long manteau s'étaient effilés et pendaient comme des guenilles, battant ses maigres mollets éclaboussés de fange. Ses cheveux roux sortaient çà et là de sous son chapeau froissé, et sa barbe rouge et pointue dardait, agressive.

— Dieu vous garde! dit-il, bref, en entrant dans la maison et en portant à son chapeau une main décharnée et maculée de pétrole.

— Dieu vous préserve! répondit Ivan, l'air sombre.

Vassil tressaillit en voyant Chmilo; tournant vers lui son visage hâve, il le regarda d'un œil hagard, avec une expression puérile de terreur inconsciente.

— Eh bien quoi? demanda l'autre en abordant Ivan.

— Quoi? Une catastrophe.

— Quelle catastrophe?

— Le pétrole ne monte plus et c'est tout. Que faire? Je voulais creuser plus loin, mais je n'ai pas d'argent.

— Et nous alors, qu'est-ce qu'on va faire? Le contrat expire après-demain, vous savez? . . .

— Je sais, mais qu'est-ce que je peux faire? Une seule

chose . . . Vous avez payé à mon père la moitié de l'argent, pour cinq cents seaux, je crois . . . Oui ou non ?

— Ben oui, dit Chmilo en faisant un signe affirmatif de la tête, et son long cou s'étira comme celui d'un chat qui se prépare à fondre sur une souris.

— Et moi, je vous en ai déjà livré huit cents. Donc, d'après le contrat, il m'en reste à livrer encore deux cents. Vous savez ? Payez-moi encore trois cents seaux, et avec cet argent je pourrai continuer les travaux et vous livrer le reste.

Chmilo eut un rire narquois.

— Ha, ha, ha, vous êtes un malin, mon petit Ivan, que Dieu vous donne la santé, dit-il, et il lui tapota l'épaule. Mais seulement ça ne marchera pas. On ne s'est pas entendus comme ça. Après-demain vous allez perdre vos trois cents seaux parce que vous aurez rompu le contrat. Et moi, je ferai de plus venir ces messieurs de la ville et j'exigerai de vous le reste. Le savez-vous, hein ?

— Plaisantez à votre aise ! dit Ivan, en essayant de sourire, bien qu'en fait ces paroles l'eussent profondément piqué au cœur, et qu'un froid lui eût passé dans le dos, comme s'il avait touché à un serpent.

— Mais je ne plaisante pas, je vous assure, pas du tout ! Pourquoi plaisanter ? Je perds mon argent, et je n'ai pas envie de plaisanter ! disait Chmilo, pendant que le pauvre gars observait son visage sec, osseux et jaune, comme s'il ne comprenait pas, ou comme s'il espérait que des sentiments plus humains allaient apparaître sur ce visage fané qui riait si méchamment.

Mais la figure de Chmilo ne changeait pas. Ivan se détourna et regarda son père qui, pendant cette conversation, s'était assoupi, la tête appuyée contre le poêle, les bras autour de ses genoux.

— Papa ! dit Ivan, en le touchant légèrement à l'épaule, papa ! . . . Vous entendez ? Chmilo est venu, il réclame le pétrole. Que faire ? Donnez-moi un conseil.

— Donne-lui tout, qu'il prenne tout! grommela Vassil à demi endormi. C'est un travail maudit! J'ai perdu deux fils à cause de lui, et ma vieille en est morte! . . . Travail maudit! Il n'apportera pas le bonheur . . .

La face de Chmilo s'éclaira d'une faible lueur de joie.

— Vous voyez, mon petit Ivan, votre père n'est pas aussi têtue que vous! Savez-vous ce que je vais vous dire? Pourquoi prendre sur vous ces tracasseries superflues? Vendez-moi votre puits. De toute façon, il ne vous rapporte plus rien. Vous recommencerez à creuser, l'argent s'en ira et qui sait s'il y aura du pétrole! Et comme ça, ce sera mieux. Je vous ajouterai encore cent guldens! Eh bien, que vous faut-il encore?

— Non, ça ne me va pas, dit Ivan d'une voix ferme. Fais ce que tu voudras, mais je ne vendrai pas le terrain.

— Non? Alors je l'achèterai moi-même, je me passerai de vous . . . Vous croyez que si je ramène ces messieurs ils vous donneront raison? Vous verrez, vous allez perdre le pétrole, et le puits sera à moi. Tandis que si vous prenez les cent guldens, plus de tracasseries. Pas vrai?

Ivan hésitait. Il savait parfaitement que Chmilo n'exagérerait pas beaucoup quand il évoquait ces messieurs et leur justice; depuis longtemps, dès son enfance, comme tous les paysans, il éprouvait une peur bleue devant ces terribles gens qui ont le droit (et Dieu sait où ils l'ont pris, ce droit!) de venir n'importe quand, de rendre la justice comme bon leur semble, de sorte que le pauvre moujik ne puisse rien faire, quel que soit le dommage qu'il ait subi. Mais d'autre part, il voyait que Chmilo le dupait impudemment, que le terrain et le puits coûtaient dix fois plus que ce qu'il lui offrait. Que fallait-il faire? De nouveau, Ivan se mit à bousculer son père, et l'autre eut bien du mal à comprendre de quoi il s'agissait. Chmilo ne restait pas à l'écart, il insérait un mot de temps à autre, évoquant devant le père tantôt la terrible justice de ces messieurs, tantôt les avantages des conditions qu'il offrait. Ils discutèrent lon-

guement. Ivan s'en tenait fermement à cet avis qu'il ne fallait pas vendre le terrain, mais à chaque coup, Vassil gâtait l'affaire, et en fin de compte, le rusé Chmilo put obtenir gain de cause.

— Eh bien, Vassil! conclut Chmilo, vous êtes un brave homme, mais votre fils est un roc inabordable. Mais qu'est-ce que ça peut bien me faire? C'est encore vous le maître ici, c'est à vous de commander. Allez demain trouver le clerc, et nous allons fixer là toutes les conditions. Et moi je paierai tout de suite ce qu'il faudra. Entendu?

— Bon, ça va! dit Vassil paresseusement et à contre-cœur.

— Alors, au revoir! Bonne nuit!

— Bonne nuit! dit Vassil. Chmilo sortit en faisant grincer la porte et disparut dans les ténèbres. Seul le bruit sourd de ses pas dans la boue disait qu'il était parti.

Le feu clignotait à peine dans le poêle, jetant des reflets sanglants sur le châlit. Ivan, debout contre le poêle, ne disait rien, et Vassil se mit à manger les pommes de terre cuites au four. Ivan s'abandonna à de pénibles réflexions. Vassil n'avait pas le cœur léger lui non plus. Pendant qu'ils se taisaient tous les deux, un silence triste, un silence absolu, s'établit dans la maison. On aurait cru qu'en cet instant précis, les âmes des morts, invisibles, venaient faire leur ronde, et que tout s'apaisait, s'éteignait et se mourait à leur approche.

IX

Longtemps le père et le fils ne soufflèrent mot. Enfin, Ivan le premier rompit le silence.

— Papa, dit-il, vous avez très mal fait de vous être laissé convaincre si facilement.

Vassil ne répondit rien, tête basse, fixant un regard immobile sur la flamme.

— Il ne fallait pas vendre le terrain, qui sait, peut-être que...

— Tu ne pourrais pas la fermer un peu, hein? cria soudain Vassil. Ou bien, toi aussi, tu vas te mettre à me harceler? Je n'ai pas assez souffert, peut-être?

Pour la première fois après les deux enterrements, un sentiment humain s'était éveillé dans son âme. Mais cela ne dura qu'un instant, Vassil reposa son front sur le bord du poêle et se remit à fixer la braise qui scintillait en s'éteignant peu à peu. Mais Ivan était d'une autre humeur. Contrarié par son père qui abandonnait si facilement son bien, il reprit, après un silence, d'une voix calme et mesurée:

— Ne vous fâchez pas après moi, papa! Je dis la vérité. Pourquoi la cacher? Tout le monde vous le dira. Le terrain et le puits coûtent ensemble pour le moins huit cents guldens, et vous, vous les avez cédés pour cent vingt.

— Encore un estimateur! Et pourquoi n'as-tu pas retiré de ce puits autant de pétrole qu'il fallait, pour ne pas avoir à le vendre?

— Est-ce de ma faute? répliqua Ivan.

— Tais-toi, imbécile! cria Vassil en colère. Pendant que je suis encore en vie, je te défends de me mettre le doigt sous le nez: fais ci, fais ça. Quand je serai mort, tu pourras t'étrangler avec tout ce qui restera, en attendant, ferme-la!

— C'est peut-être juste, répliqua Ivan d'une voix ferme, mais si vous continuez ainsi, il ne restera rien de rien après vous.

— Te tairas-tu à la fin, espèce de petit morveux? Je n'ai pas assez de mon chagrin, il faut encore que tu me fasses des reproches?...

Vassil lança tout autour de lui un regard menaçant, comme s'il cherchait un objet qui eût pu lui servir à décharger sa colère sur le dos de son fils. Mais il ne trouva

rien à sa portée. Ivan, lui, se tenait près du poêle, décidé, mais le visage triste, n'ayant pas l'air de remarquer les menaces de son père.

— Bon, je ne dis plus rien, papa, je saurais me tenir à ma place. Mais retenez bien ceci: vous l'aurez sur la conscience, et il vous faudra répondre devant Dieu de chaque parcelle de la terre de nos aïeux que vous remettrez dans des mains impures!

Ayant dit cela, Ivan sortit de la maison et s'en alla dormir dans la remise.

Vassil resta seul, et comme tout à l'heure son regard se fixa longuement sur la braise. Mais le sang coulait plus rapide dans ses veines, et ses yeux reflétaient la colère qui s'éteignait aussi lentement que les charbons.

Nature étrange que celle de Vassil. Tant que la vie, semblait-il, passait à côté, le laissant en paix, il vivait comme dans un brouillard, languissait dans son isolement, oubliant le monde et les hommes. Mais lorsque l'image du bonheur d'autrefois et de sa solitude présente entraît trop profondément dans son cœur, il noyait ce ver impitoyable qui le rongeaît dans le seul remède à la portée de nos pauvres cultivateurs, dans la vodka. Mais la vie se remettait à le bousculer, et aujourd'hui elle avait touché la corde la plus sensible, au souvenir de Mikhaïlo et de sa mort. Cédant aux instances de Chmilo, le pauvre Vassil souffrait horriblement et parfois même il ne se rendait pas compte de ce qu'il lui disait.

Et voilà que les paroles d'Ivan, fermes, calmes, tristes et sincères, — il le sentait, — l'avaient blessé encore plus profond et avivé la flamme de sa colère. Il ne savait pas contre qui il en avait davantage: contre Chmilo, contre lui-même ou contre son fils. Que voulaient-ils de lui? Pourquoi ne le laissaient-ils pas en paix? Est-ce que lui les ennuyait ou cherchait à leur extorquer quelque chose? . . .

Ces réflexions bourdonnèrent dans la tête de Vassil et le tourmentèrent telles des mouches importunes, tant qu'il

ne fut pas vaincu par le sommeil et que l'obscurité la plus complète ne s'établît dans la maison.

Et Ivan, n'était-il pas tracassé par ses réflexions?

Vassil, assis près du poêle, les yeux fixés sur la braise, ne se doutait probablement pas que son fils passait une nuit amère, qu'il était en proie au plus noir chagrin. Dans la remise, Ivan se tournait et se retournait sur sa couche de paille. Il tremblait de froid et ne pouvait se réchauffer. Ses pensées erraient à travers les terres et l'exploitation "paternelles". Partout il voyait le désordre et l'abandon. On n'avait pas encore commencé à transporter le fumier dans les champs et l'hiver arrivait. On n'avait préparé qu'une parcelle de terrain pour y semer du blé de printemps, et seul un tout petit morceau de terre au pied de la montagne avait été ensemencé en blé d'automne. Mais avec quoi commencer l'année? Le grenier et la remise étaient vides: on n'avait rien récolté l'année dernière. Et le père qui vendait encore un morceau de terre! Et ce puits! Qui sait? Peut-être que si l'on creusait encore quelques mètres, on aurait de nouveau du pétrole? Qui sait à quelles richesses avait renoncé son père pour cent vingt guldens... "Oh! vieille tête déraisonnable!..." murmura le jeune homme entre ses dents.

Il remua encore longtemps sur sa paille, ne sachant comment s'y prendre pour sauver au moins le champ qui restait. Enfin il décida d'aller le lendemain, dimanche, chez le pope, de lui raconter tout et de lui demander conseil. Sur ce il s'endormit.

X

C'était dimanche. La vieille petite église de Borislav se dressait tristement sur un coteau derrière le village. Le feuillage épais de tilleuls centenaires ne la protégeait pas de son ombre, comme c'est ordinairement le cas dans les

autres villages. Le cimetière avec ses tombes effondrées était nu et on le voyait de loin, comme le visage dur et fané de la mort qui menace tout ce qui lui tombe sous les yeux. Le dépôt mortuaire, à demi démoli, s'adossait à un vieux saule touffu dont les branches lui servaient de toit. De l'autre côté, un clocher pointu qui tremblait quand on sonnait les cloches. Et les cloches elles-mêmes résonnaient tristement et de manière incohérente, comme si vraiment leur seule affaire eût été de pleurer les morts. Elles venaient de sonner la messe du matin, et les femmes et les hommes venaient à l'église, arrivant du village par les rues grandes et petites. Le prêtre n'était pas encore venu, c'est pourquoi l'église était fermée. Les villageois se rassemblaient au cimetière, échangeant des propos et des rires ou poussant des soupirs profonds, chacun à ses pensées...

Mais voilà le prêtre qui descend de la colline avec le bedeau et une troisième personne.

— Tiens, pourquoi qu'Ivan Pivtorak est venu voir le pope? dit quelqu'un dans la foule.

— Sans doute que le vieil ivrogne l'a passé à tabac, fit un autre.

— Et avez-vous entendu dire, ma commère, que la feue Pivtorak vient chaque nuit voir son mari?

— Ah, n'en parlez pas! Pétró Mikitchine l'a vue de ses propres yeux. Tiens, et Gapa Kalintchina, elle aussi, me l'a dit: j'allais, qu'elle me raconte, au bord de la rivière chercher de l'argile, ma mère m'y avait envoyée le soir. Je regarde... — La bonne femme grave et posée ne termina pas son récit, car au même instant le bedeau arriva au pas de course, devançant le prêtre, se fraya un passage dans la foule vers la porte et cria, tout en ouvrant:

— Silence, les bonnes femmes! Vous n'êtes pas là dans une taverne, c'est la maison de Dieu!

Le prêtre arriva et les paroissiens se mirent en file de chaque côté de la porte. Chacun prenait la main de l'hono-

nable pasteur, pour la baiser à tour de rôle, “comme Dieu le commande”.

La messe commença. Ivan se tenait à genoux dans un coin et faisait de grands saluts en heurtant avec bruit son front contre le sol, comme s’il voulait étouffer son chagrin. Peu après, Vassil entra et se plaça près du chœur. Ses yeux étaient cernés, troubles et ensommeillés sous ses paupières gonflées. Les rides profondes de son front disaient nettement que le malheur avait brisé cet homme autrefois hardi et vigoureux. Voûté, taciturne, il paraissait avoir beaucoup plus que son âge.

Après s’être signé cinq fois et avoir fait trois grands saluts, Vassil regarda tout autour de lui. Ce qui l’étonna un peu, ce fut de voir que le sacristain et le bedeau avaient l’air de ne pas le remarquer. Ce dernier lui jetait même de temps à autre des regards étranges de derrière les portes latérales de l’autel, tout en agitant un éteignoir de noyer. Mais voici l’Evangile. Le bedeau apporte un paquet de cierges que la confrérie tient allumés pendant la lecture. Si quelqu’un des frères ne recevait pas de cierge à l’église, c’était pour lui une grande honte, et chacun estimait alors qu’il avait sans doute commis une faute grave, si “le Révérend avait dit de ne pas lui en donner”. Vassil ressentit comme un choc: me donnera-t-on un cierge? Il regarde: le bedeau commence par l’autre bout, distribue les cierges l’un après l’autre; à l’un il le plante directement dans les mains, à un autre il le fait passer par ses voisins, à d’autres encore il les tend par-dessus les têtes et les épaules. Il en achève une moitié et en commence une autre, il s’approche déjà de lui... il en donne un à Sen Gavraniouk, à Mikita Blagoï, à Olexa Vitichine... à present c’est son tour à lui. Non, le bedeau se détourne et fourre un cierge dans la main du sacristain qui, justement, prononçait d’une voix fluette et nasillarde: “Gloire à toi, Seigneur, gloire à toi”.

Le sang bouillonna dans la poitrine de Vassil. “Pour qui me prend-on, pensait-il, quelle faute ai-je commise, qui

ai-je assassiné, à quoi ai-je mis le feu pour qu'on m'expose ainsi à la honte devant toute la commune?" L'irritation de la veille se ranima avec une force nouvelle, et des soupçons bizarres se mirent à lui trotter par la tête. "Ah, ça les fâche de ne pouvoir me mettre sur la paille, de me dépouiller de ma dernière chemise! Et ils n'ont rien trouvé de mieux que de m'exposer à la honte publique!" Et il lui semblait que tous les gens qui se trouvaient dans l'église le fixaient en hochant la tête et qu'ils chuchotaient: "Hé, sans doute que Pivtorak a commis quelque méfait, si le bedeau ne lui a pas donné de cierge." Tout à ces réflexions, Vassil n'entendit pas l'Evangile. Il ne revint à lui que lorsque les villageois qui, d'habitude, sortent de l'église pendant le prône pour bavarder un peu devant le clocher avec leur voisin, se mirent à le bousculer et à le repousser en arrière. Vassil reprit ses sens, leva les yeux vers l'autel et croisa le regard du prêtre qui, lui semblait-il, était braqué sur lui. Il se signa rapidement et se mit à écouter le sermon.

Ce jour-là comme toujours, le prêtre commença le prône par ces mots: "Que Dieu ressuscite et que ses ennemis se dispersent . . . Ces paroles furent écrites par le saint évangéliste . . . hum, hum, hum . . ." A cet endroit, le prêtre avait habituellement une quinte de toux, et aussitôt après ce préambule, par un revirement extraordinaire du cours de sa pensée, il passait à autre chose; aujourd'hui il parlait de l'ivrognerie et de la faiblesse des parents qui n'ont nul souci de leurs enfants, de leur vie présente et future, mais se livrent à leur funeste penchant, à seule fin de contenter leur ventre. Le prêtre parla longuement, sa voix s'éleva plus d'une fois et gronda comme si quelqu'un avait soudain versé sur le toit de l'église tout un sac de pierres et qu'elles dégringolaient avec un bruit de tous les diables, surtout quand il prononça ces mots: "Malheur à vous, ivrognes insouciant! L'enfer brûle sous vos pieds, car, vous livrant à votre méprisable et funeste penchant, vous

oubliez même vos obligations de chrétiens. Il ne vous suffit pas d'abandonner à vau-l'eau votre maison et vos champs. Vous ne surveillez pas vos enfants qui ne craignent pas Dieu, et vous-mêmes, après vous être abreuvés de vin jusqu'à perdre la conscience, vous vous couchez sans vous signer, et au réveil, au lieu de faire le signe de la croix, vous commencez par la boisson. Dites-moi si un tel homme est digne de... (le prêtre, dans un élan d'inspiration, braqua le doigt sur Vassil, et tous les yeux se fixèrent sur lui comme s'ils le voyaient pour la première fois), si un tel homme, — je répète, — est digne de s'appeler un homme? Non, il est comme un animal, pire qu'un animal, car celui-ci, sitôt réveillé, lève son museau vers Dieu, et après seulement se met à manger!..."

Durant tout le sermon le pauvre Vassil se sentit comme sur des épingles. Dieu seul savait les pensées qu'il rumina dans sa tête frappée par les catastrophes et la honte. Mais tous voyaient parfaitement que le pauvre homme avait changé de visage et ne savait où se mettre, lorsque les yeux de toute la communauté s'étaient fixés sur lui sans pitié. L'heure de la sortie arriva. Vassil avait son chandelier à trois branches. Aujourd'hui, c'était un vieillard chenu, Trokhim Paroukha, qui le portait, et Vassil, tout pâle, ne bougeait pas de sa place. La messe prit fin. Vassil en eut un soupir de soulagement, il prit son chapeau et voulut s'en aller, mais le bedeau le saisit par l'épaule et lui dit à l'oreille:

— Compère Vassil, suivez-moi, je ne sais pourquoi le Révérend vous appelle.

Que faire? Il se recroquevilla et suivit le bedeau, s'attendant à une honte encore plus grande.

Il se souvint (pourquoi?) d'un proverbe: "J'irai à l'église, maman, mais prier Dieu? Ah, ça non!" Vassil ne comprenait pas d'où sa mémoire avait tiré ce proverbe, et il le répétait inconsciemment, sans savoir lui-même pour quelle raison.

Le prêtre, assis dans un fauteuil de la sacristie, buvait le café qu'on lui avait apporté à l'église après la messe.

Vassil s'inclina profondément et se planta sur le pas de la porte, attendant qu'il eût fini de déjeuner.

— Alors, Vassil, commença le prêtre sévèrement, pourquoi te conduis-tu si mal?

Vassil se taisait.

— Ton fils est venu me trouver aujourd'hui, et il s'est plaint: tu vends ton champ, tu ne t'occupes de rien, tu ne fais que boire.

Vassil ne disait rien.

— Va-t'en, va-t'en donc, et que ce soit la dernière fois que j'entende parler de toi. Fi, quelle honte! Un paysan si honorable, qui devrait donner l'exemple à tout le village! et lui, qu'est-ce qu'il fait! Quelle honte, quelle infamie!

Le prêtre fit un geste, et Vassil sortit sans avoir prononcé un seul mot.

“Un chenapan, un salaud, et non un fils! pensait le pauvre homme, en revenant chez lui à travers le village. Aller dire du mal de son père au pope! Attends un peu, espèce de petit morveux, je vais t'apprendre à vivre!”

Fut-ce pour noyer sa honte, pour se donner des forces contre son avorton de fils ou pour toute autre raison (qui sait, peut-être que les mauvaises dispositions sont innées chez ces moujiks), mais Vassil entra en passant dans la taverne de Chmilo, où quelques personnes se trouvaient déjà attablées en train de boire.

XI

— Ah, mon petit monsieur, dit-il le soir à son fils, après avoir fait une bonne provision de boisson, alors c'est toi qui m'as déshonoré devant toute la communauté?

— Comment ça, déshonoré? demanda Ivan à contre-cœur. Il évoquait avec amertume tout ce qui s'était passé ces derniers deux jours.

— Comment? Petit morveux! Il me le demande encore, comme s'il ne savait pas! Tu es allé voir le pope pour dire du mal de moi?

— Je ne sais pas ce que j'ai dit du mal! grommela Ivan à voix basse.

— Va donc, eh! sale bête, vaurien... dire du mal de son père qui l'a nourri et élevé? C'est comme ça que tu me récompenses sur mes vieux jours? A cause de toi, je ne peux même plus me montrer aux gens... à présent tout le monde me désigne du doigt. Voyez, qu'ils disent, cet ivrogne, ce débauché, ce panier percé!... Alors c'est ce que tu me fais, à présent?

En prononçant ces mots, Vassil s'emportait de plus en plus. Ses petits yeux s'enflammaient d'un feu toujours plus vif, plus menaçant, la fièvre colora son visage, les veines de son front se gonflèrent, il serra les dents de fureur. Le silence calme ou timide de son fils qui se tenait dans un coin ne faisait qu'augmenter sa colère.

— Et voilà, j'ai réchauffé une vipère dans mon sein! Il est bien bon, ce fils, il veut que les gens évitent son père, qu'on le méprise, qu'on le montre du doigt comme un monstre! Il est bien bon, mon fils, hein?

— Papa, répondit Ivan d'une voix ferme, bien qu'un peu tremblante, papa, couchez-vous, dormez, et demain, quand vous serez dégrisé, nous parlerons. A dire vrai, c'est de ma faute, mais c'est encore davantage de la vôtre.

— Comment oses-tu, toi, vile créature, me faire des remarques, à moi, ton père, comment oses-tu m'accuser?

Vassil, dont la rage s'était accumulée durant ces deux derniers jours, cherchait sans cesse à qui s'en prendre. Le cas se présenta: devant lui se tenait le malencontreux Ivan. Dans sa fureur, Vassil se jeta sur lui et lui envoya dans l'oreille un vigoureux coup de poing.

— Papa, s'écria Ivan en bondissant, que faites-vous?

— Tais-toi, avorton du diable! Sache respecter ton père!

Il le frappa de nouveau, et Ivan saigna de la bouche.

— Papa, ne me touchez pas! cria-t-il, en sortant enfin de son indifférence jouée. Ne me touchez pas, sans quoi vous le regretterez!

— Quoi? Des menaces? Attrape-ça, que ça te serve de leçon!

Il frappa encore une fois. Le visage d'Ivan devint bleu. Il s'emporta lui aussi et envoya à son père un coup si fort dans la poitrine que l'autre en perdit l'équilibre et s'affala au milieu de la pièce.

— Salaud va! hurlait l'ivrogne hors de lui, en faisant des efforts pour se relever et saisir la cognée. Tu lèves déjà la main sur moi? Tu voudrais au plus vite me mettre au tombeau pour t'empiffrer tout toi-même! . . . Tu peux toujours attendre, misérable voyou, tu peux toujours attendre, gredin!

Vassil s'efforçait de saisir la cognée qui se trouvait sous le banc.

— Papa, prononça Ivan d'un ton ferme, bien que sa voix tremblât, que le Seigneur veuille bien oublier ce que vous m'avez dit et la manière dont vous vous êtes conduit envers moi! Mais pour que vous ne pensiez pas que je convoite votre bien et que j'attende votre mort, je m'en vais! Je renonce à tout. Vivez, — que le Seigneur vous aide, — le temps qui vous est assigné, faites de votre bien ce que bon vous semble, léguez-le après votre mort à qui vous voudrez, mais moi, vous ne me reverrez plus dans votre maison! Mieux vaut mourir de faim, mieux vaut se faire écraser la main en travaillant que de savoir que son propre père pense des choses aussi monstrueuses de son enfant! Adieu!

La porte grinça et la silhouette d'Ivan ne fit que passer devant les fenêtres et disparut. Vassil se tenait au milieu de la pièce, sa hache à la main, et longtemps il ne put comprendre ce qui s'était passé. Sa fureur, violente et aveugle, s'apaisa peu à peu, et il se mit à examiner plus tranquillement le fond de l'affaire.

“Nom de Dieu, qu’est-ce que j’ai fait? J’ai chassé mon enfant de la maison! Et pourquoi? Parce que le pape a dit à l’église de ne pas me donner de cierge? Sapristi, quelle tentation! Et d’où est-elle venue? Oui, quand le Seigneur veut châtier l’homme, il le prive de raison. J’en aurais bien eu besoin, de ma raison!...” Vassil médita longuement, et vers le soir il se mit à pleurer, assis dans les ténèbres, la tête contre le poêle, où le feu ne brûlait pas, car Ivan n’était pas là pour l’allumer.

Vassil crut d’abord que son fils avait proféré ces menaces dans son emportement et qu’il reviendrait le lendemain. Il passa une nuit pleine d’angoisse, il eut des cauchemars jusqu’au matin.

Tantôt il voyait tous ses fils qui se noyaient dans un puits profond plein de pétrole à l’odeur fétide et qui l’appelaient en vain au secours. Puis il rêva d’Ivan qui buvait dans une taverne avec des hommes noirs, crasseux, maculés de pétrole, dégoûtants. Il le voyait devenir pareil à eux, crier, chanter et jurer comme eux, boire et se vautrer dans la fange, puis il le voyait remplir un verre de vodka, y verser de la poudre et le lui tendre: “Bois, le vieux, à ta santé.” Mais Vassil soupçonne que la vodka est empoisonnée, que son fils veut le faire mourir au plus vite pour s’emparer de ses biens. “Va-t’en, vaurien! crie-t-il dans son rêve et il jette le récipient par terre. Tu peux toujours attendre pour avoir une seule miette de mon bien! Non, tu ne vaux même pas la corde pour te pendre!”

Toute la nuit ces cauchemars s’entremêlèrent dans la tête de Vassil. Enfin le jour parut. C’était un de ces jours gris d’hiver, où la neige tombe en si grosse quantité que les arbres eux-mêmes craquent sous son poids et qu’à la maison il fait froid, sombre et triste comme dans un tombeau, pour un homme solitaire. Dès le matin, Vassil mit sa pelisse, ses bottes et sortit nettoyer les bêtes et leur donner à manger. Puis il rentra, grommelant de dépit, et se mit à faire du feu dans le poêle, pour réchauffer un

peu la maison et dégeler au moins les vitres des fenêtres.

— Où le gars a-t-il pu disparaître? se disait Vassil. J'ai bien peur qu'il ne perde la boule ou qu'il ne dégringole quelque part dans un trou. Qu'il aille au diable, ce travail!

Or, c'est couru, si quelqu'un qui ne sait pas le faire, — et, de plus, fâché comme l'était Vassil, — se met à allumer le feu, pour rien au monde il n'y arrive. Tout cloche. Où qu'il se tourne, tout le gêne. Le bois humide ne veut pas brûler, il siffle et enfume la pièce. A-t-il besoin d'eau? Il ne trouve pas la palanche. Ici, une chose, là une autre, et il en arrive à prendre tout en haine; s'il est impatient, il laissera tout tomber, crachera par terre et frottera le crachat de son pied. C'est ce que fit Vassil. Furieux contre tout le monde, contre lui-même, il s'assit sur un banc après avoir jeté les bûches à côté du foyer. La fumée emplissait toute la maison, le froid le transperçait. En fin de compte, le pauvre homme n'y tint plus, envoya un jet de salive par terre, s'enveloppa dans sa pelisse et s'en alla à la taverne en bougonnant: "Qu'il aille à tous les diables, ce travail!"

Le grand Chmilo à la barbe de feu s'était entendu hier définitivement avec Vassil et lui avait remis la moitié de la somme convenue. Ce dernier ne trouva pas l'aubergiste à son comptoir, comme d'habitude. Mais lorsqu'il passa par le pré, il le vit dans sa pelisse de renard s'affairer autour de son puits, le puits de Vassil, — la tempête ne le troublait point! Tout en faisant de grands gestes, il donnait des ordres aux ouvriers qu'il venait d'embaucher. Impossible de rendre par des mots l'amertume que ressentit Vassil lorsqu'il vit Chmilo dans son champ, et qu'il se rappela qu'hier il avait outragé son fils à cause de cette parcelle de terre. Son vieux cœur douloureux tressaillit, et involontairement le vieil homme évoqua les paroles d'Ivan: "Que le Seigneur veuille bien oublier ce que vous m'avez dit et la manière dont vous vous êtes conduit envers moi!"

XII

Triste fut dès lors l'existence de Vassil. Ivan ne revenait pas, et il ne se trouvait plus personne pour s'occuper du vieillard, ranger un peu la maison, le consoler, lui donner un conseil, bavarder avec lui. Et les journées d'hiver sont mornes, les soirées et les matinées sont infinies comme la mer... Seule la taverne l'attirait, là il pouvait au moins échanger quelques paroles avec un ouvrier, ou bien noyer dans l'alcool, pour une petite heure, son atroce chagrin. L'idée de son fils le tourmentait. Où était-il? Pourquoi ne revenait-il pas? Se serait-il noyé ou aurait-il attrapé la mort autrement?... Mais Vassil espérait, il était presque certain que son fils avait trop de caractère, trop de bon sens pour se suicider. Donc il s'était embauché quelque part. "Eh bien, pensa Vassil, en venant à cette conclusion, qu'il travaille un peu ailleurs. Si le besoin l'accule, il reviendra, un peu moins fier." Tranquillisé par ce raisonnement, Vassil ne s'informait pas de son fils. La vodka lui troublait de plus en plus la mémoire, son intelligence s'émoussait, et il avait pris l'habitude de passer le temps à la taverne ou d'errer à travers le village comme un somnambule, s'effondrant dans la neige.

Chmilo savait l'attirer chez lui depuis que le fils avait quitté la maison paternelle. Rusé comme il était, l'aubergiste voyait que Vassil avait une grande exploitation, quoique abandonnée, et il s'occupait de Vassil, lui donnait des conseils, l'encourageait, le consolait, et peu à peu il lui extorqua tout ce qu'il put. Vassil dépensa bientôt l'argent que Chmilo lui avait donné pour le terrain vendu, il vendit son bétail et son grain, ne comprenant pas très bien ce qu'il faisait. Chmilo achetait tout devant témoins, il notait et signait les conditions de vente, car il avait peur qu'Ivan ne revînt et ne permît plus à son père de gaspiller son bien, qu'il ne cherchât aussi à reprendre ce que le père avait vendu. Chmilo savait également qu'Ivan n'était pas

parti bien loin, qu'après avoir été gravement malade et gardé le lit chez un paysan de Popéli, il s'était embauché chez lui, profondément offensé de ce que son père ne fût pas venu le voir lorsqu'il était malade, qu'il ne l'eût pas rappelé à la maison...

— Il m'a renié, eh bien, c'est son affaire! Qu'il se débrouille comme il peut; quant à moi, je vais rester quelque temps ici, et puis on verra.

L'hiver s'écoula. La maison de Vassil sentait l'abandon: le plus souvent il s'en allait au cabaret, où il passait ses jours et ses nuits. Il y avait beaucoup de monde, la gaieté y régnait le dimanche et les jours de semaine. Là, il y avait beaucoup de paysans de Borislav dans la même situation que Vassil, surtout de ceux qui n'avaient pas d'enfants et pas de terre, à part un petit potager de rien du tout et la parcelle de terrain où se dressait leur maison. Malgré l'animation qui régnait à Borislav ce printemps-là, on y sentait une certaine tristesse. On voyait rarement des charrues et des herbes dans les champs; par contre, telles des fourmis, s'affairaient partout des spéculateurs, s'élevaient des amoncellements de branchages destinés aux treillis. Partout des treuils, des pompes, des bûches et des pics. Près des habitations également le bruit ne tarit pas. Là on scie des planches sur des baudets, ailleurs, des charpentiers frappent tels des piverts, scient, équarrirent: on construit un nouvel entrepôt, bâtit large et basse, pour y garder le pétrole. Plus loin, à ciel ouvert, des tonneliers rabotent des douves. Partout du mouvement, du bruit, des cris, le grincement des scies, des coups de hache. Mais ce n'était pas cette agitation vivante et fraîche de la vie de campagne au printemps. C'étaient des voix lugubres, les précurseurs d'une vie nouvelle, pénible, sale et sans joie, à laquelle était désormais condamné le pauvre Borislav. Chmilo, lui aussi, creusait "en grand". En hiver, il avait embauché des ouvriers pour exploiter le puits de Vassil. Les suppositions d'Ivan se justifièrent dans les moindres détails. Après avoir

creusé encore quatre ou cinq mètres, Chmilo tomba sur une poche qui, en une semaine, lui rapporta un bénéfice net de plus de cent vingt guldens. Or, au printemps, il se mit à creuser sur le terrain acheté trois nouveaux puits. Il s'affairait autour de Vassil, ne le laissant pas une seconde se dégriser et revenir à lui; le rusé compère voulait lui extorquer le restant de ses terres. A dire vrai, c'était juste le moment. Vassil se laissait aller de plus en plus: le chagrin et l'alcool minaient rapidement sa santé et ses facultés mentales.

Qui sait comment eussent tourné les choses, si le pauvre homme avait trouvé parmi les gens de son entourage des cœurs sincères, compatissants et de bon conseil. Mais ce ne fut pas le cas. Non parce que Vassil eût déjà peu d'amis auparavant et que ceux-ci se soient montrés infidèles ou de mauvaises gens. Pas du tout. Si sincères qu'ils fussent quand il s'agissait de venir en aide à leur voisin, les paysans n'étaient pas moins de bonne foi lorsqu'ils croyaient à tout ce qu'on leur disait à l'église pendant le prône; et non pas tant aux miracles et aux dogmes, qu'à ce qu'on leur racontait après le sermon. Aucun prêtre, il va sans dire, ne se prive de ces instructions, car il comprend l'instante nécessité d'évoquer, outre les choses "divines", les choses terrestres, proches à tous. Ainsi notre révérend père, ne laissa passer aucun dimanche sans faire allusion à Vassil, à sa vie pécheresse et impie, à l'enfer qui l'attendait après sa mort, à la honte dont il couvrait toute la communauté, lui, ce paysan des plus respectés encore tout récemment. On comprendra sans effort l'amertume que devait éprouver l'infortuné Vassil à entendre ces leçons de morale, à sentir que les yeux de tous à l'église étaient braqués sur sa personne, que les bonnes femmes ne parlaient que de lui. Peu à peu, voyant que le pope ne cessait de faire des allusions sur son compte, Vassil finit par ne plus mettre les pieds à l'église, pour ne pas entendre à chaque fois comment on le diffamait. Les sermons deve-

naient de plus en plus acerbes, et le prêtre en arriva à dire ouvertement de Vassil qu'il était "la honte de tout le village" et à défendre aux fidèles d'avoir affaire avec ce pécheur endurci.

Plus d'une fois, le malheureux Vassil, attablé dans un coin de la taverne de Chmilo, avait jeté des coups d'œil timides sur ses voisins en train de boire et de bavarder, mais qui ne s'adressaient jamais à lui.

Il voyait que tous le regardaient de travers et l'évitaient comme un pestiféré, et s'il arrivait à quelqu'un de lui parler, il le faisait avec froideur, à la hâte, sans cette cordialité, sans cette chaleur avec laquelle s'entretiennent des amis attablés ensemble pour boire un verre de vin. Vassil se faisait de plus en plus insociable, passait des journées entières au cabaret, silencieux, incapable de rassembler ses idées, qui, brumeuses, désordonnées s'entremêlaient dans sa tête.

Petit à petit, ses traits prirent une expression mélancolique et distraite, comme en ont les déments qui perdent peu à peu leurs traits humains et ne conservent que leurs instincts.

XIII

C'était un soir de mai. Une nuit claire, tel un voile léger tissé de parfums, de fraîcheur, de vapeurs chaudes et de rosée froide, descendait sur la terre. Dans la taverne de Chmilo clignotent deux petites lampes qui éclairent de leur lumière pâle une multitude de gens.

Certains, en chemises usagées et maculées de pétrole, le visage barbouillé, mangent du pain qu'ils tiennent de leurs doigts sales et dégoûtants à voir. Ce sont des ouvriers. Toute la journée ils ont creusé la terre et puisé du pétrole. Aujourd'hui ils ont touché leur paie de toute la semaine, et chacun d'eux pensait à part soi: "Ah! je vais me sou-

lager le cœur, ce soir! C'est assez d'avoir été au pain sec et à l'eau toute la semaine!"

Mais en attendant, tous se tiennent tranquilles, commandent du pain, de la viande, de la bière et mangent à la hâte, comme s'ils voulaient en une seule fois rattraper toute une semaine.

Autour de la plus grande table s'est installé un deuxième groupe. Ces gens ont meilleure mine et sont mieux habillés, ils parlent gravement, rient haut, se comportent comme chez eux. Ce sont de vulgaires petits bourgeois de Borislav venus au cabaret pour boire et tailler une bavette. Plus d'un tremble dans son for intérieur, à l'idée de la réception qui les attend à la maison pour avoir jeté au vent le dernier kreutzer, alors que les enfants ont faim et qu'il faut encore attendre longtemps jusqu'à la nouvelle récolte. Le misérable en a des frissons dans le dos, mais que faire, devant les gens il faut parler avec entrain, rire et plaisanter!

Là-bas, derrière le comptoir, se tient Chmilo, maigre et long, avec sa barbe flamboyante. Il revient de sa chambrette où il a soupé, revêtu de son gilet garni d'un liséré, coiffé de son bonnet du samedi. Il ne peut se tenir tranquille sur son siège, ses yeux, comme ceux d'un voleur, ne cessent de fureter à droite et à gauche. Son regard ne s'attarde pas sur ces gens de peu: ce sont des "va-nu-pieds", pas grand-chose à gagner avec eux.

Il jetait des coups d'œil plus attentifs et plus égayés vers le coin où les ouvriers terminaient leur souper. A leur table, les petits verres circulaient déjà, on parlait plus haut, on riait plus souvent, et les plaisanteries se faisaient plus grossières. C'était l'introduction habituelle "à la danse". Chmilo savait que bientôt le jeune sang s'échaufferait sous ces chemises crasseuses et rapiécées, et qu'alors il faudrait leur laisser le chemin libre. Au diable l'argent, au diable la santé, au diable le sommeil! Vis tant que tu es en vie, bois tant que tu peux boire... Chmilo savait

qu'il en serait de même aujourd'hui, — pas un samedi ne se passe autrement, — et joyeusement il se frottait les mains.

Mais voilà que ses yeux tombèrent sur Vassil. Le vieux se tenait assis sur un banc près du poêle, recroquevillé, comme s'il s'attendait d'un instant à l'autre à recevoir un coup de foudre sur les épaules. Il fixait un point du plancher et suçait lentement sa courte pipe.

— Vassil, Vassil! Venez voir par ici! l'appela Chmilo.

A la voix du patron, Vassil se leva lentement et s'approcha du comptoir.

— Alors, qu'avez-vous à rester assis comme ça? Pourquoi ne pas vous commander quelque chose? Vous boirez bien un petit verre?

— Bah oui! répondit Vassil avec un mouvement d'épaules. Le patron lui versa de la vodka, et Vassil l'avalait d'un seul trait.

— Allons, allons, venez là, asseyez-vous à côté... pourquoi rester seul? Encore un petit verre, peut-être?

Et sans attendre la réponse, Chmilo remplit le verre de Vassil et le lui tendit; et puis de nouveau, et puis encore, jusqu'à ce qu'il se fût convaincu qu'il pouvait maintenant parler "affaires" avec lui.

— Ecoutez-moi, Vassil, je voulais vous dire... commença le cabaretier d'une voix qui se perdait dans le bruit général.

Vassil, le menton dans sa main, fixait en silence son verre vide. Chmilo le remplit, et Vassil le porta machinalement à ses lèvres...

— Voyez-vous, je voulais vous dire que... qui sait ce qui peut arriver, peut-être qu'il aurait mieux valu pour vous que vous me vendiez la moitié de vos terres? Qu'en ferez-vous à présent, s'il n'y a personne pour les cultiver? Et moi, je vous donnerai de l'argent, vous en aurez assez pour le restant de vos jours. Alors quoi, je paie une tournée?

A ces mots, le cabaretier saisit Vassil par les épaules et le secoua vigoureusement, comme s'il voulait le faire sortir de son état de somnolence. Dieu sait si Vassil avait entendu ce que venait de lui dire Chmilo; seul le mot "terres" avait frappé sa conscience obscure, éveillé en lui une inquiétude sombre et vague. Il regarda le patron comme s'il le voyait pour la première fois et lui dit en hochant la tête:

— Non, non! Pas de ça! Je ne veux pas, tu entends? Je ne veux pas.

Il arrive qu'un petit enfant s'obstine sans savoir lui-même pourquoi: je ne veux pas, un point c'est tout! Mais pourquoi il ne veut pas, inutile de lui demander.

— Enfin, comme vous voulez, je ne vous force pas! Moi, ça m'est bien égal que vos terres restent incultes, qu'est-ce que ça peut bien me faire? disait le rusé Chmilo en versant à Vassil encore un verre. Il avait déjà en tête un autre plan, moins dangereux et plus sûr. Mais à peine voulut-il reprendre son entretien avec Vassil, qu'à la table où se trouvaient les ouvriers s'éleva un tel vacarme, que le cabaretier bondit comme sur des ressorts et se précipita pour rétablir l'ordre.

— Qu'est-ce qui se passe? Qu'y a-t-il? criait sa voix de fausset dans le tapage général. La vodka montait déjà à la tête de ses clients. Ils sautaient de leurs places, faisaient de grands gestes et parlaient haut; aux plaisanteries succédaient les querelles, et une bagarre allait éclater, lorsque le cabaretier s'en mêla, séparant les hommes à moitié ivres.

— Alors quoi? Pas tant de bruit! Y a donc pas moyen de s'amuser tranquillement, comme Dieu le commande! Pourquoi se battre et se tirer par les cheveux?

— Et toi, gueule de spéculateur, qu'as-tu à venir fourrer ton nez par ici? entendit-on plusieurs voix en même temps.

Chmilo poursuivait sa harangue, et les autres firent encore plus de bruit, ensuite des poings s'abattirent sur

la table avec fracas, et des bouteilles volèrent par terre. Ce fut un brouhaha épouvantable. Chmilo faisait mine de crier "aux brigands", mais en lui-même il riait et se réjouissait, sachant que maintenant il allait extorquer de ces ivrognes tout ce qu'ils avaient en poche.

Vassil, dans tout ce tapage, laissa tomber sa tête sur la table sale et s'endormit profondément, comme un petit enfant.

XIV

A Borislav les jours s'écoulaient, monotones et lents. L'ordre immuable et calme de la vie de campagne était troublé. Jour et nuit on entendait des grondements, des coups, des cris, des querelles et des chansons. Dans les champs, les blés verts ne s'étendaient plus à perte de vue comme autrefois, ondoyant et bruissant sous un vent chaud. A la place de cette verdure fraîche et parfumée, se dressaient chaque jour davantage des monticules d'argile grise, près desquels, dans les profondeurs obscures et étouffantes, travaillaient des journées entières pour une quarte de vodka, des jeunes gars et des moujiks, sales, barbouillés de pétrole. Ils travaillaient dur, tirant des richesses incalculables au profit de leurs exploiters.

L'été s'écoula, on fit la moisson, mais on n'entendit pas beaucoup de chansons à Borislav. De l'autre côté des collines, à Toustanovitchi, à Popéli et dans les autres villages voisins, il y avait autant de moyettes dans les champs que d'étoiles au firmament. Sur les terres de Borislav, on en voyait bien peu, çà et là. Et c'était la seconde année ainsi, une vraie calamité!

Chmilo avait ensemencé le champ de Vassil. Ce dernier ne touchait à rien. Mais l'aubergiste plein de ruse le surveillait comme un enfant, l'avait pris sous sa tutelle, le nourrissait et surtout le faisait boire. Il veillait à ce que Vassil déambulât le moins possible à travers le village. Du

reste, Vassil n'y tenait pas beaucoup: chez qui aurait-il pu aller? Au village tous l'évitaient, bien que bon nombre ne fissent pas mieux que lui.

On approchait de l'Intercession. Vassil se trouvait au cabaret, assis près du poêle, mélancolique. Son visage, il est vrai, n'exprimait pas la tristesse. Depuis longtemps il n'exprimait plus rien; mais ses lèvres murmuraient comme dans un rêve: "Mon petit Mikhaïlik, mon petit garçon chéri, où es-tu? Pourquoi ne viens-tu pas me voir? Regarde, on me fait des misères, on me chasse de ma maison, on fait de moi la honte du village. Et pourtant, j'ai des biens au soleil, je suis l'un des plus riches du village! Tu vois, mon petit? Tu vois bien?"

Il est affreux de voir un homme dont l'organisme dégénère et dont les facultés mentales baissent. Il est horrible d'entendre ce malheureux, ému par quelque incident, exprimer inconsciemment ses impressions par des mots qu'il ne comprend pas, mais qui sont l'écho des impressions les plus fortes de son existence passée, et qui ont laissé une trace profonde dans sa mémoire. Les mots s'échappent de ses lèvres, mais on voit aux yeux de cet homme que son esprit est ailleurs, accaparé par quelque chose de vague et d'insaisissable. Et involontairement l'idée vous vient que ce n'est pas cet homme-là, devant vous, qui parle, mais un autre, un étranger, un homme que vous n'aviez pas connu jusque-là.

Cependant les paroles de Vassil étaient liées à la réalité. Depuis quelque temps, Chmilo, qui réalisait sans doute ses plans, s'était visiblement refroidi à son égard. Il le traita d'abord en domestique, puis en parasite. Longtemps l'infortuné Vassil ne remarqua rien. Tout lui semblait bon, pourvu qu'il eût un verre ou deux de vodka et son banc à côté du poêle pour dormir. Mais le cabaretier, sûr d'avoir sa proie, ne pensait déjà plus à entourer Vassil de ses petits soins, à le protéger, il résolut même de se débarrasser de lui au plus vite. Ce matin, par exemple, lorsque

Vassil se leva et sans dire un mot, comme à l'ordinaire, vint au comptoir et tendit le bras, Chmilo lui fit mauvaise figure. Mais Vassil le regarda comme un enfant qui ne comprend pas, et son bras resta en suspens sur le comptoir.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut, vieil ivrogne? cria le patron et il se détourna.

— De la vodka! dit Vassil, en faisant un geste de la main.

— Non, tu n'en auras pas! Va au diable! J'en ai assez de nourrir un parasite!

— Allons, donne-m'en, donne! continuait Vassil, sans écouter ce qu'on lui disait.

— Quand tu auras fini de m'embêter, vieil impie, vieux poivrot que tu es! Je n'ai pas de vodka à donner gratis! Paie-moi tout ce que tu as mangé et bu! Donne-moi de l'argent.

Vassil, désespéré, écarquilla les yeux et braqua sur le cabaretier un regard fixe. Chmilo perdit patience: d'un bond il sortit de derrière son comptoir et poussa violemment Vassil dans la direction du poêle. Le vieillard se heurta le coude contre le mur et s'affaissa sur le banc, tête basse. Et juste au moment où le patron proférait en sourdine des menaces et des injures à l'adresse de Vassil, ce dernier articula les paroles citées plus haut concernant Mikhaïlik. Sa voix chevrotante résonna dans la vaste salle du cabaret vide comme celle d'un revenant, et ses paroles furent à tel point inattendues, que même Chmilo en eut un frisson dans le dos.

— Alors quoi, on travaille déjà du chapeau? murmura-t-il.

Soudain la porte s'ouvrit, et un jeune gars svelte et bien mis, un baluchon à l'épaule, se montra sur le seuil.

— Que Dieu vous... commença-t-il, en ôtant son chapeau et en jetant dans la salle un regard circulaire. Mais il s'arrêta court en voyant son père sur un banc.

Il examinait ce visage pâle et enflé, suivait les mouvements indécis, inconscients de sa tête et de ses mains, et resta un instant sans rien dire, comme s'il avait du mal à reconnaître dans cet horrible débris le Vassil Pivtorak d'hier.

Le cabaretier, lui aussi, observait le gars de ses yeux rusés de chat. Tout d'abord, le visage du tavernier exprima une certaine inquiétude, mais bientôt ses yeux verdâtres flamboyèrent de joie. Il reconnut Ivan, et devina que ce dernier, après avoir travaillé ailleurs les trois quarts de l'année, était rentré chez son père pour le tirer du pétrin. Or, Chmilo avait maintenant la certitude qu'Ivan était revenu trop tard.

XV

Sans dire un mot, Ivan emmena son père dans la vieille maison vide. Seigneur! Que ne ressentit pas le pauvre garçon, lorsqu'il vit leur exploitation délaissée, en ruines, quand il vit que là où avait coulé tout récemment une vie tranquille et abondante, il n'y avait plus une seule bête, plus un brin d'herbe, que tout n'y était plus qu'orties, chardons et poussière! . . . Il se prit même par les cheveux à la vue de cette désolation, mais il n'en dit rien à son père. Entre-temps, Vassil avait repris son ancienne place sur son châlit près du poêle, bien que celui-ci ne fût pas chauffé, et que des murs vînt ce froid si désagréable, propre à tout logis abandonné, et qui vous transperce jusqu'aux os.

Le soir tombait. Le soleil s'était caché derrière de gros nuages gris; un vent froid soufflait de l'Occident; le temps se gâtait; des vapeurs de pétrole, épaisses et âcres, avaient couvert Borislav, comme si la misère et le chagrin l'avaient écrasé de leur vaste poitrine. Après avoir inspecté tout son domaine, s'être désolé et avoir réfléchi aux mesures à prendre, Ivan s'en alla chez Kirnitski acheter du pain et du saucisson pour le souper. Revenu avec ces emplettes,

il retrouva son père à la même place. Il tremblait de froid. Ivan alluma le poêle et posa le pain et le saucisson devant son père.

— Cassez donc la croûte, papa, vous n'avez rien mangé aujourd'hui.

Vassil eut un geste timide vers le pain et le saucisson, comme si ses mains ne lui appartenaient pas. Il se coupa une tranche de pain et la tint longuement dans ses doigts tremblants, tout en regardant son fils de côté.

— Qu'avez-vous, papa? Pourquoi ne mangez-vous pas? lui demanda Ivan en achevant sa part. Vassil ne répondit rien, examina la pièce d'un regard étrange, jeta un coup d'œil sous le banc, porta le morceau de pain à sa bouche, et de nouveau il considéra son fils d'un air timide, comme s'il voulait lui dire quelque chose, et que la honte le retînt. Ivan, avec cette perspicacité propre aux indigents, remarqua tout de suite ce qui manquait à son père. Son visage s'attrista, et comme un homme qui se charge d'une obligation pénible, il se leva et se dirigea en silence vers la sortie.

— Non, non... n'y va pas, il ne faut pas, ... je ne le ferai plus, je t'assure que je ne le ferai plus! murmura Vassil qui avait deviné, lui aussi, les intentions de son fils. Mais Ivan se trouvait déjà dans l'entrée, un instant après il grinja de la porte et sortit dehors.

“J'en ai une chance, moi! songeait le jeune gars, tout en se dirigeant vers la taverne. Je croyais trouver mon père en bonne santé, comme le veut le bon Dieu, en train de travailler à la maison, sur sa terre, et voilà ce qu'il en est! Que faire avec lui, à présent? Comment faire pour veiller sur lui? Il aura sans doute du mal à se déshabituer de la boisson, si le pain lui reste dans la gorge sans vodka! ... Et là encore cette exploitation à remettre debout. Tu peux bien te fracasser le crâne contre un mur, mais comment t'en sortir? ...”

Ivan présumait avec juste raison que son père ne se

déshabituerait pas si vite de la vodka. Son vieil organisme brisé par les chagrins, brûlé par une consommation immoderée d'alcool, ne tenait que par cette maudite boisson qui lui redonnait des forces, et Vassil serait mort si quelqu'un avait voulu le déshabituer d'un seul coup de ce breuvage pernicieux.

Ivan revint bientôt avec une quarte de vodka et se rassit à côté de son père pour terminer le souper interrompu. Après deux verres, le visage du vieillard s'anima un peu, ses yeux étincelèrent de quelques lueurs faibles, mais la conversation n'arrivait pas à s'engager. Vassil mangeait très peu, quels que fussent les efforts de son fils.

— Eh bien, papa, qu'allons-nous faire à présent? Comment vous aider? commença le jeune homme en débarrassant la table des restes du souper et en posant la bouteille de vodka dans un coin, sur une planche. Vassil ne bougeait pas de son lit, employant sans doute tous ses efforts à ne pas regarder la bouteille. Il se détournait, poussait des soupirs, ne sachant où mettre ses mains. Lorsque Ivan avait enlevé la bouteille posée sur le châlit, il avait jeté un coup d'œil à la dérobée vers la planche où, maintenant, se trouvait la bouteille, et il se détourna timidement. Ivan ne l'avait pas remarqué. Il se demandait comment remettre leur exploitation debout et cette idée le tourmentait.

— Ce que j'ai gagné, c'est pas bien gros, trente guldens, mais pour commencer, ça pourra toujours servir. Et au printemps il faudra se trouver du travail par ici.

— Oui, mon fils, oui, oui, disait Vassil.

Ivan parla encore beaucoup, cherchant à ne faire aucune allusion à ce que son père avait ruiné leur exploitation, et Vassil approuvait. Tantôt il sommeillait, tantôt il regardait du coin de l'œil vers le plafond, puis vers la planche où se trouvait la bouteille de vodka.

— Alors, on va peut-être aller se coucher? dit enfin le jeune homme, voyant qu'il ne tirerait pas un mot de son père.

— Oui, oui, allons nous coucher, acquiesça immédiatement Vassil, tu es sans doute fatigué, mon petit?

Ivan ne répondit pas et se mit à faire sa prière du soir tout en ôtant sa souquenille et en cherchant des nippes pour en faire un lit à son père.

Ivan fut long à s'endormir. Était-ce parce qu'il était couché à même le poêle, couvert seulement de sa souquenille, ou bien parce qu'il faisait très froid dans la maison, ou peut-être parce qu'un gros chagrin l'avait tourmenté sans répit toute la journée, depuis qu'il avait vu son père et son exploitation dans un état aussi déplorable? Le pauvre gars ne se doutait pas que la situation était bien pire qu'il ne lui avait semblé à première vue. Vassil reposait paisiblement, il devait dormir. Mais vers minuit, lorsque Ivan se sentit gagner par le sommeil, il fut réveillé par un frou-frou étrange sur le lit de son père. Son envie de dormir passa d'un seul coup. Il se blottit dans son coin, retint le souffle et prêta l'oreille. Il entendit alors un bruit de pieds nus sur le plancher, puis un autre plus sourd, comme si quelqu'un palpait les murs et les bancs. Tout d'abord, Ivan se rappela les histoires qui couraient sur sa défunte mère. Elle revenait la nuit, disait-on, dans sa demeure, et il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête sous l'effet d'une crainte superstitieuse. Puis il entendit tinter une écuelle sur la planche, puis grincer le banc sous des pieds lourds. Ivan scrutait les ténèbres, et il entrevit la silhouette sombre et diffuse de son père debout sur le banc, qui se tenait d'une main à la planche du haut et tâtonnait de l'autre dans un coin. "Qu'y a-t-il? Que cherche-t-il là la nuit?" fut sa première pensée, mais un instant après un glouglou lui fit comprendre ce que cherchait le vieux Vassil. La colère et le dégoût l'envahirent simultanément. "Vieil ivrogne!" gronda-t-il, mais il ressentit aussitôt une profonde pitié pour son père: ce n'était pas de sa faute s'il était devenu tel; peut-être était-ce en partie de sa

faute à lui, Ivan. Pourquoi avait-il abandonné son père au moment où ce dernier, abattu, brisé par l'infortune, n'avait pas pu se retenir et s'était fâché contre lui? Pourquoi n'avait-il pas tenu sa langue, pardonné à son père de s'être oublié un instant? "Que faire avec lui, maintenant? Avec qui le laisser s'il me faut partir au travail pour toute la journée? Ah, Seigneur, pourquoi me punis-tu si durement?"

Telles étaient les pensées qui rampaient comme des nuages d'automne, gris et lourds, dans la tête d'Ivan. Longtemps la bouteille fit glouglou, jusqu'à ce qu'elle ne fût complètement vide. D'un geste mal assuré, Vassil la reposa sur la planche et revint à son lit à pas de loup en tâtonnant, se jeta dessus avec un gros soupir et s'endormit sur-le-champ à poings fermés. Il dormit ainsi toute la nuit, sans bouger. Seul un râle sinistre s'échappait de temps à autre de sa poitrine, un râle d'asthmatique, que nos villageois désignent d'une expression à la fois drôle et triste: "C'est Jésus-Christ qui chante dans sa poitrine".

XVI

Impossible d'exprimer l'amertume et la honte que ressentit Ivan le lendemain matin, lorsqu'il rencontra les yeux de son père. Et Vassil à son réveil eut certainement honte, lui aussi, de sa faiblesse d'hier. Quand son fils, le premier, le regarda aussi tranquillement qu'il put, le malheureux père crut que ses yeux reflétaient la colère et la menace, il trembla de tout son corps comme un petit enfant devant une verge, et balbutia d'une voix presque imperceptible:

— Mon petit Ivan, c'est la dernière fois... je ne le ferai plus, je t'assure...

Ivan avait à peine eu le temps de s'orienter et de ranger un peu la maison, que le bedeau se précipita chez eux,

un petit homme sec aux tempes grisonnantes, très vif pour son âge.

— Gloire à Jésus-Christ!

— Gloire éternelle, répondit Ivan.

— Ivan, Ivan, dit rapidement le vieillard, c'est très bien, mon fils, que je t'aie trouvé à la maison, car je pensais tout en courant: et s'il était déjà parti! Mais non, tu es encore là! C'est très bien, mon fils, que je te voie ici: le Révérend m'envoie pour te dire de venir chez lui, car il a à te parler.

— A moi?

— Oui, oui! Il demande à voir également le compère Vassil. Compère Vassil, le Révérend vous demande. Hier, quand il a su qu'Ivan était revenu, il a dit: c'est bon, il va falloir que je lui parle. Allez vite.

Tout en débitant cela fort vite, comme s'il éparpillait des pois secs, le bedeau courait et sautillait d'Ivan à Vassil, en brandissant sa canne de noyer comme un éteignoir. Ivan ne fut pas peu étonné de cette invitation imprévue. "Que va-t-il me dire? Peut-être qu'il me donnera un conseil comme celui de l'année dernière?" Vassil, lui, restait assis sans rien dire et hochait la tête comme dans un rêve, mais sa vieille figure décharnée et triste n'exprimait ni curiosité ni surprise, ni aucun autre sentiment.

— Eh bien, père, lui dit Ivan après le départ du bedeau, il nous faut aller chez le pope, qui sait ce qu'il nous veut.

— Bien sûr, mon petit, bien sûr, dit Vassil en se levant.

Ivan lui enfila sa pelisse, s'enveloppa dans sa souquenille, et ils s'en allèrent tous les deux à travers la boue restée après la pluie de la veille.

Le prêtre de Borislav était un homme entre deux âges, de taille moyenne. C'était dans l'ensemble un homme moyen, ordinaire, comme on en voit beaucoup. Dans son

visage, pas de trait nettement accusé, typique; pas de trait hardi, nettement exprimé dans son caractère, aucune passion forte. On rencontre souvent de ces hommes dans les milieux dits instruits de notre population. Leur sang calme et froid ne se révolte jamais, ou très rarement, contre leur raison. Donc, ne connaissant pas d'adversaire vigoureux, leur raison ne s'élève pas, d'habitude, au-dessus du niveau d'une paisible vie quotidienne, et si elle s'élève plus haut, elle ne se sent pas tout à fait sûre d'elle-même. Il est facile à ces hommes-là d'être d'honnêtes braves gens, dans le sens ordinaire, prosaïque de ces mots. S'il leur arrive d'être des chefs, des pasteurs, des dirigeants, leurs subalternes sont contents d'eux, et c'est tout. Le prêtre de Borislav était un homme honnête qui voulait sincèrement du bien à ses paroissiens, mais pris par ses affaires domestiques et le courant monotone de la vie de tous les jours, il n'avait jamais eu le temps de se demander si ce bien était accessible et comment faire pour l'atteindre. Il s'en tenait aux règles prescrites, apprises au séminaire, c'est-à-dire aux sermons didactiques, et il ne sortait pas des limites de la morale abstraite. Il serait injuste de dire que ses paroles visaient des personnes déterminées, que l'intérêt, la méchanceté ou tout autre mobile de ce genre guidaient sa conduite. S'il lui arrivait d'exiger d'un paroissien plus fortuné un prix plus élevé pour quelque service religieux, c'était plutôt pour s'en tenir à la règle "à qui il aura été beaucoup donné, il sera beaucoup redemandé", que par cupidité.

Mais depuis quelque temps, le prêtre remarquait que ses paroissiens s'appauvriisaient, que les spéculateurs arrivaient au village toujours plus nombreux, et que ses revenus en avaient même diminué. C'est alors qu'il s'intéressa davantage à sa paroisse, fit appeler plus d'une fois l'un ou l'autre de ses fidèles à leurs heures libres, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il les sermonna, non pas bien entendu, du point de vue pratique, mais plutôt du point de

vue moral et religieux. C'est un sermon de ce genre que devaient entendre aujourd'hui Vassil et Ivan.

Vassil se présenta devant le prêtre, effaré et tremblant, comme un petit paysan qui, venant pour la première fois à l'école, voit un maître moustachu, la baguette à la main. Ses pensées incohérentes et diffuses s'embrouillèrent définitivement, ses mains laissèrent échapper son bonnet qui tomba par terre. Il le regarda longuement, se baissa pour le ramasser, tendit le bras, mais juste en cet instant, le prêtre se mit à parler, et Vassil braqua machinalement les yeux sur lui et resta longtemps accroupi, à tâtonner le plancher de la main, incapable de ramasser son couvre-chef.

Le prêtre s'adressa tout d'abord à Ivan. On ne sait pourquoi, il fit mine de ne pas remarquer Vassil: peut-être voulait-il humilier encore davantage ce "pécheur invétéré", en manifestant sa préférence au jeune devant le vieux, au fils devant le père.

— Alors, quoi de neuf, Ivan? Tu as fait ton temps de travail? demanda-t-il en le toisant gravement de la tête aux pieds.

Ivan ne se sentait pas plus rassuré que son père; il s'inclina encore une fois et fit un pas en arrière pour attirer l'attention du prêtre sur Vassil.

— Oui, mon Révérend. Et ce matin le bedeau est venu pour nous dire que vous désiriez parler à mon père; et comme il a les jambes malades, je suis venu pour l'accompagner.

— Ah, c'est vrai, vous aussi vous êtes là, Vassil! s'exclama le prêtre étonné, comme s'il venait seulement de remarquer le vieillard. Oui, oui... il y a bien longtemps qu'on ne s'est pas vus, n'est-ce pas? Vous devez avoir une dent contre nous! Oui, oui! Vous n'allez plus à l'église, et nulle part. Oui, sans doute que vous êtes bien fâché contre nous!... Mais, peut-être, est-ce vrai ce que l'on dit? Qu'à l'église on ne donne rien, tandis que chez

Chmilo on peut, pour une mesure de seigle, avoir un verre de vodka! Oui, oui, c'est bien possible! . . .

Vassil n'avait pas changé de pose, fixant ses yeux troubles sur le prêtre et faisant de vains efforts pour ramasser son bonnet. L'expression stupide de son visage dénotait qu'il ne comprenait pas du tout ce que le révérend père voulait de lui.

— Eh bien, Vassil, racontez voir ce que vous avez fait ces derniers temps, poursuivit le prêtre d'un air moqueur. Mais voyant que Vassil n'était pas disposé à répondre, il se détourna vivement et reprit son entretien avec Ivan: Ah oui, j'oubliais de te demander. Comment ça va chez vous? Et cette exploitation, y a-t-il de l'ordre là-dedans? Parce que tu sais, le staroste et d'autres gens m'ont dit qu'en ton absence, Chmilo a fait un peu trop le maître chez vous: il s'est approprié tout ce qu'il pouvait.

La tournure imprévue qu'avait prise la conversation laissa Ivan muet. Le prêtre avait touché le point sensible, et Ivan hésita longtemps: raconter toute la vérité ou non au révérend père? Puis il se décida. Que faire? Inutile de dissimuler, puisque le malheur est à ses trousses. De plus, son père est dans un tel état qu'il est impossible ni de le laisser tout seul à la maison ni de le faire travailler à quoi que ce soit. Le mieux, pour lui, aurait été maintenant un repos complet et une bonne surveillance. "Mais qu'est-ce que je peux faire, moi? Si seulement le révérend père . . ."

Une idée extraordinaire lui traversa l'esprit. Il demanda au prêtre la permission pour son père de s'asseoir, et passa avec lui dans une autre pièce. Là il lui parla de tous ses chagrins, de son exploitation ruinée et de la malencontreuse infirmité de son père qui lui avait mangé toutes ses forces. Et Ivan pria le révérend père de lui venir en aide.

— Hum, hum . . . fit le prêtre avec un mouvement de la tête, vois-tu mon brave, vois-tu à quoi ça mène! Fuis

l'alcool, mon fils, comme on fuit la Géhenne de feu! Te venir en aide? Mais en quoi puis-je t'aider? Que puis-je faire là pour toi, dis?

— Savez-vous quoi, mon Révérend? Prenez mon père chez vous... Qu'il reste un peu ici: il sera sous votre surveillance... comme tenu en laisse, il ne se permettra rien de trop... Et pour une écuelle de soupe et le lit, je vous paierai. S'il pouvait se corriger au moins un peu! Moi, entre-temps, je remettrai tant bien que mal l'exploitation sur pieds. Peut-être que le Seigneur miséricordieux fera en sorte que j'arrive à quelque chose.

A cette proposition vraiment étonnante, le prêtre ouvrit la bouche et écarquilla les yeux comme le fait un simple mortel. De nature impressionnable, ces paroles l'avaient stupéfié. Il se mit à réfléchir: lui viendrait-il vraiment en aide de cette manière? Qui sait ce qui pourrait arriver? N'y aurait-il pas d'inconvénient à garder dans sa maison un homme comme celui-là? Mais Ivan avait la certitude que c'était la meilleure issue, qu'il ne pouvait remettre son père en de meilleures mains, et il le pria si instamment, qu'en fin de compte le prêtre consentit.

Se félicitant de sa réussite, Ivan s'en alla raconter tout à son père.

— Eh bien, papa, conclut-il, qu'en dites-vous? Le Révérend veut bien que vous restiez chez lui jusqu'au printemps sous sa garde. Vous êtes d'accord?

Vassil eut du mal à saisir de quoi il s'agissait.

— Le révérend père veut bien? demanda-t-il une minute plus tard.

— Oui, dit Ivan. Alors quoi, vous restez?

— Non, dit Vassil avec un mouvement énergique de la tête.

— Et pourquoi?

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire? demanda Vassil.

— Moi? Ne vous en faites pas pour moi. Je préfère même que vous restiez ici.

Vassil comprit soudain le sens de ces mots. Il ressentit au cœur une douleur profonde; c'étaient les derniers vestiges, les dernières étincelles de ses sentiments paternels. Il ne dit rien, mais sa bouche se tordit en une grimace triste et plaintive, comme la bouche d'un enfant qu'on aurait injustement frappé. Son visage maigre et jaune avait l'air de dire: voilà où j'en suis arrivé, mon propre fils me renie. Ivan le comprit tout de suite et il ajouta:

— Non, papa, ne croyez pas que je ne vous aime plus ou autre chose! Dieu m'en préserve! Il serait bon alors, le fils! Mais il faudra maintenant que je m'en aille tous les jours, soit au travail, soit ailleurs. Qu'allez-vous faire tout seul à la maison, malade, infirme comme vous l'êtes? C'est pourquoi j'ai prié le révérend père... Là il y aura toujours quelqu'un avec vous...

— Alors c'est toi qui l'as demandé au révérend père?

— Oui, c'est moi... et alors?

— Bah rien... Puisque c'est comme ça...

— Quoi "puisque c'est comme ça"?

— Alors il vaut mieux que je reste!

— Restez, mon cher papa, restez. Seulement jusqu'au printemps... Pendant ce temps-là, je remettrai de l'ordre chez nous, vous vous sentirez mieux, et de nouveau nous revivrons ensemble, en bon accord, comme Dieu le commande...

Ivan parla encore beaucoup, mais en vain. Vassil ne l'écoutait pas: le cœur blessé des vieilles gens malades se cicatrise lentement. Et toute blessure, si légère qu'elle soit, leur est dix fois plus douloureuse qu'aux jeunes et aux forts. Bien triste également fut leur séparation.

Sur ces entrefaites, le révérend père arpenta la pièce voisine, en se demandant par quoi il fallait commencer avec Vassil, comment corriger au plus vite ce pécheur invétéré. Il faut encore avoir ceci en vue que le prêtre avait pris la démence sénile de son paroissien pour de

l'obstination et de la méchanceté, défauts propres à tous les pécheurs impénitents, et il résolut d'essayer sur-le-champ et par tous les moyens de guérir cette obstination et de radoucir ce cœur endurci dans le péché.

XVII

Ivan parti, Vassil regarda pour la première fois tout autour, et s'apercevant qu'il était seul dans une pièce qu'il ne connaissait pas, il ressentit une vague inquiétude, une certaine crainte, comme si un gros danger le menaçait. Les murs blancs et propres étonnaient son regard; par les fenêtres il voyait un petit jardin avec ses feuilles jaunies et des sentiers envahis par l'herbe, et plus loin, derrière un champ déjà fauché, il entendait bruire la forêt de pins vert foncé sur une montagne des Carpathes, que les habitants du Podgorié appelaient le Dil. Cette vue lui parut si belle, si neuve, si fraîche après la taverne étouffante de Chmilo, qu'il eut tout de suite envie d'aller se rafraîchir à cet air vif d'automne. Le prêtre entra.

— Alors, Vassil, tu restes donc chez moi.

— Oui, oui, révérend père, dit Vassil en faisant un mouvement affirmatif de la tête.

— Mais tu sais, on ne mange pas du pain gratuit chez moi, tu feras ce que tu pourras dans la maison.

— Je ferai ce que je pourrai, révérend père.

— Quant à Chmilo, mon ami, il faudra l'oublier, je serai sévère là-dessus.

Vassil, on ne sait pourquoi, baissa la tête et ne répondit rien.

— Aujourd'hui, tu prendras une binette et un râteau, lui dit le prêtre, et tu nettoieras les sentiers du jardin. Tu sais le faire?

— Oui, mon père.

— Et maintenant, va à la cuisine, qu'on te donne quelque chose à manger.

Vassil ramassa enfin son bonnet et se dirigea vers la cuisine d'un pas mal assuré.

Des nuages gris arrivent de derrière le Dil, recouvrent la vallée et l'arrosent d'une petite pluie froide. Un vent humide souffle dans le jardin et arrache les feuilles sèches des branches. Il fait gris, morne et triste. Une pesanteur s'est abattue sur la terre, écrase tout ce qui vit, gêne la respiration, arrête tout mouvement, chasse les pensées gaies. Elle s'est abattue sur Vassil également. Il clopine, le pauvre vieux, dans les sentiers raides du jardin, et bien qu'il soit chaudement vêtu, il grelotte de froid. L'air vif ne le rafraîchit pas, il le transperce de plus en plus, lui pèse sur la poitrine comme une pierre. Le paysage magnifique ne le réjouit point, et après qu'il l'a eu suffisamment regardé, il lui inspire un certain ennui, une certaine tristesse, il réveille en son cœur un immense chagrin endormi depuis longtemps. C'est en vain que le pauvre homme s'efforce de remuer plus vite en travaillant pour se réchauffer, c'est en vain qu'il saisit de ses mains tremblantes ou la binette ou le râteau, il n'a plus de force, tout son corps s'engourdit. "Ah! si je pouvais un peu me réchauffer", pensa Vassil. Mais aussitôt il a peur et repousse cette pensée, se rappelant les paroles du prêtre: "Je serai sévère là-dessus..." Mais pendant qu'il songeait ainsi, le râteau puis la binette s'échappent de ses mains, tout disparaît devant ses yeux. "Comme il fait froid! Il faut que je me réchauffe, il le faut absolument... Alors je pourrai travailler, alors je reprendrai des forces!"

Ces idées trottaient dans la tête du vieillard, cependant qu'une main inconnue, une main puissante et maléfique le poussait toujours plus loin vers le bout du jardin, vers un trou de la palissade où commençait un sentier qui menait au village. "Non, je n'irai pas, il faut me retenir, me prendre en mains... Qu'en dirait le révérend père?"

pensait Vassil, mais en même temps il s'engageait dans l'orifice de la palissade et se précipitait à travers champs vers Borislav.

Le prêtre, occupé dans sa grange, ne remarqua la disparition de Vassil que dans l'après-midi. Il interrogea les domestiques, mais personne n'avait rien vu. Le vieux Klimko disait même: "Qui sait, peut-être que le pauvre vieux est tombé dans une fondrière et qu'il y est resté, on voyait bien à ses yeux qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre." Mais le prêtre fit un geste d'impatience en réponse à ce bavardage et répliqua: "Vas-y, vas-y, raconte des sornettes. Saleté d'ivrogne! Il s'est traîné au cabaret! Je l'ai vu à ses yeux, t'en fais pas! Allons, oust! Que quelqu'un aille au village pour voir s'il n'est pas dans un débit! Et qu'il me le ramène tout de suite!"

Sur ce, le prêtre se retira dans sa chambre, et le vieux Klimko hocha la tête, comme s'il ne voulait pas ajouter foi aux paroles du Révérend. "Oh! d'ailleurs, se dit-il un instant plus tard, qu'est-ce que ça peut bien me faire? Vas-y donc, toi, Sen, cours vite, puisque le révérend père l'a dit... on verra bien!..."

Il ne fallut pas le répéter deux fois à Sen, un jeune gars de vingt ans. Il s'enveloppa vite dans sa veste de toile, se ceintura d'une étroite courroie et courut au village, en enfonçant son petit bonnet en peau de mouton. Cette promenade le réjouissait, car au village il avait un béguin, et il n'aurait pas revu la belle jusqu'au dimanche suivant, sans cette petite course. De plus, il avait envie de boire un verre de vodka: or, chez lui, le prêtre n'en supportait même pas la vue. Inutile de dire que Sen arriva bien vite au centre du village, mais là il s'amusa un bon bout de temps chez la veuve Gnatikha, bavardant tantôt avec la vieille, tantôt avec sa petite amie Oliona qui s'appêtait justement à battre le lin.

Tout à coup, Sen se rappela ce que le prêtre l'avait envoyé faire.

— Ah, Gnatikha, dit-il, j'en ai une mémoire! J'oubliais pourquoi j'étais venu! Vous n'avez pas vu par hasard le vieux Pivtorak?

— Pivtorak? Et qu'as-tu besoin de lui?

— Ben voilà, le révérend père m'a envoyé le chercher pour le ramener.

— Pour le ramener chez le pope? Et pourquoi faire? Ah! flûte, alors! . . . Tu me demandes si je ne l'ai pas vu? Mais si, je l'ai vu! Avant midi il s'est amené au village et il est allé tout droit chez Chmilo. Et moi qui me disais encore: tiens, voilà le vieux Pivtorak qui s'en va boire son dernier morceau de terre! Au même instant j'entends des cris près du cabaret. Je sors et je vois la femme de Chmilo qui se bat avec Vassil au milieu de la rue. Elle crie, elle piaille et arrange comme il faut ce pauvre Pivtorak. Lui, il s'obstine et jette des coups d'œil vers le cabaret. Nom d'un nom, que je pense, qu'est-ce qui se passe? J'accours sur les lieux, les autres aussi. La Chmiliikha n'en démord pas et glapit encore plus fort: "Vieil ivrogne, je ne veux pas te voir ici! Que vient-il faire dans ma maison?" Alors les gens lui disent: "Attends voir, la commère, ne frappe pas, raconte ce qui est arrivé!" Et elle d'ouvrir une gueule grande comme ça et de nous crier dessus: "Et à vous, qu'est-ce que ça peut bien vous faire, sales péquenots, bande de brutes, espèce d'andouilles? Allez donc tous au diable!" Et moi, je pensais: que la peste t'emporte! Je m'adresse alors à Vassil: "Qu'est-ce qui est arrivé?" Et lui, il reste là comme une souche, embarrassé, puis il a craché par terre, poussé un gros soupir et s'en est allé là-bas, chez Mochka, au cabaret . . .

— Où ça? Chez Mochka? demanda Sen.

— Oui, oui, là-bas, chez Mochka le rouquin. Il doit y être encore, sans doute, je ne l'ai pas vu ressortir de là.

Sen n'écoutait plus. Il s'en fut à toutes jambes par les petites rues sales vers la taverne de Mochka.

Or, voici ce qui s'était passé. Après être sorti du jar-

din, Vassil se traîna péniblement vers le débit de Chmilo, en se répétant tout le long de la route: "Quant à Chmilo, mon ami, il faudra l'oublier", et que le révérend père serait très fâché s'il s'enivrait, qu'Ivan était un mauvais fils, qu'il n'aimait pas son père, qu'il voulait le chasser de sa propre maison et le réduire à la besace. Mais malgré tout, Vassil poursuivait sa marche ne cherchant même pas à comprendre où il allait et pourquoi faire. Il ne s'étonna pas de se retrouver devant la taverne de Chmilo, puis, sans hésiter, il entra, s'approcha du comptoir sans rien dire et tendit le bras à la cabaretière pour qu'on lui donne sa portion habituelle de vodka.

Chmilo était absent. Au printemps encore il avait réussi à tirer du pétrole du puits que lui avait cédé Vassil, et en été il en tirait déjà de trois autres, creusés sur la parcelle de terrain achetée. Bien entendu, Chmilo avait amassé un capital assez rondelet. Mais il ne lui suffisait pas. Il s'acharna longtemps pour en avoir davantage, et maintenant, il avait atteint son but. Il partit à Drogobytch remplir les formalités nécessaires. Sa femme ne savait pas pour quelle affaire il était parti, mais elle savait parfaitement qu'il ne fallait plus être aux petits soins pour le vieillard. Le bras tendu de Vassil la fâcha beaucoup, et elle se mit, selon l'habitude de toutes les cabaretières, à vociférer des injures et à humilier Vassil... Ce dernier, sans tenir compte de ses imprécations restait immobile et silencieux, le bras tendu sur le comptoir, jusqu'à ce que la bonne femme, furieuse, n'eût bondi de sa place et ne l'eût repoussé par un grand coup en pleine poitrine. Vassil qui se tenait déjà mal sur ses jambes, oscilla, perdit l'équilibre et tomba. Par malheur, derrière lui se trouvait une table avec des verres et des bouteilles vides, et le bonhomme s'affala dessus. La table se renversa, les verres et les bouteilles roulèrent sur le sol avec fracas, se brisèrent en mille morceaux, mais Vassil resta sain et sauf. Par contre, la cabaretière, assourdie par le bruit, se déchaîna, fit

un tapage de tous les diables et bouta dehors le pauvre Vassil.

Se retrouvant de cette manière au milieu de la rue, Vassil resta là sans avoir conscience de rien, sans penser à rien, parmi les gens qui entreprenaient la Chmilikha; puis il s'en alla par une petite rue sale. De la fenêtre d'une maison, plus sale et plus délabrée que les autres, quelqu'un l'appela. Il regarda la maison, l'enseigne qui la désignait comme un cabaret, et sans comprendre qui l'appelait et pourquoi, il entra. La taverne s'appelait "Chez Mochka, le rouquin". C'était un des cabarets les plus piteux, les plus infects qu'il pût y avoir en ce monde. Une couche épaisse de boue liquide recouvrait le plancher pourri. Sur les bancs crasseux et sous les tables gisaient des hommes en guenilles noires de pétrole, aux visages terreux, effrayants à voir, où la maladie, le surmenage, la paresse, la misère et Dieu sait encore quels "péchés mortels" avaient laissé leur trace. Seuls deux hommes se tenaient au milieu du cabaret et braillaient une chanson décousue de leurs voix enrouées. Une fois entré là, Vassil oublia que quelqu'un l'avait appelé, il alla droit au comptoir et tendit le bras, exactement comme il l'avait fait chez Chmilo. Mochka le rouquin connaissait bien Vassil et la vie qu'il menait à présent, il savait qu'il n'avait point d'argent pour se payer de la vodka, mais voyant qu'il portait une pelisse encore assez convenable, il calcula rapidement qu'elle valait bien une quarte de vodka. Il remplit un grand verre et le tendit au vieillard.

— Ah, Pivtorak! Te voilà donc! Et moi qui te voyais déambuler le diable sait où et je me suis dit: "Il faut l'appeler cet homme!"

Vassil, les yeux écarquillés, dévisageait l'individu qui s'adressait à lui, mais il n'arrivait pas à le remettre et à saisir ce qu'il voulait de lui. Après avoir bu, il tendit son verre par-dessus le comptoir, le cabaretier lui en remplit rapidement un second, puis un troisième, un quatrième, et

peu à peu Vassil ressentit une bonne chaleur dans la poitrine. Il s'installa sur un banc près du mur et tout en avalant un verre après l'autre, il promenait autour de lui ses yeux hagards.

Sen ne se hâtait pas trop de quitter la Gnatikha. Mais quand il apprit ce qui était arrivé à Vassil, il se précipita chez Mochka, jugeant qu'il était grand temps de rentrer. Il aperçut Vassil qui gisait complètement ivre sur un banc et sans pelisse. "Ah, bah! il sait y faire, le bonhomme, pensa-t-il, il s'est vite régalé! Par quoi commencer? Comment vais-je pouvoir le traîner à la maison? Enfin, zut! on va bien voir!..." Après s'être encouragé de cette manière, il se paya un grand verre de vodka pour se donner du cœur et entreprit de réveiller Vassil.

— Ohé, Pivtorak! debout! Remue-toi et plus vite que ça! Allons, pauvre diable, en route!

Sen secoua longuement le vieillard, jusqu'à ce que l'autre ne reprenne un peu ses esprits. Le jeune gars ne perdit pas son temps à converser avec lui, il le saisit par la taille et l'entraîna dehors, s'embourbant jusqu'aux genoux dans la fange. Ereinté, il faillit mourir cent fois avant d'arriver à la maison du pope.

Le prêtre fut épouvanté lorsqu'il vit le vieillard dans cet état. D'abord il se fâcha, lui fit des remontrances, mais il s'aperçut bientôt que ni les cris ni les reproches n'y feraient rien, car Vassil ne comprenait pas du tout ce qu'on lui disait.

— Attends, s'écria le prêtre, je vais m'y prendre autrement avec toi! Couche-le ici sur le banc, Sen, et monte au grenier vider le débarras. Il sera bien là-haut; je lui donnerai à manger, qu'il s'y repose un peu; sans quoi, deux ou trois débauches comme celle-ci, et il pourra nous dire adieu.

Vassil se tenait assis sur un banc dans l'entrée, le dos contre le mur. Ses muscles étaient flasques, il ne pouvait

plus tenir sa tête: ou elle retombait sur sa poitrine, ou elle branlait de tous les côtés. Ses yeux troubles fortement cernés, se collaient de plus en plus, et ses lèvres bleues, gercées, trissaient de fièvre. Le prêtre arpentait l'entrée à grands pas, et sa longue soutane flottait derrière lui. De temps à autre, il jetait un coup d'œil sur Vassil, et son visage exprimait tantôt de la compassion à l'égard de la "brebis égarée", tantôt de la colère, tantôt Dieu sait encore quels sentiments dévots.

Sen revint. Le débarras était prêt à recevoir Vassil. Le prêtre dit au jeune gars de prendre Vassil sous les aisselles et de l'emmener au grenier, dans le réduit qu'on lui destinait. Sen eut beaucoup de mal à faire monter l'escalier au bonhomme ivre mort, qui trébuchait à chaque pas et perdait l'équilibre parce qu'il ne pouvait lever la jambe assez haut pour atteindre la marche suivante. Enfin on installa Vassil sur un vieux châlit recouvert d'un morceau de grosse toile propre. On lui donna un oreiller et une couverture. Sen le dévêtit, lui enleva ses chaussures et le coucha. Le prêtre lui apporta lui-même un pot avec de l'eau, du pain et autre chose à manger, et en partant il ferma la porte à clef. Vassil Pivtorak n'avait rien senti, et au moment où l'on fermait la porte, il dormait déjà d'un sommeil profond, mais agité, comme celui d'un homme dont l'organisme malade est rongé par une forte fièvre.

XVIII

Il fait nuit. Une obscurité épaisse emplit le refuge de Vassil. Le froid s'infiltré par les fentes du mur. D'en bas, on entend ronfler les domestiques qui dorment dans la cuisine et qui de temps à autre crient en rêve. Vassil, inerte sur son lit, respire péniblement, de manière inégale, et des profondeurs de sa poitrine monte un râle sourd, asthmatique, analogue au son qu'émet un pot fêlé.

Soudain Vassil fit un mouvement. Sa couverture glissa par terre. Le froid le saisit dans ses tenailles et il se réveilla. Machinalement, il se passa la main sur le corps: il eut l'impression, en rêve, qu'il s'enfonçait dans la terre humide, que la terre pesait sur lui, l'étranglait, et qu'il cherchait en vain à sortir de cette tombe qui l'absorbait vivant. Son front se couvrit d'une sueur glacée, sa respiration se fit encore plus difficile, son râle s'accrut, ses dents claquèrent: de peur ou de froid?

Il écarquillait les yeux, palpait tout autour de lui, voulant se rendre compte de l'endroit où il se trouvait; il tendait sa mémoire malade pour se rappeler ce qui lui était arrivé. En vain! Il ne palpa que le mur de planches, ses yeux ne discernaient rien dans les ténèbres, et sa tête bourdonnait comme un moulin à vent; il n'entendait que des grincements, comme si l'on passait un couteau sur du verre; sa gorge était sèche, la soif le torturait comme une pierre brûlante. Il sentait que le sang affluait à ses yeux et pressait sur eux du dedans, comme s'il voulait les crever. Puis aussitôt qu'il remua, il ressentit la faim: depuis hier midi, il n'avait rien avalé à part de la vodka, et le matin, à la cuisine, il s'était gêné pour manger beaucoup. Des milliers d'idées vagues, embrouillées, lui passaient dans l'esprit: "Où je suis? Que m'arrive-t-il? «Cette question le tourmentait plus que tout.» Est-ce que je m'enfonce dans la terre pour de bon?"

Il essaya de se lever mais ne put. Cette faiblesse renforça en lui l'horrible certitude qu'il avait de tomber dans un gouffre sans fond, dans l'autre monde. La fièvre et la soif lui faisaient venir de plus en plus le sang à la tête; tout s'emmêlait dans son esprit, ses yeux grands ouverts dans l'obscurité distinguaient de hauts murs de pierre, tout noirs; ils semblaient monter à toute allure au-dessus de lui: donc, il tombait en enfer! Seigneur! Fais grâce à mon âme pécheresse! Il voulut crier, mais il avait l'impression qu'on l'avait pris à la gorge, et qu'il s'était étran-

glé avec sa propre voix. Avec désespoir, il se débattit dans des convulsions, puis il retomba sur sa couche, sans connaissance.

Son évanouissement ne dura qu'une seconde: le froid et la soif lui firent reprendre ses sens, le rappelèrent à la vie, à de nouvelles tortures. Claquant des dents, il fit une nouvelle tentative pour se lever. Son corps souffrant, enflammé par la fièvre, était beaucoup plus sensible qu'auparavant à tout contact, à toute douleur. L'obscurité qui l'aveuglait affolait son imagination malade.

Il lui semble déjà qu'il est tombé tout au fond de l'enfer, que des êtres difformes, horribles à voir, le tiraillent, le déchirent et lui sortent ses entrailles du ventre, qu'ils le frappent à la tête avec des marteaux de fer, lui évident les yeux avec des burins chauffés au rouge. Il lui semble qu'on lui fait subir le supplice de la roue, qu'on l'abreuve de poix bouillante.

Il se représentait maintenant tous les châtiments destinés aux ivrognes, dont on lui avait parlé mainte fois dans les sermons. Longtemps il resta couché, impuissant, à gémir comme celui qui meurt dans d'atroces souffrances, sinon purement physiques, du moins provoquées par une imagination surexcitée. Sa gorge brûlait de plus en plus, le bruit dans sa tête assourdissait toutes ses idées, les transformant en des voix affreuses, épouvantables.

Là grinçait le treuil, comme le jour où Vassil remontait pour la dernière fois son fils du puits; il entendait la chute sourde de son corps dans l'abîme profond, et les cris déchirants de la mère, et tout ce qui avait brisé son bonheur comme d'un coup de bélier, détruit sa vie comme sous un coup de foudre, et l'avait précipité, lui, un paysan riche et honoré, dans le gouffre de la misère, des infirmités et du désespoir.

Et il semble voir, le malheureux Vassil, les jours d'autrefois, les personnes chères à son cœur qui se lèvent de partout: leurs visages ne sont pas bleus, mais noirs

comme du charbon, leurs yeux sont injectés de sang, la misère et le désespoir ont laissé leur empreinte sur leurs traits. Devant viennent ses trois fils; derrière eux, leur mère, et ensuite une multitude de connaissances de son âge, qui avaient été comme lui des paysans riches, à qui il avait conseillé de creuser des puits, et qui, comme lui, étaient tombés dans la misère ou étaient morts comme ses enfants . . . De partout ils arrivent vers lui, gémissent, pleurent, glapissent ou rient; ils l'encerclent plus étroitement, lui marchent sur les pieds, le bousculent, lui écrasent la poitrine; leur contact froid le glace, pèse sur lui comme une montagne. Il en a le souffle coupé, la sueur lui en dégouline dans les yeux, et soudain, des profondeurs de son âme harassée, s'échappe un cri déchirant: "Ayez pitié de moi! Suis-je coupable envers vous? Est-ce que je ne voulais pas votre bonheur? Suis-je plus heureux que vous?"

Ramassant ses dernières forces, il se débattit sur sa couche, puis s'affala lourdement sur le plancher, immobile et sans vie . . .

Le lendemain matin, en entrant dans le réduit, Sen trouva Vassil par terre, enroulé dans sa couverture, en chien de fusil. D'abord il eut peur, croyant que Vassil était mort. Mais s'apercevant qu'il respirait, il le releva et le recoucha, la tête sur l'oreiller. Le jeune gars s'attrista même quand il vit les lèvres bleues et crevassées de Vassil, ses yeux cernés et les taches bleues et jaunes de son visage. "Oh! il n'en a pas pour longtemps à vivre sur cette terre", pensa-t-il, en enveloppant Vassil dans sa couverture. Ce dernier ouvrit les yeux et râla d'une voix faible:

— A boire!

Sen lui donna de l'eau, et Vassil fut long à détacher ses lèvres sèches du récipient.

— Peut-être mangerez-vous quelque chose de chaud? demanda Sen.

Vassil fit oui de la tête. La faim le torturait. Une

minute plus tard, la femme de chambre lui monta une écuelle de borchtch bien gras, et Vassil en avala quelques cuillerées avec appétit.

— Vous n'êtes pas tombé malade, par hasard, Vassil? demanda Sen.

Vassil ne comprit pas tout de suite ce qu'on lui demandait, mais au même instant, Sen fut appelé en bas, et le gars n'eut pas le temps d'attendre la réponse. Il vérifia si Vassil ne manquait de rien, et quand il vit qu'il avait de l'eau, du pain, des pommes de terre cuites au four toutes chaudes et du sel, il sortit rapidement en refermant la porte à clef.

Vassil resta longuement étendu sans penser à rien, fixant un point sur le mur, près de la porte. La nuit qu'il venait de passer avec toutes ses horreurs et ses tourments bourdonnait dans sa tête en un souvenir confus. Il se sentait si faible, il ressentait une douleur si vive dans tout son corps, qu'il craignait de faire le moindre mouvement pour ne pas souffrir davantage.

Il resta couché ainsi toute la journée et ne se leva que deux ou trois fois pour manger un morceau de pain, deux ou trois pommes de terre ou boire une gorgée d'eau. Ce jour-là il but beaucoup, car il avait comme un fer-chaud après sa beuverie d'hier.

Vers midi, le prêtre vint le voir et le trouva sur son lit.

— Allons, allons, reste couché, dit-il, voyant que Vassil faisait des efforts pour se lever. Eh bien, qu'est-ce qui t'est arrivé hier?

Vassil ne répondit pas. Il se sentait mal à l'aise.

— Alors, où courais-tu comme ça? demanda le prêtre, railleur. Tu as, sans doute, bu un coup de trop quelque part! . . .

— Je vous demande pardon, mon père . . . balbutia Vassil, mais sa phrase resta en suspens, car il remarqua que la figure du révérend père s'assombrissait.

— Vassil, dit le prêtre d'un ton sévère et ferme, je croyais que tu étais un honnête homme, qu'on pouvait compter sur toi. Je me disais: je vais le prendre chez moi, il sera plus tranquille, ici on aura l'œil sur lui; peut-être que le bonhomme se reprendra, cessera de faire la honte de toute la paroisse. Ah ouiche! A peine mon Vassil est-il sorti de la maison qu'il a filé tout droit au cabaret! Non, ça n'ira pas comme ça, je ne veux pas! Si j'avais su, je vous aurais mis tous les deux à la porte, hier, toi et ton fils. Fi, quelle honte! Maintenant je ne peux pas te laisser sortir dans la rue, je ne veux pas que tu traînes avec les ivrognes. Tu resteras là sous clef. Tu y seras tranquille, on t'apportera à manger... Sans ça, que faire avec toi? Impossible autrement!...

Après avoir inspecté le réduit de Vassil, pour voir si tout y était en ordre, il sortit et referma la porte à clef. Vassil resta en tête à tête avec ses pensées confuses, son corps souffreteux, sa fièvre et sa toux. Jusqu'au soir, ce fut supportable. Il ne saisissait pas clairement ce que tout cela voulait bien dire, sa séquestration ne lui pesait pas encore. Seule la fièvre le brûlait, et il voulait boire. Il but de l'eau froide. Pendant qu'il buvait, il lui semblait que l'eau le rafraîchit, qu'il se sentit mieux, mais une minute après, ses entrailles brûlaient de nouveau. Néanmoins, Vassil jouit du calme ce jour-là, il s'assoupit même un peu vers le soir. Pour son souper, il mangea une bouillie d'avoine au lait, et il se sentit mieux. La nuit arriva, une nuit longue et sans sommeil, une nuit horrible. A peine les yeux de Vassil se ferment-ils, que sa chambrette se peuple de visions affreuses, de fantômes épouvantables: des cabaretiers aux barbes flamboyantes, telles de grosses sangsues qui rampent, lui sucent le sang, lui donnent la fièvre... Il sent cette fièvre intolérable en lui, l'épouvante lui serre la gorge, le prive de forces, le sang afflue à ses yeux, la toux lui déchire la poitrine. Le lendemain matin, Vassil n'en pouvait déjà plus.

— Vous n'êtes pas malade? lui demanda Sen.

— Hé, répondit Vassil, en le regardant, mais ce "hé" pouvait signifier tout ce qu'on voulait.

Sen s'en alla, et personne ne vint plus voir le malade de toute la journée. Vers midi il se sentit beaucoup mieux. Il cessa de boire, ressentit même un certain dégoût pour l'eau, bien que son fer-chaud persistât. Il se laissa de rester couché, et bien qu'il fût encore faible, il se leva et se mit à marcher dans sa chambrette d'un pas mal assuré. Son regard errait sur les murs, comme s'il y cherchait quelque chose, mais quoi, il ne savait pas lui-même. La nuit, il n'eut plus de visions, mais la fièvre le fit encore souffrir. Le lendemain, il se remit à marcher. Sa grande faiblesse lui donnait cette sensation étrange et désagréable que tout son corps se raidissait, se desséchait, comme un champignon dans un four chauffé. Il avait l'impression que la peau lui collait aux os, que le sang n'arrivait pas à ses extrémités pour les vivifier, et que tout bouillant il lui montait à la tête.

Le malheureux passa deux semaines entières dans ce réduit. Journées et nuits affreuses. L'ennui, la solitude, la fièvre, les visions qui se mirent à le hanter en plein jour, tout le torturait, le brûlait, le dévorait, sapait ce qui restait d'énergie vitale dans son vieil organisme. Il criait la nuit, se démenait d'un coin à l'autre de sa chambrette; ses yeux brûlaient d'un feu sauvage, ses paupières avaient noirci, comme si le feu qui sortait de ses orbites les eussent carbonisées. Le prêtre venait souvent le voir, lui donnait des médicaments; il avait même dit à Sen de passer la nuit avec le vieux. Mais les médicaments ne faisaient aucun effet, quant à Sen, après avoir battu du grain sur l'aire toute la journée, il dormait la nuit à poings fermés.

Enfin, Vassil cessa de s'agiter, de crier, ses dernières forces avaient disparu, les dernières lueurs de vie s'éteignaient en lui... Il restait couché, le visage maigre et

jaune, la tête fiévreuse, la respiration difficile. La toux l'étranglait, un râle commençait à monter de sa gorge, et rien ne sortait plus de ses lèvres qu'un affreux gémissement.

Le prêtre, voyant que les affaires de Vassil étaient mauvaises, envoya Sen à la recherche d'Ivan.

— Qu'il fasse venir un médecin de Drogobytch. Je t'y aurais bien envoyé, dit le prêtre à son domestique, mais il faut terminer le travail, car demain c'est dimanche.

Sen s'en alla tout droit vers la maison de Pivtorak, mais arrivant sur les lieux, il poussa un cri d'étonnement: il ne restait plus trace de la maison.

XIX

Après avoir laissé son père chez le prêtre, Ivan se hâta de rentrer à la maison, un poids de moins sur le cœur. En chemin il réfléchissait: comment remettre l'exploitation debout et passer l'hiver. "Avant tout, songeait-il, il faut dès aujourd'hui acheter du grain pour ne pas rester sans pain en hiver, et, le principal, c'est qu'il en reste assez pour semer au printemps. En acheter au printemps sera impossible, trop cher. Et puis, il faut acheter quelques vêtements pour le père, des bottes et autres choses." Le lendemain il partit pour Drogobytch, acheta quelques mesures de seigle, une souquenille et des bottes pour son père, mit le tout sur le chariot d'un voisin et rentra chez lui à pied.

De mauvais pressentiments le hantaient pendant qu'il s'en revenait à Borislav en suivant les sentiers pleins de boue. En allant à Drogobytch, il avait rencontré Chmilo en compagnie de messieurs qui allaient en équipage dans la direction de Borislav, et l'idée confuse d'un malheur irréparable lui traversa l'esprit. A présent il se hâtait, tout en sueur, haletant et crotté. Il courait comme s'il avait

craint que sa maison ne prît feu ou que des voleurs ne fissent main basse sur Dieu sait quels trésors cachés dedans.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. En approchant de sa maison, il vit le cabaretier et les inconnus dans la cour. En une journée, ils avaient inspecté tous ses champs, et à présent ils examinaient la maison, les dépendances et le potager. Ils avaient des papiers en main, et tous prenaient des notes en parlant avec Chmilo en allemand.

“Qu'est-ce qui se passe?” pensa Ivan, et il s'avança, timide.

— Gloire à notre Seigneur Jésus-Christ! dit-il, en s'inclinant bien bas devant ces messieurs.

Les inconnus se retournèrent et le toisèrent des pieds à la tête. Chmilo leur dit quelques mots en leur montrant le jeune homme étonné.

— C'est toi, Ivan Pivtorak? demanda un des messieurs en écorchant l'ukrainien.

— C'est moi, monsieur.

— Où est ton père?

— Chez le révérend père, monsieur, il est malade.

— Connais-tu cet homme-là? lui demanda l'inconnu en indiquant Chmilo.

— Oui, je le connais, répondit le jeune gars en froissant son bonnet dans ses mains.

— Et sais-tu ce que cet homme veut de ton père?

— Non, monsieur, et que lui veut-il?

— Il dit que durant toute une année il a nourri et habillé ton père, et qu'il a veillé sur lui. Est-ce vrai?

— Je ne sais pas, monsieur, j'ai travaillé ailleurs ces derniers temps. Mais les gens m'ont dit que c'est la vérité.

— Alors voilà, monsieur Chmilo nous montre des lettres, des contrats, il nous dit ce que ton père lui a vendu,

l'argent qu'il a reçu, pour combien il a mangé et bu... Il y a des témoins. Nous les avons interrogés, ils disent que tout est vrai. Et maintenant, mon ami, tu dois trois cents guldens à monsieur Chmilo, le sais-tu?

Trois cents guldens! s'écria Ivan très ému. Seigneur miséricordieux, mais où vais-je les prendre, ces trois cents guldens? C'est affreux... rien que d'y penser!

— Vois-tu, dit cet homme, monsieur Chmilo ne peut pas attendre, les autorités ont décidé de saisir votre maison et vos champs pour dettes. Et ce doit être fait!

Ivan fut pétrifié. Il avait croisé les mains sur sa poitrine, et il resta ainsi immobile, muet, malheureux, tout crotté, véritable symbole du désespoir.

— Ayez pitié de moi, messieurs, articula-t-il à grand-peine, étranglé par d'amers sanglots. Que vais-je faire sans maison, sans toit? .

— Ce que tu vas faire? Va travailler... Cela ne nous regarde pas! répondirent ces messieurs.

— Mais mon père est vieux, malade, il ne peut travailler... Où est-ce que je vais me mettre avec lui?

— Il n'avait qu'à pas boire, ce pourceau, gronda le cabaretier.

— Cela ne nous regarde pas, il faut acquitter la dette, répondirent ces messieurs, et ils s'en allèrent avec Chmilo trouver le staroste, pour en finir avec la mise à prix et faire passer tous ces biens au cabaretier.

Ivan resta seul chez lui, brisé, anéanti, sans pensée, sans espoir. Ce qu'on venait de lui dire lui coupait le cœur comme des couteaux tranchants, le transperçait sans pitié. Mais à l'instar du blessé à mort qui souffre non point de sa blessure la plus grave, mais d'une blessure plus légère, Ivan souffrait davantage des paroles narquoises du cabaretier: "Il n'avait qu'à pas boire, ce pourceau!" Elles

ne lui sortaient pas de la tête, grouillaient dans son esprit tels des serpents qui sifflent, le troublaient, le bouleversaient, le privant de repos, dévorant son espérance, semant le désespoir et le tourment. Il resta longtemps planté là, dans la cour, regardant tout autour de lui avec des yeux hagards, puis il entra dans la maison, s'affala sur un banc et pleura amèrement.

Le lendemain au point du jour, le staroste, Chmilo et un témoin arrivèrent chez Pivtorak. Le staroste se tortilla une minute la moustache, puis il annonça à Ivan, — en frappant sur le banc à petits coups de sa canne de merisier garnie de fer, — que ces messieurs avaient évalué tous ses biens à deux cent quatre-vingts guldens, et que pour couvrir le restant de la dette, Chmilo prendrait chez lui tout ce qu'il pourrait. Ensuite, plein de suffisance, ce représentant de la puissance publique examina la maison, vit accrochée la souquenille achetée la veille, ainsi que le sac de grain sur le châlit. Il cligna de l'œil au témoin qui passa immédiatement la souquenille sur son bras et posa la main sur le sac afin de souligner son pouvoir. Puis, le staroste se tourna vers Ivan et lui expliqua qu'il n'avait plus rien à faire ici désormais, et qu'il dépendait du cabaretier de lui permettre de passer l'hiver dans la maison. Comme de juste, Chmilo ne le lui permit pas. "Il va encore s'éterniser, dit-il au staroste, et puis il n'y aura plus moyen de l'en chasser; je n'ai pas besoin d'un tel hôte." Il ne restait plus rien à faire au malheureux Ivan qu'à s'en aller de la maison paternelle. Le jour suivant, Chmilo la vendit à un autre spéculateur; ce dernier embaucha rapidement des ouvriers, on démonta la maison de Pivtorak, on transporta les rondins ailleurs et on en fit un entrepôt; seul le poêle démolí disait qu'une habitation humaine avait existé là, que là s'était déroulée une scène du grand drame éternel de la vie avec ses manifestations quotidiennes, ses lueurs de joie et de bonheur, avec ses nuages de tristesse, de chagrin et de misère...

Ce fut la veuve Gnatikha qui raconta cette triste histoire à Sen accouru chez elle à la vue de ce désastre. Il écoutait et n'en croyait pas ses oreilles.

Puis il s'informa d'Ivan. Mais Gnatikha ne l'avait pas vu depuis déjà deux semaines et n'avait rien entendu dire de lui. "Est-ce que les gens n'ont pas assez de leurs propres chagrins, mon petit? dit-elle. C'est vrai ce qu'on dit: "Quand on apprend l'infortune d'autrui on doit s'attendre à l'infortune." Vois-tu, je n'ai même pas eu le temps de me renseigner sur Ivan. Il faut croire qu'il est ici, à travailler quelque part dans un puits. Va, peut-être que tu le trouveras. Aujourd'hui, c'est samedi, le travail finit plus tôt."

Sen partit à la recherche d'Ivan, mais ce n'était pas une petite affaire que de le retrouver parmi des centaines de visages maculés, parmi les centaines d'ouvriers qui grouillaient dans les cabarets aussi sales que leurs habitués, pleins de fumée, de tapage, de gros mots, de cris assourdissants et de chansons. Il erra jusqu'au soir dans Borislav, pataugeant dans la boue, haletant de fatigue, interrogeant les ouvriers. Certains d'entre eux connaissaient le puits où il travaillait, mais ils savaient également qu'il n'y était pas aujourd'hui, et que s'il avait touché sa paie, il faisait bombance, mais Dieu sait dans quelle taverne. Sen dut revenir chez le prêtre sans rien avoir appris. Le soleil se couchait derrière le Dil bleu quand il rentra.

En effet, Ivan faisait la bombe. Après qu'on l'eut chassé de sa propre terre, longtemps il ne sut à quoi se résoudre. Aller trouver son père et tout lui raconter, fut sa première idée. "Mais à quoi bon, pensa-t-il aussitôt, que vais-je lui dire? Ça ne sert à rien: adieu paniers, vendanges sont faites. Et le vieux, cette nouvelle peut le tuer!" Après ce raisonnement, il décida de s'embaucher au premier puits venu. "Peut-être que le diable aura vite fait de me tordre le cou, alors j'aurai moins à souffrir sur cette

terre. Ou bien j'arriverai à gagner quelque chose." Il n'eut pas longtemps à chercher du travail, et s'embaucha au puits de Sherer. On y touchait au bout de la semaine, avec une avance, à raison d'un gulden par jour. Mais un affreux chagrin rongea Ivan pendant le travail, et le premier samedi, après la paie, il se retrouva presque inconsciemment au cabaret. Il s'enivra affreusement. "Que tout s'en aille au diable!" criait le pauvre gars à tout bout de champ. Les rires, les cris, les fanfaronnades, les tapes amicales de ses camarades l'assourdissaient, l'excitaient, lui tournaient la tête. Le matin, ivre mort, il s'affala par terre, dormit tout son dimanche, et le lundi matin, il se leva, compta l'argent qui lui restait (deux guldens en tout), laissa échapper un gros soupir, et, tête basse, il repartit au travail.

Mais ce jour-là, Ivan n'avait pas envie de boire. Sa nature jeune et saine se détournait de ce poison. Il aspirait à la tranquillité, au bonheur, et non pas à l'oubli et à l'engourdissement. A minuit, il se trouvait encore dans son coin, plongé dans ses tristes rêves, sans avoir touché à son verre.

— Hé, Ivan! cria à son oreille un ouvrier qui venait d'entrer dans le cabaret, bien qu'il eût déjà passablement festoyé ailleurs, pourquoi es-tu parti? Il y avait là des gens qui te cherchaient, et pas moyen de te trouver!...

— Et qui donc? demanda Ivan.

— Le gars de chez le pope. Il a dit que tu ailles là-bas... sans doute que ton père va se marier, ou quelque chose dans ce genre!

— De quoi, de quoi? fit Ivan.

— Va donc, eh, tête de bourrique! Lui parler, c'est peine perdue! Ton père est malade, comprends-tu à présent?

Et l'ouvrier se fraya un passage vers le comptoir et se perdit rapidement dans la foule.

Ivan comprit que ça devait aller mal, si le Révérend l'avait envoyé chercher par un domestique. Il eut envie de partir tout de suite pour savoir. "Mais, pensa-t-il, peut-être qu'il ne va pas si mal, et moi, j'arriverai au milieu de la nuit, je réveillerai toute la maison, et on se fâchera encore après moi. Il vaut mieux y aller demain matin."

Ivan resta encore longtemps attablé dans son coin. Il songeait à son triste sort, se livrait à son chagrin, sans personne pour lui dire quelque bonne parole, le consoler, l'égayer, bien qu'une multitude de voix humaines se fissent entendre autour de lui. Bah, qu'est-ce que ça pouvait bien leur faire? C'étaient des miséreux comme lui, sans famille, sans attaches, qui cherchaient dans le vacarme à étouffer leur infinie tristesse et leur profonde douleur.

Le lendemain, Ivan se réveilla plus tard qu'il ne voulait et partit à grands pas chez le prêtre. En passant devant l'église, il vit au cimetière toute une foule de gens. Ils entouraient quelqu'un en veste râpée, qui leur parlait en faisant de grands gestes. Curieux, Ivan jeta un coup d'œil pour voir qui c'était; il s'approcha de la palissade qui entourait l'église et resta pétrifié de surprise et de joie. Son père en personne se tenait parmi les paysans et leur parlait avec animation.

XX

En effet, un miracle s'était produit avec Vassil Pivtorak. Le prêtre et les gens de sa maison n'en finissaient pas de s'étonner. Hier soir encore on l'avait vu malade, au bord de la tombe, la nuit on l'avait entendu affreusement tousser et gémir dans son sommeil, et voilà qu'au matin il se lève tout à fait bien portant et demande au prêtre la permission d'aller à l'église. Que lui était-il

arrivé? Comment avait-il fait pour se rétablir si vite? Non, tous les gens de la maison avaient déclaré unanimement qu'il y avait eu là un miracle, et pas autre chose.

Or, il n'y avait eu aucun miracle, et le prêtre l'aurait tout de suite compris, s'il avait observé plus attentivement le visage de Vassil, et surtout ses yeux. Ils brûlaient d'un feu si intense, si peu naturel, ses lèvres tressaillaient si nerveusement, ses mains et ses genoux tremblaient si fort qu'on pouvait comprendre, sans être un médecin, qu'un accès de fièvre avait fait lever Vassil de son lit, et non point la guérison; que cette surexcitation n'était qu'un dernier effort de l'organisme, une dernière lueur vivante qui allait s'éteindre bientôt. Mais le révérend père n'avait pas le temps d'observer Vassil, il s'en alla bientôt dire sa messe, et ensuite il s'assit pour réfléchir un peu à son prône.

Entre-temps, Vassil pria Sen de l'accompagner jusqu'à l'église, car, selon lui, il ne s'était pas complètement rétabli et se tenait avec peine sur ses jambes. Comme tout le monde, il croyait ferme à sa guérison miraculeuse. Au cimetière, une foule curieuse de paysans l'entoura, et Vassil se mit à leur parler en détail de ses péchés d'autrefois, de sa maladie, des horreurs qui l'avaient hanté, des souffrances qu'il avait endurées. "Mais la Vierge a eu pitié de moi. Sur sa prière, honorables gens, le Seigneur m'a guéri. Ecoutez donc. Ce matin, j'étais couché et je ne dormais plus... Je sens la porte s'ouvrir, si doucement qu'on ne l'entendait pas. Je regarde, et je vois entrer une femme toute en blanc, si lumineuse que j'en ai eu mal aux yeux. Elle s'approche, et moi, dans mon lit, je tremble et je récite toutes mes prières. Elle m'a posé la main sur la poitrine, et j'ai eu l'impression qu'on m'enlevait un poids, tellement je me sentis allégé tout d'un coup. "Alors, tu te sens mieux?" m'a-t-elle dit. "Oui", lui ai-je répondu. "Voistu, il ne faut pas s'adonner au péché; si tu recommences, le Très Haut sera plus sévère encore. Va, mon ami, et reste

couché trois jours, les bras en croix, devant la porte sainte du sanctuaire, puis, confesse-toi et tes péchés te seront pardonnés.”

Vassil parla encore longtemps; la foule autour de lui s'amassait de plus en plus dense, ses vieux amis lui seraient les mains, voyant qu'il était en état de grâce devant Dieu. Enfin les cloches sonnèrent mélancoliquement la messe, et le peuple se dirigea vers l'église, en faisant pieusement le signe de la croix, et en baisant le clou de bois noir qui perçait les pieds de Jésus sur un grand crucifix dressé devant la porte de l'église. Ivan ne put se frayer un passage vers son père, bien qu'il eût été heureux de lui parler. Il avait entendu de quelqu'un ce que Vassil avait dit, et il ne savait pas ce qu'il fallait en penser. Il s'efforçait d'ajouter foi à tout ce qu'on lui racontait, mais au fond de son âme une voix lui chuchotait: “Non, ce n'est pas vrai.” Cependant il décida de parler avec son père au moins après la messe et il entra dans l'église où l'office avait commencé. Son père était étendu par terre, juste devant la porte sainte, vêtu d'une chemise sale et d'une veste râpée, les cheveux en désordre, pitoyable; il était couché face contre terre, les bras écartés, symbole de l'homme brisé, anéanti, soumis à son vainqueur. Les gens le regardaient de tous côtés avec curiosité, les mères faisaient approcher leurs enfants pour leur montrer le monsieur couché par terre, et quand un petit bonhomme se mettait à pleurer, on le menaçait du bon Dieu qui lui ordonnerait de se coucher par terre comme lui, s'il ne cessait de pleurer. Les vieilles femmes tenaient des concilia-bules à voix basse, poussaient de pieux soupirs, levaient les yeux au ciel et hochaient la tête. Seul le sacristain chantait de sa voix fluette et monotone et prenait du tabac à priser chaque fois que le prêtre lisait une prière un peu longue.

Vassil Pivtorak ne bougeait pas. Il avait l'impression que le carreau froid respirait sous lui, qu'il s'élevait et

s'abaissait comme la poitrine d'un géant, que les dalles froides absorbaient la fièvre de son corps et l'apaisaient, diminuaient la toux qui l'étranglait. Et il se sentait toujours de mieux en mieux. Il n'arrivait pas à se rappeler ses prières, et d'ailleurs en avait-il besoin à présent? . . . Toute sa vie passa devant lui. Non pas sa vie, ensemble de joies et d'infortunes, mais la vie purement végétative. Il lui semblait que son corps pesait sur lui telle une pierre, l'écrasait et l'entravait comme des chaînes de fer, et ce depuis longtemps, depuis qu'il était au monde. Il avait l'impression qu'une partie de son poids encore l'entravait de son dernier chaînon . . . Plus vite, en avant, rejette ton dernier fardeau! Plus vite en avant! Arrache le dernier chaînon de la chaîne! Se libérer, se délivrer! Comme on est bien quand on n'a pas besoin de paroles! Quel bien-être quand on n'a plus de pierre sur la poitrine! Plus vite, en avant! Vite, plus vite! . . .

Entre-temps, l'office allait son train. Après l'Évangile, le révérend père attaqua son prône. Son visage rayonnait d'une joie indicible. Après son exclamation habituelle, prononcée aujourd'hui à très haute voix et de tout son cœur: "En ce jour créé par Dieu, réjouissons-nous", — le prêtre entama directement le récit sur l'enfant prodigue, après avoir expliqué en détail et avec beaucoup d'expression, que le ciel se réjouissait davantage d'un pécheur repentí que de dix hommes justes. "Alors, voilà, honorables chrétiens, termina le prêtre, vous avez là devant vous un de ces enfants prodiges, de ces pécheurs qui, sur la prière des saints qui sont au ciel, est de nouveau rentré dans le droit chemin. Aujourd'hui, le ciel connaît une grande joie, aujourd'hui le bon pasteur a retrouvé son ouaille égarée, aujourd'hui notre paroisse, elle aussi, a retrouvé son honnête paroissien. Réjouissons-nous donc, et consolons-nous, chrétiens, car il n'est point de joie plus grande que de voir son prochain quitter le

mauvais chemin pour reprendre celui du salut éternel!"

Quant au pécheur repent, à la brebis égarée, à l'enfant prodigue, il restait tranquillement étendu sur le sol et ne bougea pas une seule fois à ces paroles. Après l'office, quand les gens voulurent le reveler pour le faire sortir de l'église, ils relevèrent, à leur indicible horreur, le corps déjà froid et rigide du "pécheur converti" . . .

1877



LA POLOUIKA

(Récit d'un vieil ouvrier)

I

Oui, maintenant notre Borislav est tombé bien bas! Les patrons jurent, les ouvriers aussi. Tout le monde a du mal. Les hommes travaillent comme des bœufs, ils creusent notre sainte terre, en tirent du pétrole et de la cire. Un présent de Dieu! De l'or! Une fortune! Mais si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que

tout disparaît on ne sait où, sans laisser de trace. Comme si le diable l'avalait. Plus on extrait de ce "présent de Dieu", et plus on devient pauvre. Je ne comprends pas comment ça se fait, mais c'est ainsi. Et on ne gagne plus comme avant, et il n'y a plus de gaieté, plus de bamboches comme autrefois. L'ouvrier s'en vient à Borislav comme le bétail à l'abattoir; aujourd'hui, qu'il a l'air de dire: à mon tour d'y laisser ma peau! Et si j'en réchappe, de toute façon je ne gagnerai pas grand-chose. Si je pouvais seulement joindre les deux bouts. Mais qu'un homme pauvre veuille s'acheter sur son salaire quelque chose pour son exploitation ou devenir indépendant, d'ouvrier se faire patron, comme cela arrivait autrefois, inutile d'y songer. La misère, et rien de plus!

Mais dans mon temps, quand j'étais jeune, ce n'était pas comme ça. Vous auriez dû venir à Borislav il y a une trentaine d'années. Il y avait là quelque chose à voir, quelque chose à entendre! Cette misérable petite ville n'existait pas encore, on n'y voyait que des puits au bord du ruisseau, et encore pas bien profonds. On n'avait alors aucune idée de ces gouffres de cent et de cent cinquante mètres de profondeur. On creusait, quelquefois, jusqu'à dix ou douze mètres, ou bien vingt ou vingt-quatre, et c'était déjà toute une fête: on sentait l'odeur des gaz qui montaient, des bulles se montraient au fond du puits, on entendait bouillonner et siffler. Et alors cela voulait dire qu'il était temps de boucher le puits! On le fermait pour une nuit, et le lendemain on l'ouvrait et il était plein de pétrole: il ne restait plus qu'à puiser!

Il fallait voir comment les patrons s'affairaient autour d'un puits comme celui-là et papillonnaient autour de nous, les ouvriers! C'est tout juste s'ils ne nous baisaient pas les mains. Ils nous offraient à boire en nous disant:

— Mon petit Ivan! Que Dieu vous donne la santé! Allons, buvez-en un verre! Qu'en pensez-vous, on pourra boucher le puits tantôt?

— Non, il faut encore creuser.

— Mais peut-être qu'on pourra quand même le boucher?

— Enfin, bouche-le si tu veux, mais moi je te dis que tu auras tort!

Et l'ouvrier avait le dernier mot. Ah! en ce temps-là, ils nous faisaient tous la cour, ils se comportaient envers nous autrement qu'aujourd'hui, parce qu'eux-mêmes n'étaient que des novices et ne savaient pas encore comment s'y prendre.

Et les ouvriers d'alors! Ça c'étaient des gars! Et non pas cette racaille qui radine aujourd'hui à Borislav. En ce temps-là, les meilleurs y venaient, même les fils des patrons. Mais le plus souvent c'étaient des sans-le-sou, des valets de ferme, des orphelins de père et de mère, ceux qui toute leur vie avaient travaillé dur pour les autres, n'avaient jamais eu un gulden en poche, ni jamais connu autre chose que la soupe aux betteraves, la choucroute et la vodka. Et là, un gulden par jour! Et tout est à toi, tu n'as de comptes à rendre à personne, tu ne dois rien partager avec qui que ce soit, tu n'as à avoir peur de personne! Personne ne te contrôle, personne ne te connaît, personne ne compte ce que tu as gagné. Tu es parmi tes pareils, fais ce que tu veux, vis comme bon te semble! Et ils savaient vivre, les gars! Le travail, c'était une chose, mais après, le soir, fallait voir ça comme ils s'amusaient! Aujourd'hui, c'est même pas la peine d'y penser! C'étaient des cris, des chansons, des farces et des plaisanteries, on se soulait, on se battait, pourvu que l'argent coule! Un véritable ouvrier avait honte de ne pas manger le dimanche tout l'argent qu'il avait gagné dans la semaine. Avait-il payé son ordinaire ou non, mis ou non de côté pour les mauvais jours, il faisait le grand seigneur au bistrot, avec les copains. De la vodka, de la bière, du rôti: qu'on lui serve tout ça!

— Je me fiche de tout! Demain ou après-demain, peut-être, le diable m'emportera! Alors, faisons la bombe, les

copains, le temps qu'on est jeunes, qu'on peut se payer ça!

Le dimanche et le lundi qui suivait, c'était à Borislav une vraie foire, un tel boucan, un tel vacarme, comme si on avait réuni une centaine de synagogues. On buvait, on s'amusait, et ensuite, bras dessus bras dessous, on déambulait sur toute la largeur de la route entre les baraquements. Voilà ce qu'était Borislav autrefois! Le village se trouvait un peu plus loin, et ici, il y avait une route avec des baraquements à droite et à gauche. Ça et là on commençait à bâtir des maisons. Et on avançait sur la route en brailant:

Ne pleure pas, la belle,
Si je bois du vin
Pleureras, la belle,
Quand je trépasserai

Et si le patron s'avisait de se montrer et de dire:

— Ivan, mon petit gars, il est temps de se mettre au boulot!

Alors qu'est-ce qu'il prenait pour son rhume! Tout de suite on l'entourait comme de bons amis. Celui-ci trempe sa main dans du pétrole et lui flanque une bonne claque dans le dos! Un autre fourre sa main dans le tonneau et lui teint la barbe, un troisième lui pose ses deux mains sur les épaules et lui dit:

— Mochka! Pourquoi te presser? Le diable nous emportera, et toi avec. Nous, on mourra ouvriers, et toi, tu crèveras dans la peau d'un richard. N'aie pas peur, tu gagneras toujours assez! Viens avec nous boire un coup! Comme tu es bien arrangé! Aïe-aïe-aïe! Soura, ta tendre moitié, ne te reconnaîtra pas!

Le patron a l'air de sourire, mais c'est tout juste s'il ne crève pas de rage.

Que faire? Des ours qu'ils étaient, ces moujiks, et ivres par-dessus le marché! Il n'y avait alors à Borislav ni police, ni gendarmes, et les patrons n'osaient pas trop lever le nez.

Mais bientôt ils ont pris leur revanche.

Qu'est-ce que je voulais donc vous raconter? Ah, oui! La polouïka!

A l'heure qu'il est, bien peu s'en souviennent. Mais à l'époque, c'était pour les ouvriers comme qui dirait une friandise rapportée de la ville par une mère à son enfant.

Voyez-vous, il existait alors une coutume: lorsque le pétrole se montrait dans un puits, le premier tonneau allait aux ouvriers qui travaillaient dedans. Ils pouvaient le vendre à qui bon leur semblait, ou bien le patron devait le leur payer.. L'argent n'était pas énorme, dix, et plus tard quinze guldens, — or, pour les quatre hommes qui travaillaient au fond du puits, cela faisait une bonne petite somme. Et aussitôt que le bruit courait que le pétrole commençait à se montrer dans un puits ou dans un autre, on faisait grand bruit dans toute l'exploitation:

— Oh, alors après-demain ils auront leur polouïka!

Inutile de vous dire ce que cela signifiait: une beuverie où tout l'argent devait être dépensé sur place. Voilà pourquoi les ouvriers accouraient à la polouïka, comme des entremetteuses à une noce.

Je ne sais pas qui a institué cette coutume, en tout cas je ne pense pas que ce soient les patrons. Ils la voyaient d'un mauvais œil, mais ne pouvaient rien contre. Et puisque c'était la coutume, les ouvriers lui auraient chambardé toute l'exploitation, au patron, et l'auraient jeté la tête la première dans un tonneau, s'il n'avait pas voulu la leur donner, leur polouïka. Au début, lorsque les patrons étaient plus pauvres, ils la donnaient volontiers; ensuite, lorsqu'ils se sont enrichis, ils ont commencé à faire la grimace, puis il y a eu des querelles, et enfin, après le grand incendie de 1874, ils ont aboli cette coutume.

Ainsi, à propos de cette polouïka, j'ai été le témoin d'une histoire.

Nous travaillions, — Gritz Khomik (qui, à l'heure actuelle, est staroste à Zapaly), le défunt Ivan Karapouze et moi, — dans un puits de chez Iona. Un drôle de nom qu'il avait, mais nous l'appelions "Iona à trois barbes", car sa barbe était partagée en trois mèches. Celle du milieu était noire et les deux autres blanches. Il ressemblait exactement à un jars. Ça fait déjà longtemps qu'il est parti pour l'autre monde. Il a perdu la vie rapport à cette polouïka dont je voulais vous parler. Quant à son fils Boroukh, il est tombé dans la misère et fait maintenant le voiturier à Drogobytch.

Iona était venu des montagnes. On disait qu'il avait amassé quelque argent en faisant le commerce des bœufs et qu'il voulait faire fortune à Borislav. A peine arrivé, il se procure un lopin de terre chez une bonne femme. Je ne peux même pas dire qu'il se l'était procuré à bon marché, — car alors il lui aurait fallu payer quelque chose, — mais vraiment pour rien: deux quarts de vodka. La femme vivait solitaire, elle était vieille, et possédait une maisonnette et un lopin de terre loin du village, dans les marais. Avant de mourir, son mari avait déjà mangé une partie du terrain. Et elle était heureuse de se débarrasser du reste. Après s'être régalée et avoir cuvé sa vodka, elle s'est cousu une besace, s'est signée et s'en est allée mendier. Quant à Iona, il s'est mis immédiatement à creuser deux puits sur son bout de terre.

Or il n'avait pas de chance. On le voyait s'affoler, tellement il voulait au plus vite devenir riche. Il courait, flairait les odeurs, stimulait les ouvriers, regardait dans les puits. Mais nos ouvriers n'aimaient pas du tout ça. Ils le trompaient. Ils apportaient de quelque part un baquet de pétrole et le soir ils le vidaient dans le puits. Le lendemain matin, lorsqu'ils remontaient la terre du puits, notre Iona se mettait à danser:

— Ah! ça y est, il y en a! J'ai du pétrole! Ivan, mon

petit gars, il y en a beaucoup là-dedans? qu'il criait à l'ouvrier qui travaillait au fond.

— Il y en a tellement qu'on ne le voit même pas.

— Comment ça? Comment donc? Il y en a bien, sur la terre.

— Bah, c'est la terre qui bave, Iona! lui répondait l'autre du fond de son puits.

— Comment ça, qu'elle bave? J'ai jamais entendu ça!

— Bah voilà, le pétrole est encore loin, et pour le moment ce n'est que l'écume qui suinte.

— Alors et le pétrole? Il viendra bientôt, mon petit Ivan? Bientôt?

— Oui, il a dit qu'il viendrait. Seulement, il faut attendre! répondait l'ouvrier fâché, et de toute sa force il tapait le sol dur avec son pic.

— Bon, bon, ça va, alors bonne chance! lui faisait Iona et il s'éloignait. Mais il n'allait pas, il courait à un autre puits pour entendre, la aussi, que "la terre bave" et que "le pétrole avait dit d'attendre".

Combien de fois les gars l'avaient dupé de cette manière. Et de rire! Ils riaient tellement qu'ils en rampaient à quatre pattes. Eux, ils riaient, mais Iona commençait à perdre patience. Du reste, ce n'est pas tant la patience qui commençait à lui manquer que l'argent. Il n'en avait pas beaucoup en réserve, et creuser deux puits à la fois et les boiser, cela coûte de l'argent tous les jours. Ses puits le ruinaient chaque jour davantage, mais ne lui rapportaient rien. Un vendredi, — il avait sans doute fait le compte de sa caisse, — le voilà qui arrive dans l'après-midi, jette un coup d'œil dans les puits, claque des doigts, puis me dit, — j'étais justement en train de pomper de l'air:

— Ecoutez voir, mon petit Ivan, y aura-t-il bientôt du pétrole, qu'en pensez-vous?

— Est-ce que je sais, moi! que je lui réponds.

— Et la terre dans le puits, elle bave?

- On dirait qu'elle a cessé.
- Ça sent le gaz?
- Non.
- Peut-être qu'on a mal choisi l'endroit pour creuser?
- Peut-être bien.
- Peut-être qu'il faudrait creuser ailleurs?
- D'où est-ce que je peux le savoir?
- Je crois que là-bas, dans ce creux de terrain...

Qu'en pensez-vous, mon petit Ivan, le pétrole viendrait peut-être plus vite, hein?

— Est-ce que je sais?

— Et moi, je crois qu'il y en a là-bas, à dix ou douze mètres.

— Et qu'est-ce qui vous le fait croire?

— Vous voyez, Nouta Grauberg, lui, est à côté, il creuse dans la même dépression.

— Et puis après? Il n'a encore rien trouvé.

— Une espèce de liquide s'est montré.

— Ah, alors s'il s'est montré, il y aura bientôt du pétrole, sans doute.

— Peut-être qu'il faudrait commencer à creuser, nous aussi, là-bas?

— Comme vous voulez.

— Mais c'est dommage de laisser tomber ceux d'ici.

— Oui, dommage.

— Si on pouvait savoir que ça ira plus vite ici!

— Ah! Si on pouvait savoir!

C'est ainsi que Iona me consultait. Dieu m'en préserve, je ne le poussais ni d'un côté ni de l'autre. J'en savais autant que lui sur l'endroit où il fallait creuser ou ne pas creuser.

Iona allait et venait, marmottait, faisait des calculs, consultait les autres. Cela a duré quelques jours, puis il a dit:

— Assez, les gars! Bouchez ces puits-là! On commence à creuser ailleurs.

Cela nous était bien égal. On recommence ailleurs? Bon, ça va. Pour nous c'est encore mieux, il est plus facile de travailler à la surface.

III

Nouta Grauberg était le voisin le plus proche et le pire ennemi de Iona. Est-ce que Nouta le contrariait réellement ou bien Iona se montait la tête? Nouta avait acheté un bout de terre juste à côté du sien, exprès, et, comme lui, pour presque rien. Pour l'embêter, il s'est mis, lui aussi, à creuser deux puits, mais avec plus de prudence: il en creusait un sur le monticule où Iona creusait les siens, et il en creusait un autre dans la dépression où Iona s'apprêtait à en creuser deux. Les deux voisins se haïssaient éperdument. Le matin, quand Iona croisait Nouta, il lui crachait dans le dos, et si lui-même se trouvait sur le chemin de Nouta, l'autre ne se privait jamais de lui envoyer de tout son cœur un:

— Que le diable emporte ton père!

Si Iona se montrait cupide, s'agitait, faisait des courbettes et s'emportait rapidement, Nouta, lui, se montrait calme, aimait à plaisanter, à taquiner les gens, et avec ses ouvriers il se comportait comme avec de bons voisins. Quelquefois il se plantait sur le seuil de son hangar, et voyant son voisin se démener autour de ses puits et sachant que ses ouvriers se moquaient du patron, il commençait lui aussi à le plaisanter:

— Iona! qu'il disait.

— De quoi? répondait l'autre.

— Alors il bave, ton puits?

— Qu'ils crèvent donc, tes boyaux! répondait Iona et il s'éloignait vers son puits. Il s'y affairait un peu, comme s'il avait oublié quelque chose, et puis s'en allait.

Un instant après, on l'entendait dire de loin:

— Nouta!

— Eh bien?

— Ordonne à tes gens qu'ils ne déversent pas la terre de ton puits sur mon terrain.

— Mets-y un enclos, lui répond Nouta.

— Mets-en d'abord un à ta bouche.

— T'es pas un peu toqué? Fiche-moi la paix! lui crie Nouta.

— C'est toi qui es toqué. C'est toi qui m'embêtes!

Chaque jour, les querelles devenaient plus fréquentes, jusqu'à ce que les deux ennemis ne se soient mis d'accord: planter ensemble une haute palissade pour séparer leurs terrains. Mais la paix ne s'établit pas entre eux. Iona regardait son voisin d'un œil envieux, il souhaitait chaque jour que les puits de Nouta s'écroulent, que "ses boyaux crèvent" et même de ne plus jamais le voir en face. Je crois que Nouta lui rendait la monnaie de sa pièce. Lorsqu'une boue noire, — impropre à la fabrication du pétrole, mais qui en avait l'odeur et qui pouvait tout au plus servir à graisser les roues, — se montra chez Nouta dans la dépression, Iona ne put s'endormir, se tranquilliser jusqu'à ce qu'il n'eût bouché ses deux puits sur le monticule et commencé à en creuser deux autres dans la dépression.

Derrière la palissade, Nouta se moquait de lui:

— Iona, alors ils bavent, tes puits?

— Tout comme les tiens.

— A quand la polouïka?

— On la fêtera ensemble.

— Tu as déjà préparé les tonneaux pour le pétrole?

— Quand on en aura besoin, on en trouvera.

— C'est sans doute ton tonnelier qui est allé aujourd'hui dans la forêt?

— C'est aussi bien le mien que le tien.

— Je te remercie infiniment, Iona.

— Et pourquoi?

— Pour m'avoir cédé le monticule.

— Moi? A toi?

— Mais oui. Tu as creusé vingt mètres, et moi aussi. A présent, j'en creuserai encore quatre, et tout le pétrole de ton puits s'écoulera dans le mien.

— Prends-le! Dieu fasse que toute ta vie tu en aies autant que dans mon puits à moi.

Nouta plaisantait, mais Iona, lui, souhaitait de tout son cœur ce qu'il lui disait. Sur ces entrefaites, le sort leur joua à tous les deux un mauvais tour à sa façon. Deux jours après, le pétrole se montra dans le puits de Nouta qui se trouvait sur le monticule. Nouta le premier fêta la polouïka et nous invita au festin. Iona faillit en tomber malade.

— Ah, là-là! Qu'est-ce que j'ai fait! Pourquoi avoir abandonné mes puits! criait-il en s'arrachant les cheveux. J'aurais déjà eu du pétrole, et à présent ce parjure l'épuisera entièrement! Son puits est plus profond, et tout le pétrole s'écoulera chez lui.

— Ne vous en faites pas, Iona, que je lui disais, puisqu'il s'est montré chez Nouta, il y en aura aussi chez vous. Il a creusé vingt-quatre mètres, et vous, faites-en vingt-huit, alors de son puits le pétrole coulera dans le vôtre.

— Vous avez raison, mon petit Ivan, vous avez raison! s'écria-t-il. Eh, les gars! Laissez les nouveaux puits et revenez aux anciens.

— Ecoutez, Iona, que je lui dis. Ne faites pas comme ça. Laissez une équipe ici, qu'ils creusent un des puits; et que l'autre aille travailler là-haut.

— Tout à fait juste, mon cher Ivan, tout à fait juste, faisait Iona, servile. Pour vous récompenser de vos bons conseils, aussitôt que nous aurons du pétrole, je vous donnerai une de ces polouïkas!...

— Bah oui, nous avons l'espoir que vous n'êtes pas de ceux qui... Enfin, vous ne lésinerez pas, quoi? Vous avez bien vu comment Nouta a fêté la polouïka, lui.

— Nouta? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans, Nouta? C'est un va-nu-pieds, un misérable! Il ne comprend rien à rien. Vous allez voir, il s'en ira d'ici réduit à la besace!

Pendant ce temps-là, Nouta tire du pétrole de son puits, il en tire vingt tonneaux par jour qu'il envoie à la pétrolierie. Iona, lui, près de son hangar, compte les tonneaux de Nouta, et il en étouffe de rage et d'envie, il en grince des dents. Sur le terrain de Nouta on crie, on fait du tapage, il y a plein de voitures et de chevaux; mais chez Iona c'est triste et vide, on n'entend que le grincement du treuil qui remonte des bennes remplies de terre, et le glapissement de la pompe qui envoie de l'air frais dans le puits.

— Iona! cria Nouta derrière la palissade.

— De quoi? répond Iona.

— Est-ce vrai que tu bouches ton puits, demain?

— Dieu veuille que tes paroles portent bonheur.

— Et moi, je voulais te dire quelque chose.

— Et quoi donc?

— Si demain tu ne le bouches pas, vends-le-moi.

— Etrangle-toi avec le tien.

— Voyons, pourquoi te fâcher? Je te rembourserai tous les frais, et je te donnerai un dédit de cinq chistkas.

— Que le diable t'arrache la langue de ta bouche d'impie!

— Sais-tu, Iona, ce que je vais te dire?

— Je ne veux pas le savoir.

— Je vois que tu es un brave homme. Quand tu auras enterré tout ton argent, viens travailler chez moi, tu seras commis.

— Et toi, quand tu mendieras sur les routes, viens chez moi deux fois par semaine, chaque fois tu recevras un pfennig.

— Entendu, Iona! Je m'en souviendrai, et toi souviens-toi de ce que je t'ai dit. Et n'oublie pas, quand tu te décideras à vendre tes puits, de t'adresser à moi le premier comme à ton voisin. Je paierai bien.

— J'espère bien que tu n'auras pas à me payer et moi à recevoir de toi! lui crie Iona furieux, et il se retire dans son hangar.

IV

Mais tout ce que disait Nouta en plaisantant devait se réaliser.

Cette prise de bec avait eu lieu un jeudi, et le lendemain, dans l'après-midi, alors que je travaillais au fond, je sens l'odeur du gaz. Elle devient de plus en plus forte, et ma mémoire commence à se brouiller. Je sonne à celui qui est à la pompe, pour qu'il travaille plus énergiquement.

— Qu'y a-t-il, mon petit Ivan! me crie Iona d'en haut. Ça entête?

— Oui.

— Et il bave, le puits?

— Non, je ne vois rien.

— Et ça ne fait pas glouglou?

— Non, je n'entends rien.

J'avais à peine dit ces mots et je vois . . . quoi? Je cogne légèrement l'argile de mon pic, et de par en-dessous j'entends un pssch! Le gaz s'échappait comme d'un soufflet de forge. Puis je vois une espèce d'écume, comme des bulles.

“Hé, que je me dis, demain ce sera la polouïka! Peut-être même aujourd'hui. Mais ce n'est pas Iona qui nous la laissera fêter. Heureusement que c'est bientôt le sabbat! On fêtera la polouïka sans lui, et une de ces polouïkas qu'on se rappellera!”

Je songeais ainsi tout en prêtant l'oreille. Et sous mes pieds, dans la terre, je sens remuer comme quelque chose de vivant qui fait glouglou. Et il me semble que ça va tout de suite crever et m'inonder. Les gaz m'asphyxient, bien que l'autre, à sa pompe, y aille de toute sa force.

Je m'arrête, je réfléchis à ce qu'il fallait faire, et Iona crie déjà de là-haut :

— Eh bien, mon petit Ivan, pourquoi restes-tu planté là ?

— Je suis vanné, et les gaz m'étouffent.

— Peut-être qu'il bave ?

— Pensez-vous !

— Peut-être que ça gargouille ?

— Oui, oui, ça gargouille.

— Oh, c'est vrai ? Allons, mon petit Ivan, réponds-moi !

— Oui, ça gargouille, mais seulement dans mon ventre, j'ai dîné tard aujourd'hui.

— Puisses-tu toujours plaisanter et ne pas être malade. C'est bon, continue à piocher, que la benne ne chôme pas.

“Que le diable t'emporte”, que je me disais. Et là je sens que si je frappe encore un bon petit coup, le pétrole va gicler. Bien entendu, le patron le verra, fera du tapage, plantera des gardiens, alors adieu notre polouïka, nous n'en aurons pas grand-chose. Et moi, ça ne m'arrangeait pas du tout ! Alors je me mets à frapper les murs du puits, et non pas le fond. Mais là aussi, de partout, j'entends des pssch ! Vous parlez d'un miracle ! Tout à coup, comme si le pétrole arrivait par dizaines de kilos, je sens qu'il pèse, qu'il presse de tous les côtés. Et moi, tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, je lambine, je lanterne pour traîner jusqu'au soir, et je remplis la benne d'argile sèche sans trace de pétrole. Puis ma lampe se met à éternuer. Il y a trop de gaz dans le puits. Bien que j'aie la tête solide, elle aussi commence à flancher. Tout se met à tourner, des cercles s'agitent devant mes yeux, d'abord des cercles verts, puis rouges ; j'ai des nausées, comme si on m'avait fourré une cuillère dans la gorge. Non je n'en peux plus ! Je sonne pour qu'on me tire de là !

— Eh bien, mon petit Ivan, me crie Iona de là-haut, qu'y a-t-il ?

— Tirez-moi, je me sens mal! que je lui crie. Puis, saisissant mon pic à deux mains, je le plante de toute ma force dans l'argile du fond, déjà gluante de pétrole, et j'attache au bout de la poignée une corde fine, mais résistante, que j'avais en cas à ma ceinture.

— Tirez! que je leur crie encore une fois.

On m'a ramené à la surface. Pendant qu'on me remontait, je déroulais peu à peu la corde, puis j'en fixe le bout à une saillie du boisage, juste à la sortie du puits. Là, il faisait noir, et eux, d'en haut, ils ne le voyaient pas. Moi, je garde mon secret.

Une fois sorti, je tombe immédiatement par terre, comme mort.

— Ah! crie Iona, il s'est asphyxié! Ivan, mon petit Ivan! Qu'as-tu? Est-ce que tu m'entends?

J'entends très bien, mais je fais le mort. Je m'enfle, je deviens bleu. Le patron fait même un geste désespéré des bras:

— Ah, là-là! Au secours! Frictionnez-le! Apportez de l'eau!

— De la vodka! cria celui qui pompait l'air.

Iona se précipite vers son sac pour en tirer de la vodka. Pendant qu'on me frictionne, qu'on me ramène à la vie et qu'on me fait reprendre des forces, le crépuscule tombe. C'était juste ce qu'il me fallait.

— Eh bien, mon petit Ivan, cherchait à savoir Iona en se penchant sur moi avec de la vodka, y a-t-il quelque chose dans le puits?

— Le diable avec sa queue! Il n'y a que des gaz!

— Et du pétrole, il n'y en a pas?

— Qu'il brûle et toi avec!

— Allons, allons, pourquoi parler comme ça? C'est tout de même un présent du bon Dieu.

— Du diable et non du bon Dieu! Il n'y a encore rien, et moi, j'ai failli rendre l'âme.

— Mais qu'en penses-tu, y aura-t-il quelque chose?

— Bien sûr, mais quand, on n'en sait rien. Ça sent les gaz, mais pas le pétrole.

— Il viendra, mon petit Ivan, il viendra, disait le patron, tout joyeux.

— Il ne viendra pas tout seul. Il faut encore creuser deux mètres, alors peut-être qu'il viendra.

— Aïe, crie Iona, comme si une bête l'avait piqué. Encore deux mètres? Et moi qui croyais pouvoir le boucher pour cette nuit.

— Tu peux le boucher, si tu veux. Mais tu n'y gagneras rien, le puits se remplira d'une telle quantité de gaz, qu'il te faudra demain, jusqu'à midi, faire travailler deux pompes, le temps qu'un homme puisse y mettre le nez.

Iona restait indécis. Il tremblait d'impatience, mais d'un autre côté, il savait très bien que je n'avais pas l'habitude de dire des paroles en l'air. Une minute encore il essaya de discuter.

— Dis donc, mon petit Ivan, tu ne me trompes pas, par hasard?

— Eh bien, descends toi-même dans le puits et tu verras!

— C'est bon, je dis ça comme ça. On fera comme vous dites. Alors, d'après vous, on ne doit pas encore le boucher aujourd'hui?

— Au contraire, il faut laisser le puits ouvert pour que les gaz sortent. Le pétrole est encore loin.

— Mais vous allez passer la nuit ici! Et si tout à coup le pétrole allait venir? S'il arrivait quelque chose, vous entendez, mon petit Ivan, faites-le-moi savoir!

— Ne vous inquiétez donc pas, Iona, lui disent les ouvriers. Même si Ivan voulait s'en aller, il ne pourrait pas, il est trop faible.

— Ne le laissez pas tout seul.

— Quoi? Alors nous également on doit passer la nuit près de votre puits? Qu'il aille à tous les diables! A-t-on jamais vu qu'un ouvrier n'aille pas s'amuser quand il a de

l'argent en poche? Vous entendez? Dans la baraque de Mendel on fait déjà de la musique. Donnez-nous de l'argent!

— Non, dit Iona. Vous savez, chers amis, passez donc la nuit ici! Je vous paierai demain, bien que ce soit un samedi. Mais ce soir, je ne vous donnerai rien, pour que vous ne soyez pas tentés d'aller bambocher. Apportez ici du pain, de la vodka, du saucisson, je vais donner l'ordre à Mendel qu'il vous envoie de tout le plus possible, mais vous, ne bougez pas de là. Je vous prie, pour cette nuit, de ne pas vous en aller. Surveillez le puits! Il me semble que cette nuit il va y avoir quelque chose. Et si par hasard il arrivait quelque chose, — touchons du bois, — je vous en prie de me le faire savoir immédiatement, même tard dans la nuit.

Il parlait sans relâche, cherchait à nous amadouer, s'en allait pour revenir de nouveau, nous suppliait et nous faisait des courbettes. On voyait bien qu'il n'avait pas du tout envie de partir. A tout instant, il s'approchait du puits, jetait un coup d'œil dans sa gueule sombre, reniflait les lourdes émanations de pétrole qui s'en échappaient par grosses bouffées, prêtait l'oreille pour voir s'il n'entendrait pas clapoter. Il avait forte envie de prendre une lampe, pour regarder ce qui se passait dans le fond, mais c'était un amusement dangereux, une explosion pouvait se produire. J'étais toujours étendu, comme malade, dans un coin du hangar sur une botte de paille qui servait de couche à celui qui passait la nuit près du puits, et je me tourmentais: si tout à coup ce satané pétrole venait à gicler à l'instant même, à siffler, à bouillonner, à gargouiller! J'avais déjà entendu ce clapotis plus d'une fois, mais ce n'avait été qu'une impression. Enfin, tant bien que mal, Iona s'en est allé. La première étoile scintillait au ciel, et c'était l'heure pour lui de se mettre à son souper du samedi. Alors j'ai quitté mon lit de paille et je l'ai suivi

longuement des yeux. Il habitait au village avec sa femme et ses enfants, à un bon quart de mille.

Enfin, il était parti! On ne le voyait plus! A présent, il ne reviendrait pas.

V

— Eh, les gars! que je crie à mes camarades. Venez par ici! A moi!

— Qu'y a-t-il?

— On l'aura, la polouïka!

— Quand?

— Tout de suite.

— Comment ça? Il y a du pétrole?

— Non, pas encore, mais si je veux, il y en aura. Que quelqu'un aille en vitesse chercher Nouta. Je crois qu'il est encore sur son terrain.

— Je l'ai entendu qui causait là-bas avec son commis, confirme un ouvrier.

— Allez le trouver, faites-le venir ici, mais de manière à ce que personne ne sache pourquoi.

L'un d'eux bondit, saute par-dessus la palissade comme un chien et court chercher Nouta. Pendant ce temps-là, je m'approche du puits à tâtons.

— Et! les gars! Venez à deux! Tenez-moi par les jambes! Et tenez-moi bien!

Sans dire un mot ils me saisissent par les jambes. Alors, me penchant par-dessus le bord, je rampe sur le boisage, de sorte que mes jambes seules soient hors du puits, je tâte la corde que j'avais fixée à une saillie lorsqu'on me remontait à la surface. Les gaz me prenaient à la gorge, mais cela m'était bien égal. J'enroule fortement la corde autour de mon poignet et je chuchote à mes gars:

— Tirez-moi!

Ils me ramènent à la surface. Je tire fortement la corde, j'arrache le pic que j'avais planté dans le fond du

puits, et sa pointe, — je le sens, — emporte un gros morceau d'argile. Au même instant, on entend siffler, cracher comme une vingtaine de serpents, puis à glouglouter et à bouillonner comme de l'eau dans un énorme chaudron. Mes camarades ont compris :

— Du pétrole!

Au même instant Nouta se précipite dans le hangar :

— Eh bien! Qu'y a-t-il?

— Ecoutez!

Il n'a pas été longtemps à écouter.

— Ah! Bonne chance, alors! Bonne chance! Il a dit ça, comme si la salive avait disparu de sa bouche. Mais pourquoi m'avez-vous appelé?

— Vous ne savez pas pourquoi? C'est notre polouïka. Achetez-la.

— Ah!

Il pousse un cri de joie, comme s'il avait trouvé cent guldens sur la route.

— Bon, ça va.

— Combien paierez-vous?

— Comme d'ordinaire: dix guldens par tonneau.

— Combien avez-vous de tonneaux vides?

— Ceux qui sont sur les chariots, tous les vingt sont vides. Mon puits s'est tari, je l'ai bouché.

— Entendu. Préparez l'argent. Et nous, les gars, au boulot!

En un clin d'œil mes gars se précipitent, démolissent une partie de la palissade, amènent un chariot avec un tonneau, mettent une grosse pierre dans un seau et le descendent dans le puits. Il n'a pas mis bien longtemps à descendre! Une minute après il est revenu plein. Alors immédiatement on apporte de chez Nouta encore trois seaux, on les accroche tous les quatre à la fois à deux câbles, et oust! on se met à puiser! Une demi-heure plus tard le tonneau est rempli, et on s'en retourne sur le terrain de Nouta! Donne un autre tonneau!... Encore une demi-

heure et celui-ci est plein. On le lui ramène. Un autre tonneau!...

Nous avons travaillé ainsi jusqu'au matin. Nouta n'était pas là, mais son commis avait laissé partir le gardien et passé lui-même toute la nuit dans son hangar. Au point du jour, tous les vingt tonneaux de Nouta étaient pleins. Alors nous avons raccommodé la palissade, effacé toutes les traces avec un râteau et remis tout en ordre sur notre terrain. Après avoir reçu, — nous étions huit, — vingt-cinq guldens par tête et, de plus, dix guldens de pourboire, nous sommes allés dormir comme si de rien n'était.

Une minute après, — on n'avait même pas eu le temps de fermer l'œil, — voilà notre Iona qui accourt.

— Quoi de neuf? telles furent ses premières paroles. Et sans attendre de réponse il alla tout droit au puits. Inutile de regarder dedans: les treuils, les câbles, le boisage, tout était noir, le pétrole dégoulinait de partout.

— Ivan! Ivan! crie-t-il d'une voix qui n'est pas la sienne, en me secouant par l'épaule.

— Quoi donc? que je bredouille, comme si je venais à peine de me réveiller. Je ne dormais pas et j'avais tout entendu.

— Qu'est-il arrivé?

— Vous voyez bien vous-même.

— Il y a du pétrole?

— Oui.

— Et pourquoi que le treuil est mouillé? Pourquoi que le boisage est mouillé?

— C'est le pétrole qui a giclé et qui a tout éclaboussé.

— Ah, il a giclé? Il a giclé aussi fort que ça?

— Vous voyez bien, il nous a tous barbouillés.

— Vous tous? Comment ça?

— Comme ça, aussitôt que le puits a commencé à siffler et à cracher, on s'est réveillés et on s'est jetés vers lui. Juste à ce moment-là, voilà le pétrole qui jaillit et qui nous éclabousse.

— Hé, mon petit Ivan, c'est pas possible! Vous me trompez!

— Regardez-moi comme je suis fait!

Et c'était vrai: tout barbouillé de pétrole, je ressemblais à un diable. La nuit nous n'y avions pas songé, et à présent il fallait se dépêtrer. Mais si hier le patron s'agitait comme pris de fièvre, aujourd'hui, sûr du succès, il avait retrouvé son sang-froid.

— Hé, mon petit Ivan, je n'y crois pas beaucoup à ce que tu me racontes! Je n'ai jamais entendu dire que le pétrole jaillisse de cette manière.

— Et moi j'ai entendu dire et vu de mes propres yeux.

Il faisait de plus en plus clair, et l'on voyait que la terre venait d'être remuée et inondée de pétrole, on y remarquait des traces de roues qui menaient tout droit à la palissade de Nouta. Et Iona les mangeait des yeux, ces traces-là.

— Mon petit Ivan, et ces traces, qu'est-ce que c'est?

— Lesquelles?

— Eh bien celles-là, on dirait que des chariots sont entrés et sortis de chez nous.

— Peut-être que vous y verrez aussi des sabots de cheval? Oui, c'est vrai, le diable est venu dans son carrosse et vous a jeté toute une fortune dans le puits.

— Non, mon petit Ivan, ne plaisante pas! D'où viennent ces traces?

— Mais voyons, ce sont les traces de nos brouettes. Encore hier soir on a sorti de l'argile du hangar.

— Ah! Et pourquoi y a-t-il partout des taches de pétrole?

— Mais enfin, Iona, vous en avez des idées! Qu'avez-vous à m'embêter! Il y a des taches, parce que le pétrole a giclé et qu'il a éclaboussé partout. Nous n'avons pourtant pas volé votre pétrole. Il est entièrement à vous. Là-bas, sans doute, vous en avez un puits plein.

— Et peut-être que vous en avez volé, hein, mon petit

Ivan? Enfin, vous savez, je ne veux rien dire de mal, mais il me semble que vous en avez puisé un peu.

— Ah! C'est comme ça! crient les ouvriers qui, couchés encore dans le hangar, avaient écouté sans mot dire cette conversation. A présent on vous a compris, Iona! Vous dites ça pour ne pas nous donner la polouïka.

— Bien sûr que je ne vous la donnerai pas! crie Iona, en bondissant, furieux. Pourquoi est-ce que je vous la donnerais? Vous l'avez fêtée vous-mêmes sans me prévenir. Vous m'avez volé! Toute la nuit vous avez puisé de mon pétrole! Au secours! Au voleur! Au secours! Bande de brigands! Qu'est-ce que je vais faire?

Iona se met à crier et à se démenner comme un fou dans le hangar.

— Calmez-vous, Iona, qu'on lui dit à voix basse, mais de façon significative. Calmez-vous, car vous n'aurez qu'à y perdre! Avez-vous au moins un témoin de ce que vous dites?

— J'en trouverai.

— Quand vous en trouverez un, alors vous pourrez parler. Portez plainte contre nous au tribunal. En attendant, calmez-vous! Et payez-nous pour le travail.

— Vous payer? Et pour quoi vous payer? Vous m'avez volé, pillé, et moi, je dois encore vous payer?

C'en était trop. Je vois que mes copains serrent les dents, et c'est mauvais signe. Si un homme à jeun serre les dents, prenez garde!

— Eh, les copains! que je m'adresse à eux. Calmez-vous, Iona plaisante.

Or, Iona n'était pas d'humeur à plaisanter. Ses yeux, telles des souris, furetaient sans cesse sur les traces, du hangar à la palissade et vice versa. Ensuite, n'y tenant plus, il bondit dehors, grimpe comme un chat sur la palissade, et regarde de l'autre côté.

— Ah! Et là! Et là! crie-t-il, en se prenant la tête, et il dégringole.

— Eh bien, qu'y a-t-il là-bas?

— Je file immédiatement à Drogobytch! Je porte plainte au tribunal. Je vais aller chercher les gendarmes. C'est du vol, c'est du brigandage sur les grands chemins! On voit très bien, ici, où est passé mon pétrole. Des flaques entières qu'on a versées là!

— Ne faites pas l'imbécile, Iona! Devant vous, hier, Nouta a transporté du pétrole, le sien, et pas le vôtre. Et encore, juste sous la palissade, un tonneau a crevé. Vous l'avez vu vous-même, et vous en avez ri! Ainsi parlaient les ouvriers à leur patron. Mais Iona ne cessait de gémir.

— Ecoutez-moi, Iona, lui dis-je, lorsqu'il revint dans le hangar, n'essayez pas de prendre votre revanche sur nous. Payez-nous plutôt notre travail, donnez-nous notre polouïka, comme il se doit, et séparons-nous à l'amiable.

— Nous séparer?

— Mais, bien sûr! crient les ouvriers. Puisque, pour rien, vous nous traitez de voleurs, on ne travaillera plus chez vous! Cherchez-vous d'autres ouvriers.

— La belle affaire! Et j'en trouverai! lança Iona.

La douleur dans l'âme il nous a payé, puis on dut marchander encore une demi-heure à propos de la polouïka. Nous avons eu toutes les peines du monde à la lui arracher, — comme de la gueule d'un chien, — et alors seulement nous lui avons fait nos adieux.

— Adieu, Iona! Dieu fasse que ce puits se montre aussi généreux pour vous, que vous l'avez été pour nous! lui lance un gars en s'en allant.

— Et que vous n'avez plus à donner de polouïka à personne! corrige un autre.

Quant à Iona, il est resté planté dans le hangar à gémir doucement et à examiner, plein de crainte et de curiosité, les traces mal dissimulées qui menaient de son hangar à la palissade de Nouta.

VI

Eh bien, n'est-ce pas drôle? Tout s'est réalisé comme le lui avaient souhaité les ouvriers!

Ce samedi-là, Iona s'est démené sur son terrain du matin au soir. Il bredouillait, faisait entendre des clappements, gémissait, puis s'est décidé et s'en est allé trouver le rabbin. Il s'est plaint de Nouta. Et comme je m'étais embauché chez Nouta, c'est pourquoi j'ai tout appris de sa propre bouche. Il s'est plaint au rabbin que Nouta l'avait volé. Nouta, lui, s'en fichait pas mal. Il rit. Que peut lui faire le rabbin? Nouta a gagné sur notre polouïka cinq cents guldens nets, il ne s'en fait pas!

Iona embêtait Nouta dans la rue, se jetait sur lui, ne se possédait plus. On voyait que cet homme perdait peu à peu la raison. Et il ne faisait que répéter: on m'a volé, on m'a pillé!

Le puits où s'était montré le pétrole ne lui rapportait que des pertes. Il a embauché de nouveaux ouvriers, s'est mis à puiser du pétrole, en a fait quelque chose comme cinq tonneaux, et c'est tout. Iona boucha son puits. Il attendit un jour, — rien; il attendit deux jours, — rien. Mais chez Nouta, bien que le puits ne soit pas si profond, le pétrole montait sans cesse. Tout en travaillant chez Nouta, il m'arrivait de voir Iona aller et venir devant son hangar en faisant de grands gestes et en grommelant. Il s'arrêtait, puis se précipitait vers le puits, regardait à l'intérieur, et ne savait où donner de la tête. J'avais eu plus d'une fois envie de me moquer de lui, mais il faisait pitié à voir. A dire vrai, nous l'avions quelque peu maltraité. Mais qui pouvait savoir que son puits tarirait si vite?

— Iona, que je lui dis une fois de derrière la palissade.

Il en a même tressailli en entendant ma voix, comme si on l'avait réveillé subitement par un coup de fusil.

— Ne craignez rien! C'est moi, Ivan.

— Eh bien? Que veux-tu?

— Je vais vous donner un conseil, Iona, que je lui dis

sincèrement, laissez là votre puits et creusez là-bas, dans le ravin.

Il n'a rien répondu, mais il a suivi mon conseil. Le lendemain, ses ouvriers ont bouché ce puits de malheur et se sont mis à en creuser un autre dans le ravin.

Ils y ont travaillé plusieurs jours. Iona semblait s'être calmé un peu, seuls ses yeux brillaient comme ceux d'un fou, et quand il marchait dans la rue il ne reconnaissait personne.

Un jour, on entend crier sur le terrain de Iona. Les ouvriers cessent de travailler et appellent leur patron. Et lui, justement, était assis, — peut-être même qu'il sommeillait, — dans ce même hangar où nous avions fêté notre polouïka.

— Hé, le patron! crient les ouvriers dans le ravin. Venez par ici!

Il était juste midi. On se reposait, il n'y avait personne dans le puits, et c'est pourquoi, lorsque nous avons entendu crier, nous sommes tous sortis du hangar.

— Oh! que je fais, il y aura la polouïka aujourd'hui, chez Iona!

Au même instant Iona se précipite hors du hangar. Il avait sans doute entendu mes paroles, parce que tout en courant il nous a crié:

— Oh, pour la polouïka, mettez-vous la ceinture!

On se met tous à rire, on grimpe sur la palissade et on regarde ce qui va se passer. Iona n'était pas encore arrivé à son puits qu'il se met à crier de loin:

— Il y a du pétrole?

— Oui.

— Ça gicle?

— Non.

— Il y en a beaucoup?

— Jusqu'à la moitié du puits.

Et l'un d'eux ajoute avec une pointe de malice, tout joyeux:

— Y aura une de ces polouïkas!

Alors là, Iona perd complètement la tête. Il se jette sur le pauvre gars, et v'lan sur la figure!

— Tiens, la voilà, ta polouïka! Bande de gueux! Bande de brigands! Vous aussi, vous voulez me voler? Je ne vous donnerai rien! Rien du tout! Rien de rien!

Affolé, il se précipite sur le puits, et, les bras en croix, il tombe dessus pour recouvrir de son corps la source de sa richesse. L'orifice du puits était assez étroit. A genoux, il s'agrippait au rebord du puits, le protégeant de son corps, comme si on voulait le lui prendre et ne cessait de crier:

— Je ne vous donnerai rien! Rien du tout! Au secours! A l'aide! Les brigands!

Les gens accouraient de partout. Voyant cet homme se pencher sur le puits et ne comprenant pas ce qu'il voulait, ils croyaient qu'un accident était arrivé, que quelqu'un était tombé dans le puits ou s'y était asphyxié. Moi, je sentis mon cœur se glacer.

— Eh, les copains! que je crie aux ouvriers debout autour du puits. Il a perdu la boussole! Otez-le du puits! En vitesse!

— Que le diable l'emporte! grommela, sans bouger de sa place, l'ouvrier qui avait reçu la gifle imméritée.

Au même instant, pris à la gorge par les vapeurs qui sortaient du puits, Iona se saisit la poitrine des deux mains, car l'air lui manquait, et, perdant l'équilibre, tel un éclair, il fit plouf! dans le puits en agitant ses souliers. Le pétrole qui devait l'enrichir lui avait apporté la mort. Ainsi, il n'a pas laissé ses ouvriers fêter la polouïka.

On ne l'a retiré de là que trois jours plus tard, parce qu'il était impossible d'approcher du puits à cause des gaz qui en sortaient.

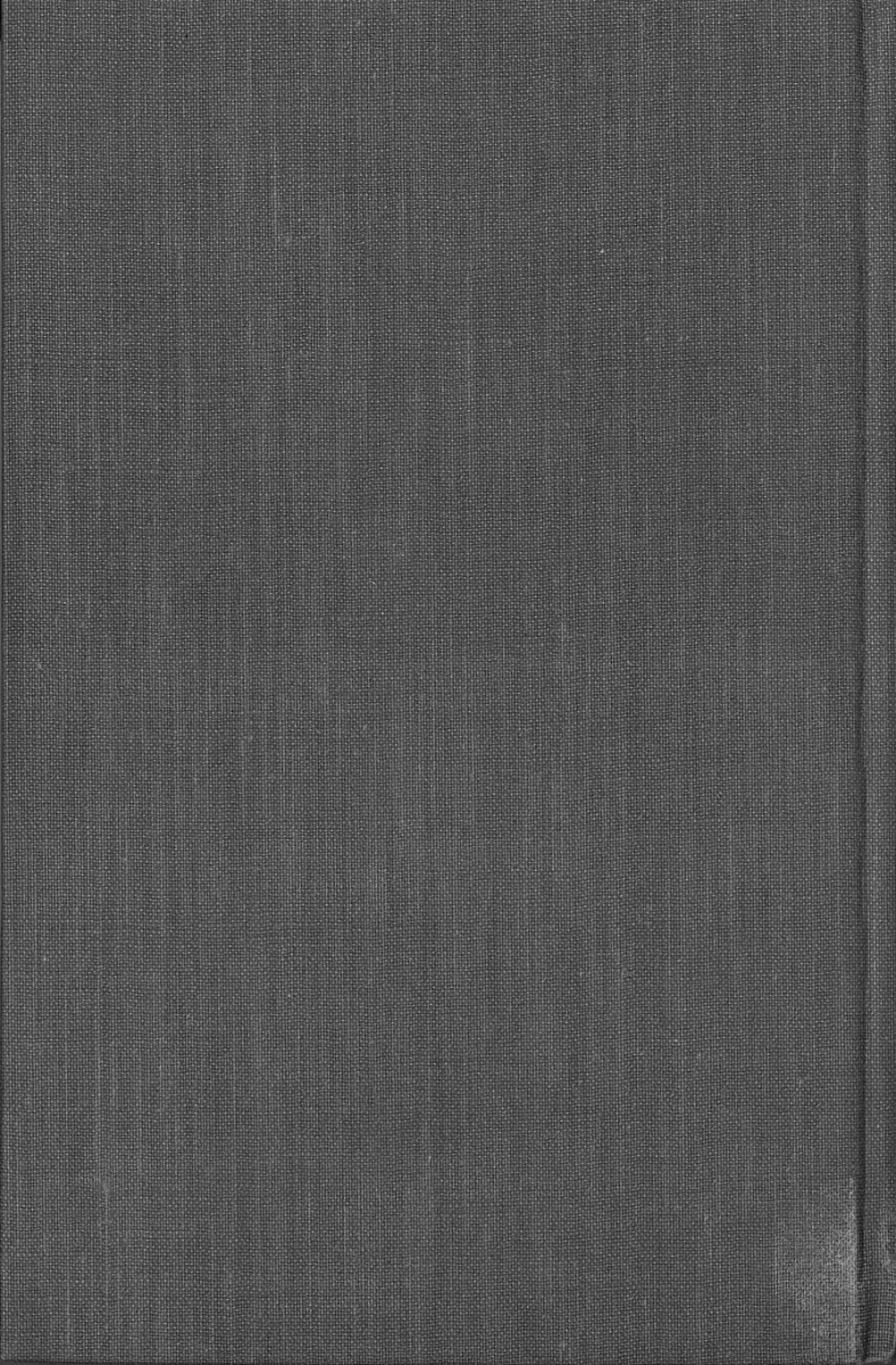
TABLE DES MATIÈRES

LE BOA CONSTRICTEUR	9
AU TRAVAIL	111
IVAN	135
LE PÊCHEUR CONVERTI	191
LA POLOUÏKA	277

A NOS LECTEURS

Les Editions en Langues Etrangères vous
seraient très reconnaissantes de bien vouloir
leur communiquer votre opinion sur le con-
tenu de ce livre, sa traduction et sa présen-
tation, ainsi que toute suggestion que vous
voudriez formuler.

Ecrire à l'adresse:
21 Zoubovski Boulevard
Moscou, U.R.S.S.



ses, anglais, français, allemands et tchèques. Cinq mille œuvres, tel est le bilan de son activité, ce qui aurait pu remplir deux ou trois vies.

Mais la littérature occupa toujours la première place. Franko écrit constamment, il s'essaie dans tous les genres: poésie, prose, dramaturgie. Dans quel domaine le talent de Franko s'est-il manifesté avec le plus d'éclat? Les avis peuvent se partager. Dans la poésie où il a créé des œuvres diverses par le sujet, l'état d'esprit et la forme, comme le *Casseur de pierres*, *Moïse* et le cycle *Les Feuilles mortes* imprégné d'un lyrisme subtil? Ou bien dans la prose extrêmement riche par les thèmes qu'il aborde et où il se distingue par des œuvres telles que *Zakhar Berkout*, sur le passé du peuple ukrainien, ou les récits douloureux intitulés *Le Pain des maîtres*, *Vers la lumière*, *Les Tsiganes* et le célèbre *Cycle de Borislav*? Ou peut-être, l'œuvre la plus vigoureuse est celle de Franko-dramaturge qui a créé *Le bonheur volé*, ce chef-d'œuvre qui ne quitte pas le répertoire de nombreux théâtres? Une chose est certaine: dans chacun de ces genres, Franko est un véritable maître et un écrivain qui aime sincèrement son peuple.

Le *Cycle de Borislav* est une série de récits sur la vie des ouvriers de l'industrie pétrolière dans une petite ville de l'Ukraine occidentale. Il comprend: *Au travail*, *Ivan*, *Le Pêcheur converti*, *Iatz Zélépouga*, *Pour la fête*, *La Polouïka*, *Le berger*, *Le Boa constrictor* et *Borislav rit*.

Le présent recueil ne comprend qu'une partie du cycle. Nous croyons cependant qu'il permettra au lecteur d'apprécier l'œuvre du grand écrivain ukrainien.

4 88u.

